RÉCITS POPULAIRES

PREMIÈRE SÉRIE IN-QUARTO

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Miss MARIA EDGEWORTH,

AUTEUR

DES *Récits Populaires.*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Miss EDGEWORTH

RÉCITS POPULAIRES

TRADUITS DE L'ANGLAIS ET ADAPTÉS

Par D. Pradier

ÉDITION REVUE ET PRÉFACE

PAR

Léon CHAUVIN

Ancien inspecteur primaire, directeur honoraire d'école normale

CINQUANTE GRAVURES

LIBRAIRIE NATIONALE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOTICE

Miss Maria Edgeworth est née en 1770, dans le comté d'Oxford. A la suite d'un héritage de famille, elle quitta l'Angleterre pour aller habiter l'Irlande, où elle vécut jusqu'en 1849.

Son père, qui s'était marié trois fois, eut vingt et un enfants. Elle était l'aînée, et c'est en élevant ses frères et sœurs qu'elle acquit une grande expérience dans l'art de diriger l'enfance. Elle eut l'heureuse idée d'écrire les résultats de ses observations et se fit ainsi une place très honorable dans la galerie des écrivains éducateurs. Son *Essai sur l'éducation pratique* est encore lu et commenté dans les traités de Pédagogie.

Mais Miss Edgeworth est surtout connue par de nombreux contes, qui ont fait les délices de plusieurs générations et qui sont restés populaires chez ses compatriotes. Ses historiettes ont été comparées quelquefois à celles de Berquin. Elle y décrit avec amour les mœurs de l'Irlande, sa patrie d'adoption ; elle y donne aussi, avec un esprit plaisant et un rare bon sens, d'excellentes leçons pour la vie pratique. Sous ce dernier rapport, on aurait pu également comparer miss Edgeworth à Franklin. Ces deux aimables moralistes ont la même conception d'une existence probe, laborieuse, prudente, digne avec simplicité, et bienfaisante envers autrui. Leurs méthodes seules sont un peu différentes : l'un (Franklin) a recours à l'aphorisme, à l'allégorie et à l'anecdote piquante, tandis que l'autre renferme ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

enseignements dans de petits romans, champêtres ou bourgeois, pleins de grâce et de bonne humeur.

Ajoutons, et ce n'est pas un petit mérite, que c'est en lisant les œuvres charmantes de Miss Edgeworth, que Walter Scott conçut le projet, si merveilleusement réalisé, de peindre les mœurs et les frais paysages de sa chère Ecosse.

Le lecteur trouvera ci-après quelques-uns des plus jolis contes de Miss Edgeworth. Il serait superflu d'en dire davantage pour les recommander à la jeunesse de nos écoles.

L. Chauvin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA FERME DE ROSANNA

I. — TRAVAIL ET PARESSE

Il y a deux sortes de bonheur : l'un qu'on trouve dans le travail, l'autre qui vient de l'habitude de l'indolence. Le premier est une vertu, le second est un vice.

On trouve en Irlande de nombreux exemples de l'un et de l'autre.

Il n'est pas rare d'y rencontrer un homme qui se soumet chaque jour à des inconvénients auxquels remédierait un travail de quelques heures, et il n'est pas rare de l'entendre dire :

« J'aurai bien assez pour vivre ; mon père n'a-t-il pas fait comme moi ? je trouverai bien à grapiller quelque chose pour me nourrir. Dès lors je suis heureux. »

Cette espèce de gens est le fléau de la société. Mais on trouve des personnes bien différentes, parmi les paysans de l'Irlande. Nous en connaissons qui luttent contre l'adversité de toutes les puissances de l'âme et du corps, et qui supportent les maux inévitables avec une constance qui excite à la fois la pitié et l'admiration.

Dans un riant village du Leinster, existe une famille qui porte le nom de Gray. Si elle a ou non quelque rapport de parenté avec l'ancien Robin Gray, c'est ce que l'histoire ne dit pas ; mais la chose est possible, parce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'elle est originaire, dit-on, du nord de l'Irlande et que l'un des fils s'appelle aujourd'hui Robin. Laissons cependant ce point dans l'obscurité qui enveloppe les premiers temps d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'Irlande, et venons à des faits moins discutables et plus utiles.

Tout le monde sait, sur le rapport des voisins, que le fermier Gray a commencé la vie sous les auspices les moins encourageants. Il était le plus jeune fils d'une nombreuse famille, et sa portion de l'héritage paternel était à peine suffisante pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

A la mort de son père, il n'eut que cent livres d'argent comptant. Il fut obligé d'aller vivre dans une pauvre cabane aux murailles de boue, dont la porte faisait face à la surface verte d'un étang d'eau stagnante. Devant la fenêtre était un tas de fumier, qui, s'élevant jusqu'au toit de chaume, remplissait toute la maison d'une odeur insupportable, interceptait la lumière et l'empêchait d'entrer par la fenêtre, qui n'avait qu'une ouverture.

Le terrain allait en pente vers la porte, de sorte que, à l'époque des pluies, la cuisine était pleine d'eau. Dans tous les temps, le sol était si humide et si mou, qu'il conservait la trace des clous de ceux qui y marchaient. Ces marques, il est vrai, étaient à peine visibles, excepté vers la porte et aux endroits éclairés par la lueur du feu. Partout ailleurs, la fumée était si épaisse, que le porc se trouvait sous vos pieds avant que vous l'eussiez vu.

Les premiers habitants de cette demeure, — à ce qu'il paraît, — s'étaient parfaitement passés d'une cheminée et d'un toit. Un jour, les poutres avaient fléchi et n'avaient jamais été réparées. Enfin, elles s'étaient affaissées sous le poids du chaume, et leurs extrémités menaçaient les têtes des imprudents.

L'aspect du dehors de la maison était à peine plus encourageant que celui de l'intérieur.

La ferme avait une superficie d'environ quarante acres. Les haies des pâturages étaient si mauvaises que les troupeaux des voisins en prenaient possession, souvent pendant le jour, continuellement pendant la nuit. Les terres de labour avaient été si mal travaillées par le prédécesseur de notre héros, que le sol était ce qu'on appelle complètement épuisé.

Si le fermier Gray avait de même été épuisé, lui et sa famille ne seraient aujourd'hui que des mendiants. La situation était tout à fait désespérée aux yeux de ses voisins, dont quelques-uns, après la mort de son père, vinrent lui faire une visite de condoléance.

Parmi eux était le faible Simon, ou comme on l'appelait d'après son tempérament, le *doux Simon*. L'insouciance dominait dans son caractère. C'était en quelque sorte un demi ou, pour mieux dire, un demi-quart de gentleman.

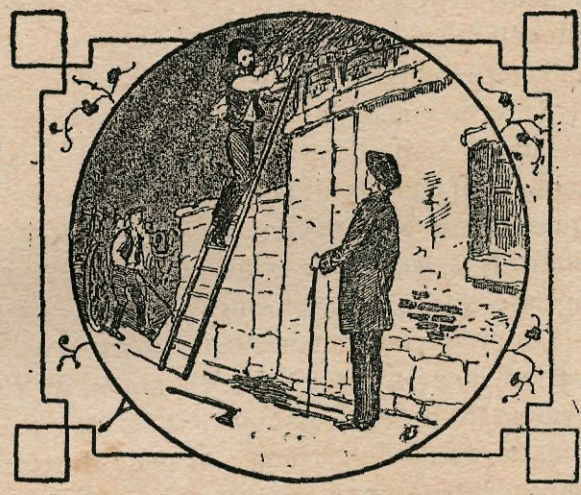
Il avait un patrimoine de cent à cent cinquante livres de revenu, une place

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans les impôts — de cinquante livres par an, — et un moulin qui aurait pu rapporter annuellement cent livres, s'il n'avait pas chômé la plupart du temps.

— Hum! hum! que nous faisons de bruit! que nous prenons de peine! dit le doux Simon, en entrant dans la maison de Gray.

Le fermier, grimpé sur une échelle, était occupé à arracher le chaume pourri, pendant que son fils aîné, âgé de quatorze ans, remplissait, sans perdre un moment, un charriot du fumier qui bouchait la fenêtre, et que son fils le plus jeune, âgé de douze ans, s'était fait monter le rouge au cou et au visage, en faisant une rigole pour faciliter l'écoulement des eaux vertes de l'étang. Leur sœur, âgée de dix ans, rassemblait les canards que sa mère devait aller vendre au propriétaire de la ferme.



Le fermier était occupé à arracher le chaume pourri.

— Hum! hum! hum!... pourquoi prenez-vous tant de peine!... pourquoi faites-vous tant de bruit?... En vérité, Jemmy Gray, vous êtes malade, pauvre créature! pauvre créature!

— On ne doit pas, dit Gray, appeler pauvre créature celui qui a la santé et l'usage de ses membres. De plus, continua-t-il, n'ai-je pas une bonne femme et d'excellents enfants? Avec cela, un homme n'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour être heureux?

— Ah! certainement, répondit Simon, c'est le seul moyen de traverser la vie heureux et content, quoi qu'il arrive. Le bonheur au coin du feu, c'est tout ce que je désire.

— Oui, Simon, continua Gray en riant; mais votre genre de bonheur n'est pas le mien. Heureux qui est assis auprès de son feu, sans autre occupation que de fumer sa pipe, n'est-ce pas? Mais, il aura quelque jour sa maison sur la tête, et alors que deviendra son bonheur?

— Il sera temps d'y songer quand la chose arrivera. Je ne me suis jamais tourmenté pour appuyer ma maison. Si cela arrivait, j'aimerais mieux la voir tomber que de me tourmenter.

— Mais ne sauriez-vous consolider votre maison sans vous tourmenter?

— Ce serait d'y mettre mes épaules; mais, mes épaules ne sont pas habituées à un travail pénible et je n'aime pas la fatigue. Aussi longtemps que je pourrai manger, boire et dormir, et que j'aurai un vêtement pour me cou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vrir, qu'importe le reste! Que le monde aille comme il voudra, je suis content. Ah ! ah ! le bouton d'en haut de mon habit est parti ; comment faire? une épingle le remplacera et même fera mieux l'affaire. Miss Rose, mes remerciements, en échange d'une épingle, s'il vous plaît!

Il mit l'épingle à la place du bouton, attacha son habit et sortit. L'épingle lui piqua le menton une douzaine de fois avant la fin du jour ; néanmoins il oublia le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, de se faire attacher un bouton. Il était content, disait-il, de faire l'épreuve de l'épingle.

Voilà l'espèce de bonheur qui conduit à la mendicité.

Tel n'était pas le caractère de notre ami Gray.

Il ne pouvait souffrir aucune des incommodités auxquelles son activité pouvait remédier; quant aux maux inévitables, il les supportait avec patience et courage.

La maison fut recouverte et eut un chaume neuf. Le fumier fut emporté et répandu sur les terres, qui avaient besoin d'engrais. L'eau croupissante de l'étang s'écoula et fertilisa la prairie. La cuisine ne fut plus inondée, parce que le travail d'une demi-journée suffit pour faire une rigole qui donna passage à l'eau. Les empreintes des clous de souliers ne parurent plus sur le sol, parce que les deux garçons y répandirent du son et de la graine et le battirent si bien qu'il devint sec et dur. Les chambres furent débarrassées de la fumée, parce que Gray fit une cheminée, et que la fenêtre de la cuisine, — qui d'abord n'était qu'un trou qu'on bouchait avec un chapeau vieux ou neuf, — eut des vitres. La lumière, amie de l'ordre et de la propreté, put entrer dans la maison. Le porc ne put plus errer sans être vu et arrêté, et il cessa d'être l'hôte de la cuisine.

Cette cuisine avait si bien changé d'aspect que l'ancien habitant ne put la reconnaître. Au moins, elle n'était plus une étable à cochons.

Les murs avaient été blanchis à la chaux ; des étagères avaient été dressées pour recevoir les ustensiles de bois ou d'étain, tout reluisants de propreté.

Il n'y avait plus d'amas de décombres oubliés dans les coins ; on ne trouvait pas à terre, sous les pieds de Rose, de vieux paniers, des corbeilles, un manteau ou un habit.

Non, Rose savait mettre chaque chose à sa place. Elle trouvait qu'il était plus commode de suspendre à un clou un manteau ou un habit que de le laisser à terre. Elle trouvait qu'il était plus convenable d'ôter le panier ou la corbeille de son chemin, — quand ses frères les rapportaient pleins de pommes de terre ou de bois, — que de les laisser au milieu de la cuisine, sous ses pas ou ceux de sa mère, exposés aux griffes du chat et aux dents du chien.

Ces détails semblent des bagatelles indignes de l'attention de l'historien ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mais, comme ces bagatelles ont contribué grandement à l'aisance d'une famille pauvre, ils méritent d'être mentionnés.

Plusieurs voisins s'étonnaient — et quelques-uns en blâmaient le fermier Gray — de ce qu'il avait dépensé au moins dix livres pour des embellissements à sa maison et à son jardin. Cette somme, importante pour lui, la terre la lui aurait rendue plus sûrement! disaient-ils...

Ne pouvait-il pas vivre dans une pauvre cabane, comme on avait fait avant lui? Du moins, ne pouvait-il s'en accommoder pendant quelque temps? Le pauvre devrait se contenter d'une pauvre maison. Où était, ajoutaient-ils, l'utilité de consacrer tant d'argent à des travaux qui ne rapporteraient rien?

Le fermier Gray calculait qu'il n'aurait pu faire un meilleur emploi de son argent; car, pour dix livres, il avait préservé sa femme, ses enfants et lui-même des fièvres putrides et des rhumatismes.

Les premiers habitants de cette maison avaient, dans peu d'années, perdu la santé.

Le père de la famille était perclus; les deux enfants étaient morts de la fièvre; la mère avait aux yeux une inflammation qui l'empêchait de coudre et de faire la moindre chose. Tout ce qui avait été perdu, dans trois ans, par les maladies, les ordonnances des médecins et l'enterrement des enfants, montait à trente livres. Dès lors, Gray, à ne considérer que l'argent, était un homme prudent. Que pouvait-il faire, que peut-on faire sans la santé?

L'argent n'est pas la chose la plus importante du monde, car on ne peut pas tout acheter avec l'argent. « La santé procure l'argent, mais l'argent ne saurait toujours faire recouvrer la santé, » disait notre sage fermier. « Or, pour quelques schellings, même pour quelques guinées, nous avons la lumière pour voir ce que nous faisons, des étagères et des porte-manteaux pour suspendre nos vêtements. C'est même une économie, car les habits dureront davantage et ne se renouvelleront pas si souvent.

» Enfin, mes enfants et moi, quand nous revenons, après notre journée de travail, dans une maison comme celle-ci, nous sommes heureux. »

Après avoir ainsi assuré, autant qu'il était en lui, la propreté et l'aisance de sa famille, notre héros et ses fils tournèrent leur attention vers les champs.

Ils réparèrent les haies, car les fils, quoique jeunes, étaient capables d'aider leur père. Ils avaient l'amour du travail et étaient heureux de le lui prouver.

John, l'aîné, semait les pommes de terre; Robin conduisait la charrue.

Ainsi Gray n'avait pas besoin de domestique, ni madame Gray de servante.

— Rose et moi, disait-elle, nous pouvons nous occuper des vaches et du lait, faire le beurre et gagner quelque chose avec notre aiguille. Nous nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

passerons de domestique, et nous serons heureuses de nous servir nous-mêmes.

— Les temps deviendront meilleurs, c'est-à-dire que nous les rendrons meilleurs, chaque année ; nous traversons maintenant les plus rudes, disait, à son tour, le fermier Gray.

II. — A PROPOS D'UN VIEUX CHEVAL

La première année fut assez rude pour ces braves gens. Tout ce qu'ils purent faire, fut de rassembler l'argent du fermage, qui montait à environ quarante livres.

Leur maître était un M. Hopkins, représentant d'un gentleman, qui résidait en Angleterre. M. Hopkins voulut être payé à l'époque fixée, et il le fut. Gray pensa que cela valait mieux ainsi.

— Quand le fermage est une fois payé, disait-il, on ne le paye pas deux fois, et l'on n'est plus au pouvoir de cet homme. Il est certain que, si on m'en laissait pour quelques mois seulement la moitié, on me rendrait service, mais il vaut mieux ne pas avoir des obligations envers un homme comme M. Hopkins, qui me les ferait payer cher d'une manière ou d'une autre, quand nous nous y attendrions le moins.

M. Hopkins était ce qu'on appelle un intermédiaire, c'est-à-dire un de ces hommes qui prennent les terres des grands propriétaires et qui les affer-ment aux pauvres gens, avec de grands bénéfices pour eux, et, par suite, à des prix exhorbitants.

Gray avait sa ferme à un prix raisonnable, car ce n'était pas de M. Hopkins qu'il la tenait ; il la tenait du gentleman lui-même.

M. Hopkins avait l'intention d'acheter la terre que Gray faisait valoir, et, dès lors, il cherchait à en diminuer la valeur aux yeux du propriétaire, qui, vivant en Angleterre, ne connaissait presque rien là-dessus.

— Si ces Gray ne payent pas à l'échéance du terme, disait-il un jour à son bouvier, je saisirai leurs troupeaux et les vendrai dans les huit jours. S'ils rompent le bail et s'en vont, alors je serai maître de la terre, et je m'en réjouirai avec les tenanciers et mes amis.

Il fut bien désappointé de voir l'argent arriver, sans un jour de retard.

— Mais, dit-il, il n'en sera pas de même l'année prochaine : cet homme dépense son argent dans ses champs. Il draine, répare les haies, fait des choses dont il ne retirera pas encore du profit. Nous lui laisserons la ferme pour un an, et nous parviendrons à l'expulser, car il se mettra probablement à notre discrétion. Alors, tout ce qu'il fait à sa maison sera à notre avantage. Qu'il est fou de dépenser ainsi son argent !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Or il arriva que l'argent dépensé par Gray pour rendre sa maison propre et confortable, lui fut du plus grand avantage, et cela, dans le temps où il l'espérait le moins.

Son cottage était en vue de la grand'route qui conduit à la ville, distante d'environ un mille.

Un régiment anglais vint tenir garnison dans la ville. Les femmes de quelques soldats arrivèrent peu de temps après leurs maris. Une d'entre elles, femme d'un sergent, fut atteinte d'un mal subit.

Le soldat, qui conduisait les bagages sur lesquels elle était assise, parcourut d'abord le rang des misérables cabanes qui se trouvaient sur le bord de la route, pour demander aux gens s'ils voulaient la recevoir. Mais la pauvre femme fut effrayée à la seule vue de la fumée et de la saleté qui remplissaient ces cabanes. Elle demanda à être menée à ce cottage blanc qu'elle voyait à peu de distance : c'était la maison de Gray.

La femme du fermier reçut l'étrangère avec la plus grande bonté et la plus généreuse hospitalité. Elle put lui offrir un lit propre et une chambre claire et commode.

Le cottage était en vue de la grand'route qui conduit à la ville.

La femme du sergent se mit au lit et resta avec madame Gray, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ses forces. Elle fut reconnaissante de ces bontés et son mari le fut aussi.

Il vint un soir au cottage, et, avec son accent anglais, il dit :

— M. Gray, vous savez que moi et ma femme, nous sommes vos obligés ainsi que les obligés de madame Gray. Un service en vaut un autre. Mon colonel m'a chargé, en qualité de quartier-maître, de vendre à l'encan quelques chevaux du régiment. J'ai acheté le meilleur pour une bagatelle, et je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'ai amené ici pour vous prier de l'accepter en retour des civilités que vous nous avez prodiguées.

Gray lui répondit qu'il le remerciait de l'offre du cheval, mais qu'il ne pouvait l'accepter; que sa femme et lui étaient heureux d'avoir pu faire quelque chose pour des étrangers ; mais que leur maison n'étant pas une hôtellerie, ils ne pouvaient recevoir de salaire.

Le sergent, à qui la générosité de Gray plaisait de plus en plus, s'écria :

— C'est bien; j'avais entendu dire, avant de venir en Irlande, que les Irlandais étaient le peuple le plus hospitalier de la terre. Je vois que c'est la vérité, et je le proclamerai partout où j'irai en garnison. Maintenant, dites-moi je vous prie, s'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous? car, à vous parler franchement, je n'aime pas à rester sous le poids d'une obligation.

— Pour vous montrer que je veux vous en débarrasser, dit Gray, je vais vous dire comment vous pouvez me rendre même dix fois ce que j'ai fait pour vous, sans faire tort ni à vous, ni aux autres d'un penny.

— Dites, je le ferai.

— En me laissant prendre le fumier de la caserne. Il enrichira ma terre et ne rendra personne plus pauvre, car j'en donnerai un bon prix. Je ne ferai tort à personne d'un farthing.

Le sergent promit de le faire et se réjouit d'avoir trouvé un moyen de servir son ami.

Gray couvrit dix acres avec l'engrais pris à la caserne; et l'année suivante, ils furent d'un excellent rapport : ces dix acres purent nourrir dix vaches. Gray en avait déjà trois : il en acheta sept. Et avec ce qui lui restait de ses cent livres, il bâtit un hangar et une étable.

Sa femme et sa fille Rose, alors âgée de quatorze ans, s'entendaient très bien à la laiterie. Le beurre et le lait de beurre, qu'elles retiraient de chaque vache, leur rapportaient quatre livres par an. Elles salaient le beurre et le portaient au marché de la ville; elles vendaient le lait de beurre à leurs voisins, qui, suivant la coutume du pays, venaient le prendre à la maison.

En outre, elles élevèrent cinq veaux, qui, à l'âge d'un an, furent vendus quinze guinées et demie.

La laiterie, cependant, ne prenait pas tout le temps de cette laborieuse mère et de sa fille. Elles purent, au moyen de leur aiguille, gagner quelque chose, comme six guinées. Elles élevèrent aussi des oies. Mais ce ne fut que la première année.

M. Hopkins leur signifia d'avoir à payer en sus de la ferme, le droit de la volaille, celui des oies et celui des canards et des dindons, ou de s'arranger avec lui moyennant deux guinées par an. Ce gentleman ne manquait pas de prétexte pour extorquer de l'argent à de pauvres fermiers. De plus, il n'était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas disposé à épargner les Gray, dont il convoitait de plus en plus la ferme, parce qu'elle avait augmenté de valeur par les soins intelligents du fermier et de ses fils.

Quoique jeunes, les deux fils du fermier Gray avaient leur part de bénéfices.

L'aîné avait drainé un champ, appelé *champ des joncs*, parce qu'il en était couvert. Après le drainage, les joncs disparurent, et le père abandonna à son fils les produits de la récolte ; il permit aussi à son fils de donner son nom à ce champ.

Robin, le plus jeune, sur l'avis de son père, fit un essai que quelques voisins tournèrent d'abord en ridicule, mais admirèrent dans la suite. La source, qui remplissait l'étang, dont l'eau avait si souvent envahi la cuisine, était à l'extrémité d'une prairie assez inclinée pour recevoir les eaux. Robin inonda la prairie dans la saison favorable, et en tira une récolte plus abondante que celle des années précédentes. Son père appela cette prairie *pré Robin* et laissa à son fils la valeur du foin.

— Maintenant, mes chers enfants, leur dit ce bon père, vous avez gagné quelques guinées. En voici quelques-unes de plus que j'épargne pour vous. Voyons ce que vous ferez de votre argent. Je m'enorgueillirai de vous voir marcher d'après vos propres forces. Je ne veux pas vous asservir à travailler pour moi tous les jours de votre vie; même, je serai toujours prêt à vous aider, comme un bon père doit le faire.

Les fils purent à peine trouver un mot de réponse, car leurs cœurs étaient pleins. Mais la nuit, quand ils furent seuls, l'un dit à l'autre :

— Frère, avez-vous vu la lettre de Jack Reel à son père? on dit qu'il lui a envoyé dix guinées. Pensez-vous que cela soit vrai?

— Oui, j'ai vu la lettre, et jamais un fils n'en a écrit une plus tendre à son père. J'ai vu aussi les dix guinées entre les mains du vieillard. C'était ce que j'aurais voulu faire pour mon propre père.

— C'est aussi ce que je pensais, quand je vous ai demandé si vous aviez vu la lettre. Quoi ! Jack Reel n'avait rien quand il est parti l'an dernier, avec l'armée, pour l'Egypte. Eh bien ! je n'ai jamais eu de goût pour suivre le tambour, mais on peut toujours essayer. Si je croyais pouvoir envoyer dix guinées à mon père, je m'enrôlerais dès demain.

— Ce ne serait pas bien fait de votre part, Robin, dit John. Mon père aimerait mieux vous garder près de lui que de recevoir dix guinées; et je ne dis rien de ma pauvre mère, de Rose et de moi, qui serions tous bien chagrin d'apprendre un jour que vous auriez perdu la vie, car c'est le sort réservé tôt ou tard à ceux qui suivent les armées.

— Vous avez raison, John, et j'avais tort quand je parlais de m'enrôler, dit Robin. Mais la lettre de Jack Reel et les dix guinées qu'il a envoyées à son père m'avaient monté la tête. Comme vous dites, il y a bien des professions

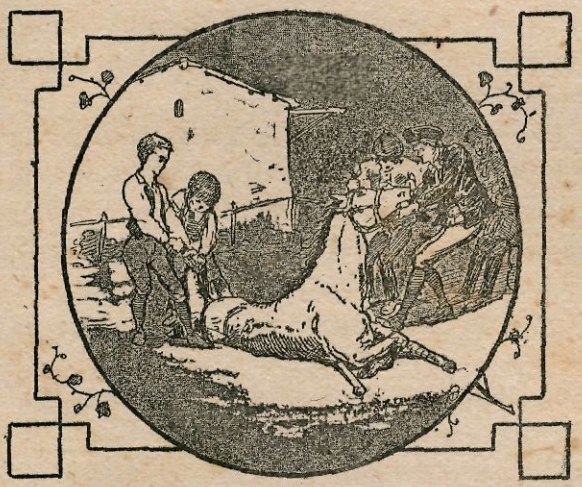
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

utiles et honorables. Je puis aussi bien soulager mon père en restant ici et en faisant attention à mes affaires. Ainsi, bonne nuit, je vais dormir; nous en reparlerons demain.

Le lendemain matin, comme les deux jeunes gens étaient à semer des pommes de terre, — tout en pensant à ce qu'ils feraient ensuite, — ils furent interrompus par un petit garçon, qui venait à eux en courant de toutes ses forces et en criant :

— Un malheur! un malheur! Simon O'Dougherty a besoin de vous. Pour l'amour de Dieu, courez vite au marais pour l'aider à retirer son cheval, qui est tombé pendant la nuit dans une ancienne fosse à tan!

Les deux frères accompagnèrent immédiatement l'enfant, après s'être munis d'une corde et d'un licou, car ils pensaient bien que le doux Simon n'en avait pas.



Les deux frères, avec l'aide de Simon, et des deux enfants, parvinrent à le retirer.

Ils le trouvèrent étendant les mains au-dessus du trou où son cheval étouffait. Un petit garçon déguenillé essayait d'atteindre la tête du cheval avec une corde de foin.

— O malheur! malheur! qui me donnera un licou? Le cheval sera perdu faute d'un licou!.. où en trouverai-je un? s'écriait Simon, sans se remuer.

— Que le ciel vous bénisse, mes amis! continua-t-il, en se tournant et en apercevant les Gray. Vous nous avez apporté un licou; mais, voyez, il peut à peine atteindre la pauvre bête. J'en fais le sacrifice. Le monde entier ne le tirerait pas de là. Il me coûtait pourtant quinze guinées; il courait mieux qu'aucun autre du pays. Oh! pitié! pitié! Laissons le faire, c'est tout ce que nous en aurons. Pauvre créature! pauvre créature!

Sans écouter ses lamentations, les deux frères, avec l'aide de Simon, et des deux enfants, parvinrent à retirer le cheval.

Le pauvre animal était presque étouffé. Mais, après quelques minutes, il revint à lui; et, par degrés, il recouvra assez de force pour pouvoir se relever. Cependant une de ses jambes avait été tellement froissée qu'il pouvait à peine marcher, et Simon dit qu'il resterait boiteux toute sa vie.

— Qui aurait jamais pensé, continua-t-il, qu'il tomberait précisément dans ce maudit trou? Je sais, pour ma part, que le trou est tellement couvert par l'herbe et les décombres de toute espèce, que j'avais totalement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

oublié que je fusse propriétaire de fosses à tan. J'aurais voulu qu'elles eussent complètement disparu avant que mon petit fameux sir Hyacinthe O'Brien y fût tombé comme un imbécile. Voici comment la chose est arrivée. Je suis rentré tard cette nuit et n'étais pas aussi à jeun qu'un juge. Ne trouvant personne debout, si ce n'est une servante, je lui ai donné mon cheval à mener à l'écurie. Elle oublia de fermer la porte, qui n'a pas de serrure. La pauvre bête n'avait qu'une faible ration d'avoine. Elle profita de la négligence de la fille et de l'absence du licou. Mon pauvre sir Hyacinthe O'Brien sortit si malheureusement pour lui, qu'il tomba dans la fosse à tan. Malheur à mon oncle O'Haggarty, qui a fait marcher une tannerie, lorsqu'il aurait pu vivre convenablement sans se salir les mains avec des peaux malpropres !

— J'allais justement essayer de vous consoler de votre cheval boiteux, dit John Gray, en vous disant que si vous remettiez la tannerie en ordre, vous gagneriez bientôt le prix d'un autre cheval.

— Oh! je ne veux m'embarrasser de rien : voyez là-bas *le moulin de Rosanna*, qui a été le fléau de ma vie jusqu'à ce qu'il ait été arrêté. Je me réjouis d'en avoir fini avec lui. Ceux qui me remplaceront le feront marcher de nouveau, s'ils veulent. J'ai assez pour me suffire, et je suis content, quoi qu'il arrive.

— Mais si vous pouviez vous faire un beau revenu avec la tannerie, la feriez-vous marcher? dit John.

— Je ne m'y opposerais pas, pourvu que cela ne me donnât aucune peine, reprit Simon.

— Mais si vous trouviez quelqu'un qui ferait marcher le moulin de Rosanna, sans aucune peine de votre part, vous ne vous y opposeriez pas? ajouta Robin.

— Non, certainement. Que Dieu me donne quelque chose de plus ou de moins, je suis toujours content. Cependant je ne voudrais pas que vous me prissiez pour un fou, parce que je parle si facilement là-dessus. Je sais très bien ce que j'aurais pu gagner sur le moulin, il y a quelques années, quand il commença à s'arrêter, si j'avais alors voulu l'affermer à un homme qui m'en avait fait la proposition. C'était un locataire aussi solide que vous paraissez l'être; mais, il me fit une injure, à l'occasion des dernières élections, en donnant sa voix à l'un de mes fermiers, et j'ai saisi l'occasion de lui montrer que je ne l'avais pas oubliée. Ainsi je refusai de lui laisser le moulin à aucun prix, et je lui fis en même temps ce discours pour rabattre son orgueil :

« M. Hopkins, voilà plus de deux cents ans que les terres de Rosanna » sont dans ma famille. Quoique aujourd'hui certains hommes pensent que » tout est possible avec l'argent, et quoique vous, M. Hopkins, vous ayez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

» gagné autant d'argent qu'il est possible de le faire, je prends la liberté de » vous dire que ni vos désirs ni votre argent, ne parviendront, moi vivant, » à vous mettre en possession des terres de Rosanna. »

L'orgueil des O'Dougherty s'était réveillé en moi; et, bien qu'on m'appelle le paisible Simon, j'ai aussi ma part d'amour-propre et d'orgueil. Je ne puis supporter ces riches parvenus qui se sont élevés avec la poussière de nos pieds. Maintenant, je serai heureux de vous laisser le moulin de Rosanna, après l'avoir refusé à Hopkins, parce que vous et votre père, vous avez toujours été polis pour moi. Je suis prêt à entrer en arrangement avec vous pour mes fosses à tan et pour le reste. Je vous remercie de m'avoir aidé ce matin à retirer mon cheval. Voulez-vous allez voir le moulin? Je vous y conduirais bien moi-même, mais je dois aller chez le maréchal pour la jambe de sir Hyacinthe, et je ne puis rester plus longtemps à bavarder. Adieu, de tout mon cœur! la servante vous donnera la clef du moulin et vous en montrera toutes les parties aussi bien que moi-même.

Simon s'enveloppa de sa houppelande et se dirigea vers la demeure du maréchal, pendant que les deux frères se réjouissaient à l'idée de visiter le moulin, sans avoir à subir les longs discours de Simon, qui, n'ayant rien à faire pendant le jour, était un bavard infatigable.

Quand on mettait en question les champs de Rosanna ou que l'on attaquait son orgueil, sa parole ne tarissait plus.

III. — LE MOULIN DE ROSANNA

En examinant le moulin qui servait communément à moudre l'avoine, John Gray trouva que la meule d'en haut s'était affaissée sur celle de dessous et que c'était ce qui l'empêchait de marcher. Il n'y avait pas d'autres dégâts ni d'autre besoin de réparations.

La tannerie était dans un grand désordre; mais, elle était bien placée, abondamment fournie d'eau d'un côté, et bornée de l'autre par un taillis de chêne, de sorte qu'on pouvait facilement se procurer du tan.

Il est vrai que ces chênes, qui avaient été plantés par le prévoyant oncle O'Haggarty, avaient bien souffert depuis qu'ils étaient devenus la propriété de Simon; car, avec sa négligence habituelle, il les avait laissés exposés aux dents des troupeaux. De plus, comme il avait souvent besoin d'argent, il faisait abattre ses plus beaux arbres avant qu'ils fussent parvenus à leur pleine croissance. Et même, en ce moment, les Gray trouvèrent tous les arbres de grandeur convenable marqués pour la hache avec les initiales de Simon O'Dougherty.

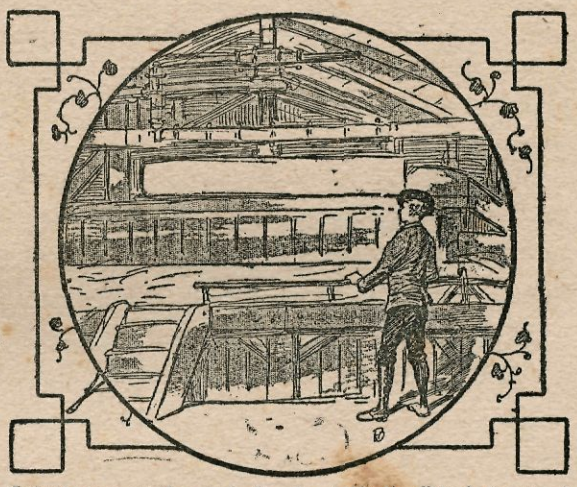
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Avant de rien dire à Simon, touchant le moulin et la tannerie, les deux frères eurent la sagesse de consulter leur père.

Il leur conseilla de commencer avec prudence, et d'offrir de faire marcher le moulin et la tannerie pendant la première année au nom de Simon, moyennant une part dans les bénéfices. Au bout de ce temps, s'ils voyaient que les affaires allaient bien, ils pourraient se charger de tout.

Simon agréa cette proposition. Il n'y avait aucun danger à courir dans cette association, parce que l'insouciance et l'apathie de Simon ne l'empêchaient pas d'être honnête homme et de bien remplir ses engagements.

Il fut convenu que John et Robin auraient, à la fin de l'année, la faculté de prendre à leur compte ou d'abandonner tout à fait le moulin et la tannerie ; et, qu'en attendant, ils conduiraient les affaire au compte de Simon, moyennant un salaire suffisamment rémunérateur de leur temps et de leur travail.



John trouva que la meule d'en haut s'était affaissée (page 20)

Ils réussirent au-delà de leurs espérances, pendant leur année d'épreuve. Simon fut heureux de tout leur céder à long bail, sur le payement d'avance de cent cinquante livres.

Leur père, — qui avait bon crédit et qui comptait sur sa ferme, alors dans un état florissant, — paya cette somme pour eux, et ils promirent de la lui rendre par acomptes, tous les ans sur leurs bénéfices.

Le succès ne rendit pas ces jeunes gens présomptueux ou négligents. Ils s'appliquèrent constamment à leurs affaires, heureux de vivre frugalement et de travailler.

Quelques fils de fermiers ou de marchands de leur voisinage, — qui pouvaient peut-être acheter un cheval et deux ou trois redingotes par an, — prenaient toutes les allures de gentleman, et passaient leurs journées à la chasse, au tir ou aux combats de coqs. Ils prenaient pour de pauvres esprits les Gray, si assidus au travail. Ils prédisaient que, même si les deux frères devenaient riches, ils n'auraient jamais la libéralité de dépenser et de jouir de leur bien.

Cette prédiction ne se réalisa pas. Les Gray n'avaient pas été élevés pour mettre leur bonheur dans la thésaurisation des livres, des schellings, des pences. Ils estimaient l'argent pour sa valeur et non pour lui-même.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Parmi les plaisirs qu'ils pouvaient se procurer, ils placèrent au premier rang celui de contribuer au bonheur de leurs parents et de leurs amis.

Quand ils eurent payé à leur père les cent cinquante livres avancées pour eux, ils conçurent le projet de lui bâtir un joli cottage dans un beau site, près du bois et du moulin de Rosanna, parce qu'ils l'avaient entendu dire un jour qu'il voudrait bien y voir une maison.

Nous avons dit que M. Hopkins avait des vues sur la ferme de Gray et qu'il voulait se débarrasser du fermier ; mais il trouva qu'il n'était pas facile de le faire, parce que le fermage était toujours régulièrement payé. Il n'avait pas même le prétexte du droit de volaille, car messieurs Gray avaient toujours l'argent prêt quand on le réclamait.

M. Hopkins fut de plus en plus animé contre eux, à cause des grandes améliorations que Gray faisait tous les ans à sa ferme. Sa jalousie était continuellement excitée par la prospérité de ses voisins.

— Un jour, il enviait les vertes prairies, un autre jour les pots de beurre qu'il voyait partir pour Dublin. La vue des dix vaches de Gray, qui passaient régulièrement sous ses fenêtres soir et matin, empoisonnait son déjeuner et son dîner. Mais ce qui aigrissait le plus cet homme, c'était le fumier de la caserne. Il se tenait à sa fenêtre; et, avec envie, comptait les chariots chargés qui arrivaient à la ferme.

Enfin, il chercha à perdre le sergent, ami de Gray. Il l'accusa secrètement de s'être laissé corrompre et d'avoir vendu à Gray le fumier de la caserne pour un prix inférieur à celui qui avait été offert par d'autres. Mais l'officier, auquel M. Hopkins porta sa plainte, était heureusement un homme qui n'aimait pas les dénonciations secrètes. Il rechercha publiquement la vérité; et, la probité du sergent fut reconnue, ainsi que la bassesse de Hopkins.

Cette malignité tourna à l'avantage de Gray, car l'officier raconta l'affaire au colonel qui venait d'arriver et à l'officier qui le remplaça ; de sorte que, tous les ans, M. Hopkins fit de vains efforts pour obtenir l'engrais. Le fermier Gray eut toujours la préférence ; et la colère de M. Hopkins ne connut d'autres bornes que la loi, qu'il observait fidèlement, car il craignait les dépenses d'un procès.

A la fin, il trouva un moyen légal de tracasser son ennemi.

Une terre, appartenant à M. Hopkins, se trouvait entre la ferme de Gray et la seule tourbière du voisinage. Il ne voulut pas permettre à Gray ni aux siens d'y passer, et il défendit à ses malheureux tenanciers de vendre de la tourbe à Gray. Par ce moyen, il se flatta de pouvoir enfin le chasser de sa maison et du pays.

Les choses étaient en cette situation, lorsque John et Robin Gray résolurent de bâtir, pour leur père, une maison à Rosanna. Ils ne lui en firent pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un secret, parce qu'ils n'avaient pas besoin de le surprendre pour lui faire plaisir et qu'ils voulaient que leur construction pût lui convenir, ainsi qu'à leur mère.

Leur sœur Rose était de tous les conseils. Pendant les trois dernières années, son plaisir avait été d'aller tous les soirs, après son travail, au moulin de Rosanna et de voir travailler ses frères.

Heureuses les familles qui ne sont divisées ni par l'envie, ni par la jalousie; où chaque individu prend intérêt au bonheur de tous!

Le fermier Gray était charmé de la reconnaissance et de la générosité des *enfants :* c'est ainsi qu'il les appelait, quoique John eût vingt-trois ans, et Robin deux ans de moins seulement.

— Mes chers enfants, dit-il, rien ne peut m'être plus agréable que d'avoir un cottage bien commode dans l'endroit que j'ai choisi il y a deux ans, comme vous vous en souvenez. Cette cabane où nous vivons, — malgré tout ce que nous avons fait pour l'approprier, et malgré tous les soins de Rose, — n'est qu'une pauvre masure. Nous aurons un meilleur logis, et je serai heureux d'échapper aux persécutions de M. Hopkins. Dès lors, mettons-nous à l'œuvre, bâtissons notre nouvelle maison. Vous y contribuerez pour votre part, mes enfants; mais pour votre part seulement, faites-y bien attention. J'espère, l'année suivante, contribuer pour la mienne à bâtir une maison à chacun de vous. Il est temps de songer à vous marier et à vous établir. Il n'est pas mal d'avoir une maison toute prête pour un nouveau ménage. Nous ferons une petite colonie à Rosanna. Qui sait? j'aurai peut-être le bonheur de voir mes petits-enfants autour de moi, laborieux et heureux. . . . . .

La volonté est aussi expéditive et aussi puissante que la lampe d'Aladin. Le nouveau cottage du fermier Gray fut bâti à Rosanna, et il en prit possession au printemps suivant.

L'année d'après, il eut un jardin. Il le remplit de légumes utiles et l'orna de quelques fleurs.

Rose eut grand plaisir à en prendre soin. Ses frères firent une belle pelouse verte au-devant de la porte ; ils la bordèrent d'aubépines, de pommes sauvages, de lilas et autres arbustes. La pelouse s'étendait jusqu'à l'eau, et au-delà on apercevait le moulin et le taillis. Jamais plus joli cottage n'avait été vu dans le pays.

Mais, — ce qui vaut mieux que le joli cottage, l'agréable jardin, la pelouse verte, l'aubépine, le pommier sauvage, le lilas et les autres arbustes, — ils étaient heureux et tout souriait autour d'eux.

Bien des hommes ont des trésors et sont quand même malheureux, parce que, plus ils ont, plus ils désirent.

Par exemple, M. Hopkins, le riche M. Hopkins, qui, en quinze ans, avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

amassé vingt mille livres, n'avait jamais eu un jour de bonheur, ni pendant qu'il travaillait à sa fortune, ni après l'avoir faite, parce qu'il était avide et jamais satisfait. Il ne pouvait supporter le bonheur de ses voisins.

Il n'avait ni femme, ni enfants pour partager ses richesses. Il ne voulait pas se marier, parce qu'une femme occasionne des dépenses et que les enfants sont plus chers que les impôts.

Toute son intelligence était absorbée par l'amour du gain.

Il ne se refusait pas seulement le luxe, mais le nécessaire. Il savait bien que personne ne l'aimait, et il lisait son histoire dans les yeux de tous.

Il était connu pour s'être élevé sur les ruines des autres; et, plus il s'était élevé, plus ses défauts étaient devenus apparents.

Partout où il trouvait un homme négligeant ses affaires, ou réduit à l'infortune et à la détresse par des malheurs, Hopkins était prompt à tirer avantage de ses besoins.

Il s'approchait sous le voile de l'amitié; mais ses victimes se repentaient de leur imprudente confiance, une fois qu'ils s'étaient mis en son pouvoir.

N'étant retenu ni par le sentiment de l'honneur, ni par celui de l'humanité, il n'éprouvait aucun scrupule à poursuivre ses intérêts par des moyens que la loi réprouve.

Souvent ses propres parents se plaignaient d'avoir été dupés sans scrupule.

Personne, — si ce n'est les étrangers qui ne le connaissaient pas, ou les gens forcés par la nécessité, — ne voulait avoir affaire à lui.

A quoi lui servait-il, à quoi peut-il servir à tout homme semblable, d'avoir accumulé tant de richesses?

On pourra dire que ces hommes sont utiles à la société, car leur industrie est productive, et que par conséquent ils doivent être préférés aux paresseux et aux improductifs.

Sans doute; mais n'y aura-t-il pas aussi des philanthropes qui regarderont comme utiles et honorables ceux qui font le bonheur de leurs semblables, et trouveront dignes de mépris ceux qui se bornent à accumuler, sans jouir de leurs richesses et sans répandre la félicité autour d'eux?

Mais poursuivons notre histoire.

IV. LES FUREURS DE M. HOPKINS

M. Hopkins devint furieux quand ses victimes furent échappées de ses serres. Il vit s'élever le petit cottage et le moulin de Rosanna marcher, en dépit de sa malveillance. Il couva longtemps sa rage.

Un jour, il s'arrêta au sommet d'un coteau dépendant de ses terres. Il fixa

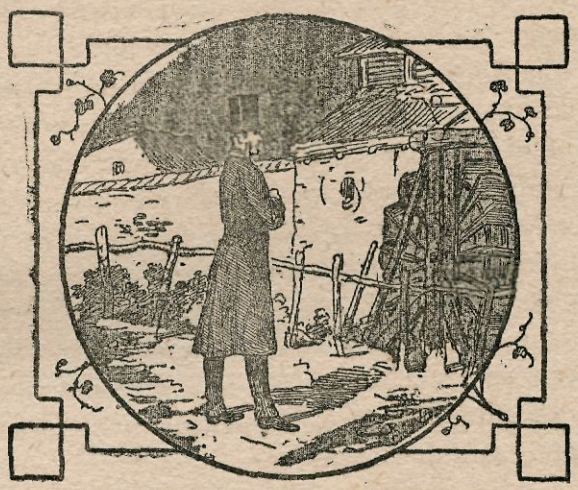
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les yeux sur le petit paradis où vivaient ses ennemis. Il appelait ennemis ceux qu'il haïssait : c'est la méprise commune à ceux que gouvernent les passions.

— Le moulin de Rosanna sera arrêté avant un an, ou je ne m'appelle pas Hopkins, se dit-il à lui-même. J'ai juré de me venger de ces Gray. Je veux les réduire en poussière, afin d'en finir avec eux. Je ne dormirai en paix que lorsque je les aurai chassés du pays.

Cependant, il n'était pas facile de chasser du pays des personnes aussi inoffensives.

La première chose que résolut M. Hopkins, fut d'acheter une terre qui joignait le champ où s'élevait le moulin. Le ruisseau traversait cette terre, qui appartenait à Simon O'Dougherty, et M. Hopkins calcula, avec une joie maligne, qu'il pourrait, au moyen d'une faible dépense, en détourner le cours et couper l'eau au moulin.



— Le moulin de Rosanna sera arrêté avant un an.

Le pauvre Simon se trouvait alors dans une situation telle, que son orgueil devait céder à des considérations d'argent.

Pendant les trois dernières années, son sort avait bien changé.

Tant qu'il avait été garçon, son revenu avait suffi pour le nourrir sans qu'il fît rien. Mais le doux Simon conçut l'idée de se marier ; ou plutôt, une veuve de ses parentes, qu'il avait recueillie chez lui depuis quelques années, lui mit cette idée en tête. Elle savait flatter et dissimuler ; or, la résistance à ses artifices était au-dessus de ce qu'on pouvait attendre du paisible Simon.

Il raisonna ainsi en lui-même :

« Elle m'a plus coûté depuis qu'elle est ici que si elle eût été ma femme pendant le double du temps. Elle n'a aucun intérêt à prendre soin de mes affaires, quoiqu'elle y soit obligée par la reconnaissance qu'elle me doit pour l'avoir secourue ainsi que ses enfants, qui me dérobent tout ce qu'ils peuvent. Maintenant, si je la fais ma femme, comme elle le désire, la propriété sera à elle aussi bien qu'à moi, et son intérêt sera d'en prendre soin. Elle est d'une activité remarquable et me préservera d'une foule de soucis. Elle conservera le plus qu'elle pourra, dans l'intérêt de ses enfants, qui, se voyant chez leur mère, regarderont mes intérêts comme les leurs. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Simon se maria donc. Mais ce mariage fut l'occasion de nouveaux troubles.

La nouvelle mariée avait des hordes et des clans de parents qui accoururent en foule pour rendre leurs hommages à monsieur O'Dougherty. Son bonhomme de mari ne pouvait fermer la porte à aucun d'eux, car depuis cent ans, voire depuis deux cents ans, les O'Dougherty étaient connus pour leur hospitalité, et Simon O'Dougherty devait conserver l'honneur de la famille.

Les quatre enfants étaient désormais assurés de vivre dans la paresse ; car, à l'exemple de Simon, ils avaient une répugnance invincible pour les affaires.

L'opinion publique changea tout à coup sur le compte de Simon. Ceux qui étaient en relation avec les O'Dougherty et qui craignaient de sa part quelque demande d'argent, commencèrent à crier contre lui.

— C'est une honte, disaient-ils, qu'un homme ne fasse rien ni pour lui ni pour sa famille. Celui qui ne veut pas s'aider, ne doit pas s'attendre à trouver d'aide. Cependant il est *satisfait*. Oui, il faudra qu'il soit *satisfait* de vendre les terres qui, depuis si longtemps, sont dans sa famille. Et s'il ne se remue pas, il devra être *satisfait* d'aller en prison. C'est un crime d'être *satisfait*, quand on mange le pain de la paresse.

Ces reproches, et d'autres semblables, se produisaient souvent, même en présence de notre héros, et l'auraient peut-être amené à entreprendre quelque chose, si son ami, sir Hyacinthe O'Brien, — pour reconnaître quelques services en matière d'élection, et aussi en considération de ce qu'il était un des meilleurs sportmen du pays, et de ce qu'il avait donné son nom à son cheval, — ne lui eût procuré un emploi de cinquante livres par an. Cette place donna à Simon le moyen de vivre dans un semblant d'aisance.

Combien de temps aurait-il pu vivre ainsi ? c'est un problème qu'il nous sera toujours impossible de résoudre.

Son indolence ne pouvait plus suivre son cours naturel.

Sa ruine fut accélérée par les menées secrètes d'un pouvoir actif et méchant. M. Hopkins avait mis dans sa tête d'acheter le champ qui joignait le moulin de Gray. Il savait bien que l'orgueil de Simon se révolterait à l'idée de vendre la moindre parcelle des terres de Rosanna. Il imagina donc un plan pour le réduire à une détresse d'où il lui fût impossible de sortir.

Simon, comme on devait s'y attendre, négligea les devoirs de sa charge, qui était celle de surveillant des impôts.

Il ne s'aperçut pas que quelques distillateurs travaillaient sans autorisation ; peut-être était-il de connivence avec eux ?

Les méchantes langues ne se gênèrent pas pour dire que plusieurs fois il avait reçu de l'argent des délinquants, mais il le nia d'une manière absolue.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La femme et les enfants en savaient sans doute plus long que lui là-dessus. Ils vendirent des papiers portant la signature de O'Dougherty qui assuraient protection à quelques distillateurs. Un de ces papiers tomba entre les mains de M. Hopkins.

Pour ne rien omettre de ce qui pouvait assurer la disgrâce de Simon, Hopkins chargea une personne, sur laquelle il pouvait compter, de lui apprendre que dans telle maison il y avait une distillerie illégale.

Le doux Simon reçut cet avis avec son insouciance ordinaire, dit qu'il était trop tard pour saisir la distillerie ce jour-là et déclara qu'il la saisirait le lendemain. Mais le lendemain, il eut autre chose à faire ; le surlendemain, il oublia ; et, le jour d'après, il reçut du directeur de l'impôt une lettre dans laquelle on lui demandait des explications, au sujet de plaintes qui avaient été portées contre lui relativement à sa mauvaise gestion.

Dans cette occurrence, il résolut d'avoir recours à son ami sir Hyacinthe O'Brien, qu'il pensait devoir s'intéresser à lui pour le retirer des mains de la justice.

Sir Hyacinthe lui donna une lettre pour le directeur de l'impôt, qui, par hasard, se trouvait dans le pays. Comme il se mettait en route avec la lettre, il vit venir son ami qui l'engagea à courir aussi vite qu'il le pourrait, afin d'atteindre le directeur avant qu'il fût entré chez le conseiller Quin, où il devait dîner.

Le conseiller Quin était candidat dans le pays, en opposition avec sir Hyacinthe O'Brien, et il est facile de comprendre que donner sa voix à l'un était déplaire à l'autre. Il importait donc à Simon de rencontrer le directeur avant qu'il fût arrivé chez son ennemi.

Simon joua de la cravache et des éperons, sua et se mit hors d'haleine. Tout fut inutile. Il était monté sur le cheval qui, le lecteur s'en souvient, était tombé dans la fosse à tan. Le directeur était chez le conseiller Quin longtemps avant l'arrivée de Simon.

Quand celui-ci se présenta avec la lettre de sir Hyacinthe, il fut reçu d'un air qui lui montra qu'il venait trop tard. Il perdit sa place et ses cinquante livres de revenu.

Ce qui éprouva le plus son caractère, ce furent les reproches violents, amers et incessants de sa femme. Il connut par expérience que rien ne pouvait la réduire au silence, si ce n'est de lui laisser décharger sa bile. Il la laissa donc jusqu'à ce qu'elle fût hors d'haleine. Il s'endormait à moitié, et disait en s'éveillant :

— Ce que vous dites est juste, sans doute. Mais puisque le passé ne peu revenir, et que, comme dit le proverbe, ce qui est à terre ne peut tombe. plus bas, consolons-nous et vivons heureux.

— Heureux ! en vérité ! Heureux de vivre de pommes de terre et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

poisson salé! moi, votre femme! Et vous, un O'Dougherty, vous permettrez que je sois humiliée, exposée au mépris même de ceux qui, hier, n'étaient rien et se sont élevés de la poussière! Voyez madame Gray, qui vit là-bas sur vos terres. Regardez-moi, n'y a-t-il pas de la différence entre nous deux?

— Il y a certainement quelque différence, dit Simon.

— Il y a certainement quelque différence, répéta madame O'Dougherty, élevant la voix jusqu'au ton le plus aigu de la colère.

Elle était excitée par un soupir échappé à Simon en même temps que sa réponse. De plus, elle était irritée de l'entendre s'accorder avec elle. Rien, dans certains cas, ne provoque une femme comme de se conformer à ses pensées.

— Et, s'il y a quelque différence entre madame Gray et moi, je voudrais bien savoir à qui la faute.

— Je le voudrais aussi, dit M. O'Dougherty.

— Eh bien! je vais vous le dire, monsieur O'Dougherty. C'est la vôtre, monsieur O'Dougherty; ce n'est pas la mienne, monsieur O'Dougherty. Si j'avais été mariée à un homme actif, laborieux, comme M. Gray, je serais aujourd'hui dans une position égale et peut-être supérieure à celle de madame Gray. Car j'aurais pu faire fortune, tout aussi bien et même mieux qu'elle ou un quelconque des siens. C'est un scandale à la face du monde, et tout le monde le dit, de voir ces Gray si florissants, établir une colonie à Rosanna, sur nos terres et à nos dépens.

— Non, pas à nos dépens, ma chère. Vous savez que nous ne faisions rien du moulin ni de la tannerie. Et maintenant, ils nous payent trente livres par an et fort exactement. Que ferions-nous aujourd'hui sans cela? sûrement, nous devous nous estimer fort heureux de conserver des fermiers comme les Gray...

— En vérité !... je ne pense pas ainsi, car si vous aviez été doué des qualités de votre parent, vous auriez pu faire vous-même aussi bien qu'eux. Et alors quelle brillante position pour votre femme et pour votre famille! Pourquoi les saints du ciel ne m'ont-ils pas mariée à un homme comme le fermier Gray ou un de ses fils?

— Pour les fils, dit Simon, ils sont encore un peu jeunes. Quant au fermier Gray, je n'y vois pas d'objection. S'il y consent, nous changerons de femmes et nous serons tous heureux, Ally.

Cette plaisanterie et le ton de raillerie avec laquelle Simon parlait, firent franchir à madame O'Dougherty les dernières bornes de la patience. Elle fondit en larmes; et, depuis onze heures de la nuit jusqu'à six heures du matin, elle ne cessa de pleurer, de gémir et de se lamenter.

Simon se leva de son lit où il n'avait pu dormir, et dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Que les saints d'En Haut, comme vous les appelez, prennent soin de vous, Ally. Je m'ennuie grandement ici ; c'est pourquoi, pour me remettre, je vais aller à la chasse avec mon ami sir Hyacinthe O'Brien.

L'infortuné Simon, à sa grande mortification, trouva son cheval si boiteux, qu'à peine il pouvait marcher.

Pendant qu'il cherchait où il trouverait à emprunter un cheval pour ce jour de chasse, M. Hopkins entra dans la cour, monté sur un magnifique cheval de chasse. Quoique naturellement arrogant, ce gentleman sut parfaitement se contrefaire. Il connaissait l'aversion que Simon ressentait pour lui, mais il savait aussi la détresse où il se trouvait. Ceux qui se jettent dans les difficultés d'argent, doivent faire céder aux exigences du moment jusqu'à leurs plus fortes passions. L'indolence de Simon l'avait réduit à une position où son orgueil se trouvait aux prises avec ses intérêts.

La noblesse et la dignité de la famille avaient repoussé une autre fois M. Hopkins, lorsqu'il fit la proposition d'acheter quelques parcelles de terrain. Aujourd'hui, son offre vint à propos et fut faite avec la plus grande adresse.

Il commença par demander à Simon son avis sur le cheval qu'il montait, car il savait que M. O'Dougherty était fort bon juge là-dessus. Il ne voulait pas l'acheter du groom du conseiller Quin, sans avoir l'opinion d'un ami éclairé. Puis, il s'informa s'il était vrai que Simon et le directeur avaient eu une dispute, il cria contre la malice du dénonciateur, quel qu'il fût, et finit par dire que si la perte de cette place mettait Simon dans l'embarras, il était facile d'y remédier et de trouver de l'argent en vendant quelques terres de Rosanna.

Le besoin d'argent et la comparaison qu'il établit entre l'animal boiteux dont il était propriétaire et la belle bête montée par M. Hopkins, firent plus d'effet que tout le reste. Avant de partir, M. Hopkins acheta le champ qu'il convoitait.

Trois ans de savantes combinaisons le lui firent obtenir pour un prix au-dessous de sa valeur. Le cheval, objet de la convoitise de Simon, lui fut donné sur le marché.

V. — UNE INVITATION AU BAL.

Dès que Hopkins fut en possession de ce champ, il commença à exécuter le dessein qu'il avait conçu depuis longtemps. Nous devons le laisser à ses opérations; des choses d'un grand intérêt réclament notre attention.

Un matin, comme Rose était sur la pelouse, occupée à cueillir les premiers perce-neige de l'année, un domestique, en superbe livrée, vint à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

elle et demanda si M. Gray ou quelqu'un de la famille était à la maison.

Son père et ses frères étaient aux champs, à quelque distance. Elle dit qu'elle allait courir les appeler.

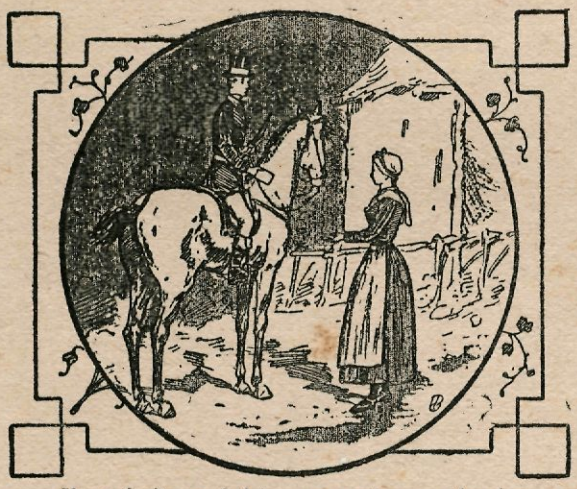
— Ce n'est pas la peine, madame, dit le domestique, il ne s'agit que de laisser ces cartes pour les dames de la maison.

Il plaça les cartes dans les mains de Rose et s'éloigna au galop, de l'air d'un homme accablé d'affaires importantes.

Les cartes renfermaient une invitation à un bal d'électeurs donné par sir Hyacinthe O'Brien à la deuxième classe du pays.

Rose porta les cartes à sa mère.

Pendant qu'elles les lisaient pour la deuxième fois, le fermier Gray entra pour déjeuner.



— Il ne s'agit que de laisser ces cartes pour les dames de la maison.

— Qu'avons-nous là, mon enfant? dit-il, en prenant une des cartes.

Il regarda un instant sa femme et sa fille d'un air inquiet, et, comme s'il eût désiré ne pas les gêner, il tourna la conversation d'un autre côté, et on ne parla plus du bal jusqu'à la fin du déjeuner.

Madame Gray pria Rose d'aller mettre ses fleurs dans l'eau. Dès que sa fille fut sortie, elle dit :

— Mon ami, je vois que vous n'êtes pas charmé de nous voir aller à ce bal. Je me réjouis de n'avoir pas fait connaître à Rose ce que j'en pensais. Il faut vous dire que j'étais exaltée par une folle vanité de mère. Dès que j'ai vu les cartes, je me suis représenté notre Rose parée comme une lady, plus belle qu'aucune d'elles et admirée de tout le monde. Mais peut-être vaut-il mieux, pour notre enfant, rester ce qu'elle est, car elle n'a pas été élevée pour être une lady. Et cependant, nous faisons dans le monde aussi bonne figure que ceux qui font les fiers et se donnent des airs de gentleman. Pourquoi notre fille ne saisirait-elle pas l'occasion de briller quelque peu?

Madame Gray avait parlé avec confusion et hésitation.

— Ma chère, répliqua le fermier Gray, avec douceur et fermeté, il est très naturel qu'étant la mère d'une fille comme Rose, vous soyez fière et que vous désiriez la produire à son plus grand avantage. Mais il s'agit de son bonheur et non de notre vanité. Je crains qu'une position plus élevée, quand même nous pourrions la lui donner, ne la rende pas heureuse. Voilà

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pourquoi je ne désire pas qu'elle aille à ce bal. Ne sommes-nous pas heureux comme nous sommes? Entrez, Rose, mon enfant; entrez, je désire vous faire entendre ce que nous disons : je veux que vous vous prononciez vous-même. Vous êtes assez âgée, et, je pense, assez sage. Je vais donc vous demander si nous ne sommes pas tous heureux dans notre condition?

— Oui, oh! oui, nous le sommes, dirent en même temps la mère et la fille.

— Alors nous devons être contents et ne pas désirer changer de condition.

— Mais, pour une fois aller à ce bal, cela changerait-il notre condition, ajouta Rose timidement?

— Si nous commençons une fois à nous lancer dans la société, nous ne reviendrons pas volontiers à ce que nous sommes maintenant. Avant donc de nous décider, voyons ce que nous gagnerons au change. Nous possédons tout ce qu'il faut pour manger, boire, nous vêtir; nous avons du feu à notre foyer : qu'aurions-nous de plus si nous appartenions au beau monde? Nous avons assez d'ouvrage, nous n'en sommes point surchargés; nous nous aimons les uns les autres; nous avons la santé et une bonne conscience. Qu'aurons-nous de plus en sortant de notre sphère? Je vais plus loin : conserverons-nous tous ces avantages? Je ne le crois pas. Nous éprouverons souvent des besoins d'argent. Une foule de bagatelles, dont en ce moment nous nous passons fort bien, nous deviendront aussi nécessaires que notre nourriture de tous les jours. Nous aurons honte de n'avoir pas tout ce que possèdent les gens comme il faut; et, quoique ces objets ne vaillent pas un fêtu, — voire même un demi-fêtu, — quoiqu'ils ne donnent aucun plaisir réel, nous devrons nous les procurer. Nous aurons honte du travail qui, seul, peut nous donner de l'argent pour acheter ces futilités. John et Robin rougiront jusqu'au blanc des yeux, si leurs compagnons du bel air les surprennent dans le moulin, couverts de farine et chargés de sacs de blé, ou dans la tannerie, les bras nus jusqu'aux épaules. Et vous, Rose, vous cacherez soigneusement votre rouet, et vous craindrez d'être vue occupée à faire cuire mon dîner. Jusqu'ici, il n'y a point de honte à ces choses et nous ne craignons point de nous en occuper.

— Et encore le ferons-nous longtemps, dit madame Gray. Vous avez raison, je parlais en insensée. Rose, mon enfant, jetez ces cartes au feu. Nous sommes heureux et contents; si nous changions, nous serions malheureux et mécontents, comme le sont plusieurs de ceux qui paraissent au-dessus de nous. Bon! elles sont brûlées, n'y pensons plus.

— Rose, je l'espère, n'a aucun regret; n'est-ce pas vrai, ma petite Rose? dit le père, l'attirant vers lui et l'asseyant sur ses genoux.

— Il y avait une raison, mon père, dit Rose en rougissant; il y avait une raison qui me faisait désirer aller à ce bal.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Eh bien! faites-la nous connaître : vous ferez ce qu'il vous plaira, je vous le promets. Seulement, dites-nous cette raison. Je parie que vous l'avez trouvée au fond du calice du perce-neige que vous examiniez depuis un quart d'heure. Allons, faut-il deviner? ajouta-t-il en riant.

— La seule raison, papa, c'est que... c'était que je pensais... Mais voyez... je ne puis plus la dire. Voyez qui vient.

C'était sir Hyacinthe O'Brien dans sa voiture, et avec lui son domestique anglais Stafford, dont la conduite tranquille faisait contraste avec la vie agitée et brillante de son maître. C'était une visite électorale.

Sir Hyacinthe briguait les suffrages du pays. C'était une occupation fort agréable pour lui et dans laquelle on le disait fort heureux. Il possédait toutes les qualités requises et faisait cette démarche pour un puissant motif. Il savait que le jour où il succomberait dans son élection, il perdrait sa liberté.

Le privilège d'être membre du parlement lui était nécessaire pour s'empêcher d'être arrêté. Il était riche en bien-fonds et cependant l'un des plus pauvres gentlemen du pays.

Il ne suffit pas d'avoir une grande fortune; si l'on dépense au-delà de ses revenus, on tombera nécessairement dans l'indigence. Sir Hyacinthe O'Brien, non seulement dépensait au-delà de ses revenus, mais voulait qu'on les crût doubles de ce qu'ils étaient. En conséquence, il était obligé de vivre selon ce qu'il prétendait avoir.

Cette oiseuse vanité l'engagea promptement dans des difficultés dont il n'eut jamais le courage de se tirer. Il avait l'ambition d'être le premier homme du pays. Il rechercha la popularité, trouva qu'elle l'exposait à de grandes dépenses et se soumit quand même à une élection chaudement disputée. Il réussit; mais son succès lui coûta bien des mille livres.

Tout devait être réparé par ses talents comme orateur, et ils étaient grands. Il avait de l'éloquence, de l'esprit, du goût et une assurance suffisante pour paraître dans tout son jour. Ses discours, à la chambre, furent grandement admirés. L'ambition le dévora; il visa à la pairie. Tout en poursuivant ce but avec enthousiasme, il négligea ses propres affaires.

L'ambition et l'économie ne peuvent jamais s'accorder. Sir Hyacinthe, cependant croyait nécessaire à son bonheur, c'est-à-dire à l'éclat de son existence, de suppléer de manière ou d'autre, à l'absence de ce qu'il appelait une vertu mesquine, égoïste et hypocrite : l'économie. Il lui fallut faire le sacrifice de ce que, jusque-là, il avait estimé la plus noble et la plus généreuse des vertus humaines : le patriotisme.

Le sacrifice fut pénible ; mais il ne pouvait s'empêcher de le faire, parce qu'après avoir vécu avec cinq mille livres, il ne pouvait vivre avec cinq cents. Ainsi, de patriote désintéressé, il devint fonctionnaire salarié.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il employa toutes les ressources de son esprit et tous ses sophismes à ridiculiser les principes qu'il avait rejetés. Bref, il affecta de glorifier l'abandon de ses idées politiques. Il riait et se moquait des vertus publiques qu'il représentait, comme si elles étaient motivées par un enthousiasme stupide ou une basse hypocrisie.

Par le brillant de sa conversation et l'enjouement de ses manières, il réussissait à persuader aux autres qu'il avait raison.

Mais, hélas ! il y avait quelqu'un qu'il ne pouvait tromper : c'était lui. Il se méprisait, et rien ne pouvait remplacer ce qu'il avait perdu : la paix avec lui-même. Sans l'approbation de la conscience, tous les plaisirs sont faux.

Cependant, aux yeux de ceux qui ne voient que la surface des choses, sir Hyacinthe O'Brien était heureux. Mais, dès que le dérangement de ses affaires fut public, il devint l'objet de la pitié et du blâme de chacun.

Il avait une place lucrative ; seulement il était, ou se croyait obligé de vivre d'une manière convenable, et sa place ne l'enrichit pas d'un schelling.

Il chercha à réparer les brèches de sa fortune en épousant une riche héritière. Mais l'héritière était, ou se croyait aussi obligée de vivre selon sa fortune ; et ce mariage ne rendit pas le mari plus riche.

Quand sir Hyacinthe était pressé par le besoin d'argent, son homme d'affaires, en son absence, empruntait en son nom aussi vite que possible ; mais la promptitude en affaires, chacun le sait, coûte énormément.

Dans ce cas, il se trouve des hommes qui sont aussi pressés de prêter que la folie et l'ambition le désirent. M. Hopkins était un de ces hommes. C'était lui qui prêtait l'argent et qui fournissait aux besoins réels ou imaginaires du baronnet.

Sir Hyacinthe ne connut le désordre de ses affaires que lorsqu'une dissolution inattendue de la chambre, l'obligea de faire de nouvelles dépenses pour une nouvelle élection. A son arrivée dans le pays, il fut assailli de demandes par les créanciers et les électeurs.

Malheur à celui qui court après la popularité, s'il n'est pas assez riche pour se procurer ce qu'il désire !

C'était de bon cœur que notre baronnet riait de son apostasie du parti populaire. Quand il se trouvait devant une table somptueusement servie, il ne manquait pas de gens qui riaient comme lui.

Un parti redoutable se forma contre lui dans le pays. Deux autres candidats se mirent sur les rangs. L'un était le conseiller Quin, homme de manières vulgaires et de médiocre habileté, mais l'un de ceux qui pouvaient flatter les électeurs aussi bien que sir Hyacinthe avec tout son esprit et toute son élégance. L'autre, M. Molyneux, était beaucoup plus redoutable, non par ses intrigues auprès des électeurs, mais par ses talents et sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

probité incorruptible. Plusieurs fois, il s'était employé avec succès pour le bien du pays. Ce n'était pas un démagogue, mais un ami de la justice et du pauvre. Il ne pouvait souffrir de voir quelqu'un opprimé par un bras puissant ou persécuté par l'esprit de parti. Un grand nombre d'électeurs indépendants et reconnaissants unirent leurs efforts en sa faveur.

Sir Hyacinthe O'Brien avait raison de trembler. C'était pour lui un jeu désespéré. Il parcourut le pays et eut soin d'engager, dans ses intérêts, tous ces hommes qui aiment à courir à la recherche des suffrages et qui se croient payés par le succès, par le bruit qu'ils font, et l'importance qu'ils se donnent.

Parmi ces hommes affairés était Simon O'Dougherty. Indolent pour ses propres affaires, il éait d'une activité remarquable pour celles des autres.

Sa maison lui étant devenue insupportable, il était heureux de rôder çà et là, et de se voir chargé par sir Hyacinthe O'Brien de la partie la plus pénible de la chasse aux électeurs.

Le doux Simon était descendu au dernier degré des oisifs ou des gentlemen coureurs, comme on dit. Ce sont des hommes qui, n'ayant rien à faire et ne possédant point de fortune, affichent leurs prétentions d'*esquires*, et, pour se servir de leur expression, sont jaloux de ce titre et de l'antiquité de leur famille.

Sir Hyacinthe savait flatter l'orgueil de Simon et l'amuser par des promesses. Le doux Simon espérait que, si le baronnet réussissait dans son élection, il lui procurerait dans les douanes une place équivalente à celle qu'il venait de perdre.

Sur la foi de cette promesse, Simon travaillait avec plus d'ardeur qu'il ne l'avait jamais fait, et ne manquait pas de la faconde et de la vanterie qui caractérisent les poursuivants d'élection.

Cette faculté, cependant, il la porta trop loin ; car, non seulement, il s'en servit au détriment du parti opposé, mais il alla jusqu'à tromper ses amis, en persuadant, après avoir bu, à sir Hyacinthe qu'il était maître de suffrages sur lesquels il n'avait aucune influence.

Ce fut ainsi qu'il lui dit être certain que les Gray voteraient pour lui. En conséquence de cette assertion, Rose et sa mère reçurent des cartes pour le bal, et le baronnet vint en personne à Rosanna leur rendre ses devoirs.

Nous l'avons laissé à la porte ; il est temps de l'introduire dans le cottage.

VI. — LES PROJETS DE STAFFORD

La beauté de Rose fut la première chose qui le frappa en entrant. L'impression fut si soudaine qu'il oublia pour quelques instants l'élection et tout ce qui s'y rapporte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dans les autres maisons, la politesse du candidat le faisait paraître enchanté du père, de la mère, du fils et de la fille; mais dans ce cottage, il n'avait pas besoin de feindre. Il était charmé de chaque membre de la famille. Les sentiments naturels du cœur étaient touchés.

L'ambitieux oubliait ses projets et ses soucis, en présence de ce tableau si rare d'une famille heureuse.

Le baronnet conversa un grand quart d'heure avec le fermier Gray avant de revenir à lui.

— Combien ces gens, pensait-il, sont plus heureux que je ne le suis, que je ne l'ai jamais été ! Ils sont contents dans leur médiocrité ; et moi, j'ai souvent été triste au milieu des splendeurs et des honneurs de la célébrité. Mais mon sort est désormais fixé. Je me suis imprudemment embarqué sur la mer des agitations politiques, et cela avec aussi peu de prévoyance que s'il se fût agi d'une partie de plaisir.

Je suis pour toujours attaché à la rame du forçat. Je ne puis devenir plus malheureux.

Ainsi la vue de cette famille lui donnait le goût des joies champêtres.

C'est pourquoi il fut d'abord plus mortifié du refus que firent les dames d'assister à son bal que de l'assurance que lui donnèrent le père et les fils de ne pas voter pour lui.

Le fermier Gray, qui était aussi indépendant dans ses principes que dans sa fortune, répondit poliment au baronnet qu'il croyait que M. Molyneux était l'homme le plus capable de représenter utilement le pays et qu'en conséquence il voterait pour lui.

Ce fut en vain que sir Hyacinthe s'efforça de le dissuader ; il quitta le cottage, mortifié et attristé.

Il rencontra Simon O'Dougherty à quelques milles; et, d'un ton où perçaient le dépit et la colère, il lui reprocha de l'avoir trompé en lui disant que les Gray étaient ses amis.

Simon se trouva fort embarrassé en présence de ces reproches qu'il n'avait pas prévus ; mais son génie lui fournit heureusement une idée pour le tirer d'embarras.

— C'est votre faute, si j'ose prendre la liberté de vous parler ainsi, sir Hyacinthe. Quelque habile que vous soyez, je veux vous montrer quelqu'un à qui vous n'avez pas pensé, et qui l'est plus que vous. Envoyez-moi de suite avec Stafford à Rosanna, et, avant une heure, nous vous apporterons les trois votes, ou je ne m'appelle pas O'Dougherty.

— Je vous assure, monsieur O'Dougherty, que je ne vous comprends pas.

— Laissez-moi donc vous dire un mot à l'oreille, Sir Hyacinthe, et vous verrez que j'ai peut-être raison.

Simon se pencha à l'oreille de sir Hyacinthe, et lui dit tout bas qu'il savait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de source certaine que Stafford avait de l'inclination pour Rosamonde, et que celle-ci n'avait pas d'aversion pour le jeune homme. Il ajouta que Rose faisait marcher son père et ses frères à sa guise, et que par conséquent elle pourrait assurer les trois votes, s'il lui parlait.

Mais sir Hyacinthe était de mauvaise humeur! Il haussa les épaules, répondit froidement qu'il ne pouvait, pour le moment du moins, se passer de Stafford, et il s'éloigna.

Stafford remplissait chez sir Hyacinthe les fonctions d'intendant et avait la direction des domestiques intraitables de son maître. Il avait apporté de l'Angleterre des idées d'ordre et de régularité quelque peu nouvelles dans le pays et grandement odieuses aux gens d'Hyacinthe.

En conséquence, il était détesté non seulement par eux, mais par la plupart des gens du voisinage, qui lui croyaient une forte prédilection pour tout ce qui était anglais ; et, au contraire, un dégoût très prononcé pour tout ce qui appartenait à l'Irlande.

Cependant, on s'aperçut que son peu d'enthousiasme pour l'Irlande, admettait des exceptions. Stafford aimait les Gray, chez qui il trouvait autant d'ordre, de régularité, d'activité et d'enjouement que s'ils fussent nés en Angleterre. Il en fut grandement surpris ; et, lorsqu'il avait une heure de loisir, il ne manquait pas de courir à Rosanna, au moulin ou au cottage, pour bien se convaincre que ces qualités existaient en Irlande comme dans son pays.

C'était lui qui menait au moulin le blé du château, c'était à lui que Rose vendait la volaille.

Ainsi les affaires de son maître obligèrent Stafford à répéter souvent ses visites.

Plus il venait au cottage de Gray, plus il lui trouvait de ressemblance avec une ferme anglaise, plus il trouvait de même que Rose avait toutes les qualités d'une fermière de son pays.

Quel dommage qu'elle ne fût pas née de l'autre côté de l'eau! car alors sa mère et ses amis du Warwickshire n'auraient fait aucune objection à son mariage avec elle.

Mais, elle était Irlandaise ; et, par suite, devait peu leur plaire. Il leur avait souvent entendu affirmer qu'ils auraient le cœur brisé s'ils le voyaient se marier et s'établir dans les marais et les bois sauvages de l'Irlande.

Le souvenir des préjugés de ses amis eut d'abord pour effet de détourner Stafford de Rose. Mais il arrive souvent qu'à force de penser aux préjugés des autres, on aperçoit le ridicule des siens. C'est ce qui arriva à Stafford.

Il écrivait souvent à ses amis du Warwickshire qu'ils avaient sur l'Irlande des idées erronées, que ce pays n'était pas un marais, que les parties

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il avait parcourues étaient remplies de grands arbres et de fort jolis villages, comme ailleurs; seulement que ces villages portaient le nom de villes; que les hommes, quoique plusieurs d'entre eux fissent usage du patois, savaient mieux que les Anglais exercer l'hospitalité envers les étrangers; que les femmes, quand elles n'étaient pas desséchées par la fumée, pouvaient paraître à leur avantage, surtout une certaine Rose ou Rosamonde Gray, qui était bien la meilleure et la plus agréable jeune fille qu'il eût jamais connue, quoique ce fût une honte de parler si bien d'une personne qui n'était pas née en Angleterre.

A tout ce que Stafford écrivait à sa mère, sur ce sujet, celle-ci répondait de bien prendre garde à lui et de ne pas trop s'attacher à cette Rose ou Rosamonde Gray, ni à aucune Irlandaise, qui, étant née et ayant été élevée dans une cabane aux pans de boue, ne pourrait jamais prendre le dehors d'une Anglaise habituée aux maisons couvertes d'ardoise.

Les voyages avaient tellement agrandi les idées de Stafford, qu'il ne put s'empêcher de sourire, à quelques passages de la lettre de sa mère. Cependant, il pensa comme elle, qu'il n'était pas prudent de s'attacher à une femme, soit Anglaise, soit Irlandaise, avant d'être sûr de son caractère.

La conduite de Rose au sujet du bal, et sa soumission aux avis de son père le remplirent de joie.

— Rose est une bonne fille, se dit-il, c'est une preuve qu'elle fera une excellente femme. Elle est trop pure pour s'apercevoir que mon maître s'est épris d'elle, mais elle a eu le bon sens d'écouter son père. Je n'ai, je crois, jamais autant aimé le fermier Gray que je l'aime maintenant.

Les rêveries de Stafford furent interrompues par sir Hyacinthe, qui, d'un ton irrité, l'appelait pour lui demander pourquoi la veille il n'avait pas, suivant ses ordres, donné de l'avoine à ses chevaux. La vérité est qu'il l'avait oublié.

Stafford rougit et avoua qu'il était grandement coupable; mais, qu'il allait se rendre de suite au grenier et donner au groom l'avoine pour les chevaux.

Peut-être l'exactitude bien connue de Stafford aurait-elle apaisé un maître moins irritable et moins absolu que sir Hyacinthe.

Sterne, entendant un jour un maître réprimander sévèrement son domestique pour quelques bagatelles, lui dit :

— Pensiez-vous, mon ami, trouver toutes les vertus réunies pour vingt livres par an?

Sir Hyacinthe prétendait trouver toutes les vertus réunies pour la simple promesse de vingt livres par an.

Quoiqu'il n'eût jamais payé avec exactitude les gages de ses gens, il en abusait et ne laissait pas de les traiter avec insolence, quand il était irrité. En cette occasion, sa mauvaise humeur n'eut pas de bornes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

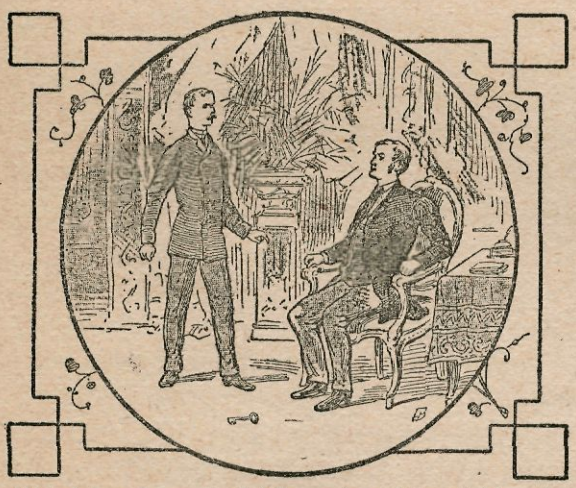
— Je voudrais bien, Monsieur, dit-il, après avoir fait des reproches au sujet de l'avoine, vous voir vous occuper de mes affaires et non d'autres choses. Depuis quelque temps, vous n'êtes bon à rien ; vous êtes devenu sans soin, insolent ; enfin, vous ne méritez pas que l'on vous garde.

Stafford supporta les reproches de son maître jusqu'aux mots : « Vous ne méritez pas que l'on vous garde. »

En les entendant, il ne fut pas maître de lui.

Il jeta à terre, avec fracas, la grande clef du grenier qu'il tenait à la main, et s'écria :

— Je ne mérite pas que l'on me garde ! dites-vous ; voilà la récompense de tous mes services ! Je ne mérite pas que l'on me garde !... alors, Monsieur, je n'ai plus rien à faire ici.



Il jeta à terre la grande clef du grenier qu'il tenait à la main.

— Plus tôt vous partirez, mieux cela vaudra, cria le baronnet furieux, et qui en ce moment ne pensait qu'à l'éloigner. Ce que vous avez de mieux à faire est de partir tout de suite pour l'Angleterre et de ne plus jamais revenir. Je n'ai plus besoin de vos services.

Stafford ne dit pas une parole ; mais le brave garçon se retira pour cacher son émotion. Quand il fut seul, il fondit en larmes et répéta :

— Voilà la récompense de tous mes services !

Sir Hyacinthe, devenu plus calme, réfléchit qu'il devait à Stafford sept années de gages, et qu'il n'était pas prudent de se défaire de son argent au moment des élections. Il chercha donc à revenir sur le passé.

Il faut bien le dire, cependant, ce ne fut point le sentiment de la justice qui lui fit faire des excuses à son intendant. Forcé par la nécessité, il lui donna à entendre qu'il le verrait avec plaisir rester à son service.

— Monsieur, lui dit Stafford, puisque vous assurez que vous n'aviez point l'intention de dire que je ne suis pas digne que l'on me garde, — reproche que je ne mérite pas et que je ne puis souffrir, — je suis satisfait, et je serai heureux de rester avec vous. Mais je veux, à mon tour, vous parler avec franchise sur un autre sujet, et vous demander si vous ne voyez point d'objection à mon mariage avec Rose Gray ?

— Des objections ! non certes, mon ami, reprit sir Hyacinthe, se maîtrisant avec une promptitude qui mit en défaut la perspicacité de l'Anglais.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pourquoi voulez-vous que je fasse des objections à votre mariage avec Rose?

— Je ne sais, je ne puis dire, répondit Stafford, honteux de ses soupçons. Mais le jour où vous allâtes à Rosanna, vous avez paru frappé, ce me semble, de la beauté de Rose.

— Oh! ce n'étaient là que des compliments de candidat qui veut être agréable, et rien de plus.

Satisfait, et plus que satisfait de cette explication, Stafford sentit renaître toute sa vieille affection pour son maître, et reprit ses anciennes fonctions avec un redoublement de zèle.

Il attendit qu'il eût un jour de repos pour courir à Rosanna et faire part de ses intentions à la famille.

Mais un matin, son maître l'envoya chercher, et lui dit qu'il était absolument nécessaire qu'il se préparât à partir pour quelques villages voisins où se trouvaient plusieurs francs-tenanciers, dont les suffrages pouvaient assurer son élection.

Ce voyage, assurait sir Hyacinthe, ne devait le retenir que quelques jours, et Stafford consentit à l'entreprendre.

Les gentlemen, pour lesquels Stafford avait des lettres, n'étaient pas chez eux pour la plupart; et, pour s'acquitter de sa commission, il dut rester quinze jours absent.

En revenant, il prit un chemin qui passait par Rosanna, afin de voir la famille pendant quelques minutes.

Mais, quand le jeune homme arriva au cottage, il fut grandement surpris de voir qu'on lui refusait la porte.

Il était naturellement emporté et ne manquait pas de fierté; son premier mouvement fut de détourner son cheval et de s'éloigner. Mais, surmontant son émotion, il résolut de rester jusqu'à ce qu'il eût découvert la cause de cette manière d'agir à son égard.

Il considéra que personne de la famille ne l'avait traité avec caprice ni duplicité, et que dès lors on devait avoir quelque motif plausible pour changer de conduite vis-à-vis de lui.

Il se hâta de courir à un champ où il voyait des laboureurs au travail : le fermier Gray était avec eux. Stafford sauta à bas de son cheval, lui prit la main avec amitié et politesse, et lui dit :

— Je ne puis croire, mon bon monsieur Gray, que vous ayez voulu me faire affront; dites-moi donc bien franchement le motif pour lequel vous m'avez refusé votre porte.

Gray s'appuya sur son bâton, le regarda un moment et dit :

— Nous avons été trop vite, je le vois; nous n'avons pas à nous plaindre de vous, Stafford; vous ne me regarderiez pas avec cet air honnête, si vous aviez prêté la main à cette affaire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Quelle affaire? demanda avec étonnement Stafford.

— Venez avec moi à la maison, loin de ces gens qui nous écoutent et vous le saurez.

VII. — LA VENGEANCE DE HOPKINS

Tout en marchant vers le cottage, Gray sortit un grand portefeuille de cuir, chercha une lettre et dit :

— Stafford, dites-moi, je vous prie, si, il y a dix jours, vous ne nous avez pas envoyé un melon?

— Oui, un de ceux que j'avais fait venir. Je l'avais laissé au jardinier pour qu'il vous le remît avec mes compliments et mes offres de service. Il y avait aussi une lettre dans laquelle je vous disais que j'étais bien fâché que les affaires de mon maître me forçassent d'entreprendre un voyage qui me priverait pendant quelques jours du plaisir de vous voir.

— Je n'ai rien vu de tel, j'ai reçu seulement le melon, vos compliments et cette lettre. Ah! continua Gray en regardant Stafford, pendant qu'il lisait. Il devient aussi pâle que ma femme, hier, quand je la lui fis lire.

Stafford, cependant, devenait pâle de rage.

C'était une lettre que son maître avait écrite à Rose, en lui recommandant de la tenir secrète. Il cherchait à la détourner d'épouser Stafford, et l'engageait à donner son affection à quelqu'un qui pouvait faire sa fortune et lui voulait du bien.

— Je ne verrai plus mon maître, s'écria Stafford ; je ne puis le revoir sans m'exposer à quelque action que je ne pourrais me pardonner. Lui, un gentleman! lui, un gentleman! Je vais courir chez lui et remettre à l'un de ses gens ses lettres et son cheval. Quand il devrait ne pas me payer mes sept années de gages, je me résignerais plutôt que de dormir une nuit de plus sous le toit de cet homme.

Le fermier Gray fut d'autant plus frappé de la généreuse indignation de Stafford, qu'il l'avait toujours vu modéré et poli.

Tout ceci se passait à deux heures de l'après-midi ; et le soir du même jour, Stafford rentrait à Rosanna. En l'apercevant, les frères de Rose coururent au devant de lui.

— Vous devriez maintenant me refuser votre porte, au lieu de venir à ma rencontre, car je ne suis pas sûr d'avoir en ma possession un farthing, à l'exception de ce morceau de papier et de ce porte-manteau. J'ai été assez fou pour laisser mes sept années de gages à un gentleman, qui, en échange, ne peut me donner que des promesses. Mais, malgré tout, je suis heureux d'être sorti de sa maison.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Et moi, je suis heureux de vous recevoir dans la mienne, dit le fermier Gray, avec un empressement qui arracha des larmes à Stafford.

Rose, sans rien dire, apprêta la table pour le thé.

Madame Gray fit signe à son hôte, le fit asseoir à côté d'elle, et lui dit qu'il boirait à Rosanna d'aussi bon thé que dans le Warwickshire et dans d'aussi belles tasses que celles du Staffordshire.

Et elle alla prendre au buffet ses plus belles tasses et ses plus belles soucoupes de Wedgwood.

Ce fut une heureuse soirée que celle qui se passa ce jour-là à Rosanna. Rose se retira pour vaquer aux soins du ménage, et Gray adressa la parole à Stafford de la manière la plus affable et la plus amicale.

— M. Stafford, si vous pouvez m'assurer que vous êtes capable de maintenir ma fille dans notre position et dans le genre de vie qu'elle mène aujourd'hui, vous l'aurez. Mon opinion est que cette vie est la plus heureuse pour ceux qui y sont nés et qui y ont été élevés. J'aime mieux voir Rose mariée à un homme honnête, actif et d'un bon naturel comme vous, que de la voir la femme d'un homme aussi grand que sir Hyacinthe O'Brien. Je crois que ce n'est pas la naissance dans une haute condition qui donne le bonheur, et ma fille a été élevée dans ces principes. Ce n'est pas la grandeur qui donne la fortune. Je me crois plus riche que sir Hyacinthe O'Brien. Je ne dois rien à personne, je suis mon maître et je puis donner quelque chose à mes enfants et même à un étranger. Mais je vois que vous écoutez peu ma morale. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est de ne pas vous inquiéter. Quant au reste, si sir Hyacinthe O'Brien ne vous paye pas ce qu'il vous doit, cet inconvénient ne retardera pas votre noce. Mes fils sont de bons garçons. Vous et Rose ne manquerez jamais de rien, je l'espère, tant que le moulin de Rosanna marchera.

Le désintéressement de Gray mit Stafford tout hors de lui.

La générosité est un des traits les plus caractéristiques de l'Irlandais. Il en fut tout à la fois surpris et touché, lui qui, parmi ses compatriotes, avait été accoutumé à de simples égards de leur part, mais rarement à cette chaleureuse amitié et à cet oubli complet de toute considération d'intérêt personnel.

Il fut quelque temps sans pouvoir articuler une syllabe ; puis, saisissant avec transport la main de son futur beau-père, il s'écria avec cette force qui exprime les sentiments qu'éprouve un Anglais :

— Je vous remercie de grand cœur. Quand je vivrais autant que Mathusalem, je ne l'oublierai jamais. Les amis qui nous aident dans le besoin sont nos vrais amis. Mais je ne veux pas vivre sur votre travail ni sur celui de vos fils, ce qui serait honteux et contraire aux idées dans lesquelles j'ai été nourri. Il est vraiment fâcheux pour moi que mon maître, pour sept années

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de gages légitimement dus, ne puisse me donner que ce morceau de papier sans valeur.

Et il sortit de son portefeuille le billet de sir Hyacinthe.

— Mais, continua-t-il, ma mère est bonne, quoiqu'elle ait des préjugés bien arrêtés, comme une vieille femme qui n'est jamais sortie de l'Angleterre, ni même de la paroisse où elle est née, et je ne crois pas qu'elle refuse de me venir en aide, ni même qu'elle s'oppose à mon mariage, surtout quand elle saura que la chose est bien décidée. Je vais lui écrire avant de me coucher, et sous l'enveloppe, je mettrai le portrait de Rose. Ce portrait fera plus sur elle que tout ce que je pourrais dire. Cependant, le portrait ne lui rend pas justice. Je ne veux pas faire de compliments, comme sir Hyacinthe sait les faire. Mais je dis la vérité. J'ai dans l'idée que ce portrait ne fera jamais comprendre à ma mère combien Rose est bonne, douce et modeste. Encore une fois ma mère a une foule de préjugés, mais elle est bonne femme, et elle m'en donnera des preuves, je n'en doute pas.

Stafford écrivit à sa mère et quinze jours après il reçut la réponse suivante :

« Georges, mon fils, je vous ai averti de ne pas chercher à vous marier » avec une Irlandaise, et je vous ai dit que je n'y donnerais jamais mon » consentement.

» Comme vous ferez votre pain, vous le mangerez. Votre sœur Dolly, » qui veut bien suivre mes avis, est sur le point de se marier et de monter » une boutique à Warwick. J'y ai consenti sans peine. Tout l'argent que je » pourrai gagner, je le donnerai, comme de raison, à celle qui est une enfant » obéissante. Enfin, j'ai l'intention, s'il plaît à Dieu, de passer mes derniers » jours avec elle et avec mes petits-fils, dans cette paroisse de Little- » Souchy, dans la vieille Angleterre où je suis née et où j'ai toujours vécu. » Je désire que vous n'ayez pas à vous repentir, et que vous n'éprouviez » pas la misère, ou quelque chose de pis, et je vous prie de me croire.

» Votre tendre mère,

» Dorotty Stafford. »

Toutes les espérances de Stafford furent confondues par cette lettre. Il la remit au fermier Gray sans dire un seul mot, s'éloigna de Rose, se cacha le visage dans les mains et resta une grande demi-heure, muet et sourd à ce qui se disait et se faisait autour de lui.

Il fut tiré de cet état par Robin, qui lui frappa sur l'épaule en disant :

— Venez, Stafford ; l'orgueil anglais ne veut pas céder. Tout ceci vous arrive pour vous punir de n'avoir pas voulu entrer en société avec nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans le moulin de Rosanna. C'est pourtant ce que vous avez de mieux à faire pour l'amour de Rose, sinon pour vous et pour nous. Allons, venez avec nous et dites : « C'est fait ».

Stafford ne put retenir son émotion. Toute la famille, à l'exception de Rose, se joignit à Robin.

Le dîner fut servi avant que cette généreuse contestation fût définitivement réglée.

Le dîner! oui, le dîner. Au milieu des scènes les plus émouvantes, il faut cependant dîner. Dans les jours les plus importants et les plus critiques de la vie, il faut dîner comme tous les autres jours. Cela ne veut pas dire pourtant que ce jour-là, Stafford mangea comme à l'ordinaire.

Robin voulut lui faire boire de l'*ale* d'Irlande à un toast porté au bonheur de la famille.

Le verre venait d'être rempli et le toast prononcé, quand on vit entrer un ouvrier de Gray hors d'haleine et dans un état d'exaspération indescriptible.

— Maître Robin, maître John, maîtres, s'écria-t-il, nous sommes ruinés, le moulin et tout... Oui, le moulin... c'est fini avec lui et avec nous. Le moulin de Rosanna ne tournera plus jamais, ni pour vous ni pour moi. Il ne tournera plus, vous dis-je.

Et il se frappa le front, en essuyant les pleurs qui s'échappaient de ses yeux.

— C'est Hopkins qui a fait cela, ajouta-t-il. Puissent toutes les guinées qu'il touche, tous les schellings, tous les testers, tous les pences même lui brûler les doigts!

— Mais, qu'a-t-il donc fait au moulin?

— Puissent à l'avenir, les guinées, les schellings, les testers, les pences qu'il verra devenir une tache sur ses yeux, un cancer dans son cœur! Que ne puis-je lui souhaiter un cancer plus mauvais que celui qui le tourmente! oui, il a un cancer au cœur. N'est-il pas dévoré par le cancer de l'envie? Tous ceux qui le regardent pouvent le voir dans ses yeux. Maudite soit l'heure où il a regardé le moulin!

— Mais encore une fois, qu'a-t-il donc fait au moulin? Prenez patience; dites-nous cela tranquillement, dit le fermier Gray, et ne maudissez pas cet homme davantage.

— Ne pas maudire cet homme! le prendre tranquillement, maître! Il est bien temps de prendre patience, quand il est là, en ce moment, qui détourne le cours de l'eau et l'éloigne du moulin, le vilain qu'il est!

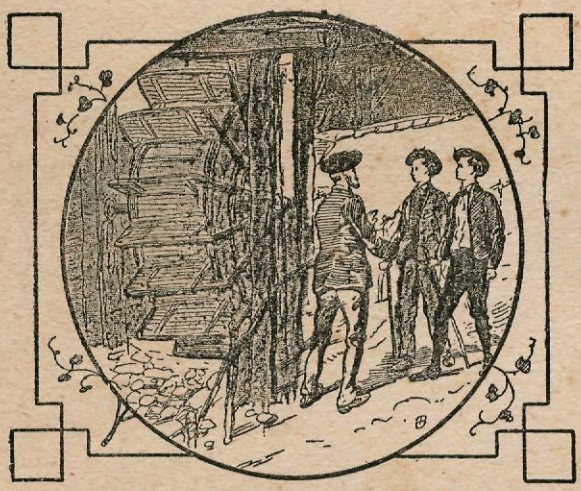
A ces mots, Stafford saisit son bâton de chêne et s'élança vers la porte. Robin et John le suivirent.

Comme ils passaient devant leur père, celui-ci les retint par la main et cria à Stafford de s'arrêter. A cette voix respectée, ils obéirent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mes enfants, qu'allez-vous faire? Pas de violence, pas de violence. Vous aurez justice, je vous le promets; nous ne nous laisserons pas opprimer. Quand M. Hopkins serait dix fois plus grand, et vingt fois plus tyrannique qu'il l'est, nous aurons justice. Les lois sauront l'arrêter. Mais prenons garde à nous, ne faisons rien dans la colère. C'est pourquoi, je vous en prie, laissez-moi lui parler, et conservez votre calme, quoi qu'il arrive. Peut-être, y a-t-il une méprise? Peut-être M. Hopkins n'a-t-il voulu qu'arroser son champ. C'est probablement pour cela qu'il y a fait passer l'eau aujourd'hui. Il se peut qu'il ne sache qu'après que nous lui aurons parlé le tort qu'il a fait à notre moulin.

— Il le sait bien, il le sait bien; il est assez intelligent; il ne l'est que trop, murmura Paddy, en prenant le chemin du moulin.



— Ne vous découragez pas, mes enfants, dit le fermier à ses fils (page 45)

Stafford et les deux frères suivirent le fermier Gray, admirant sa modération, et se proposant de l'imiter autant qu'ils le pourraient.

M. Hopkins se tenait prudemment sur le bord de son champ.

— Le voyez-vous derrière le fossé? s'écria Paddy. Il se réjouit du mal qu'il a fait. Entendez-le siffler en voyant l'eau se détourner de notre moulin. Pourrai-je me retenir? Quand je devrais perdre ma dernière chemise, j'ai bien envie de le jeter dans le fossé, comme il le mérite. Sans mon maître ici présent, je l'aurais fait avant de songer à prendre haleine.

Le fermier Gray, quoique avec peine, retint l'indignation de Paddy. Il s'avança avec calme vers M. Hopkins, et lui dit tranquillement :

— Certainement, M. Hopkins, vous n'avez pas cru nous faire du tort et arrêter notre moulin?

— Je n'ai pas touché à votre moulin, reprit M. Hopkins, avec un sourire malin. Si votre homme ici présent peut prouver que j'y ai porté les mains, vous pourrez me poursuivre; mais je n'y ai rien fait, à votre moulin. Je suis sur ma terre, et j'ai droit à l'eau pour ma prairie. Je puis vous le prouver, car il y a dix ans, pendant que le moulin était aux mains de Simon O'Dougherty, le ruisseau était presque à sec et le moulin n'allait pas. L'eau, en ce moment, est contre vous, ainsi que la loi; c'est l'avis des meilleurs avocats d'Irlande.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cherchez votre remède où et comme vous pourrez le trouver. Bonjour, Messieurs, je n'ai rien à démêler avec vous.

Sans vouloir écouter un mot de plus, M. Hopkins se hâta de s'éloigner, car il n'était pas sans appréhensions du côté de Paddy, dont il avait entendu les menaces et dont les yeux brillaient encore de fureur. Et certes, il était homme à exercer une sorte de justice expéditive : toute l'adresse de Hopkins n'aurait pas été capable de le sauver.

— Ne vous découragez pas, mes enfants, dit le fermier Gray à ses fils, qui regardaient, attentifs et chagrins, la roue immobile de leur moulin. Sellez mon cheval, et tenez-vous prêts à m'accompagner, sans délai, chez le conseiller Molyneux.

— O mon père, dit John, qu'irons-nous faire chez lui? Il est un des candidats, vous le savez, et M. Hopkins dispose d'un certain nombre de suffrages.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Gray. M. Molyneux nous rendra justice; c'est l'opinion que j'ai de lui. Si c'était un tout autre homme, je ne me donnerais pas la peine de l'aller trouver et je ne m'abaisserais pas à le consulter. Mais je crois qu'il a un caractère trop noble et trop honorable pour faire une vilaine action en considération de quelques suffrages ou de n'importe quelle autre chose. Je suis convaincu que son propre intérêt ne l'engagerait pas à mettre un grain dans la balance au détriment de la justice. Sellez les chevaux, mes enfants, et partons.

Pendant la route, il ne cessa de leur remonter le moral en leur disant que si le conseiller Molyneux prenait leur affaire entre ses mains, ils viendraient à bout de leurs difficultés.

— Ce n'est pas un de ces juges de paix, ajouta-t-il, qui mettraient en prison une demi-douzaine de pauvres diables, au mépris de la loi et de l'équité. Ce n'est pas un homme qui, à la Chambre, dira une chose et qui parlera tout autrement quand il sera sorti. Il n'est pas, comme notre voisin sir Hyacinthe O'Brien, forcé de vendre sa parole, sa pensée et sa conscience pour conserver sa tête hors de l'eau. Bref, c'est un honnête homme, qui a le courage d'être toujours le même et qui le sera dans le temps de l'élection comme en tout autre temps. Voilà la raison qui fait que je vais le trouver dans notre détresse, quoique j'aie à lui porter plainte contre un homme qui commande à quarante-six votes; c'est du moins le nombre dont on dit que M. Hopkins peut disposer.

Pendant que le fermier Gray prononçait ce panégyrique en faveur du conseiller Molyneux, pour donner du courage à John et à Robin, Stafford s'efforçait de son côté de consoler Rose et sa mère, qui étaient abattues par le chagrin et le découragement, depuis qu'elles avaient appris que le moulin de Rosanna était arrêté.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cependant, il avait, autant qu'elles, besoin d'être consolé lui-même. Il prévoyait bien qu'il ne devait plus songer à son mariage avec Rose.

Tout ce que cette famille généreuse lui avait offert était une part dans les bénéfices du moulin.

Le père avait sa ferme, mais il devait la conserver pour le soutien de la famille.

Dès lors, comment Stafford pouvait-il penser à leur devenir à charge, quand ils allaient devenir pauvres, lui qui n'avait pu se résoudre à contracter d'obligation envers eux quand ils étaient riches, comparativement du moins à ce qu'ils étaient maintenant?

VIII. — LA MÉCHANCETÉ PUNIE

Ce fut avec la plus vive inquiétude que ces trois personnages attendirent le retour du fermier et de ses fils.

Rose s'assit près de la fenêtre pour les voir arriver; sa mère laissa tomber son tricot et soupira. Stafford garda le silence, car il avait épuisé toute son éloquence, et il voyait bien que ses essais de consolation ne produisaient aucun effet.

— Les voici !... mais ils vont si lentement, que je ne les crois pas porteurs de bonnes nouvelles.

Non, ce n'étaient pas de bonnes nouvelles. Le conseiller Molyneux, cependant, s'était comporté aussi bien qu'un homme peut le faire.

Il avait déclaré qu'il se chargeait de tout et qu'il plaiderait la cause lui-même devant tous les tribunaux du monde. Il avait montré la plus vive indignation au récit de la méchanceté de Hopkins.

Mais, en même temps, il avait représenté que cet homme, ami de la chicane, pourrait bien les ruiner par les procès, si, pour recouvrer leurs droits, ils commençaient à plaider contre lui.

— Ainsi, ce soir, dit Robin, il nous faudra aller au lit, la tristesse au cœur, avec la certitude que le moulin est arrêté et que nous devons soutenir un long procès si nous voulons le voir marcher de nouveau.

— Ce que nous avons de mieux à faire, mes pauvres enfants, est de ne pas plaider; nous perdrions le peu qui nous reste, dit madame Gray.

— Femme, j'ai dit que mes fils auraient justice, répliqua le père d'un ton ferme. Je n'aime pas les procès, Dieu le sait. Je n'en ai jamais eu de ma vie. Personne ne les redoute plus que moi; mais je ne crains rien pour la défense de mes fils et de la justice. Tant qu'il me restera un penny, je le dépenserai pour que mes fils recouvrent leurs droits. Leur travail ne sera pas perdu; ils ne seront pas dépouillés de ce qu'ils ont acquis; ils ne seront pas foulés aux pieds, si riche, si chicaneur que soit leur persécuteur. Je ne crains

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ni son argent, ni son habileté. La loi est pour moi comme pour lui, et mes fils obtiendront justice. M. Molyneux plaidera lui-même notre cause; il l'a promis et je n'en veux pas davantage. Si nous succombons, si nous sommes ruinés, notre ruine retombera sur celui qui en sera la cause. Je mourrai content, après avoir fait tout ce que j'aurai pu en faveur de mes enfants.

Dès que les faits furent connus, chacun dans le voisinage manifesta son indignation contre Hopkins.

Tous unanimement s'apitoyèrent sur les deux frères et applaudirent à la fermeté du père.

Il ne se trouva personne qui ne souhaitât qu'enfin Hopkins fût puni comme il le méritait. Mais il avait soutenu tant de procès, il avait su si bien se tirer des mains de la justice, il avait si bien ruiné ses adversaires, que l'on ne pouvait s'empêcher de trembler pour les Gray. Quoique forts de leur droit, ils ne pourraient jamais le rendre évident aux yeux de la justice.

C'est pourquoi plusieurs les avertirent de se tenir tranquilles ; mais le fermier Gray fut inébranlable dans sa résolution, et le conseiller Molyneux voulut bien l'encourager et déclarer qu'il plaiderait lui-même la cause qui était celle de la justice.

M. Hopkins fit savoir, sous main, au conseiller Molyneux que, s'il protégeait les Gray, soit directement, soit indirectement, il perdrait quarante-six voix, et que, comme les partis dans le pays se balançaient à peu près, il pourrait bien succomber le jour de l'élection.

M. Molyneux ne fit aucune attention à cet avis; mais le même jour, il visita le fermier Gray, se promena avec lui dans le moulin de Rosanna, et combina le plan du procès.

M. Hopkins jura qu'il n'épargnerait aucune dépense pour humilier les Gray et leur protecteur.

Cependant, il survint un événement inattendu.

M. Molyneux, qui savait quelles sortes de marchés faisait M. Hopkins avec toute espèce de gens qui se trouvaient dans le besoin, et quels profits il en retirait, avait souvent prédit que tôt ou tard il serait sa propre dupe. C'est du reste ce qui arrive souvent aux plus rusés.

M. Molyneux avait dit bien des fois que, parmi les acquisitions frauduleuses qu'il poursuivait, il lui tomberait enfin un titre sans valeur, et que, dans le nombre de ceux qu'il ruinait sans pudeur, il se trouverait quelqu'un qui lui jouerait quelque vilain tour.

La personne qui devait accomplir cette prédiction fut cependant celle qu'on en aurait cru la moins capable : le bon Simon O'Dougherty.

En traitant avec lui, M. Hopkins, qui méprisait cet honnête homme, à cause de son indolence, ne prit pas ses précautions ordinaires ; et, pour tout dire, le pauvre Simon n'avait pas l'intention de le tromper.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il n'était pas propriétaire, mais seulement fermier du champ qu'il avait cédé à Hopkins : le bail fait avec lui, comme le titre de Simon, était renouvelable à perpétuité, mais avec cette clause expresse qu'il devait être renouvelé dans un délai fixe après qu'il serait expiré, et cela sous peine de résiliation.

Par suite de sa paresse naturelle, le faible Simon négligea de renouveler le bail, ou plutôt il oublia complètement que l'époque était passée.

Ce fut en buvant qu'il céda son bail à M. Hopkins. Celui-ci s'en empara avec avidité, de peur de perdre l'occasion de duper Simon et de se venger des Gray.

Le bail regardait donc le champ qui joignait le moulin de Rosanna. Hopkins s'imagina qu'il trouverait facilement des gens qui témoigneraient que cette prairie était autrefois couverte d'eau et que le ruisseau était presque à sec.

La rage de Hopkins ne connut pas de bornes.

Dans toute cette affaire, il cherchait avec soin à se maintenir dans son droit; et maintenant qu'on lui intentait un procès, il devenait nécessaire de voir son titre que M. Molyneux voulait examiner.

En lisant le bail que lui avait cédé Simon, il y trouva la clause expresse qui obligeait le tenant à le renouveler dans un temps déterminé. Il fut saisi de défaillance, et s'étonna de n'avoir pas regardé le bail avant de conclure le marché.

S'il eût eu affaire à tout autre qu'à Simon, la chose ne fût pas arrivée. Il se hâta de courir à la recherche de Simon, pour lui demander si l'époque du renouvellement n'était pas passée.

Simon répondit d'abord qu'il avait la mémoire si embrouillée qu'il ne pouvait se le rappeler exactement.

Mais, à la fin, il se souvint qu'il y avait longtemps que le délai était expiré.

Son propriétaire habitait Dublin, et il avait négligé jusqu'à présent, disait-il, de lui écrire à ce sujet.

La rage de Hopkins ne connut pas de bornes; il pâlit de fureur.

Le faible Simon, tout en bâillant, le pria de ne pas prendre l'affaire tant à cœur.

— Après tout, dit-il, vous savez que c'est moi qui supporterai la perte. Je ne puis rendre valable la cession que je vous ai faite de ce champ, puisque

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je l'ai perdu par mon peu de soin. Mais cela ne vous fera rien : vous savez aussi bien que moi, que, pour vous dédommager, je puis vous offrir, ici ou là, une autre pièce parmi le peu de terres qui me restent de mon patrimoine. Que Dieu m'aide!

— Oui, que Dieu vous aide! s'écria Hopkins, avec un regard plein de rage et de mépris. Je vous dis, Monsieur, que c'est moi qui perds ; toute autre pièce, même meilleure, que vous pourrez me donner ou me vendre, ne me dédommagera pas. Vous me faites perdre mon procès.

— Hum! hum! hum! mais tant mieux. Qu'avez-vous donc besoin de procès? En le perdant, vous ne perdrez pas beaucoup, je suppose.

— Pas de plaisanterie, je vous prie, dit Hopkins.

Et il se promena de long en large dans l'appartement, en se frappant plusieurs fois le front.

— Ho! ho! ho! je commence à comprendre. Je sais ce que vous voulez dire, s'écria Simon. Ne parlez-vous pas des Gray? Ah! c'est là le procès que vous poursuivez? Mais, monsieur Hopkins, au lieu de vous chagriner, vous devriez vous réjouir avec moi de n'avoir plus le pouvoir de ruiner cette famille ; car, en vérité, ce sont de braves gens. Ils sont dans leur droit, et ils ont contre vous la voix de tout le pays. Et quand vous gagneriez vingt fois votre procès, ce serait la même chose. Vous n'oseriez plus vous montrer. Pour ma part, ma conscience ne me pardonnerait jamais de vous avoir servi d'instrument, même à mon insu, et de vous avoir donné le moyen de commettre cette vilaine action. Après tout, qu'est-ce qui vous a fait naître l'idée d'arrêter le moulin de Rosanna, qui ne vous fait aucun tort?

Hopkins, qui n'avait pas entendu une syllabe de ce discours, s'arrêta tout à coup, et d'une voix douce et insinuante dit à Simon :

— O'Dougherty, vous savez que je vous veux du bien.

— Tant mieux, dit Simon. C'est plus qu'à ma connaissance vous ayez jamais fait à personne.

— Soyez sérieux, je vous prie. Je vous dis que je vous veux du bien, et je suis prêt à vous le prouver.

— C'est de plus en plus surprenant, monsieur Hopkins.

— Et ce qui est encore plus surprenant, je veux faire votre fortune, si vous voulez faire une simple bagatelle pour l'amour de moi.

— Ce n'est rien qui puisse me donner la moindre peine?

— Oh! cela ne vous donnera aucune peine, dit Hopkins. Je vous procurerai avant la nuit une place qui vous rendra le revenu après lequel vous soupirez depuis si longtemps. Sir Hyacinthe O'Brien ne pourra jamais faire rien de semblable pour vous. Je vous dis, et je vous le répète, que je puis vous la procurer à l'instant, si vous voulez faire ce que je vous demande.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Je n'en ai aucune preuve ? Qu'est-ce que c'est ?

— Seulement ceci, dit Hopkins avec hésitation, seulement ceci : vous vous souvenez... vous ne pouvez pas ne pas vous rappeler... que vous avez écrit à votre propriétaire pour lui offrir de renouveler votre bail.

— Je déclare que je n'en ai aucun souvenir, dit Simon surpris.

— Oui, oui, ajouta Hopkins; mais le propriétaire n'a pas fait de réponse, vous le savez bien.

— Mais je vous dis que je ne lui ai pas écrit du tout.

— Laissez donc ! vous avez une pauvre mémoire, Simon. Votre lettre doit s'être égarée... Rien n'est plus simple ni plus facile à dire.

— Si c'était vrai ! dit Simon.

— Vrai ou non, cela doit être dit, savez-vous ?

— Pas par moi, Simon O'Dougherty, monsieur Hopkins.

— Regardez-moi, monsieur O'Dougherty, je vous veux du bien, continua Hopkins, s'arrêtant et montrant un portefeuille rempli de banknotes.

— Il faut, se dit-il, en venir à l'acheter; c'est lui qui me retient; il est plus fripon que fou, je le vois bien. Tâchons de nous entendre, dit-il tout haut. Mon bon ami Simon, dites la somme que vous voulez, je ne vous demande que de faire serment que vous avez cherché à renouveler le bail, et vous aurez votre part de cet argent.

— Vous ne savez pas à qui vous parlez, monsieur Hopkins, dit Simon, le regardant de travers avec froideur et mépris. Les O'Dougherty ne sont pas habitués au parjure. C'est un fardeau que je ne voudrais prendre en faveur de personne, pas même pour mon père, quand je devrais y gagner le revenu de toutes les places qui ont été créées jusqu'à ce jour sur toute la terre et toutes les banknotes que vous avez volées aux autres, par-dessus le marché, monsieur Hopkins. Sans offense, je n'ai parlé de vol que parce que vous m'avez parlé de parjure. Je ne vous jetterai pas en bas de l'escalier, d'abord parce que je n'en ai pas, en second lieu, parce que, si j'en avais, je croirais me ravaler en en faisant usage, enfin parce que cela me donnerait trop de peine. Maintenant, monsieur Hopkins, nous nous comprenons parfaitement, je l'espère.

Se maudissant lui-même et couvert de confusion, Hopkins s'esquiva.

Simon était content de lui : il avait une histoire à raconter; c'est pourquoi il courut à Rosanna faire connaître aux Gray ce qui était arrivé et les féliciter, disait-il, de sa négligence.

La joie avec laquelle ils écoutèrent Simon fut grande et en rapport avec l'inquiétude qu'ils avaient éprouvée.

Un demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'ils reçurent de Hopkins une lettre bassement suppliante.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il les priait de ne pas nuire à sa réputation et à la considération dont il jouissait dans le monde.

Il leur promettait que le ruisseau de Rosanna serait rendu à son cours naturel, sans aucune dépense de leur part.

Enfin, il leur offrait un dédommagement en argent, s'ils voulaient garder le secret.

Il est facile de penser qu'ils rejetèrent avec dédain ces propositions.

L'affaire fut portée par eux à la connaissance de M. Molyneux.

Le lendemain, tout le voisinage l'apprit et triompha de l'humiliation d'un méchant homme qui avait toujours été l'oppresseur du pauvre.

Tous les voisins se réunirent pour rétablir le cours du ruisseau; et, quand le moulin de Rosanna marcha de nouveau, les maisons du village furent illuminées. Les enfants même témoignèrent de leur sympathie par des feux de joie et des vivats.

Le propriétaire de Simon O'Dougherty fut si content de la probité qu'il avait montrée dans cette circonstance, qu'il renouvela le bail de la prairie, au lieu de le résilier.

Le fermier Gray fit encore plus de plaisir à Simon, en lui promettant de faire valoir pour lui cette terre, tant qu'elle resterait entre ses mains.

Cependant M. Hopkins, qui ne pouvait plus sortir de chez lui, sans craindre d'être insulté, se prépara à quitter le pays.

— Mais avant que je parte, dit-il, j'aurai au moins le plaisir de triompher de M. Molyneux, en l'empêchant d'être élu.

Les Gray craignirent que M. Molyneux ne fût victime de la protection qu'il leur avait accordée dans leur malheur.

Les partis qui se disputaient les votes du pays étaient presque égaux, et les quarante-six votes dont disposait Hopkins pouvaient décider la victoire.

Mais, la veille de l'élection, sir Hyacinthe O'brien fut arrêté à la requête de Stafford, qui s'y prit si adroitement que le shériff, quoique grand ami de sir Hyacinthe, ne put refuser de faire son devoir. Le shériff reçut à la fois un grand nombre de contraintes; on ne put trouver de caution et M. Molyneux fut élu sans opposition. . . . . .

. . . . . .

Revenons à une famille où régnent la paix, le travail et l'union.

Retournons à cet heureux cottage de Rosanna.

Il n'y avait plus d'obstacle au mariage de Stafford et de Rose : il fut célébré avec toute la simplicité et toutes les marques de la félicité champêtre.

La nouvelle mariée avait la bénédiction de son père et de sa mère, les félicitations de ses frères et la paix de son cœur. Ces trésors ne valent-ils pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mieux que les plus belles robes de noces et que les plus beaux équipages ?

Rose le croyait, et l'avenir montra qu'elle ne se trompait pas.

Stafford, quelque temps après son mariage, conduisit sa femme en Angleterre pour la présenter à sa mère, qui se réconcilia bientôt avec sa bru d'Irlande, dont la douceur, la prévenance et la soumission vainquirent toute son aversion.

La vieille madame Stafford, quand son fils prit congé d'elle, lui déclara qu'elle était si bien revenue de ce qu'il appelait ses préjugés, que, si on pouvait aller en Irlande sans traverser la mer, elle se mettrait volontiers en route et irait passer un an à Rosanna près de lui et de la famille Gray.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

GERVAIS LE BOITEUX

I. — LE FANTOME

Il y a bien des années, végétait dans une mine d'étain du Cornouailles un garçon appelé William Gervais, ou, à cause de son infirmité, *Gervais le Boiteux*.

Ses fonctions consistaient à garder les chevaux. Un soir, on l'avait laissé dans une petite hutte située à l'extrémité de la mine, où il avait l'habitude de passer la nuit; mais le matin on ne le retrouva plus.

Cette disparition soudaine donna naissance, parmi les mineurs, à bon nombre d'étranges et ridicules histoires. La plus rationnelle, cependant, prétendait que ce garçon, ennuyé de sa position, s'était enfui pendant la nuit. Mais c'était bien surprenant qu'il n'eût laissé aucune trace.

Pendant longtemps, ses voisins bavardèrent et discutèrent à l'envi sur cet évènement; puis ils finirent peu à peu par l'oublier.

Vingt ans après, le nom de William Gervais vivait à peine dans le souvenir de deux ou trois des plus vieux mineurs, quand une compagnie de dames et de messieurs vint visiter la mine.

Après que le guide leur eût montré toutes les curiosités de l'endroit, un gentleman de la compagnie aperçut quelques lettres gravées sur le roc et demanda quel était le nom qu'on y lisait.

— Ce n'est que le nom de William Gervais, un pauvre diable qui a abandonné la mine, il y a longtemps.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Etes-vous sûr de ce que vous dites ?

— Certainement ! reprit le guide, j'en suis certain.

— On ne peut pas être sûr d'une pareille chose, dit un vieux mineur, interrompant le guide.

Et il se mit à raconter tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il avait entendu sur la soudaine disparition de Gervais.

En finissant, il assura positivement à l'étranger qu'il avait vu souvent le fantôme de Gervais se promener seul dans la longue galerie occidentale de la mine, portant un flambeau à la main.

— Je jurerais sur la Bible, ajouta l'homme, qu'auprès de la montagne où il demeurait, juste au moment où l'horloge sonnait minuit, j'ai vu son ombre se promener seule un flambeau à la main, et, dans l'autre, une chaîne qu'il traînait derrière lui. Il venait droit à moi ; mais je me mis à fuir vers les écuries, et, depuis ce temps, je me suis bien gardé de jamais m'égarer la nuit dans cette galerie. Jamais de ma vie je n'eus si grande peur, ni sur la terre ni au-dessous.

Il venait droit à moi ; mais je me mis à fuir.

A cette histoire, l'étranger répondit par un grand éclat de rire.

Revenu à lui, l'étranger dit à cet homme de le regarder fixement, et lui demanda s'il ne lui trouvait pas quelque ressemblance avec le fantôme qu'il avait vu se promener avec un flambeau dans la galerie occidentale.

Le mineur le fixa quelque temps, puis il dit :

— Non, celui qui se promène dans la galerie est un tout autre homme. Il porte un habit blanc, un tablier de cuir, un bonnet déchiré, comme Gervais pendant sa vie. De plus, il boite en marchant, comme *Gervais le Boiteux;* je me le rappelle fort bien.

Le gentleman fit quelques pas, et les mineurs remarquèrent, — ce à quoi ils n'avaient pas fait attention, — qu'il boitait quelque peu.

En sortant de la mine, le guide, qui avait examiné fort attentivement l'étranger, lui dit :

— Si je n'avais peur d'offenser votre seigneurie, j'oserais affirmer que vous êtes, quoique un peu brun, la même personne que Gervais le Boiteux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Pas tout à fait, reprit le vieux mineur; il ne lui ressemble pas plus que Jack Black ressemble à John Blue.

Les assistants, à cette comparaison, se mirent à rire, et le guide, dont on se moquait, soutenait qu'aucun homme sensé du Cornouailles ne devait ainsi rire de lui. Chaque parti soutenant son sentiment avec violence, on allait en venir aux coups, quand l'étranger arrêta la dispute en déclarant qu'il était Gervais.

— Gervais! s'écrièrent-ils tous ensemble, Gervais vivant! notre Gervais le Boiteux devenu gentleman!

Les mineurs pouvaient à peine en croire leurs yeux et leurs oreilles. Ce fut bien pis, lorsque, l'accompagnant hors de la mine, ils le virent entrer dans un beau carrosse et se diriger vers la demeure d'un des principaux gentlemen du voisinage, qui était en même temps le maître de la mine.

Le lendemain, les principaux mineurs furent invités à dîner.

Des tentes avaient été dressées dans un champ voisin de la demeure du propriétaire.

On était à l'époque de la moisson; il faisait un temps superbe.

Les invités se rendirent au lieu du rendez-vous, et trouvèrent sous les tentes abondance de mets exquis préparés pour eux.

Après le dîner parut M. R... le maître de la maison, accompagné de Gervais le Boiteux, vêtu de ses vieux habits et de son bonnet de mineur.

Le mineur, qui avait vu le fantôme, n'eut pas de peine à reconnaître que le personnage qu'il avait sous les yeux, lui ressemblait parfaitement. M. R... remplit un verre et s'écria :

— Bon accueil parmi nous à notre ami M. Gervais, et puisse toujours une grande fortune récompenser la fidélité!

Le toast fit le tour de la table et tout le monde répétait :

— Bon accueil parmi nous à notre ami M. Gervais, et puisse toujours une grande fortune récompenser la fidélité!

Cependant, ce que l'on entendait par grande fortune et fidélité, personne ne le comprenait, et plusieurs à voix basse, — quelques-uns tout haut, — osèrent demander l'explication du toast.

M. Gervais, sur lequel les yeux étaient fixés, remercia la société de la santé qu'on lui avait portée; ensuite, pour répondre complaisamment à la demande de M. R... et aux désirs exprimés par les mineurs, il leur raconta son histoire à peu près dans les termes suivants :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

II. — LES DÉBUTS D'UN MINEUR

Où je suis né? qui étaient mes parents? je ne le sais pas ; je ne me rappelle pas qui m'a nourri ou même si j'ai été nourri. Heureusement, ceci n'est pas d'une grande importance pour le monde.

La première chose dont je me souvienne parfaitement, c'est le lieu où nous sommes. C'est là, qu'avec des enfants de mon âge, je ramassais le minerai et le débarrassais de la terre avec laquelle il est mêlé.

C'est là, qu'avec les enfants de mon âge, je ramassais le minerai.

Nous l'appelions alors *shoad* ou *squad ;* je ne sais comment on l'appelle aujourd'hui.

— Nous l'appelons encore aujourd'hui *squad*, Maître, interrompit un des mineurs.

— Je suppose qu'à cette époque j'étais âgé d'environ cinq ou six ans. Depuis cet âge jusqu'à treize ans, je travaillai dans la mine où nous étions hier.

Du fond de mon cœur, je me réjouis que ces travaux se soient adoucis pour les enfants qui y sont occupés, car j'y ai bien souffert.

Mon bon maître, ici présent, n'en a jamais rien vu, mais j'en ai été cruellement éprouvé.

D'abord, la vieille femme qui nous donnait la tâche de ramasser et de trier le *squad*, Belly Morgan, — je crois que c'est son nom, — était d'une humeur acariâtre, que ses rhumatismes ne faisaient qu'augmenter. Elle n'a jamais ramassé elle-même une once de minerai.

Elle nous faisait travailler pour elle ; et, comme j'étais le plus jeune, elle m'accablait.

Souvent, bien souvent, le salaire de mes journées m'était rabattu parce que je n'avais pas fait le travail de cette femme. Je n'osais dire la vérité à mon maître, de peur d'être battu.

Mais Dieu ait l'âme de la pauvre vieille ! Elle fut un ange de lumière en comparaison du gardien de la *porte-trappe*, qui devint mon second tyran.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous étions chargés d'ouvrir et de fermer certaines portes placées dans la mine pour donner de l'air aux galeries. Mais mon jeune tyran les laissait toutes à ma charge.

Je ne faisais que courir çà et là jusqu'à en perdre la respiration, ce qui n'empêchait pas chaque mineur de jurer à son tour que j'étais le plus paresseux petit drôle qui existât sur la surface de la terre, quoique la surface de la terre fût, hélas! un lieu où, à ma connaissance, je n'avais jamais mis les pieds.

Pour me défendre, je recourais à toutes les excuses possibles; je passais des excuses au mensonge, car l'injustice et la tyrannie ne produisent jamais qu'astuce et fourberie. Un jour, j'avais ouvert toutes les portes de mon côté; mais j'en avais laissé trois fermées du côté de mon compagnon.

Je pensais que les hommes n'iraient pas travailler de ce côté pendant deux ou trois jours : je me trompais. Vers midi, je fus effrayé en voyant rapporter un homme asphyxié, faute d'air dans les galeries.

Les gardiens des portes furent mandés devant le surveillant, ou, comme vous l'appelez, l'inspecteur. J'étais le plus jeune, et le blâme retomba sur moi.

L'homme, qui n'était qu'évanoui, revint à lui; mais, pour la faute d'un autre, je fus battu, et battu d'importance, jusqu'à ce que l'inspecteur fût fatigué.

J'eus dorénavant à mener une vie bien pénible avec mon ami le garde-porte, devenu furieux de ce que j'avais osé révéler la vérité.

Dans la suite, comme j'étais plus grand et plus fort, je fus employé a d'autres travaux. Je fus d'abord mis à la civière.

Alors, une pioche dans une main et un poinçon dans l'autre, je me croyais réellement un grand homme. Mais il était dans ma destinée de me trouver toujours avec le plus paresseux de la mine.

Je remarquai que ces hommes, qui travaillaient à la tâche et qui avaient le bonheur de rencontrer les endroits les plus faciles du roc, ne travaillaient par jour que trois ou quatre heures. Ils avaient de forts gages pour peu de travail. Ils dépensaient leur argent joyeusement sur terre, dans les tavernes, comme je l'entendais dire; mais je ne savais pas que ces joyeux compagnons laissaient souvent dans la misère femme et enfants, pour se livrer à la débauche.

Je soupirais après le temps où je serais homme, pour faire ce que je voyais faire aux autres. J'attendais impatiemment les jours où je pourrais boire et ne rien faire : c'est alors que je commençai à chercher les moyens de tromper l'inspecteur.

J'allais avoir quatorze ans; j'avais grandi avec ces idées et ces habitudes. J'aurais passé ma vie dans la misère et fini mes jours dans une prison; mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il m'arriva heureusement un accident qui apporta un grand changement dans mon esprit aussi bien que dans mon corps.

Un de mes compagnons m'avait donné de l'eau-de-vie, pour m'engager à aller chercher dans un trou de la mine son poinçon, qu'il y avait laissé tomber, étant ivre à demi. Ma tête ne put supporter la force de la liqueur qu'il me fit avaler pour me donner du courage. Insensible au danger, je sautai dans le précipice, que j'aurais eu peur de regarder si je n'eusse pas perdu la raison.

Je repris bientôt mes sens. Je m'étais cassé la jambe, et il était bien surprenant que je ne me fusse pas rompu le cou. On m'avait retiré au moyen de câbles et transporté dans une hutte de la mine, près des étables, où je me trouvai couché en proie à une vive souffrance.

Mon maître se trouvait dans la mine au moment de mon accident. En apprenant l'état où je m'étais mis, il eut la bonté de venir aussitôt vers moi et de me dire qu'il avait envoyé chercher un chirurgien.

Le chirurgien du voisinage n'était pas chez lui. Mais, il y avait alors en visite chez mon maître M. Y..., vieux gentleman et ancien chirurgien. Quoique depuis de longues années il eût abandonné la pratique de son art, il n'apprit pas plus tôt mon accident, qu'il eût aussi la complaisance de venir à la mine pour me remettre la jambe.

L'opération terminée, mon maître me dit que je ne manquerais de rien. Jamais je n'oublierai l'humanité avec laquelle il me traita. Je n'ai pas souvenance qu'il m'eût adressé la parole auparavant. Mais alors, sa voix et son air étaient si remplis de compassion, que je le regardai comme un être supérieur.

Cette bonté réveilla en moi une profonde gratitude, premier sentiment d'un cœur bien né, que je n'avais pas perdu entièrement.

Je fus traité aussi avec le plus grand soin par mon bienveillant chirurgien M. Y...

La circonstance de mon ivresse avait été tenue secrète par l'homme qui m'avait donné l'eau-de-vie. Il déclara que j'étais tombé par accident, comme je regardais au fond du trou un poinçon qu'il avait laissé tomber. Je ne voulus pas me rendre complice de cette fourberie ; et, pendant que mon maître me parlait avec bonté de ma mésaventure, mon cœur s'ouvrit à lui. Je lui racontai comment la chose m'était arrivée.

M. Y... avait aussi entendu ma confession, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Il en conçut — comme il le dit lui-même — l'espérance de me ramener au bien. C'est pourquoi il entreprit de travailler à mon instruction.

Il me fit observer que c'était grande pitié qu'un garçon de mon âge s'habituât à la boisson. Il me fit voir les suites de l'intempérance, choses dont

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je n'avais jamais entendu parler, et auxquelles je n'avais jamais pensé.

Pendant que j'étais ainsi couché sur mon lit de souffrance, j'eus le loisir de faire bien des réflexions.

Parmi les mineurs, les mauvaises têtes et les ivrognes, dont j'avais jusqu'alors recherché la société, ne vinrent jamais me voir. Pendant toute ma maladie, je ne reçus que la visite des plus honnêtes : ils vinrent souvent, et je me pris à les aimer et à désirer les imiter.

Comme ils s'entretenaient dans ma hutte de leurs propres affaires, j'appris l'emploi qu'ils faisaient de leur temps et de leur argent. Je commençai à souhaiter d'avoir comme eux un petit jardin et une petite propriété; et je reconnus que pour cela il fallait travailler.

Aussi je me levai de mon lit avec des inclinations bien différentes de celles que j'y avais apportées.

Depuis ce temps, je suivis la compagnie des gens sobres et travailleurs, autant que je pus le faire.

Auparavant, je préférais mes intérêts à ceux de mon maître; mais ma reconnaissance pour lui, qui m'avait secouru dans mon abandon, me changea entièrement, si bien que je pris ses intérêts en toute occasion, et que je ne pus jamais souffrir qu'il lui fût fait tort, tant la reconnaissance m'avait rendu honnête!

III. — LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE

Mon maître ne permit pas que l'inspecteur me donnât mon congé parce que, étant boiteux et faible, je ne pouvais faire beaucoup d'ouvrage.

— Qu'il prenne soin de mes chevaux, disait-il; il peut encore faire quelque chose. J'aurai toujours de l'argent pour le pauvre Gervais le Boiteux. Aussi longtemps qu'il voudra travailler, il ne sera pas exposé à mourir de faim.

C'étaient ses propres paroles. Quand je les entendis, je dis dans mon cœur

— Que Dieu le bénisse!

Aussi, dans ce moment, je me serais battu, je crois, contre l'homme le plus redoutable de la mine, s'il eût dit une parole à son détriment.

Mon attachement pour lui était d'autant plus fort, qu'il était, je puis le dire, la première personne qui m'eût témoigné quelque intérêt et dont je fusse sûr d'être traité avec justice.

Vers le même temps, comme j'étais occupé dans les écuries, je vis par une fenêtre plusieurs mineurs qui travaillaient à peu de distance de moi. Parmi eux étaient quelques-uns de mes anciens camarades. Aucun d'eux ne pouvait me voir.

Soudain l'un d'eux poussa un cri. Je me tenais toujours tranquille. Ils

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jetèrent leurs outils et accoururent en désordre. Je vis, à l'animation de leurs regards, qu'ils croyaient avoir fait une précieuse découverte. Je vis ensuite qu'au lieu de recommencer à travailler, ils couvraient l'endroit avec leurs pelles et défiguraient le terrain avec leurs pioches afin qu'on ne pût reconnaître qu'il y eût là quelque veine.

Je les vis ensuite cacher des matières qu'ils pensaient, avec raison, être des diamants de Cornouailles. Ils cachèrent aussi les morceaux de *kellus* qu'ils avaient arrachés avec leurs pioches, de peur que l'inspecteur ne les vît et ne soupçonnât la vérité.

De tout cela — par les chuchotements qui allaient bon train, et la peine qu'ils se donnaient pour tromper le surveillant et l'éloigner de là — je compris qu'ils voulaient tenir leur découverte secrète, et la faire servir à leur profit.

Il y avait un passage qui conduisait hors de la mine et qu'ils croyaient connaître seuls. C'est par là qu'ils se proposaient de faire sortir ce qu'ils avaient trouvé. Ce passage, je le ferai observer, était une vieille galerie, le long de la montagne. Ainsi l'on pouvait entrer dans la mine et en sortir, sans passer par le chemin ordinaire.

Je m'assurai de tout cela, en cherchant ce passage. Je le trouvai rempli de leurs richesses dérobées. Mais, ayant rencontré un homme de leur parti, nommé Clarke, je le pris à part et je me hasardai à lui faire des reproches. Clarke me traita d'espion, me terrassa, et courut dire à ses associés ce que je lui avais dit et comment il m'avait traité.

Tous jurèrent unanimement qu'ils se vengeraient de moi, si je faisais naître chez mon maître le moindre soupçon de ce que j'avais vu.

Depuis ce temps, ils me surveillèrent toutes les fois qu'il venait parmi nous pour que je n'eusse pas l'occasion de lui parler. Je ne pouvais même plus sortir de la mine.

Sous le prétexte de soigner les chevaux — que personne ne gardait aussi bien que moi — ils me constituèrent prisonnier nuit et jour. De plus, ils me dirent tout simplement que si je me plaignais d'avoir été ainsi enfermé, je ne vivrais pas longtemps.

S'ils avaient la volonté d'exécuter leurs menaces? je ne sais. Peut-être avaient-ils eu seulement le dessein de m'intimider et de conserver ainsi leur secret!

J'avoue que je fus alarmé. Je voulais montrer à mon bon maître combien j'étais dévoué à ses intérêts. Cette pensée était plus forte que mes terreurs.

Ma tête s'échauffait à cette idée que moi, pauvre garçon insignifiant, qui étais un objet de risée pour les mineurs, moi, qu'on nommait *Gervais le Boiteux*, moi, que l'on croyait anéanti et accablé par les menaces, je pourrais faire une action noble qu'aucun de ces hommes n'aurait eu le courage de faire à ma place!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A cet instant, la bonté de mon maître et les paroles qu'il avait dites pour moi à l'inspecteur me revenaient à la mémoire et m'excitaient tellement, que je pris la résolution de mépriser les dangers et de me montrer, mort ou vivant, fidèle à mon bienfaiteur.

J'attendais donc avec impatience l'occasion de lui parler. Mon cœur battait avec violence en entendant le son de sa voix, et je me disais, comme en lui parlant :

« *Vous ne savez guère qu'il y a ici quelqu'un que vous avez peut-être* oublié, mais qui est disposé à faire le sacrifice de sa vie pour vous rendre service. »

Un jour qu'il était venu près de l'endroit où je me trouvais occupé à étriller un cheval, il vit que j'avais les yeux fixés sur lui. Il vint droit à moi, et me dit :

— Je suis bien aise de vous voir guéri, Gervais; avez-vous besoin de quelque chose?

— Je n'ai besoin de rien, je vous remercie, Monsieur, mais...

Comme je disais *mais*, je jetai les yeux autour de moi pour voir si quelqu'un était près de nous.

A ce moment, Clarke — un de la bande — me regardait fixement. Il m'appela et m'envoya en commission d'un autre côté de la mine.

En m'en revenant, j'eus le bonheur de rencontrer mon bon maître lui-même dans les galeries. Je lui fis part de mon secret et de mes craintes. Il me fit un signe de tête en me disant :

— Je vous remercie, ayez confiance en moi ; mais hâtez-vous de retourner vers ceux qui vous ont envoyé.

Je le fis, mais je reconnus qu'il y avait dans mes manières et ma démarche quelque chose d'inusité qui donna l'alarme. A la chute du jour, je vis Clarke et la bande chuchoter ensemble, et je remarquai qu'ils n'allèrent pas vers leur trésor de toute la journée. J'avais grand'peur qu'ils ne me soupçonnassent et qu'ils ne voulussent tirer de moi une vengeance éclatante.

Mes terreurs s'accrurent encore, quand, la nuit, je me retrouvai seul dans ma hutte. Je me tenais tranquille, mais je ne pouvais dormir et je prêtais l'oreille au moindre bruit.

Plusieurs fois, je tressaillis en entendant quelque bruit ; mais ce n'étaient que les chevaux qui remuaient dans l'écurie voisine de ma hutte. Je me recouchai, riant de ma peur, et je tâchai de dormir, réfléchissant que jamais, dans ma vie, je n'avais eu occasion de bien dormir. N'avais-je pas une bonne conscience ?

Je ne tardai pas à tomber dans un profond sommeil. J'en fus tiré par un bruit qui se fit à la porte de ma hutte !

« *Ce sont encore les chevaux,* » pensai-je.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais en ouvrant les yeux, je vis une lumière sous la porte. Je me frottai les yeux, espérant que c'était un rêve. J'attachai les yeux sur la porte et je vis la lumière par le trou de la serrure.

Le loquet se souleva, la porte s'entr'ouvrit et je vis sur le mur l'ombre gigantesque d'un homme armé d'un pistolet. Mon cœur défaillit au-dedans de moi. Je me crus perdu. L'homme entra; il était affublé d'un habit grossier; son chapeau était rabattu sur ses yeux et il tenait une lanterne.

Qu'il fût de la bande, je ne pouvais le reconnaître, mais je fus persuadé qu'il venait pour me tuer. La peur m'abandonna; je me levai sur mon lit et m'écriai :

— Je suis prêt à mourir; je meurs pour une belle cause! Donnez-moi cinq minutes pour prier.

Son chapeau était rabattu sur ses yeux et il tenait une lanterne.

Et je tombai à genoux. L'homme se tenait debout, silencieux auprès de mon lit, une main appuyée sur moi, comme s'il ne me croyait pas assez effrayé, comme s'il avait eu peur que je pusse lui échapper.

Quand j'eus fini ma courte prière, je regardai mon meurtrier et j'attendis le coup fatal. Mais quelles furent ma surprise et ma joie quand il éleva sa lanterne à la hauteur de son visage et que je reconnus mon bon maître, qui me regardait en souriant et m'encourageait avec bonté!...

— Eveillez-vous, Gervais, me dit-il; sachez reconnaître vos amis et vos ennemis; habillez-vous le plus promptement possible, et conduisez-moi à cette nouvelle veine.

Je m'habillai; je pris le chemin de la veine. Elle était couverte de décombres. Comme j'aurais mis longtemps à déblayer et à mettre tout à découvert, mon maître m'aida dans cette opération. Il était impatient, disait-il, de me faire sortir de la mine, sain et sauf, car il croyait bien que mes appréhensions n'étaient pas sans fondement.

La lumière de notre lanterne nous éclairait à peine. Enfin, nous arrivâmes à la veine, et mon maître en vit assez pour connaître que j'avais dit vrai.

Nous recouvrîmes l'endroit comme il l'était auparavant. Il en remarqua la position et s'assura qu'il pourrait la reconnaître. Alors, je lui montrai

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le passage secret, que d'ailleurs il connaissait déjà, car c'est par là qu'il descendait la nuit dans la mine.

En passant, je remarquai certains morceaux de métal faciles à emporter.

— Gervais, me dit-il, en me frappant sur l'épaule, vous m'avez donné assez de preuves de votre fidélité. Vous vous étiez exposé à mourir pour une bonne cause, et cette cause est la mienne. Je dois donc prendre soin de votre vie. Suivez-moi promptement hors d'ici. Je ne vous abandonnerai pas, honnête garçon.

Je l'accompagnai, le pas alerte et le cœur joyeux. Il me reçut chez lui, dans sa propre maison, où, disait-il, je pourrais passer la nuit sans crainte des meurtriers.

Puis, me montrant un petit cabinet près de sa chambre, il me souhaita une bonne nuit et me recommanda, si je m'éveillais de bonne heure, de ne pas ouvrir les volets et de ne pas me mettre à la fenêtre de peur d'être reconnu par quelqu'un.

Pour la première fois de ma vie, je couchai sur un lit de plumes. Mais, soit que je ne fusse pas accoutumé à un lit si moelleux, soit à cause du désordre d'esprit dans lequel je me trouvais, ou du changement inattendu dans ma position, je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Avant le point du jour, mon maître entra dans ma chambre, me dit de me lever, de revêtir les habits qu'il avait apportés et de le suivre sans faire de bruit. Je le suivis hors de la maison ; personne n'était encore éveillé. Il me conduisit à travers champs jusqu'à la grand'route. Là, nous restâmes jusqu'à ce que nous entendîmes le tintement des grelots d'un attelage.

— Voici le convoi dans lequel vous allez monter, me dit-il. J'ai pris toutes les précautions possibles pour dérober vos traces aux mineurs. Vous serez en sûreté à Exeter, chez mon ami, M. Y... à qui je vous envoie. Prenez ceci, continua-t-il, en me donnant une lettre adressée à M. Y..., et, voilà cinq guinées pour vous. Je prierai M. Y... de vous payer dix guinées par an, pris sur les profits de la nouvelle veine. Cette précaution vous mettra à l'abri du besoin. Allons, adieu, Gervais! J'apprendrai avec plaisir de vos nouvelles, et j'espère que vous servirez votre nouveau maître aussi fidèlement que vous m'avez servi.

« Je ne trouverai jamais un si bon maître, » fut tout ce que l'émotion me permit de dire.

J'étais abattu par le chagrin de le quitter, à ce que je croyais, pour toujours.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IV. — LE PREMIER VOYAGE

Les brouillards du matin se dissipèrent. Je pus voir quelque temps mon maître et je conservai les yeux fixés sur lui, pendant que le coche m'emportait lentement. Je le vis s'éloigner à travers champs. Mais lorsque je l'eus perdu de vue, mes pensées prirent forcément un autre cours. Il me sembla que je m'éveillais dans un autre monde et à de nouvelles sensations.

Enfermé sous terre, dans la mine, depuis mon enfance, la face de la nature m'était totalement inconnue.

Je marchai à côté du postillon, me réjouissant de respirer l'air frais (page 65).

— Nous avons une belle journée, dit le postillon, en me montrant du bout de son fouet le soleil levant.

Puis, il se mit à siffler; et moi, pour qui le soleil levant était un spectacle nouveau et surprenant, je tombai dans la stupeur. Je ne sais ce que je dis, mais je me souviens que le postillon fit un long éclat de rire.

— Oh! le plaisant garçon! disait-il en se tenant les côtes, qu'il est curieux à voir et à entendre! personne ne croira qu'il n'a jamais vu lever le soleil!

A ces mots, qui étaient plus près de la vérité qu'il ne croyait, je me souvins que nous étions encore dans le Cornouailles et que j'étais exposé à la vue de mes ennemis. Je m'enfonçai dans le coche, de peur que quelque mineur, se rendant à son travail, ne m'aperçut.

Je m'applaudis d'avoir pris cette précaution, car, quelques pas plus loin, nous rencontrâmes plusieurs mineurs.

Du coin où j'étais juché, derrière les paquets, je reconnus la voix de Clarke qui demanda au postillon l'heure qu'il était. Je me tins tranquille jusqu'à ce qu'il nous eût perdus de vue et même beaucoup plus loin.

J'étais satisfait de m'être enfoncé dans le coche, au lieu de me tenir sur le devant, et je m'amusai à entendre le tintement continuel des grelots des chevaux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le second jour de notre voyage, je me hasardai à descendre de ma place et je marchai à côté du postillon, me réjouissant de respirer l'air frais, d'entendre le chant des oiseaux, aspirant avec délices l'odeur du miel, et cueillant les roses sauvages dans les haies.

Toutes les fleurs, toutes les plantes qui bordaient la route, étaient pour moi des objets de surprise et d'admiration. A chaque pas, je m'arrêtais pour regarder ce que je rencontrais. Je ne pouvais concevoir l'indifférence de mon compagnon, qui ne cessait de siffler que pour crier :

— *Dia*, *le Merle! ho! hue!* ou : *comment donc la Rousse!...* et d'autres mots de menace ou d'encouragement à ses chevaux, dans une langue qui pouvait être intelligible pour eux, mais qui ne l'était certainement pas pour moi.

Une fois, comme j'étais en admiration devant une plante, ronde, brillante, d'un rouge pâle dont la tige avait deux pieds de haut, et que je trouvais belle, le postillon, avec un regard de mépris, me cria :

— Courage, mon garçon! ne connais-tu pas le chardon, pourtant si commun? N'as-tu pas vu qu'il te piquerait! continua-t-il en riant, au moment où je touchai les feuilles piquantes. Allons, mon cheval *Dobbin* a plus d'esprit que toi; il ne court pas comme un âne après les chardons.

De ce moment, le postillon parut me regarder comme un niais ou un imbécile. Quand nous entrâmes à Plymouth, il me toisa de la tête aux pieds en murmurant :

— Ce garçon a sûrement perdu la tête!

En effet, je devais faire une drôle de figure avec mon chapeau rempli d'herbes et de fleurs sauvages, avec les poches de mon habit et de mon gilet bourrées de cailloux et de champignons.

Le regard du postillon si écrasant de mépris était, que je débarrassai mon chapeau de ses herbes et mes poches de leur trésor de cailloux.

Bien plus, j'avais si peur de passer pour un idiot, qu'à la vue de la mer et de ce beau port de Plymouth, que je voyais pour la première fois, je ne laissai échapper aucune exclamation; et pourtant, je n'étais pas moins ému qu'à la vue du soleil levant.

Cependant, je m'aventurai à demander à mon compagnon ce que c'étaient que ces vaisseaux que je voyais se balancer sur les flots, et cette flotte, dont le port était rempli. Mais il me répondit froidement :

— Ce n'est rien que des bateaux et des vaisseaux de guerre. Ceux qui les voient pour la première fois prennent souvent racine comme un roc, ainsi que je l'ai bien des fois remarqué; mais moi, je les ai vus si souvent!...

Et il partit, mordillant une paille; il ne semblait pas plus ému qu'il ne l'avait été à la vue de mon chardon.

Je concevais une haute idée d'un homme qui avait vu tant de choses qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne pouvait plus s'étonner de rien. Il m'inspira un profond respect, qu'il accrut encore par le silence rigoureux qu'il garda avec moi durant les cinq derniers jours de notre voyage.

Il n'ouvrait jamais ou que bien rarement la bouche, si ce n'est pour me dire le nom des villes que nous traversions.

J'ai réfléchi plus tard qu'il fût avantageux pour moi d'avoir, dans mon premier voyage, un compagnon si dédaigneux. Je rougis de mon ignorance et je conçus le désir de réparer le vice de mon éducation, puis de rechercher quelque autre qui voulût bien me répondre autre chose que :

« Je ne sais pas », « je l'ai déjà dit. »

Enfin nous arrivâmes à Exeter. J'eus bien de la peine à trouver la maison de M. Y... Il était nuit quand j'y arrivai.

Le domestique à qui je remis la lettre, me dit que M. Y... ne me recevrait peut-être pas le jour même, car il voulait passer seul ses soirées. Il prit ma lettre et revint au bout de cinq minutes, m'invitant à le suivre.

Je trouvai le bon vieillard et quelques amis dans son cabinet. Ses enfants étaient autour de lui. L'un était assis sur ses genoux, l'autre grimpait sur le dos de sa chaise.

Deux gros garçons regardaient un tuyau de verre qu'il leur montrait.

Il est inutile de répéter les paroles de bienveillance qu'il m'adressa après avoir lu la lettre de mon maître. Il fut très affable et promit de me trouver une bonne place; qu'en attendant, j'étais le bienvenu; que je resterais dans sa maison, où je serais bien traité, et qu'il espérait que je me rendrais digne de ses soins.

Puis, voyant que j'étais dominé par la honte d'être en butte aux regards des étrangers, il eut la bonté de me congédier.

V. — LA MINE D'ÉTAIN

Le lendemain, il me fit appeler dans son cabinet où il était seul. Il m'adressa plusieurs questions, semblant prendre plaisir à la franchise et à la sincérité de mes réponses.

Il vit que je regardais avec beaucoup de curiosité plusieurs objets qui se trouvaient là et qui étaient tout nouveaux pour moi. Il me présenta le tuyau de verre qu'il montrait aux enfants quand j'entrai. Il me demanda si j'en avais vu beaucoup de semblables, dans la mine, et si j'en connaissais l'usage.

Je lui dis que j'en avais vu un pareil entre les mains de notre inspecteur, mais que j'ignorais à quoi il pouvait servir. C'était un thermomètre. M. Y... prit beaucoup de peine à me faire comprendre comment et dans quelles circonstances il pouvait être utile.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je vis que j'avais trouvé une personne bien différente de mon ami le postillon. Je ne puis exprimer la joie et la gratitude que j'éprouvai, quand je vis qu'il ne me prenait pas tout à fait pour un fou.

Au lieu de me regarder avec mépris comme un imbécile, il répondait avec complaisance à mes questions. Souvent il fut assez bon pour ajouter :

— C'est une question toute naturelle, mon garçon.

Tout en regardant le thermomètre, il remarqua que je ne pouvais lire les mots *tempéré*, *gelée*, degré de l'*eau bouillante* écrits sur l'échelle d'ivoire en petits caractères. Il prit occasion de cela pour me faire voir l'utilité et les avantages que je retirerais si je savais lire et écrire. Il me dit que, si je le désirais, il chargerait de mon instruction le maître qui venait donner les leçons au plus jeune de ses petits-fils. . . . . .

Je ne vous entretiendrai pas du récit de mes progrès dans l'écriture et la lecture. Il suffit de vous dire que je m'y appliquai avec soin. Bientôt je parvins à écrire mon nom en caractères plus lisibles que ceux que nous avons lus hier et qui reproduisent sur le roc le nom de Gervais.

Mon avidité à lire les livres qu'il me mit entre les mains, et l'attention dont je payais ses leçons plaisaient à mon maître; et il disait qu'il aurait l'orgueil de me faire avancer aussi loin que possible.

Je dois pourtant l'avouer, il était bien imprudent avec ses éloges ainsi exagérés. Ma tête ne put les supporter. Autant j'avais été humilié quand le postillon m'appelait idiot, autant je m'enorgueillissais quand mon maître me proclamait un génie.

J'avais écrit sur l'éloge d'un chardon quelques méchants vers que je trouvais de la plus grande beauté.

Mon maître les avait lus avec surprise ; il m'avait dit qu'il en avait donné copie à quelques gentlemen d'Exeter et qu'on les avait trouvés admirables pour moi.

J'étais à une période vraiment importante de ma vie. M. Y... vit le danger et me sauva de mon imagination, sans ralentir mon ardeur pour l'étude.

Il me plaça en face des livres de sa bibliothèque, me mit entre les mains quelques volumes de la plus belle poésie, et me fit lire quelques passages qui diminuèrent grandement mon admiration pour mes propres œuvres.

La grande distance que j'apercevais entre ces écrivains et moi me mit au désespoir. M. Y..., voyant mon abattement, me fit observer qu'il était bien aise que je connusse la différence qui existe entre la bonne poésie et la mauvaise. Il ajouta qu'il n'était pas probable qu'en me mettant à écrire des vers j'arrivasse à une bonne position. Il me faudrait gagner mon pain et rivaliser de luxe avec le riche.

— Mais, Gervais, continua-t-il, je vous loue de votre application et de la rapidité avec laquelle vous avez appris à lire et à écrire. Vous y trouverez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de grands avantages. Maintenant, je vous en avertis, tournez vos pensées vers quelque chose d'utile aux autres. Vous avez votre pain à gagner. Vous ne pouvez le faire qu'en vous rendant utile de quelque manière. Regardez autour de vous, et vous verrez que je vous dis la vérité.

Les serviteurs de ma maison me rendent tous des services; et je les paie suivant leur mérite. Le cuisinier qui prépare mon dîner, le boulanger qui fait cuire mon pain, le maréchal qui ferre mes chevaux, le maître qui instruit mes enfants, tous gagnent de l'argent et se rendent indépendants. Remarquez encore que, parmi les hommes dont je vous parle, le maître est le plus respecté et le mieux payé. Il a les avantages du savoir et ceux du travail; et les uns sont payés plus cher que les autres. Mais j'en ai dit assez, Gervais; je ne veux pas vous empêcher de lire, pourvu que ce soit pour votre bien. Vous êtes jeune et sans expérience; je suis vieux et sans force. Peut-être mes avis vous seront-ils !

Oui, ses avis me furent salutaires. Ceux qui donnent des conseils aux jeunes gens — surtout à ceux qui se trouvent dans une position inférieure à la leur — devraient suivre l'exemple de ce gentleman, qui parlait avec tant de bonté qu'il persuadait et conseillait en même temps.

Le même jour que M. Y... me parla de cette manière, il me fit appeler près de lui et me pria d'apprendre à l'aîné de ses petits-fils les noms que les mineurs donnent à certains fossiles qu'il avait reçus du Cornouailles.

Après avoir dit à l'enfant que cette étude lui serait utile, il me pria de lui dire exactement comment on travaillait dans la mine où j'avais été employé.

Je le fis aussi bien qu'il m'était possible. Mais comme ma description était imparfaite et qu'elle faisait rire les enfants, je résolus d'essayer de fabriquer, pour leur amusement, un petit plan de la mine d'étain.

Je vis que ce n'était pas chose facile. Mes souvenirs d'un lieu où j'avais passé mes jeunes années n'étaient pas assez précis pour me servir à quelque chose. Je ne connaissais ni la longueur, ni la largeur, ni la hauteur des différents compartiments, et quoique M. Y... possédât une grande quantité de fossiles, je me vis bientôt à bout de mon latin, faute de matériaux pour représenter les couches, les veines et, comme on dit, l'aspect du pays.

Dans cette circonstance, mon naturel enthousiaste ne pouvait vaincre les difficultés. J'étais excité par l'idée de faire quelque chose d'utile pour les enfants de mon bienfaiteur. Je prévoyais avec transport le moment où je produirais mon modèle achevé, et où je justifierais l'opinion de M. Y... sur ma diligence et ma capacité. Je ne pensais qu'à cela. Dès ce moment, je chassai de ma tête toute autre idée. Les mesures, les dimensions, les échantillons de terre et de métal qui me manquaient, je ne pouvais les prendre qu'à la mine. Je me déterminai donc, à tout hasard, à retourner dans le Cor-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nouailles pour demander à mon excellent maître la permission de visiter la mine pendant la nuit.

C'est pourquoi, sans perdre de temps, je me mis en route.

Je fis à pied une partie du voyage. J'allais en voiture quand je le pouvais. J'étais impatient d'arriver ; je voulais dévorer le pays.

Je pensais que l'étonnement causé par ma soudaine disparition s'était apaisé avec le temps. J'étais trop insignifiant pour qu'on s'occupât longtemps de moi. Dans tous les cas, mon maître avait probablement renvoyé de chez lui les ouvriers voleurs dont j'avais déjoué les desseins. C'était d'eux seulement que j'avais à craindre quelque chose.

En approchant de la mine, j'eus la prudence de ne pas m'exposer sans nécessité. Je pris si bien mes mesures que je rencontrai mon maître seul chez lui. Je lui donnai aussitôt la lettre de M. Y... et un certificat de ma bonne conduite. Puis, je lui expliquai les causes de mon retour et lui demandai la permission de visiter les mines pendant la nuit.

Il m'exprima sa vive surprise et sa satisfaction de me voir si subitement de retour. Il consentit volontiers à ma demande. Il me prévint en même temps que plusieurs de mes ennemis étaient encore dans le voisinage, qu'il les avait renvoyés de chez lui et que quelques-uns avaient quitté le pays pour chercher de l'ouvrage ailleurs ; mais, qu'à sa connaissance, deux ou trois — et Clarke avec eux — rôdaient dans le pays, ayant juré qu'ils se vengeraient de ce qu'ils appelaient ma trahison, et qu'ils déployaient à ma recherche une activité infatigable.

Mon maître, en conséquence, m'avertit de ne rester que la nuit suivante et de repartir au point du jour. Il me prévint aussi de ne pas éveiller l'homme qui m'avait remplacé dans ma hutte.

Je ne voulais pas gâter le seul vêtement propre que je possédasse. Aussi, avant de descendre dans la mine, je redemandai à mon maître mon vieil habit, mon tablier, mon bonnet. Enfin, muni d'une lanterne et d'une perche pour mesurer, je commençai mon excursion.

Je fis mon ouvrage avec la plus grande tranquillité, examinant chaque place, me souvenant d'avoir entendu dire à M. Y... que l'on ne pouvait tirer parti de son travail sans le compléter. Je voulais lui donner une preuve de mon exactitude. Aussi, je relevai chaque point avec la plus grande minutie.

Mon esprit était tellement occupé de mon opération, que Clarke et ses amis étaient bien loin de ma pensée. Bien plus, j'oubliai complètement l'homme de la hutte, et je suis étonné qu'il ne se soit pas éveillé plus tôt.

Enfin il s'éveilla, je crois, au bruit que je faisais sur la terre et le roc pour prendre des échantillons. Une grande pierre s'écroula, et immédiatement après j'entendis hennir les chevaux. Je m'enfonçai dans un coin de la

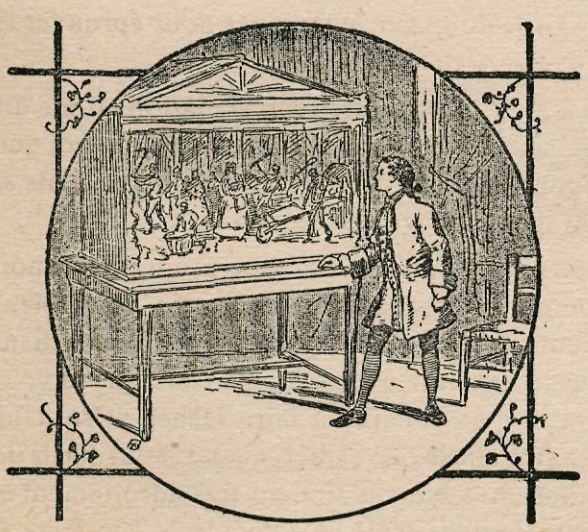
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

galerie occidentale, où je me tins tranquille un quart d'heure, attendant que les chevaux et l'homme fussent rendormis.

Je sortis trop tôt de ma cachette, car au moment où je quittai mon coin, je vis un homme au bout de la galerie. Aussitôt qu'il m'aperçut, il mit ses mains sur son visage, jeta un cri étouffé, se retourna et s'enfuit avec la plus grande rapidité.

Je conjecturai que, comme il le dit hier, il m'avait pris pour mon fantôme. Sa frayeur lui fit prendre ma lanterne pour un cierge bleu. Je n'avais pas de chaîne, mais seulement ma perche à la main.

Il est vrai que je pris avantage de sa terreur pour l'éloigner de mon chemin. Dès qu'il eut commencé à fuir, je frappai aussi fort que possible ma perche sur le couvercle d'étain de ma lanterne, et je trépignai des pieds comme si j'avais voulu le poursuivre.



Je n'oublierai jamais la joie avec laquelle je considérai notre petite troupe (page 71)

Aussitôt qu'il fut jour, je revins vers mes échantillons ; je les entassai dans mon panier et je sortis aussi vite que je pus. C'est la seule fois que je me promenai dans la galerie, un cierge bleu à la main et traînant une chaîne, quoique celui qui avait vu le fantôme ait dit le contraire.

J'étais vraiment heureux d'être sorti et d'avoir accompli l'objet de mon voyage. Je portai quelques minutes le panier sur mon dos, jusqu'à l'endroit où une voiture m'attendait. J'y montai et arrivai heureusement à Exeter.

Je résolus de ne pas montrer mon ouvrage à M. Y... ou à ses enfants, jusqu'à ce que le tout fût parfaitement achevé.

J'engageai à venir m'aider un bon charpentier, qui avait l'habitude de travailler pour les boutiques de joujoux. Je dépensai la plus grande partie de mon avoir pour mon premier grand projet. J'eus de petits cribles, la boîte, l'auge, le harpon, la corde, la grue, plus une douzaine d'ouvriers et de brouettes, etc... dont le charpentier garnit ma mine. Je payai en outre le forgeron et l'étameur pour nos planches, la forge et une grille de fer. Je pris un *lion rampant* et autres menus objets chez le potier. Enfin, une paire de soufflets me fut fournie par le gantier. Tous ces articles, qui n'étaient pas communs, me coûtèrent fort cher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il y avait quelque temps que tout était prêt; mais nous n'avions pu faire marcher convenablement nos poupées. La patience vient à bout de tout. Nous parvînmes enfin à nous faire obéir de nos mineurs de bois et à les faire marcher à notre commandement, c'est-à-dire en tirant quelques cordes ou fils d'archal attachés à leurs jambes, à leurs bras, à leurs têtes, à leurs épaules.

Ces fils d'archal, minces et noirs, n'étaient visibles qu'à une faible distance, et par conséquent ne pouvaient être vus des spectateurs.

Quand notre mécanisme fut prêt, il nous fallut le peindre et habiller nos hommes. Je n'oublierai jamais la joie avec laquelle je considérai toute notre petite troupe peinte et ornée de frais. Le charpentier avait beau me prévenir de ne pas les gâter, je ne pouvais attendre que leurs habits fussent achevés. Toutes les demi-heures, je passais le doigt sur leurs joues pour éprouver si le rouge était bien solide.

Avec quel orgueil j'annonçai à M. Y... ma future représentation ! Il me dit qu'elle aurait lieu ce soir même, mais que je n'aurais pour spectateurs que lui et ses enfants. C'était bien pour eux que j'avais travaillé; mais j'étais si charmé de mon œuvre, que j'aurais voulu avoir là tout Exeter.

Cependant, avant la nuit, j'étais convaincu de la grande prudence de mon ami M. Y... Chaque chose, comme dit le charpentier, marcha assez bien. Mais il survint bien des accidents que je n'avais pas prévus. Un méchant vieillard portait l'entêtement jusqu'à retenir avec ses bras ceux que je voulais mettre en mouvement : je ne pus jamais lui faire lâcher prise. Une vieille obstinée ne voulut faire autre chose que saluer, quand je lui disais de se mettre à genoux pour travailler. Mes enfants tiraient très adroitement la terre du métal, excepté un mauvais petit drôle, qui depuis le commencement avait la tête tournée derrière ses épaules. J'avais vainement travaillé à redresser cette difformité; et, j'avais espéré aussi qu'on ne s'en apercevrait pas : c'était un de ceux qui traînaient la brouette, par conséquent un personnage important de la pièce. Mais, chaque fois qu'il paraissait, j'avais la mortification d'entendre rire les spectateurs pendant qu'il traînait ou vidait sa brouette. Mon patron lui-même, quoique très sérieux et d'excellente nature, après avoir réprimé le rire des autres était obligé de faire chorus.

Moi, pendant ce temps, je m'essuyais le front derrière mon étalage. De toute ma vie, je n'eus jamais si chaud. Jamais à la mine, je n'eus une journée aussi pénible que la soirée où je tâchais de faire marcher mes poupées.

Quand la représentation fut finie, le bon M. Y... vint à moi et me consola de ma mésaventure par les éloges qu'il donna à ma patience et à mon

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

adresse. Il me fit voir les défauts de mon œuvre, et cela du ton le plus affable. Il me dit comment je pourrais y remédier.

— Je vois, dit-il en riant, que vous l'avez entrepris pour l'amusement de mes enfants, je veux qu'il vous soit profitable.

Le lendemain matin, je vins voir ma boîte que M. Y... m'avait prié de laisser dans son cabinet. Je fus surpris d'en voir le devant fermé avec des planches, quoique je l'eusse laissé ouvert à cause des spectateurs. Le milieu était garni d'une glace.

L'aîné des enfants se tenait là et jouissait de ma surprise. Il me dit de regarder, et me demanda ce que je voyais. Quel fut mon étonnement, au premier regard!

— De grandeur naturelle! de grandeur naturelle! criai-je avec admiration : je vois les personnages de grandeur naturelle!

M. Y... me dit alors que son petit-fils avait eu l'idée d'y mettre cette glace, qu'on appelait verre grossissant ou lentille convexe. Il vous en fait présent, ajouta-t-il en riant; mettez en ordre votre personnel et préparez-vous pour une seconde représentation. Je vais envoyer chercher un habile horloger de la ville pour vous montrer à faire agir les ressorts de vos poupées ; enfin, nous appellerons le peintre pour les colorier.

Il y avait alors à Exeter une société littéraire de gentlemen qui se réunissaient une fois par semaine chez l'un d'entre eux. M. Y... en faisait partie ; et les principales familles d'Exeter — surtout celles qui avaient des enfants — vinrent au jour fixé voir la mine d'étain du Cornouailles.

Avec l'aide du peintre et de l'horloger, elle devint véritablement digne d'être vue.

Je ne fis, cette fois, que peu de fautes, et la société fut assez bonne pour me les pardonner et pour m'exprimer le plaisir qu'elle prenait à mon petit spectacle. Elle me donna même, de sa satisfaction, des marques plus solides, et tout à fait inattendues. Après la soirée, le plus jeune des enfants de M. Y... me remit une bourse contenant le résultat d'une quête faite à mon profit.

Après avoir payé mon voyage et mes machines, il me resta six guinées et une couronne. Je me crus riche. Jamais tant d'argent n'était entré en ma possession : six guinées d'or et une couronne! Comme le commun des hommes, lorsqu'ils viennent à acquérir une fortune inespérée, je serais devenu fou, sans les sages avis de mon mentor, M. Y...

Je lui montrai deux magots de la Chine que j'avais achetés d'un colporteur, deux fois plus qu'ils ne valaient, sans autre raison que ma fantaisie. Il branla la tête et me fit observer, qu'avant ma mort, je pourrais regretter cet argent et le désirer pour acheter du pain.

— Si vous dépensez, Gervais, me dit-il, votre argent aussi vite que vous le gagnez, vous serez toujours pauvre. Souvenez-vous de l'excellent pro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

verbe qui dit : « L'industrie est la main droite de la fortune, l'économie en est la main gauche. »

Ce proverbe m'a été plus utile que tout l'argent contenu dans ma petite bourse, tant il est vrai que ce ne sont pas ceux qui donnent de l'argent qui donnent le plus.

VI. — NOUVEAU VOYAGE

J'eus bientôt raison de me réjouir de n'avoir pas dépensé mon argent pour des bagatelles. Je dus m'équiper pour un nouveau voyage.

— Gervais, me dit M. Y..., je vous ai trouvé une place, qui, je l'espère, vous conviendra.

A mon insu, il n'eut pas plus tôt vu ma petite mine, qu'il avait cherché à la faire tourner à mon profit.

Parmi les gentlemen de la société dont j'ai parlé, il y en avait un qui avait formé le projet d'envoyer des orateurs instruits, par toute l'Angleterre, pour montrer les modèles des machines en usage dans les manufactures. M. Y... avait invité ce gentleman le soir de ma petite représentation de la mine d'étain. Il lui proposa de me permettre d'accompagner l'un des conférenciers.

Cette demande fut agréée. M. Y... me dit que, quoique la personne désignée ne fût pas précisément celle qu'il aurait choisie, cependant, comme il était parent du gentleman qui mettait l'affaire en train, il ne pouvait y faire aucune objection.

Je fus présenté à mon nouveau maître, et je fus tout décontenancé par l'air froid et hautain avec lequel il me reçut. M. Y... s'en aperçut et me dit tout bas à l'oreille :

— Rendez-vous utile, et vous gagnerez ses bonnes grâces. Nous ne devons pas espérer qu'à notre entrée dans le monde, on nous accueillera favorablement ; nous avons souvent beaucoup de peine à nous faire des amis de ceux avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il m'en coûta beaucoup pour gagner les bonnes grâces du vulgarisateur. Il était ce qu'on appelle gentleman de naissance, et il me traitait comme un roturier orgueilleux, qui, sorti de l'ignorance, avait la prétention de se croire un génie extraordinaire.

Je n'ai jamais cherché à cacher mon humble origine ; je n'ai jamais vu que j'eusse quelque raison pour rougir de ma naissance ou pour m'être élevé par des moyens honnêtes au-dessus de la condition où je suis né. Loin de là, j'en étais fier. Il ne m'était donc pas pénible d'entendre les plaisanteries que mon noble maître faisait à ce sujet.

Comme je ne prétendais pas au savoir qui me manquait, j'espérais que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

peu à peu ses préventions disparaîtraient, et qu'il ne verrait plus en moi aucune des prétentions d'un parvenu ou d'un génie extraordinaire. Je résolus donc de mettre à profit le conseil de M. Y...

Ce n'était pas chose facile. Mon maître avait tellement peur de ma maladresse, qu'il ne me laissait jamais toucher à ce qui lui appartenait. Pendant qu'il pérorait, il me fallait rester là comme une bûche. Enfin, j'avais régulièrement la mortification de l'entendre toujours terminer ses discours par cette formule :

— Maintenant, Gentlemen et Ladies, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, et vous éloigner de ce qui mérite plus votre attention que mes paroles : les poupées de M. Gervais.

Je rapportai immédiatement cette pièce à mon maître.

Il arriva qu'un jour il me donna un schilling, à ce qu'il croyait, pour payer la dépense de son cheval. Comme je roulais cette pièce entre mes doigts et le pouce, je vis que le blanc disparaissait et qu'elle devenait jaune. Je me souvins que mon maître avait, la veille, fait des expériences avec de l'or et du mercure et qu'il avait couvert une guinée d'or de ce dernier métal. Je rapportai immédiatement cette pièce à mon maître.

Pour la première fois de sa vie, il me remercia avec affabilité. C'était réellement une guinée et non un schilling. Il fut aussi bien surpris quand je lui rappelai l'expérience qu'il avait faite.

Le premier jour qu'il parla en public, il omit la conclusion injurieuse sur les poupées de M. Gervais. Je remarquai ensuite, à ma grande satisfaction, qu'il fut moins soupçonneux à l'égard de ma probité. Il se laissa aller à son indolence habituelle ; il me permit de m'occuper de ses effets et de lui rendre mille petits services qu'il avait jusque là refusés avec hauteur, disant :

— Je me servirai moi-même, Monsieur, ou bien je n'aime pas qu'on touche à mes affaires, monsieur Gervais.

Dorénavant, ses manières étaient changées. Ce n'était que : « Gervais, ayez soin de ceci pendant que je vais lire, » ou bien : « Gervais, voulez-vous prendre garde à ce que je ne laisse rien derrière moi. Vous êtes un honnête garçon. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En effet, il était on ne peut plus enclin à laisser ses effets derrière lui. C'était bien l'homme le plus distrait et le plus oublieux du monde.

Dans les six premiers mois de notre voyage, et dans le temps qu'il voulait lui-même prendre soin de ses affaires, je comptai qu'il perdit cinq pantoufles, une botte, trois bonnets de nuit, une chemise et quinze mouchoirs de poche. La plupart de ces pertes avaient été, j'en suis sûr, mises sur mon compte, parce qu'il doutait de ma probité.

Je le vis avec joie convaincu de l'injustice de ses soupçons. Dès ce moment, j'eus la charge de ses biens, comme il disait. Pendant cinq ans et demi que nous restâmes ensemble, il ne perdit jamais rien, si ce n'est un bonnet de nuit rouge, qu'il avait, je crois, emporté chez son barbier un dimanche matin et qu'il n'avait pas rapporté, et un vieux mouchoir bleu déchiré, qu'il disait avoir placé sous son oreiller, ou dans une de ses bottes, en se mettant au lit.

C'était chez lui une habitude de placer ses mouchoirs dans ses bottes pour les retrouver plus facilement le matin. Je soupçonne que ce mouchoir avait été retiré de la botte et donné à la blanchisseuse. Mais il était bien sûr que ces deux pertes ne pouvaient être imputées à ma négligence.

Il me témoignait encore de la reconnaissance pour les soins dont je payais ses bontés; il me traitait amicalement; et souvent il m'expliqua en particulier ce que je n'avais pas compris dans les lectures publiques.

Je fus bientôt élevé à la dignité de son secrétaire. Il avait, pour écrire, une pauvre main, et ses manuscrits avaient tant de ratures et de surcharges qu'ils étaient presque illisibles pour lui-même, quand il était obligé de recourir à ses notes en s'adressant au public.

De plus, il était extrêmement myope; et, quand il était préoccupé, il avait l'habitude de froncer les sourcils d'une manière si étrange, et son regard était si comique, que peu de ses auditeurs pouvaient s'empêcher de rire, ce qui le déconcertait outre mesure.

Il fut donc tout joyeux d'accepter l'offre que je lui fis de lui copier ses griffonnages en belle écriture ronde.

J'avais, je le dis sans vanité, une belle main. Dans le calcul, je connaissais les quatre règles. Je devins donc son *factotum*. Je fus bien récompensé de mes peines, car je gagnai chaque jour quelques bribes de savoir par la lecture des notes que je transcrivais.

C'est alors que je m'applaudis de savoir lire et écrire. L'utilité de mes connaissances se révélait à mes yeux. Ma curiosité et mon désir d'apprendre étaient insatiables. Je passais souvent la nuit à lire et à écrire. J'avais la liberté de feuilleter les livres de mon compagnon de voyage et je croyais ne pouvoir jamais étudier assez.

Au commencement de mes études, mon maître louait mon application et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

me montrait lui-même les passages de ses livres où je devais trouver ce que je cherchais, et il m'aplanissait toutes les difficultés. Je le regardais comme un prodige de science.

Je ne me gênais pas pour mettre sa complaisance à contribution. Mais cela ne dura pas. Dans la suite, il devint grondeur. En m'expliquant les choses, il me disait que je gâtais ses livres, quoique, Dieu le sait, mes doigts fussent plus propres que les siens. En un mot, il me querellait sous un prétexte ou sous un autre.

Je ne pouvais concevoir la cause d'un changement si brusque dans l'humeur de mon maître. Il m'était difficile de concevoir qu'il était devenu jaloux des talents et du savoir d'un pauvre diable, dont l'ignorance avait fait naguère l'objet de ses railleries et de ses mépris. Je fus bien surpris de la tournure qu'avait prise son esprit, d'autant plus qu'au lieu de m'énorgueillir, je m'étais fait plus humble.

Cette conduite, qu'il attribuait à la ruse, n'était pas faite pour lui ôter l'idée que j'avais formé le projet de le supplanter dans ses fonctions d'orateur : projet qui, certes, n'était jamais entré dans ma tête. Je fus tout abasourdi quand, un jour, il me dit :

— Vous n'avez pas besoin de tant étudier, Gervais; je vous promets que malgré l'appui de M. Y..., et tous vos artifices, vous ne réussirez pas à vous mettre à ma place aussi facilement que vous pensez.

Je vis alors la vérité pour la première fois. S'il avait eu quelque connaissance du cœur humain, il aurait lu mon innocence dans mes yeux; mais il était tellement convaincu dans son esprit, que toutes mes protestations n'auraient réussi qu'à le convaincre davantage de ma dissimulation.

Je lui rendis immédiatement ses livres et ses manuscrits, et, dès ce moment, je m'abstins de paraître à ses lectures, auxquelles j'avais été jusque-là très assidu. Je cessai toute étude des choses dont il s'occupait, pour lui faire voir que le dessein de le supplanter était bien loin de ma pensée.

J'ai réfléchi depuis que cette jalousie — qui d'abord me paraissait un malheur — était un bien pour moi, quoiqu'elle m'arrêtât dans des études qui étaient de mon goût. Mes lectures étaient trop générales. J'avais été poussé par mon maître dans tant de sciences que je n'en connaissais aucune à fond.

Comme le disait un forgeron, à qui je demandais pourquoi il n'était pas également fondeur :

« L'homme qui s'occupe de tant de choses arrive à pouvoir chausser les oies. »

Ce vieux proverbe, où la bouffonnerie se mêle au bon sens, fut plus tard mon proverbe favori.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Après avoir rendu les livres de mon maître, je ne pus lire que ceux que je me procurais par achat ou par emprunt.

Je devins difficile dans le choix des livres. Je saisis l'occasion d'apprendre, quand je la trouvai, dans la conversation des hommes instruits.

Et je vis que, sous ce rapport, je pouvais encore acquérir du côté où j'y comptais le moins. Je puis ajouter, pour encourager les autres, que ce moyen me fut dans la suite très utile.

Après avoir parcouru l'Angleterre, mon compagnon de voyage résolut de tenter fortune à Londres et d'y donner quelques lectures à la jeunesse, pendant l'hiver. En conséquence, nous nous dirigeâmes vers la capitale, en passant par Woolwich.

Dans cette dernière ville, nous comparûmes devant la jeunesse de l'académie militaire. Mon maître, qui avait perdu les notes écrites de ma main, n'avait pu trouver personne pour les copier proprement. Pendant sa lecture, il se trouva dans un grand embarras; et, à cette occasion, il ne manqua pas de faire la grimace dont j'ai parlé plus haut. Les jeunes gens éclatèrent de rire.

De plus, il prolongea sa lecture plus qu'il ne plaisait aux auditeurs, qui, après quelques bâillements, donnèrent des signes de la plus vive impatience et du désir qu'ils avaient de voir ma boîte pour les remettre de leur ennui Mon maître s'en aperçut.

Ainsi provoqué, il me parla avec une rudesse et une insolence que je supportai avec patience, ce qui disposa l'assemblée en ma faveur. Il ne manqua pas de terminer sa lecture par la vieille formule :

— Gentlemen, je ne veux pas retarder pour vous le moment où vous verrez ce qui est plus digne de votre attention que mes paroles : les poupées de M. Gervais.

C'était jouer de malheur. Il arriva que chacun, après avoir vu ce qu'il appelait « mes poupées », fut précisément de son avis. Mon maître devint de plus en plus furieux et voulut me faire sortir. Alors, un jeune gentleman plein d'esprit me prit, moi et ma mine, sous sa protection. Je tins ferme sur mon droit de finir ma représentation comme mon maître avait eu le temps de finir la sienne. Le jeune gentleman qui me soutenait fut aussi charmé de ma fermeté qu'il l'avait été de ma patience. En partant, il m'offrit une forte somme, fruit d'une collecte faite à mon profit. Je la refusai et ne pris que le prix fixé.

— Bien, dit-il, mais vous n'y perdrez rien; vous allez à la capitale; or, mon père est à Londres et voici son adresse. J'écrirai demain à ma famille pour vous recommander, et vous ne vous en trouverez pas plus mal.

Aussitôt que nous arrivâmes à Londres, je me rendis à l'adresse indiquée. Le jeune gentleman avait tenu parole mieux qu'on ne le fait d'habitude à son âge.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On m'engagea à venir le lendemain soir avec tout mon bagage. Je trouvai une foule de personnes, sans compter les enfants de la famille. Les jeunes spectateurs se réunirent autour de moi, au bout d'un immense salon, et m'accablèrent de questions après que la représentation fut finie.

Pendant ce temps, le maître de la maison — qui était directeur de la compagnie des Indes orientales — se promenait de long en large avec un gentleman en costume d'officier. Leur conversation, comme je le compris plus tard, roulait sur une commande de canons à l'arsenal de Woolwich pour la compagnie des Indes.

— Charles, dit le directeur venant vers nous, et mettant son plus jeune fils sur ses épaules, vous rappelez-vous ce que nous dit votre frère sur la quantité d'étain qui entre dans la composition des canons de Woolwich?

Le jeune gentleman répondit qu'il ne pouvait se le rappeler; mais il pria son père de s'adresser à moi, parce que j'étais la personne de qui son frère disait tenir ce renseignement. Ma mémoire fut fidèle. J'eus ainsi l'occasion de me réjouir de n'avoir pas négligé d'acquérir quelques connaissances pendant notre court séjour à Woolwich.

Le directeur de la compagnie des Indes, charmé de ma réponse, qu'il trouva juste, consentit, par complaisance pour les prières de son fils, à examiner ma boîte et m'interrogea sur une foule de sujets.

Enfin, il fit observer au gentleman avec qui il se promenait que je m'exprimais bien, que je savais bien ce dont je parlais, et que je pourrais comprendre les idées du docteur Bell mieux que personne. Il me demanda ensuite mon histoire et mes aventures. Je le satisfis pleinement.

Il prit l'adresse de M. Y... et celle de mon bon maître, comme j'appelle encore M. R... ainsi que celles de plusieurs autres gentlemen avec qui je m'étais trouvé en rapport depuis trois ou quatre ans. Il me dit qu'il voulait leur écrire à mon sujet et que si, d'après leurs réponses, il trouvait mon récit aussi exact que mon savoir, il me procurerait une place digne d'envie.

Les réponses furent on ne peut plus favorables. Il me donna la lettre de M. R..., en me disant :

— Gardez bien cette lettre; elle sera pour vous un titre de recommandation partout où le courage et la fidélité sont encore en honneur.

En lisant cette lettre, je vis que mon bon maître avait rapporté, de la façon la plus honorable pour moi, toute ma conduite dans la découverte de la veine.

Le directeur me dit alors que si je n'avais aucune répugnance, il m'enverrait à Madras comme aide du docteur Bell, directeur de l'asile fondé pour l'instruction des orphelins. Cet établissement, placé immédiatement sous l'autorité de la Compagnie, lui fait le plus grand honneur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

VII. — DÉPART POUR LES INDES

Les appointements qui me furent offerts étaient bien au-delà de mes espérances. Je fus encore exalté par un rapport sur cette institution, qu'on me donna à lire.

Je me hâtai de régler mes affaires avec l'orateur. Il fut fort surpris de voir qu'on ne lui avait pas offert cet emploi. Je le consolai en lui montrant un passage du docteur Bell où il était dit que ce docteur préférait, pour enseigner dans ses écoles, les jeunes gens dont les habitudes n'étaient pas assez enracinées pour se refuser à suivre sa direction. J'avais alors dix-neuf ans.

Mon maître s'apaisa, et nous nous séparâmes bons amis, comme je le désirais, mais sans aucun regret de ma part. Je n'avais pas de plaisir à vivre avec un homme qui ne voulait me témoigner aucun intérêt. Après avoir eu le bonheur de rencontrer deux excellentes personnes dont l'une fut mon maître, l'autre mon ami, je ne pouvais éprouver de plus délicieux sentiments que la reconnaissance et le dévouement.

Avant de quitter l'Angleterre, je reçus de nouvelles preuves de l'attachement de M. R... Il m'écrivit que, puisque j'allais à une grande distance, où il ne serait pas facile de me faire parvenir la faible annuité de dix guinées, il avait résolu d'en employer le capital d'une manière qui serait, espérait-il, avantageuse pour moi. Il me disait aussi que la veine avait produit plus qu'il ne l'espérait; et, qu'en conséquence il ajoutait cinquante guinées à ce qui m'était dû. Enfin, il finissait en me disant d'aller chez M. Ramsdem, fabricant d'instruments de mathématiques, dans Piccadilly, et que là je trouverais tout ce qu'il avait ordonné de préparer pour moi.

Je me rendis chez M. Ramsdem. Je trouvai emballés deux petits globes, des siphons, des prismes, un fusil à vent, une machine pneumatique, un petit appareil pour préparer le gaz, un autre pour faire la glace. M. Ramsdem me dit que ce n'était pas tout, qu'il devait encore me fournir un petit ballon, un télégraphe portatif en forme de parapluie, et qu'il m'enverrait ces objets dans le cours de la semaine suivante.

M. Ramsdem me dit aussi qu'il avait ordre de me donner tous les instruments dont je pourrais avoir besoin.

— Vous serez bien heureux, ajouta-t-il en souriant, si vous les recevrez assez tôt.

Pendant quinze jours, je fis cent fois le trajet de chez M. Ramsdem. Enfin je reçus tous mes objets la veille du départ de la flotte.

Je ne puis passer sous silence ce qui m'arriva dans une de mes courses chez M. Ramsdem.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je m'étais attardé et je me hâtais de traverser une foule compacte, qui s'était amassée au tournant d'une rue, quand un crieur public, agitant des affiches encore humides, se mit à crier :

« Derniers moments, dernières paroles et confession de Jonathan Clarke, qui a été exécuté lundi, dix-sept du courant! »

Jonathan Clarke ! ce nom bourdonna à mes oreilles ; ces deux mots m'assourdirent tellement que je restai immobile. Je ne revins à moi que lorsque le crieur se fut éloigné et qu'il eut recommencé à crier :

« Le dernier jour, les dernières paroles et la confession de Jonathan Clarke, mineur du Cornouailles. »

Je fus obligé de courir après lui, dans toute la longueur de la rue.

J'appelai le crieur, mais en vain ; il criait trop haut lui-même pour m'entendre. Je fus obligé de courir après lui, dans toute la longueur d'une rue, pour lui acheter une de ses affiches.

Je ne doutai pas, en la lisant, qu'il ne s'agît des derniers jours de mon ennemi mortel : Clarke ; sa naissance, sa parenté, chaque circonstance, m'en assurait l'identité.

Parmi ses aveux, j'en vins au projet qu'il avait formé d'assassiner un pauvre garçon qui travaillait avec lui dans la mine. Il remerciait Dieu que ce projet n'eût pas été exécuté, parce que l'enfant avait disparu providentiellement, la nuit même que le meurtrier avait choisie pour commettre son crime. Dès lors, il sortit de la mine, renvoyé par son maître.

Obligé de quitter le Cornouailles, il vint à Londres et travailla chez un charbonnier pour un faible salaire. Plus tard, il se fit *alouette de marais*, c'est-à-dire qu'il devint voleur des marchandises que l'on débarquait ou que l'on embarquait sur la Tamise.

Il continua cet abominable métier pendant quelque temps, dépensant à boire le fruit de ses vols. Enfin, dans un cabaret, il eut une querelle pour le partage de certains articles et le salaire qu'il devait à son recéleur. Il frappa une femme avec tant de violence qu'elle en mourut. Il fut prouvé que, dans une querelle précédente, il s'était montré aussi emporté. Alors il fut traité comme criminel endurci et condamné à être pendu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'avais la sueur au front en lisant ce qui précède.

Voilà donc la fin réservée à ce scélérat, malgré son adresse! Comme je remerciai Dieu de m'avoir séparé de lui! Ma reconnaissance pour mon bon maître augmentait, quand je songeais que je devais ce bonheur à son humanité, qui m'avait élevé du vice et de la misère à la vertu et à la prospérité.

Nous partîmes de Douvres le 20 mars 17... Mais pourquoi vous dire ce que je ne sais pas au juste? à moins que ce ne soit pour imiter certains voyageurs qui s'imaginent que le monde a intérêt à savoir que, tel jour ou tel autre, ils ont quitté tel ou tel port.

Je ne les imiterai pas non plus en vous donnant un journal des variations du vent ou de la table de loch. Il vous suffira d'apprendre que nous arrivâmes heureusement à Madras, après un voyage égal en durée à tous les autres. Je regrette de n'avoir à vous signaler, pour votre amusement, ni orage, ni tempête, car nous n'en éprouvâmes point.

Vous serez, je pense, désappointés de voir qu'à mon arrivée dans l'Inde, il ne m'arriva aucune aventure merveilleuse. Je menai, à l'asile du docteur Bell, une vie parfaitement tranquille. Pendant bien des années, chaque jour était entièrement semblable au précédent. Cette existence ne me déplaisait pas, quoique ma vie en Angleterre eût été jusqu'alors bien agitée.

Je n'avais point de goût pour le vagabondage; et, sous la conduite du docteur Bell — qui me traitait avec la plus stricte justice et avec la plus grande bonté — je jouissais d'autant de liberté que j'en désirais. Je n'eus jamais ces idées vagues et absurdes de liberté qui rendent insupportables aux hommes les devoirs de toute vie civilisée et les disposent à la vie des sauvages.

Le jeune peuple confié à mes soins m'était dévoué et moi à lui. Je suivais de point en point l'impulsion du docteur Bell.

Quand nous eûmes passé quelque temps ensemble, il aimait à dire qu'il n'avait jamais eu de disciple qui lui fût aussi agréable que moi.

Les affaires de la journée terminées, je m'amusais en compagnie des enfants avec mon appareil pour les gaz, mon télégraphe, mon fusil à vent, etc.

Un jour, c'était, je crois, dans la quatrième année de mon séjour à Madras, le docteur Bell m'appela dans son cabinet et me demanda si j'avais entendu parler d'un de ses écoliers nommé William Smith, jeune garçon de dix-sept ans, qui, en l'année 1771, fut attaché à une ambassade envoyée au sultan Tippoo, et qui fit, en présence du sultan, plusieurs expériences de physique et de chimie.

Je répondis au docteur Bell qu'avant de quitter l'Angleterre, j'avais lu dans son mémoire sur l'asile quelques extraits des lettres de William Smith,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

écrites pendant qu'il était à la cour de Tippoo, et que je me souvenais bien de toutes les expériences qu'il avait faites. Je me rappelai encore qu'il avait été retenu par ce prince dix-neuf jours après le départ de l'ambassade, pour instruire deux *aruẓbegs* ou princes, sur la manière de se servir d'un magnifique cabinet de mathématiques offert au sultan par la Compagnie des Indes.

— C'est très bien, dit le docteur Bell; depuis ce temps le sultan Tippoo a été en guerre, et n'a pas eu, je pense, de temps pour l'étude de la philosophie et des mathématiques. Mais aujourd'hui, il vient de faire la paix et à besoin de distractions. Il a envoyé prier le gouvernement de Madras de permettre à quelques-uns de mes élèves de lui faire une deuxième visite pour rafraîchir la mémoire des aruzbegs; et aussi, je présume, pour montrer quelques merveilles nouvelles, qui serviront à son amusement.

VIII. — DANS LES ÉTATS DE TIPPOO

Le docteur Bell me proposa de me rejoindre à l'ambassade. En conséquence, je préparai mes paquets. J'avais bien remarqué les choses qui avaient été montrées déjà à Tippoo. Je choisis donc ce qu'il n'avait pas encore vu.

J'emballai mon télégraphe, mes appareils pour le gaz et la glace, mon ballon, mon porte-voix. J'y joignis mon modèle de la mine d'étain, sur l'avis du docteur Bell. Je pris, pour m'accompagner, deux des plus âgés de nos écoliers.

Nous fûmes reçus à notre entrée dans les états de Tippoo par deux *hircarrahs* ou soldats, que le sultan avait envoyés pour protéger notre voyage. Il nous reçut à sa cour le lendemain de notre arrivée. Inaccoutumé que j'étais à la magnificence orientale, mes yeux furent éblouis de ce déploiement de pompe; je me prosternai aux pieds du trône de Tippoo, que je regardai comme digne de la vénération humaine.

Après que j'eus fait mon salut, suivant le cérémonial de la cour, le sultan m'ordonna, par son interprète, de déployer mon savoir dans les sciences et les arts pour l'amusement de sa cour.

Mes boîtes et mes machines avaient été soigneusement déballées. Je me préparais à lui montrer mon appareil pour la glace; mais les yeux de Tippoo étaient fixés sur mon ballon de soie peinte.

Avec un ton de vivacité, il m'interrompit plusieurs fois pour me demander ce que c'était que ce grand sac vide. Je m'efforçai de lui faire comprendre — aussi bien que je pus, par le moyen de son interprète — que ce grand sac devait être rempli avec une espèce d'air plus léger que l'air com-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mun, et que, quand ce sac — que dans nos pays on appelait un ballon — serait rempli, il s'élèverait plus haut que son palais.

L'interprète n'eut pas plus tôt répété ces paroles au sultan, qu'il m'ordonna de remplir le ballon sur-le-champ. Je lui répondis que je ne pouvais le faire de suite, et que je n'étais pas préparé à le lui montrer ce jour-là.

Tippoo donna les signes de la plus enfantine impatience. Il me signifia que, puisque je ne voulais pas lui montrer ce qu'il voulait voir, il ne voulait pas voir ce que j'avais intention de lui montrer.

Je lui répondis par son interprète, de la manière la plus respectueuse et la plus ferme, que personne n'était assez osé pour montrer au sultan Tippoo, à sa propre cour, ce qu'il ne voulait pas voir; que c'était pour complaire à ses désirs que j'étais venu, et, qu'au bout de quelque temps, je pourrais obéir à ses ordres et lui montrer ce qu'il désirait.

Un jeune homme qui se tenait à la droite de Tippoo, applaudit à cette réponse, et le sultan, prenant un air plus digne et plus posé, me dit qu'il attendrait jusqu'au lendemain que le sac fût rempli, et que, pour le moment, il se contenterait de voir ce que j'étais prêt à lui montrer.

L'appareil pour la glace parut lui faire plaisir; mais je remarquai que, pendant que je lui parlais, il avait la plupart du temps l'esprit préoccupé d'autre chose.

Je n'eus pas commencé à parler qu'il fit apporter les jets d'eau faits par lui-même. Il les avait déjà montrés à William Smith, qui nous les avait donnés comme élevant l'eau plus haut que les nôtres. Le sultan, je le voyais bien, n'était pas fâché de montrer son petit bagage de connaissances mathématiques et ne songeait nullement à l'augmenter.

Ce mélange de vanité et d'ignorance, qu'il déployait alors et dans bien d'autres circonstances, diminuait considérablement la considération que j'avais ressentie d'abord à la vue de sa magnificence.

Plusieurs fois, il entra en discussion avec moi pour montrer à ses courtisans la supériorité de son savoir; mais, trompé dans son attente, il affecta de me traiter comme un jongleur vulgaire, venu par ses ordres pour amuser sa cour.

Quand il vit mon porte-voix fait de cuivre, il le regarda avec dédain et ordonna à ses gens de me montrer leurs trompettes d'argent. Comme avec mon prédécesseur, il leur fit sonner les mots *hauw* et *jauw*, c'est-à-dire *va* et *viens*. Mais lorsqu'il m'eût entendu, il avoua que mon instrument était bien préférable. Il me fit dire alors, par un de ses courtisans, qu'il serait prudent de l'offrir immédiatement au sultan.

C'est ce que je fis.

Il l'accepta avec la joie d'un enfant qui a désiré et obtenu un nouveau jouet.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le jour suivant, Tippoo et sa cour s'assemblèrent pour voir mon ballon.

Le sultan était assis sous un magnifique pavillon; ses courtisans étaient rangés debout en demi-cercle autour de lui.

Le jeune homme dont j'ai déjà parlé, était encore à sa droite et tenait les yeux invariablement fixés sur mon ballon rempli à l'avance, et retenu soigneusement par des cordes.

J'eus la curiosité de demander qui était ce jeune homme. Il me fut répondu que c'était le jeune prince Abdul-Calie, fils aîné du sultan. Je n'eus pas le temps de faire de nouvelles questions, car Tippoo donna le signal convenu.

A l'instant je coupai les cordes, et mon ballon, n'étant plus retenu, s'éleva avec rapidité, mais avec grâce, à une hauteur prodigieuse, à l'étonnement et aux applaudissements de la foule.

Mon ballon n'étant plus retenu, s'éleva avec rapidité.

Dans l'espèce d'extase et dans l'émotion générale que causa cette ascension, tous les rangs furent confondus. Le sultan Tippoo lui-même sembla s'oublier et être oublié par les autres.

Aussitôt que le ballon fut hors de la vue, les courtisans reprirent leurs places. Le sultan, désireux de ramener l'attention sur sa personne et de montrer sa magnificence, donna ordre à son trésorier de me délivrer la somme de deux cents pagodes étoilées, comme marque de sa royale approbation.

J'approchai pour lui faire mon salut et lui exprimer mes remerciements, comme on me l'avait appris; mais le sultan s'aperçut que plusieurs de ses courtisans me regardaient fixement avec jalousie, comme si ma récompense eût été au-dessus de mes propres mérites.

Il voulut alors se divertir de leur chagrin et m'étonner par sa générosité. Il tira de son doigt une bague, montée sur diamant, et me la fit présenter par un de ses officiers.

Le jeune prince Abdul-Calucie parla tout bas à son père, et je reçus du sultan un message. C'était une prière, ou plutôt un ordre, de rester à sa cour pour instruire le jeune prince, son fils, dans l'usage de nos machines d'Europe, pour lesquelles ils n'ont point de nom dans leur langue.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cette mission me donna bien des jouissances. Je trouvai chez le jeune prince Abdul-Calie, une grande intelligence et les plus heureuses dispositions. Il n'avait point le caractère impérieux que j'avais remarqué chez son père.

Ce prince, à l'âge de douze ans, avait été un des otages donnés à Lord Cornwalis, à Séringapatam.

Avec une politesse qu'on trouve rarement chez les fils des despotes de l'Orient, il me fit voir, dès la première entrevue, un magnifique palanquin, qui lui avait été donné par Lord Cornwalis.

Il me montra les serpents émaillés qui supportaient les panneaux sur lesquels était peint le soleil levant :

— Le souvenir de votre noble compatriote, me dit-il, et la mémoire de son amitié, sont aussi frais et aussi vifs dans mon cœur que les couleurs qui sont sous nos yeux.

Une autre chose me donna une haute idée de ce prince, c'est qu'il n'estimait point les présents d'après leur valeur absolue.

Quand il donnait ou recevait, il s'attachait aux sentiments.

Pour ma part, je sais bien que lorsqu'il me donnait une simple bagatelle, ou m'adressait la parole et même un simple regard, j'éprouvais plus de gratitude que pour les plus somptueux présents de son père vaniteux.

Tippoo avait bien ordonné à son trésorier de me compter vingt roupies par jour, pendant que je serais à son service ; ce qui ne l'empêchait pas de me traiter avec une insolence contre laquelle se révoltaient mes sentiments d'Anglais né libre.

Son fils, au contraire, me montrait à chaque instant combien il m'était obligé pour l'instruction que je lui donnais. Il ne parut jamais penser qu'il pût payer mes services, comme ceux de ses inférieurs, par des pagodes ou des roupies. Il est vrai qu'on ne peut payer l'affection. Et ceux qui veulent avoir des amis, aussi bien que des serviteurs, devraient méditer cette vérité.

L'esprit anglais d'indépendance que je portais avec moi, me suggérait ces réflexions et bien d'autres encore pendant mon séjour à la cour de Tippoo. Chaque jour m'apportait matière à une comparaison entre le sultan et son fils, et chaque jour mon attachement croissait pour mon élève.

Mon élève ! je ne pensais qu'avec stupeur à cette idée que j'avais un prince pour élève.

Ainsi un individu obscur, né en Angleterre, où les arts et les sciences sont accessibles à tous les rangs de la société, peut acquérir assez de savoir pour qu'un despote de l'Orient, malgré tout son orgueil, cherche à l'attacher à son service au moyen de son or le plus pur !

Un soir, toutes les affaires de la journée étant terminées, j'expliquais au jeune prince l'usage de certains instruments de mathématiques renfermés

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans mon étui. Tippoo entra subitement dans l'appartement de son fils.

— Nous connaissons toutes ces choses, dit le sultan avec hauteur ; le gouvernement de Madras ne nous envoie que ce qui est devenu familier à mes aruzbegs, qui l'ont sans doute expliqué à mon fils.

Le prince Abdul-Calie répliqua avec douceur qu'il n'avait jamais pu les comprendre, car les aruzbegs qui avaient essayé de les lui expliquer, n'avaient pas, comme moi, la faculté de les rendre faciles.

Je fus heureux de ce compliment, qui rendait justice à la conscience avec laquelle je remplissais mes fonctions. Je ne pensais pas, lorsque j'étudiais les livres de mon ancien maître, qu'un jour ils me vaudraient un tel honneur.

— Que contient cette boîte? dit le sultan en montrant la mine d'étain : je ne me souviens pas qu'elle ait été ouverte en ma présence.

Je répondis qu'elle n'avait pas été ouverte, parce que je craignais qu'elle ne renfermât rien qui fût digne de lui être montré.

Il me commanda de l'ouvrir; et, à ma grande surprise, il sembla se complaire à la regarder.

Il toucha chaque partie, fit jouer les ressorts des poupées, m'adressa une foule de questions sur nos mines d'étain.

J'étais dans le plus grand étonnement, persuadé qu'il regardait les objets de commerce comme indignes de la préoccupation d'un sultan.

Je ne pouvais concevoir l'intérêt qu'il y prenait; mais son fils me l'expliqua en disant que, dans leurs domaines, ils avaient plusieurs mines d'étain, qui, si elles étaient bien exploitées, produiraient, à son avis, un revenu considérable au trésor royal. Dans ce temps-là, par négligence ou tromperie, elles donnaient plus de perte que de profit.

Il me demanda comment j'étais devenu possesseur de cette boîte. Son interprète lui dit que je l'avais faite moi-même. Il fallut lui répéter deux fois la demande et la réponse, avant qu'il crut avoir bien compris.

Il me demanda ensuite où je m'étais familiarisé avec les travaux des mineurs? En un mot, il m'ordonna de lui raconter mon histoire.

Je répliquai que c'était une longue histoire, celle d'un obscur individu, indigne de l'attention d'un si grand monarque.

Il parut n'avoir, ce soir-là, autre chose à faire qu'à satisfaire sa curiosité, et mon histoire ne fit que l'accroître. Il m'ordonna de nouveau de lui raconter les aventures de ma vie passée.

Je le fis avec exactitude. Je fus bien flatté de l'intérêt que le jeune prince prit à ma fuite de la mine et des louanges qu'il donna à ma fidélité.

Le sultan m'écouta d'abord avec curiosité, puis avec incrédulité.

Pour dissiper cette impression, je produisis la lettre de mon bon maître au directeur de la Compagnie des Indes. Elle donnait un récit circonstancié de l'affaire. Je la mis entre les mains de l'interprète qui la traduisit tant bien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que mal dans la langue du Carnate de Malabar, qui était celle dont le sultan se servait avec moi.

Cette lettre, contresignée par plusieurs employés de la Compagnie des Indes en résidence à Madras, et dont les noms étaient bien connus du sultan, ne manqua pas de faire sur lui une impression favorable à ma véracité ; quant à mon savoir, il en avait déjà une haute idée.

Il s'amusa d'abord à regarder ma mine ; puis il consulta son fils ; enfin, comme je le devinai à leurs regards, il me fit dire par l'interprète, que, si je voulais visiter les mines de ses Etats pour apprendre à ses mineurs à travailler à la manière anglaise, il me donnerait une récompense au-dessus de mes services, mais en rapport avec la générosité d'un sultan.

IX. — MINES ET TÉLÉGRAPHE

Quelques jours me furent donnés pour examiner cette proposition.

Quoique tenté par cette considération que je pourrais réaliser en peu de temps une somme qui me rendrait indépendant pour le reste de mes jours, la connaissance que j'avais du caractère capricieux et tyrannique de Tippoo me faisait craindre de l'avoir pour maître. Après tout, je ne voulais rien faire sans la permission du docteur Bell, auquel j'avais immédiatement écrit.

Dans sa réponse, il me dit qu'une telle occasion de faire fortune ne devait pas être négligée. Mes espérances l'emportèrent sur mes craintes : j'acceptai.

Les présents que l'on m'avait faits et le salaire qui m'avait été alloué, pendant les six semaines que j'étais resté auprès du jeune prince, montaient à la somme énorme de cinq cents pagodes étoilées et cinq cents roupies.

Je confiai le tout à un riche marchand indien nommé Omychund, qui m'avait fait quelques politesses.

Accompagné de guides, et muni des pleins pouvoirs du sultan, je partis et me dévouai sans réserve à une entreprise qui n'était pas sans difficultés. Il n'existe pas de pays où les ouvriers tiennent plus à leurs habitudes que les Indiens de chaque caste.

J'emportai le pouvoir d'infliger le châtiment que je jugerais convenable à ceux qui me désobéiraient ou qui hésiteraient à exécuter mes ordres.

Mais, Dieu merci ! je ne pouvais me résoudre à torturer un pauvre esclave ou le condamner à mort parce qu'il travaillait le minerai d'une manière que je trouvais défectueuse, ou parce qu'il n'était pas convaincu de la supériorité de nos forges du Cornouailles.

Du reste, ma modération me servit pour obtenir l'obéissance des ouvriers, plus que ne l'eût fait une extrême violence.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Comme, peu à peu, je m'initiais à la connaissance de leur langue, je leur devins de plus en plus sympathique.

Quelques-uns essayèrent la méthode proposée par moi et s'en trouvèrent très bien,

Je leur donnai pour récompense la propriété de la différence des profits résultant du nouveau mode.

Cette largesse encouragea les autres ; et, avec le temps, je vis s'accomplir, par la douceur, ce que j'avais désespéré d'abord d'obtenir par la force.

Quand les travaux marchèrent bien, je dépêchai un exprès au sultan, pour le prier d'envoyer une personne de confiance visiter les mines et constater ce qui avait été fait.

De plus, je rappelais que j'avais accompli l'objet des désirs du sultan ; et, en conséquence, je priais qu'il lui plût de me rappeler et de me donner un remplaçant pour surveiller et maintenir les mines dans l'état prospère où je les avais mises.

J'offrais aussi, avant de me retirer, d'instruire la personne qui serait choisie pour me remplacer.

Mon exprès, après un long délai, revint avec un ordre de Tippoo de rester où j'étais jusqu'à nouvel ordre.

J'attendis encore trois longs mois ; et alors, présumant avec raison que j'étais oublié, je partis pour rafraîchir la mémoire de Tippoo.

Je le trouvai au Fort Devannelli, pensant à toute autre chose qu'à moi et aux mines.

Il était grandement occupé des préparatifs d'une guerre contre les Soubha et autres peuples, dont j'ai depuis oublié les noms.

Toutes ses idées étaient tournées vers la conquête et la vengeance. Il daigna à peine me regarder, encore moins m'écouter.

Son trésorier me donna à entendre qu'on m'avait déjà donné beaucoup — à moi qui n'étais qu'un étranger — que toutes les ressources de Tippoo devaient être réservées pour parer aux éventualités de la guerre et non employées à de futiles objets de commerce.

Ainsi insulté et déçu, privé de la légitime récompense qui m'était due, je ne pus que réfléchir au destin malheureux de ceux qui servent un tyran capricieux. Je me préparai donc à quitter aussitôt que possible la cour de Tippoo.

Le marchand indien chez qui j'avais placé mes pagodes et mes roupies, promit de me les faire tenir à Madras, et me remit la bague que le sultan m'avait donnée dans un accès de générosité ou d'ostentation.

Le prince, qui ne prenait plus souci de moi, ne s'opposa pas à mon départ.

Je fus obligé, cependant, d'attendre un jour ou deux ; les hircarrahs qui m'avaient amené étaient alors occupés à quelque expédition.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pendant que j'attendais impatiemment leur retour, le prince Abdul-Calie, qui était absent, arriva au fort Devanelli. J'allai prendre congé de lui.

Cet excellent jeune homme me demanda la cause de mon départ.

Dans un langage aussi respectueux, et avec autant de délicatesse que je pus le faire, en parlant d'un père à son fils, je lui dis la vérité.

Il se tut d'abord et parut abîmé dans ses réflexions. Il me dit enfin :

— Mon père est tellement occupé de ses préparatifs pour la guerre, que je désespère d'être bien entendu de lui sur tout autre sujet. Mais vous avez en votre possession, je m'en souviens maintenant, un objet qui peut lui être de la plus grande utilité, soit dans la guerre, soit dans la paix; et si vous le désirez, j'en parlerai au sultan, qui ne peut manquer de vous rendre ses bonnes grâces.

Je ne compris pas d'abord de quelle machine il voulait parler.

Il ajouta que mon télégraphe portatif serait, à son avis, très utile à Tippoo pour transmettre ses ordres promptement, à travers les déserts.

Je laissai le prince maître de faire ce qu'il voudrait, et lui adressai mille remerciements pour l'intérêt qu'il prenait à ma cause.

Peu d'heures après cette conversation, je fus appelé en présence du sultan.

Je me jetai aux pieds du sultan et demanda la grâce du Saheb (page 90)

Son impatience était extrême de faire l'épreuve du télégraphe; et moi qui, la veille, avais été l'objet du mépris de ses officiers et des seigneurs de sa cour, je devins tout à coup un homme de la plus haute importance.

L'épreuve du télégraphe surpassa mes espérances, et le sultan fut ravi d'admiration.

Je ne dois pas omettre un trait qui montre la violence de son caractère, et qui fait voir comment ce prince passait subitement de la joie à l'emportement.

Un jeune nègre indien, nommé Saheb, avait été chargé de diriger le télégraphe à une des stations placée à quelque distance du sultan. J'avais eu soin d'apprendre à Saheb ce qu'il devait faire.

Faute d'usage, le malheureux commit quelques méprises qui jetèrent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tippoo dans un tel transport de fureur qu'il donna immédiatement des ordres pour faire trancher la tête à Saheb.

Cette sentence aurait été exécutée sur-le-champ, si je n'avais représenté qu'il était utile de lui laisser la tête sur les épaules, tout au moins jusqu'à ce que la réponse eût été donnée par sa station, parce qu'il n'y avait personne, dans le moment, qui pût le remplacer.

Saheb donna sa réponse sans faire de nouvelle bévue; et, quand l'essai fut terminé, je me jetai aux pieds du sultan et demandai la grâce de Saheb.

On ne pouvait me refuser cette bagatelle, et c'est ainsi que le pauvre nègre fut sauvé.

Un ordre fut donné au trésorier de me délivrer cinq cents pagodes étoilées pour tous les services que j'avais rendus aux mines royales.

Je présentai moi-même au sultan le télégraphe portatif, objet de ses désirs les plus ardents. Il me dit :

— Demandez-moi quelque faveur que ce soit : si elle est au pouvoir de Tippoo, vous l'obtiendrez.

Je pensais que ces paroles pouvaient bien n'être qu'une exagération si commune au langage oriental. Néanmoins, je résolus de courir les chances d'un refus.

Je ne demandai pas une province, quoiqu'il fût au pouvoir du sultan Tippoo de me la donner; mais j'avais grande envie de voir les mines de diamants de Golconde, dont j'avais tant entendu parler en Europe et dans l'Inde.

Je demandai donc au sultan la permission de visiter celles qui lui appartenaient.

Il hésita d'abord; mais, après avoir dit quelques mots à l'oreille de l'officier qui était auprès de lui, il me fit dire, par l'interprète, que ma demande était agréée.

X. — *LES MINES DE GOLCONDE*

En conséquence, après avoir mis mes pagodes avec les autres, entre les mains d'Omychund, le marchand indien — qui était un homme de grandes richesses et de grand crédit — je partis en compagnie de marchands de diamants, qui se rendaient à Golconde. J'allais enfin voir ces mines incomparables. Ma curiosité fut, en effet, pleinement satisfaite par la visite qui me fut permise. Je voulais, à mon retour en Europe, en donner une description détaillée. Pour le moment, je vous en fais grâce, et je me contente de poursuivre mon récit.

Les marchands de diamants avec qui je voyageais, avaient un grand nombre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'affaires à régler en différents lieux, ce qui causait des lenteurs à peine supportables pour moi. Maintenant que j'avais contenté ma curiosité, j'étais impatient de retourner à Madras avec mon petit trésor et de le mettre en sûreté.

Je n'avais jamais touché au salaire de cinq ans qui m'était dû par la Compagnie ; mais, je l'avais mis dans le commerce à Madras, et il me rapportait jusqu'à douze pour cent.

Si vous avez quelque teinture de la pratique des affaires et du calcul des intérêts, vous pouvez voir que j'étais en bonne voie pour devenir riche.

En Angleterre, où l'intérêt légal est de cinq pour cent, le capital est doublé dans une période de treize ou quatorze ans, de sorte que cent livres placées à l'intérêt légal valent, au bout de quatorze ans, la somme de deux cents livres. Mais peu de gens ont la sagesse et la patience de faire un tel usage de leur argent.

Quant à moi, j'étais bien résolu à ne pas dépenser le mien, et je calculais qu'au bout de sept ans, j'aurais amassé un capital suffisant pour me maintenir le reste de mes jours dans une honnête aisance.

Plein de ces espérances et de ces calculs, je poursuivais tranquillement ma route avec mes compagnons, les marchands de diamants.

Arrivé au fort Devanelli, j'appris que les Soubha, avec qui le sultan avait été en guerre, avaient perdu leur territoire et qu'ils avaient apaisé la colère et le ressentiment de Tippoo par leur soumission et leurs présents.

Que l'on fût en paix ou en guerre, peu m'importait : je ne pensais qu'à mes propres affaires, et je me rendis immédiatement chez Omychund, mon banquier, pour les régler au plus tôt.

J'avais emporté aux mines la belle bague que je devais à la munificence du sultan, et je l'avais comparée aux autres. J'avais appris alors qu'elle valait le triple de ce que l'on m'en avait offert.

Omychund me félicita de cette découverte, et nous étions à régler nos comptes, quand survint un officier, qui demanda si je n'étais pas le jeune anglais qui avait visité les mines de Golconde ; il me pria de me rendre immédiatement en présence du sultan.

Je fus effrayé, je l'avoue.

Je pensai que, peut-être, j'étais soupçonné d'avoir dérobé quelques diamants.

Cependant, j'accompagnai l'officier sans hésiter : j'étais sûr de mon innocence et ma conduite était certainement à l'abri de tout soupçon.

Contrairement à mon attente, le sultan Tippoo me reçut avec un visage souriant.

Il me montra l'officier qui m'accompagnait, et me demanda si je me souvenais de l'avoir vu auparavant ou de l'avoir rencontré quelque part.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Non, lui répondis-je.

Le sultan alors m'apprit que cet officier, chargé de me surveiller, faisait partie de sa garde et qu'il m'avait suivi déguisé dans ma visite à Golconde.

Il ajouta qu'il avait rendu un compte satisfaisant de ma conduite et de ma probité. Il fit un signe, et tous ceux qui étaient présents se retirèrent.

Il me dit alors d'approcher; et, après m'avoir fait de grands éloges sur mon habileté, il m'expliqua qu'il aurait encore besoin de mes services et que, si je le servais avec fidélité — comme je l'avais fait jusqu'alors — je n'aurais aucune raison, à mon retour en Angleterre, de me plaindre de sa générosité.

Toutes ses pensées de guerre, comme il me l'apprit, s'étaient évanouies de son esprit; il aurait donc le loisir de songer à d'autres projets. Il voulait *s'enrichir, et il avait résolu de réformer certains abus qui avaient jusqu'alors* appauvri le trésor royal.

Je ne savais où tendait ce préambule.

Enfin, après avoir exagéré l'emphase du langage oriental, il termina en me disant qu'il avait quelques raisons de se croire grandement dupé dans l'exploitation des mines de Golconde; qu'elles avaient été affermées par lui au brahmin Feulinga, et que ce dernier avait fait avec ceux qui s'aventuraient dans les mines, les arrangements suivants :

« Toutes les pierres d'un poids inférieur à une pagode appartenaient aux ouvriers; celles au-dessus de ce poids devaient lui être remises pour le sultan. »

Mais il présumait que cet arrangement n'avait jamais été tenu fidèlement par aucune des parties.

Les esclaves dupaient les marchands; les marchands dupaient le brahmin Feulinga; celui-ci à son tour trompait sans scrupule le sultan.

De plus, Tippoo m'assura que souvent il avait acheté des marchands de diamants, des pierres beaucoup plus grosses et d'une eau plus belle que celles qu'il retirait de ses propres mines; et, qu'il avait été plusieurs fois obligé de récompenser les marchands par de riches vêtements ou de beaux chevaux, pour engager les autres à lui vendre leurs diamants.

Pendant que Tippoo me disait tout cela, je ne pouvais que remarquer l'animation de ses regards et de sa voix, ce qui m'indiquait à quel degré de force la passion des diamants s'était emparée de son esprit.

J'aurais dû alors faire de sages réflexions. Mais, a-t-on le temps de faire de sages réflexions quand on est en présence d'un grand prince aussi puissant et aussi despote que l'était Tippoo?

Le service qu'il me demandait était des plus dangereux.

Il ne s'agissait rien moins que de visiter secrètement les mines pendant la nuit, de chercher les petites citernes où les ouvriers cachaient les diamants dans le sable ou la terre rouge, d'y descendre et de tout enlever.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je n'approuvai pas cette entreprise. Outre qu'elle m'exposait à un péril imminent, il était contraire à mes principes de devenir un espion.

Je le dis au sultan, qui n'ajouta pas foi à ce motif. Il attribua ma répugnance à la crainte, et me dit qu'il prendrait toutes les mesures nécessaires à ma sûreté, et que lorsque j'aurais exécuté cette commission, il m'enverrait sous bonne garde à Madras.

Comme je persistais à refuser cette affaire, je vis que son front se couvrait d'un sombre nuage.

Mais je trouvai heureusement un moyen d'éviter les effets de sa colère, tout en sauvegardant mes principes d'honnêteté.

Je lui représentai que la saisie des diamants, dans les citernes — bien qu'elle lui apportât des preuves convaincantes de l'improbité des esclaves et des marchands, bien qu'il pût prendre des mesures efficaces pour se garantir de toute fraude de leur part — ne serait pas pour lui une source de richesses aussi grande que ce que je pouvais lui proposer.

Son avarice éveilla son attention, et il m'engagea vivement à continuer.

Alors, je lui dis qu'une de ses plus riches mines de diamants avait été abandonnée depuis longtemps, que les ouvriers avaient creusé jusqu'à ce qu'ils trouvassent de l'eau et qu'ils avaient été obligés de se retirer faute des machines connues en Europe.

Mais moi — qui avais observé qu'il y avait au pied de la montagne un torrent rapide sur lequel on pouvait élever un moulin à eau — je lui offrais de remettre la mine en exploitation et de lui rendre sa valeur primitive.

Cette proposition plut au sultan.

Mais, comme j'avais remarqué que son humeur changeait facilement, et que je me rappelais la manière dont il m'avait reçu à mon retour de la mine d'étain, je lui représentai que cette entreprise occasionnerait de grandes dépenses, et qu'il était donc nécessaire qu'il m'avançât une année de salaire avant mon départ pour Golconde.

Je le prévins, en outre, que si les autres payements ne m'étaient pas faits régulièrement, je prendrais la liberté de tout abandonner et de retourner à Madras.

Ce fut en présence du prince Abdul-Calie que le sultan approuva mes paroles et me donna plein pouvoir d'employer ses ouvriers.

Je ne vous retiendrai point par le récit de toutes les difficultés, de tous les délais, de tous les désappointements que j'éprouvai.

Mes relations furent peu agréables avec ceux qui n'avaient pas de mines à égoutter.

Je vous dirai seulement qu'enfin mes machines marchèrent parfaitement,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et fonctionnèrent si bien que les ouvriers purent ouvrir des veines nouvelles et très productives.

Durant tout ce temps — renfermant une période de trois ans — mon salaire fut exactement payé au marchand indien Omychund, entre les mains duquel je laissai tout mon argent, et qui m'avait promis de le faire valoir aussi bien et plus avantageusement qu'à Madras.

Je prenais seulement quelques sommes de peu de valeur qui m'étaient absolument nécessaires, car j'avais résolu de vivre avec la plus stricte économie, pour pouvoir plus tard revenir au pays vivre dans l'abondance.

Nous trouvâmes un diamant au-dessus du poids exigé
(page 95)

Ici je m'arrête pour m'applaudir et me réjouir dans le fond de mon cœur, de ce que je n'ai pas abusé du pouvoir qui m'était confié.

La condition des pauvres esclaves employés par moi était enviée par beaucoup d'autres.

J'avais eu raison de croire que l'état le plus abject et le plus misérable peut se relever par les bons traitements, jusqu'à provoquer l'affection et la reconnaissance.

Ces esclaves me devinrent si dévoués que, quoique le gouverneur des mines et certains marchands de diamants eussent formé le projet de se défaire de moi, ils ne purent jamais l'exécuter.

Je ne fus informé que plus tard de ce danger, par ces fidèles esclaves eux-mêmes, et je fus étonné de la prudence et de la sagacité qu'ils avaient déployées dans cette circonstance.

Une vie ainsi remplie de crainte et de dangers n'avait rien de bien attrayant. Toutefois, mon influence tendait toujours, mais dans une faible mesure, à rendre les autres heureux.

Je pouvais, pour un peu de temps, adoucir les souffrances de ces esclaves. Mais tant qu'ils seraient exposés à voir leurs frères et eux-mêmes traités comme des choses, par les maîtres rapaces pour qui ils travaillaient, on ne pouvait guère espérer leur régénération.

Ces malheureux étaient le plus souvent nus

Ils n'osaient pas porter de vêtements, de peur que le gouverneur ne dît

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'ayant gagné beaucoup, ils étaient devenus riches et qu'il n'augmentât ses exigences vis-à-vis d'eux.

Aussi, quand ils trouvaient quelque riche pierre, ils la cachaient jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion favorable de s'en défaire.

Alors, avec femme et enfants, ils prenaient la fuite et se retiraient dans le royaume de Visapour, où ils trouvaient plus de sécurité et de bons traitements.

Mon cœur saignait à la vue de tant de misère.

Si je n'avais eu l'espoir d'intervenir auprès du sultan pour adoucir leur condition — en lui faisant voir combien il y gagnerait — je ne serais pas resté plus longtemps aux mines.

Souvent Tippoo m'avait promis que le premier diamant de vingt pagodes que je lui apporterais serait récompensé par la faveur, quelle qu'elle fût, que je lui demanderais, au profit des esclaves soumis à mon autorité.

Je leur fis part de cette promesse, qui releva leur courage.

Enfin, nous fûmes assez heureux pour trouver un diamant au-dessus du poids exigé.

C'était une grosse pierre, d'une belle couleur rose pâle, et excessivement dure.

Je suis sûr que la vue de ce diamant — si connu sous le nom de *Pitt* — ne donna jamais à son possesseur une joie égale à celle que j'éprouvai quand il me fut remis.

Je le regardais comme gage certain de bien des félicités, non seulement pour moi, mais pour la foule des pauvres créatures qui m'entouraient et auxquelles je m'étais de plus en plus attaché.

XI. — CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE

Je partis immédiatement pour la cour de Tippoo. La soirée était trop avancée, quand j'arrivai et je ne pus voir le sultan.

Je me rendis chez Omychund, le marchand indien. Il me reçut à bras ouverts, me dit qu'il avait gagné beaucoup avec mes pagodes et mes roupies et qu'il était prêt à me rendre ses comptes tant sur le capital que sur les bénéfices. Enfin, il me donna une traite sur un marchand anglais établi à Madras et que je connaissais bien.

Tout étant réglé à mon entière satisfaction, je lui racontai ce qui m'amenait à la cour de Tippoo et lui montrai le diamant rose.

A cette vue, ses yeux se dilatèrent par l'avarice et la cupidité.

— Confiez-moi, dit-il, ce diamant; je connais Tippoo mieux que vous. Il n'accordera pas aux esclaves les privilèges que vous réclamez. Et, après

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout, quel intérêt prenez-vous à eux? Ils sont habitués à la vie qu'ils mènent: ils ne sont pas Européens. Pourquoi vous intéresser à eux? Une fois dans votre pays, vous ne vous en soucierez plus. Vous ne penserez qu'à jouir des richesses que vous aurez rapportées de l'Inde. Confiez-moi ce diamant, et partez cette nuit pour Madras. J'ai un esclave qui connaît parfaitement la route du pays. Vous ne courez pas risque d'être poursuivi, car le sultan vous croit encore à Golconde. Personne que moi ne peut lui dire la vérité, et vous devez voir — à l'avis que je vous donne — que je suis véritablement votre ami.

En finissant, il frappa des mains pour appeler un de ses esclaves et lui donner, disait-il, des ordres pour ma fuite. Il me regarda avec incrédulité et surprise, quand je lui dis que cette fuite était loin de ma pensée et que j'avais l'intention de donner au sultan le diamant qui lui appartenait.

Voyant que je parlais sérieusement, Omychund changea subitement; et, sur le ton de la plaisanterie, il me demanda si j'avais pu croire que sa proposition fût sérieuse. Je restai en doute si elle l'était ou non; et, à tout hasard, je lui promis de n'en rien dire au sultan.

Le jour suivant, dès que je le pus, je me présentai devant Tippoo. Il me tira de la foule et m'introduisit dans l'appartement du prince Abdul-Calie.

Je procédai avec prudence. Tippoo était impatient d'entendre parler de la mine de diamants. Souvent il interrompit le récit de ce qui avait été fait, pour me demander si nous avions trouvé de nouveaux diamants.

J'en montrai d'abord un violet que j'avais réservé pour l'offrir au prince Abdul-Calie. C'était une belle pierre, mais peu digne d'entrer en comparaison avec notre diamant rose. Tippoo l'admira si bien que je crus qu'il voulait se l'approprier avec celui qui lui était destiné.

Avant de le lui montrer — en lui parlant du poids de celui du prince — je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite en faveur des esclaves.

C'est vrai, dit-il, mais il s'agit d'un diamant de vingt pagodes; quand vous m'en aurez apporté un de cette valeur, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez.

Je montrai aussitôt le diamant rose; je le pesai; et, comme le plateau de la balance descendait, Tippoo laissa échapper une exclamation de joie. Je saisis le moment favorable et me jetai à ses pieds. Il inclina la tête et me fit relever en me disant que ma demande était agréée, quoiqu'il ne comprît pas pourquoi je m'intéressais à de vils esclaves.

Le prince Abdul-Calie ne parut pas de cet avis; il me jeta un regard de bienveillance. Et, comme son père était absorbé dans la contemplation de son diamant rose, qu'il pesa et repesa cent fois, le généreux prince me donna ce diamant violet que je lui avais offert. C'était un don de prince fait d'une manière princière.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le secrétaire de Tippoo me donna l'ordre nécessaire pour le gouverneur des mines. Cet ordre portait qu'une partie des bénéfices devait — par la volonté du sultan — être attribuée à chaque esclave pour son travail, et que ceux qui avaient été employés par moi recevraient la liberté en récompense de leur bonne conduite.

Grand nombre de petites vexations devaient en outre être abolies. Ils pourraient acquérir des habits, la propriété des terres, etc.

Je fus le plus heureux des hommes quand je vis apposer le seing du sultan sur ce papier : je bondis de joie quand il me fut remis. Je résolus d'être moi-même le messager de ces bonnes nouvelles.

Quoique mon passeport fût prêt pour Madras, et que deux hircarrahs fussent, par ordre du sultan, disposés à m'accompagner, je ne pus me refuser le plaisir de jouir de la joie des esclaves au changement de leur condition.

Je considérais comme la plus belle heure de ma vie de retourner à Golconde porter le bonheur. Je n'oublierai jamais la scène dont je fus témoin. Jamais ne s'effaceront de mon souvenir les expressions de joie et de reconnaissance que laissèrent échapper les lèvres noires de ces pauvres créatures, qui, quoique nous en disions, ont autant et peut-être plus de sensibilité que nous-mêmes.

Le matin qui suivit mon arrivée, je ne fus pas plus tôt éveillé que j'entendis sous ma fenêtre des chants où mon nom revenait à chaque instant.

Ils me reçurent avec de grands élans de joie, quand je parus au milieu d'eux. Ils m'entourèrent et me pressèrent d'accepter de faibles marques de leur gratitude et de leur amitié.

Je n'eus pas le cœur de refuser. Ces vrais enfants, semblaient par leurs caresses, m'engager à accepter ces petits présents. J'avais l'intention, en revenant en Europe, de vous les donner — à vous mon bon maître — comme la plus précieuse offrande que je pusse faire à vos généreux sentiments.

Ce jour-là se passa en réjouissances. Tous les esclaves qui avaient travaillé sous mes ordres, avaient conservé quelques étoffes de coton, dont ils avaient fait des vêtements de couleur et des mouchoirs de tête pour eux et leurs femmes.

Maintenant, ils n'avaient plus la crainte d'être volés ou persécutés par le gouverneur. Ils s'aventuraient à paraître en plein air.

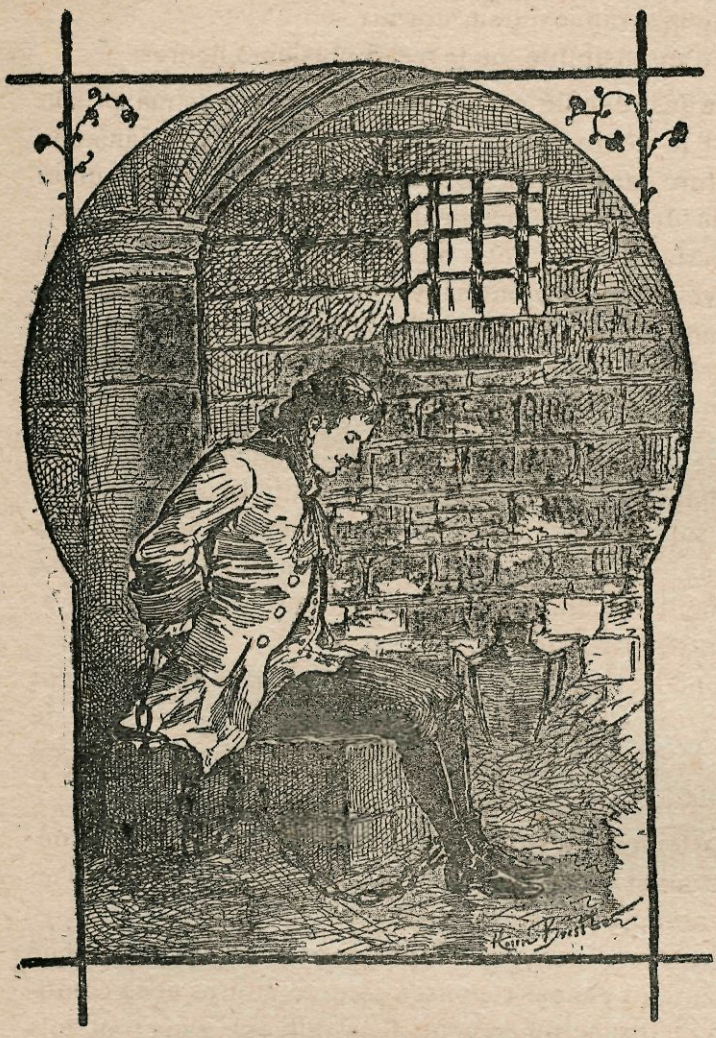
Les cotons du Malabar étaient peints de couleurs remarquables par leur beauté et leur vivacité. Aussi quand les esclaves apparurent drapés dans ces étoffes, ce fut pour moi un spectacle ravissant. Ils se mirent à danser avec une animation dont je n'avais pas eu l'idée jusqu'alors.

Je me tenais à l'ombre d'un large bananier, pour jouir de la beauté du coup d'œil, quand soudain je reçus par derrière, sur la tête, un coup violent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui m'étourdit. Je tombai à terre ; et, quand je repris mes sens, je me trouvai entre les mains de quatre soldats armés. Avec eux était un nègre qui me retira mon anneau du doigt.

Ils m'entraînèrent, au milieu des cris et des lamentations des esclaves qui nous suivaient.



— C'est donc là, pensais-je, la récompense de mes fidèles services !

— Arrêtez ! vous criez inutilement, dit un des soldats à la foule consternée, ceci se fait par ordre du sultan : c'est ainsi qu'il punit les traîtres.

Sans plus d'explication, je fus plongé dans un donjon appartenant au gouverneur des mines. Il était là et montrait une joie insultante de me voir enchaîner à une énorme pierre, dans mon horrible prison.

Je savais qu'il était mon ennemi. Mais quel fut mon étonnement lorsque, dans la tenue du nègre qui rivait et consolidait mes fers, en m'insultant, je reconnus ce même Saheb à qui j'avais sauvé la vie.

A toutes mes questions, il ne répondit que ces mots :

— C'est la volonté du sultan ; ou — c'est ainsi que le sultan punit les traîtres !

La porte de mon donjon se referma et fut verrouillée. Je restai seul, dans une obscurité profonde.

— C'est donc là, pensais-je, la récompense de mes fidèles services !

Je regrettai alors amèrement de ne pas me trouver dans mon pays, où

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

personne — sur le caprice d'un sultan — ne peut être plongé dans un donjon sans connaître son crime et ses accusateurs.

Je ne puis vous dépeindre ce que j'éprouvai, en ce moment le plus infortuné de ma vie.

Affaibli enfin par le manque de nourriture, je m'étendis autant que mes chaînes le permirent, et je m'arrangeai pour dormir.

Je tombai dans un état d'insensibilité, où je restai plusieurs heures.

Il était minuit quand je fus réveillé par le bruit de la porte de ma prison que l'on ouvrait. C'était le nègre Saheb qui entrait, une torche dans une main et un peu de nourriture dans l'autre. Je le regardai avec mépris pour lui reprocher son ingratitude. Il se jeta à mes pieds et éclata en sanglots.

— Est-il possible, s'écria-t-il, que vous ne connaissiez pas le cœur de Saheb! vous m'avez sauvé la vie, je viens sauver la vôtre. Mangez, maître, continua-t-il, mangez pendant que je parle. Nous n'avons pas de temps à perdre. Le soleil de demain ne doit pas nous retrouver ici. Vous ne pourrez supporter la fatigue, si vous ne prenez quelque nourriture.

Je cédai à ses instances; et, pendant que je mangeai, Saheb m'apprit que mon emprisonnement était dû à la trahison du marchand indien Omychund, qui, dans l'espoir, je le suppose, de posséder tranquillement les richesses que je lui avais confiées, était venu trouver le sultan et m'avait accusé d'avoir dérobé secrètement certains diamants de grande valeur qu'il prétendait lui avoir été montrés par moi.

A cette nouvelle, Tippoo était entré en fureur et avait immédiatement donné ordre à quatre hircarrahs de courir à ma recherche, de se saisir de moi, de m'emprisonner et de me torturer jusqu'à ce que j'eusse avoué où j'avais caché les diamants.

Saheb était dans l'appartement du sultan, quand cet ordre avait été donné. Il avait de suite couru trouver le prince Abdul-Calie — qu'il savait être un de mes amis — et lui avait appris ce qui venait d'arriver.

Le prince envoya chercher Omychund; et, après l'avoir questionné adroitement, il se convainquit par ses réponses contradictoires et sa confusion que son accusation était sans fondement. Il le renvoya, sans toutefois lui laisser voir ses impressions, et envoya Saheb chercher les quatre soldats qui s'étaient déjà mis à ma poursuite.

En leur présence, il ordonna tout haut à Saheb de se charger de moi quand je serais pris, mais il le chargea secrètement de favoriser ma fuite.

Les soldats pensèrent qu'en obéissant au prince, ils obéissaient au sultan. En conséquence, quand je fus pris et enfermé dans mon donjon, les clefs furent remises à Saheb.

Quand il eût fini de raconter, il me rendit ma bague, qu'il avait, disait-il,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ôtée de mon doigt de peur qu'elle ne fût volée par le gouverneur ou quelqu'un des soldats.

Le reconnaissant Saheb rompit mes chaînes. Mon anxiété pour ma fuite était égale à la sienne.

Il s'empara promptement des chevaux légers appartenant aux soldats, et nous courûmes toute la nuit sans nous reposer. Il connaissait bien le pays, ayant accompagné le sultan dans plusieurs expéditions. Quand il pensa que nous étions hors de toute atteinte, Saheb me permit de m'arrêter. Mais je ne fus tranquille que lorsque je me vis hors des états de Tippoo et en sûreté à Madras.

Nous courûmes toute la nuit sans nous reposer.

Le docteur Bell me reçut avec cordialité; il écouta mon histoire et me félicita de mon évasion.

J'étais riche au-delà de mes espérances. J'avais conservé dans ma poche la traite d'Omychund sur le marchand anglais. Toute la somme me fut payée. Je vendis ma bague au gouverneur de Madras, plus encore que je ne l'espérais.

J'eus la satisfaction d'apprendre, avant de quitter Madras, que la trahison d'Omychund avait été dévoilée au sultan par le prince Abdul-Calie, dont la mémoire m'est encore chère.

Pour Tippoo, on l'avait souvent entendu, à ce qu'on m'assura, parler de moi et regretter de ne pouvoir rappeler à son service un anglais si honnête.

Je fus prompt à récompenser Saheb ; mais il refusa constamment l'argent que je lui offrais. Il me dit qu'il ne voulait pas être payé pour avoir sauvé la vie de celui qui avait sauvé la sienne. Il m'exprima un vif désir de m'accompagner dans mon pays, dès qu'il eût appris que nous n'avions pas d'esclaves et que, d'après nos lois, un esclave devient libre lors qu'il touche le rivage anglais.

Il me pressa si vivement de le prendre à mon service que je ne pus refuser. Ainsi il est venu avec moi en Europe.

Aussitôt que les vents enflèrent les voiles de notre vaisseau, je me réjouis de ce qu'ils n'étaient pas chargés des malédictions de ceux que j'avais connus. Je suis ici, Dieu soit loué! une fois encore dans la libre et heureuse

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Angleterre, avec une grande fortune, des mains honnêtes, une conscience pure.

Je ne suis pas indigne de me présenter à mon bon et premier maître, dont l'humanité et la générosité furent la cause de...

Ici M. R... interrompit ses propres louanges, en disant à ceux qui ne s'étaient pas laissés aller au sommeil :

— Mes bons amis, vous connaissez maintenant la cause du toast que nous avons tous porté après dîner. Portons-le de nouveau, avant de nous séparer. Bienvenu soit parmi nous notre ami M. Gervais, et puisse la fidélité être toujours récompensée !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

DEUX FAMILLES

I. — DEUX FAMILLES

C'est une bénédiction d'être le père de tels enfants! disait le fermier Frankland, en voyant autour de lui les visages honnêtes et affectueux de ses fils et de ses filles, réunis à sa table le jour anniversaire de sa naissance. C'est une bénédiction d'avoir une nombreuse famille.

— Appelez cela une bénédiction, si vous le voulez, voisin, dit le fermier Bettesworth. Mais, pour parler franchement, je l'appellerai plutôt une malédiction.

— Oui, et de la sorte nous pourrons avoir tous les deux raisons, et tous les deux tort, reprit Frankland. Car les enfants sont une bénédiction ou une malédiction, suivant qu'ils tournent bien ou mal; et ils tournent bien ou mal selon qu'ils sont bien ou mal élevés. Diriger un enfant dans la bonne voie a toujours été ma maxime : aussi montrez-moi une famille meilleure et plus heureuse que la mienne, et un père plus heureux que moi, ajouta le bon vieillard, dont les yeux brillaient de plaisir. Mais voyant que son voisin Bettesworth pâlissait et soupirait avec amertume, il s'arrêta et dit d'un ton plus modeste : Il n'est certes pas poli de s'adresser à soi-même des éloges ; mais on peut le faire quand cela vient du cœur, sans y penser, et au milieu d'amis qui voudront bien vous excuser, surtout en un jour comme celui-ci.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Aujourd'hui j'ai eu soixante ans, et je ne me suis jamais senti plus de courage ni plus de bonheur. Fanny, ma chère enfant, remplissez le verre du voisin Bettesworth avec le cidre de votre sœur. C'est ma Patty qui l'a fait, Monsieur, et jamais on n'en a bu de meilleur. Mais, restez donc assis, voisin; vous êtes entré juste au moment où nous allions dîner tous ensemble et nous réjouir en famille. Que pouvez-vous faire de mieux que de rester des nôtres; vous voyez que vous êtes le bienvenu.

M. Bettesworth s'excusa et dit qu'il avait hâte de rentrer chez lui.

Il n'avait cependant pas un chez lui bien agréable, ni des enfants bien affectueux pour fêter son retour. Sa famille était aussi nombreuse que celle de M. Frankland : trois fils et deux filles, Iddle Isaac, Wild Will, Bullying Bob, Saucy Sally et Jilting Jessy (1), tels étaient les noms sous lesquels ils étaient désignés et connus de tout le monde dans la ville de Monmouth où ils habitaient. L'imagination du public avait un peu aidé à leur donner ces surnoms peu flatteurs, mais qui pourtant n'étaient pas absolument immérités.

M. Bettesworth était un homme indolent, ami de la pipe. Il aimait encore plus à bâtir des châteaux en Espagne, au coin de son feu. Madame Bettesworth était une femme orgueilleuse, sans raison, aimant la toilette et plus encore sa propre volonté. Ni l'un ni l'autre n'avaient pris le moindre soin de l'éducation de leurs enfants. Tant que ceux-ci avaient été jeunes, la mère leur avait passé tous leurs caprices; lorsqu'ils furent grands, elle les contredit en tout, et s'étonna de voir qu'ils n'avaient pas grande affection pour elle.

Le père était également surpris de ne pas trouver chez ses fils et ses filles d'aussi bonnes manières, un aussi bon caractère, autant d'adresse, d'amour du travail et du devoir, que chez ceux de son voisin Frankland, et il se disait: Il y en a qui ont la chance d'avoir de bons enfants! C'est bien certain, il y a des enfants qui naissent meilleurs que d'autres.

Il aurait dû ajouter : Il y a surtout des enfants mieux élevés que d'autres.

L'épouse de M. Frankland était une femme bonne et prudente. Elle avait uni ses soins à ceux de son mari pour bien élever leur famille. Dès l'âge le plus tendre des enfants, alors qu'ils babillaient sur ses genoux ou autour d'elle, elle leur apprenait à s'aimer les uns les autres et à s'entr'aider, à dompter leurs petites humeurs revêches, à être doux et obéissants. Elle leur épargna ainsi, aussi bien qu'à elle-même, bien des peines pour le reste de leur vie. Et le père disait souvent à ses fils et à ses filles : Nous devons, vous et moi, remercier votre mère de votre bon caractère.

Ses filles eurent le malheur de perdre trop tôt cette excellente mère. L'une avait alors dix-huit ans et l'autre dix-sept. Son image resta vivante

(1) Ce qui signifie en français : Isaac le paresseux, William le sauvage, Bob le terrible, Sally l'insolente, et Jessy la coquette.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans leur souvenir. Patty, l'aînée, était simple dans sa personne. Sa mise était si propre, son caractère si bon et si gai, que l'on oubliait vite qu'elle n'était pas belle. Elle aimait tendrement sa sœur Fanny.

Fanny n'était ni empesée ni médisante, ni folâtre ni grossière. Son caractère, sans affectation ni prétention aucune, faisait que tout le monde l'aimait dans le voisinage.

Le fils aîné de M. Frankland, Georges, avait été élevé pour devenir un fermier. Il comprenait bien, pour un jeune homme de son âge, l'exploitation du sol au point de vue commercial. Il aidait son père à faire valoir la ferme, et acquit ainsi, en peu de temps et à peu de frais, une réelle expérience. Son père l'avait toujours traité comme son ami ; il lui parlait si librement de ses affaires, que Georges les regardait comme siennes et n'avait jamais eu l'idée de séparer ses intérêts de ceux du reste de la famille.

James, le cadet, se destinait au commerce. Il avait appris tout ce qui est nécessaire et utile à un homme dans les affaires. Il avait acquis des habitudes de ponctualité, des manières polies et le désir de bien faire.

Frank, le plus jeune, possédait un naturel plus vif que ses frères. Quand il était enfant, son père lui disait souvent que s'il ne réprimait pas l'impétuosité de son caractère, il s'exposerait à bien des malheurs, et que les plus brillantes qualités ne servent de rien à un homme qui n'a pas assez de fermeté pour persévérer dans ce qu'il a entrepris. Ces leçons d'un père tendrement aimé avaient produit sur Frank une salutaire impression ; il fit de grands efforts pour corriger la violence de son caractère, et arriva à posséder la patience et l'amour du travail. Les trois frères s'aimaient cordialement, et cette amitié fut pour eux une source de profits aussi bien que de bonheur.

Le soir de la fête de M. Frankland, toute la famille se réunit sous un bosquet, dans le jardin ; et là, on parla en toute liberté des affaires de la famille.

— Eh bien ! mon fils, dit à Frank l'heureux père, qui était le confident de ses enfants, si vous êtes toujours disposé à épouser Jessy Bettesworth, je traiterai cette jeune fille de mon mieux. Son peu de fortune ne sera pas une objection pour moi ; nous en finirons. Mais, Frank, mon enfant, je vous ai dit mon opinion sur le compte de cette jeune fille ; réfléchissez. Je vous ai donné les raisons pour lesquelles ce choix ne me convient guère.

— Eh bien ! mon père, je ne suis pas pressé, je prendrai le temps de réfléchir, je vous remercie de votre bonté, je ne l'oublierai pas.

Le lendemain matin, Jilting Jessy, accompagnée de sa sœur Saucy Sally, vint rendre visite à Patty et à Fanny Frankland. Elles leur apportèrent une multitude de nouvelles, qu'elles leur contèrent avec volubilité.

— J'ai rêvé cette nuit, dit Jessy, qu'un prince me mettait un diamant au doigt. Qui sait? la chose peut se réaliser. Vous ne savez rien de nouveau, Fanny ? Ni vous, Patty ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Non, non, elles ne savent jamais de nouvelles, dit Sally.

— Eh bien! alors, je vais vous en apprendre une, s'écria Jessy. Le riche capitaine Bettesworth, notre parent, qui a fait une grande fortune aux colonies, vient de se casser le cou à la chasse, et nous a laissé sa fortune.

— Nous verrons, maintenant, dit Saucy Sally, si madame Craddock se détournera de moi, comme elle le fit hier dans la rue. Nous verrons si je ne ferai pas la grande dame aussi bien qu'elle; c'est à mon tour maintenant de me détourner d'elle!

Fanny et Patty Frankland, avec leurs bons cœurs, félicitèrent leurs voisines de leur héritage, mais furent loin de penser qu'il fallût pour cela se détourner de madame Craddock.

— Mon Dieu! Patty, comme vous êtes assidue à votre travail ce matin! continua Sally. Faut-il que certaines gens ne songent pas à se reposer! Vous devez envier notre sort, Patty!

Patty assura qu'elle ne portait pas la moindre envie à ceux qui ne faisaient rien.

— Je vous remercie, miss Patty, dit Sally. Sans doute, c'est une façon de me dire que je suis une paresseuse, et de me le reprocher. Moi, je ne suis pas habituée à travailler ainsi. Vous croyez évidemment que vous avez acquis une éducation supérieure, qui fait de votre personne le modèle de tout le comté de Monmouth. Mais sachez qu'il y a des gens qui veulent jouir du présent à leur guise, et qui portent la tête tout aussi haut que vous. Si l'éducation est une belle chose, la fortune en est une plus belle encore en ce monde. Du moins c'est mon idée. Vous pouvez travailler tant qu'il vous plaira et être une bonne fille tous les jours de votre vie.

Dès que l'on vous appelle, au plus vite accourez;
Tout ce qu'on vous commande, aussitôt vous ferez;
Que toujours après vous la porte soit fermée;
Et jamais, mon enfant, vous ne serez grondée.

Moi, je ne veux pas, du matin au soir, fatiguer mon pied à tourner un rouet et user mes yeux à suivre la pointe d'une aiguille. J'ai trop d'esprit pour vivre aussi sottement, et tout cela pour l'unique plaisir d'être appelée bonne sœur et fille modèle.

Si ce speech, débité avec volubilité, ne se prolongea pas indéfiniment, c'est que la respiration lui manqua. Elle était irritée de voir que Patty ne lui portait pas envie, et elle cherchait tout ce qu'elle pouvait pour la provoquer. Mais le caractère de Patty était à toute épreuve. Voyant qu'elle ne pouvait réussir auprès de l'une des sœurs, Saucy Sally se tourna vers l'autre.

— Miss Fanny, dit-elle, ne devrait pas être aussi fière qu'elle l'est avec certaine personne que je ne veux pas nommer.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Fanny rougit. Elle vit bien que Sally faisait allusion à Wild Will, qui aspirait à sa main, mais qu'elle n'avait jamais encouragé.

— Je crois, dit-elle, n'être fière vis-à-vis de personne ; mais si vous voulez parler de votre frère William, je puis vous assurer que la fortune qui lui arrive n'a point changé mon opinion sur lui, ni celle de mon père.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Frank, à qui l'un des Bettesworth venait d'apprendre leur bonne fortune. Il était impatient de savoir comment Jessy se comporterait en cette circonstance. — Maintenant, se disait-il, je vais savoir si mon père a raison.

Jessy avait bien laissé voir qu'elle consentirait à devenir la femme de Frank ; mais l'accroissement de sa fortune avait changé ses idées. Aussi, dès qu'elle vit entrer Frank, elle prétendit qu'elle était pressée de rentrer chez elle et évita avec le plus grand soin de lui parler. En un mot, elle agit de manière à lui faire comprendre qu'elle était trop riche pour lui.

Ah ! mon père, dit Frank au vieux Frankland, dès qu'il le vit, vous la connaissiez mieux que moi, et je suis heureux de n'être pas marié avec elle. Il y a huit jours, elle ne m'aurait pas refusé.

— Mon cher Frank, dit le bon vieillard, j'espère que vous ne me blâmerez pas une autre fois, quand je penserai autrement que vous. J'aurais fait, je vous l'ai dit tout mon possible pour bien vous établir, si vous aviez épousé cette jeune fille ; je ne vous en aurais pas voulu ; mais j'aurais eu bien du chagrin, si, pour un caprice, vous vous étiez rendu malheureux pour toute votre vie. Ne valait-il pas mieux vous avertir d'être prudent? et un vieillard peut-il faire un meilleur usage de son expérience que de la mettre au service de ses enfants?

Frank fut touché de la bonté avec laquelle son père lui parlait. Fanny, qui était présente, remit à son père une lettre qu'elle venait de recevoir de Will Bettesworth, en lui demandant quelle réponse elle devait faire.

Cette lettre était mal écrite et fort difficile à déchiffrer. Le vieillard y parvint cependant ; voici ce qu'elle contenait :

« Ma bonne Fanny,

» Je suis riche maintenant et toujours dans la disposition de vous épouser. Le changement survenu dans ma fortune n'en a pas apporté à mes sentiments. Je n'ai point d'avis à demander à mon père ni à ma mère, et si vous voulez vous marier avec moi, ce sera bientôt fait. Ma mère est aussi contrariante qu'elle l'a jamais été et ne voudrait pas me permettre de faire ce que je veux. Mais je veux l'envoyer promener parce que je suis,

» Tout à vous,

» Will Bettesworth. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Aux premiers mots de cette lettre, Fanny fut charmée de trouver que le frère n'était pas aussi inconstant que la sœur. Mais à mesure que la lecture avançait, elle se dit qu'un mauvais fils ne pourrait jamais faire un bon mari, et il lui sembla que si Will persistait dans l'idée de l'épouser, c'était uniquement pour faire acte d'opposition à sa mère. Elle se souvint qu'il n'avait attaché de prix à ce projet de mariage que lorsque sa mère lui avait dit ne vouloir pas y consentir. Au bas de cette lettre était le mot : *Tournez ;* mais il était si griffonné et si raturé que Fanny le prit pour un des ornements que Will avait l'habitude de mettre à la suite de sa signature ; elle n'aurait jamais eu l'idée de tourner le feuillet et de lire le post-scriptum. Mais son père déchiffra le griffonage, tourna la page et lut ce qui suit :

« Je sais que votre père ne m'aime pas ; mais je me soucie peu de lui être agréable. Aussi sûr que Will est mon nom, je vous enlèverai de jour ou de nuit, et Bob se battra contre vos frères s'ils disent un mot, car Bob aime les batailles. Je serai sous votre fenêtre cette nuit. »

Fanny fut si impressionnée de ce langage, qu'elle pâlit et serait tombée si son père ne l'avait soutenue. En revenant à elle, dès qu'elle put parler, elle déclara qu'elle ne voulait plus entendre parler de William Bettesworth, et remercia son père, qui l'avait avertie de son caractère. — Ah ! père, dit-elle, quel bonheur que vous ne m'ayez jamais appris à avoir peur de vous ! je n'aurais jamais osé vous dévoiler ma pensée, et je me trouverais maintenant prise au piège. Sans vous, j'aurais peut-être encouragé cet homme ; aujourd'hui, je n'aurais plus la force de lui résister, et que deviendrais-je ?

Il est à peine nécessaire de dire que Fanny répondit à Wild Will par un refus formel. Toutes relations furent rompues entre les Bettesworth et les Frankland. Will devint furieux et jura de se venger. Ses sœurs, ses frères et lui affectèrent de mépriser les Frankland et de les traiter comme gens indignes de leur compagnie. La fortune laissée par le capitaine Bettesworth s'élevait, disait-on, à vingt mille livres (1) ; avec cela, ils comptaient vivre aussi largement, mener aussi grand train que les plus nobles familles du Monmoutshire. Pour le moment, laissons-les à leur joie et à leur grandeur, et continuons la modeste histoire du fermier Frankland et de sa famille.

Grâce à des années de travail et de persévérance, M. Frankland avait si bien amélioré la terre qu'il tenait en ferme, qu'il était devenu riche pour un homme de sa condition. Sa maison, son jardin, sa ferme, ses champs étaient si bien tenus, que les voyageurs, en passant, ne manquaient jamais de dire : — Qui demeure là ? Cependant ils ne voyaient que l'extérieur, et ce n'était pas le plus beau. Pour voir le vrai, il leur aurait fallu pénétrer dans la maison ; là, ils auraient constaté qu'on peut trouver la félicité aussi bien dans

(1) Cinq cents mille francs, la livre vaut 25 francs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un modeste cottage que dans un palais; là, ils auraient pu contempler la prospérité qui naît de l'union entre les membres d'une famille.

Les soucis de M. Frankland se portaient maintenant sur l'établissement de ses fils. Georges avait assez à faire à la maison pour prendre soin de la ferme, et James voulait devenir mercier à Monmouth. Les affaires de la famille furent réglées en conséquence, et une boutique fut louée.

La toiture en mauvais état laissait pénétrer l'eau. James ne voulut pas s'y installer avant qu'elle fût réparée. En attendant, il déposa les marchandises reçues de Londres, dans la ferme de son père, distante d'un mille seulement de Monmouth. Ses sœurs, sur son désir, déballèrent ses paquets pour inscrire le prix de vente sur chaque article. C'était le soir, assez tard; le reste de la famille dormait; Patty était assise et finissait de mettre les prix sur une boîte de rubans; c'était tout ce qui lui restait à faire. Sa chandelle étant finie, elle alla en chercher une autre. En passant près d'une fenêtre qui donnait sur la ferme, elle fut frappée d'une vive lueur. Elle regarda au-dehors et vit le foin tout en feu. Elle courut aussitôt éveiller son père et ses frères. Ils firent tous les efforts possibles pour éteindre le feu et l'empêcher d'atteindre la maison d'habitation; mais le vent était violent; il soufflait dans la direction de la maison. Georges répandait des seaux d'eau sur le toit pour l'empêcher de prendre feu; mais tout fut inutile. Les flammèches propagèrent l'incendie que rien ne pût maîtriser, et en moins d'une heure, la maison fut réduite en cendres.

Le premier soin des fils avait été de mettre en sûreté leur père et leurs sœurs; puis, avec une rare présence d'esprit, de rassembler les objets les plus précieux et les plus faciles à transporter. Ils firent leur possible pour sauver les marchandises du pauvre James. Pendant toute la nuit, ils furent à l'œuvre. Vers trois heures, le feu tomba; le silence et l'obscurité régnèrent tout à coup. Un bout de toiture avait échappé. Toute la famille s'y réfugia pendant quelques heures, jusqu'au point du jour qui leur montra le triste spectacle de leur ruine : foin, avoine, blé, grenier, tout ce que la ferme contenait était consumé. Les murs et quelques poutres à demi carbonisées restaient seuls de la maison, qui n'était plus habitable. Ils calculèrent que les pertes occasionnées par ce sinistre s'élevaient à plus de six cents livres.

Comment le foin avait-il pris feu? personne ne le savait. Georges, qui avait mis le foin en tas, penchait à croire qu'il n'était pas bien sec et qu'il avait pu prendre feu. Il s'adressait de violents reproches. Mais son père déclara qu'il avait vu, touché et senti le foin quand on le mettait en tas et qu'il était aussi sec que les années précédentes. Ces paroles tranquillisèrent un peu la conscience du pauvre Georges. Il fut encore plus rassuré par la bonne Patty, qui lui montra un panier de cendres que l'on avait laissé près du foin. La servante, quoique négligente, était honnête. Elle déclara qu'elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se souvenait avoir laissé en cet endroit, la veille au soir, un panier de cendres; qu'en traversant la cour pour l'aller déposer dans le trou aux cendres, elle s'était entendu appeler dans le chemin; qu'elle avait déposé son panier et qu'elle avait couru pour savoir ce qu'on lui voulait; que finalement elle avait oublié les cendres. Tout ce qu'elle put dire à sa décharge, c'est qu'elle ne savait pas s'il s'y trouvait encore du feu.

Son bon maître lui pardonna sa négligence, en disant qu'elle se la reprochait assez; et c'était vrai. Plus son maître lui parlait avec douceur, plus elle criait comme si son cœur se brisait. Tout ce qu'on put faire pour la consoler, ce fut de lui permettre de consacrer tous ses soins et tout son travail à la famille.

Les Frankland ne perdirent point leur temps en vaines lamentations. Il fallait de l'argent pour reconstruire la maison et les granges. James vendit à un négociant de Monmouth toutes les marchandises sauvées, et en apporta le prix à son père.

— Père, dit-il, vous me l'avez donné quand vous pouviez le faire. Aujourd'hui vous en avez besoin, et je puis m'en passer. Je me placerai comme commis dans quelque grand magasin de Monmouth; je gagnerai ma vie et, petit à petit, je m'élèverai dans le monde. Il serait étrange qu'il en fut autrement après l'éducation que vous m'avez donnée.

Le père prit l'argent de son fils, et pleura de joie. Il est surprenant, dit-il, que j'éprouve encore de la joie dans un tel moment. Mais, c'est une bénédiction d'avoir de bons enfants. Tant que nous serons disposés à nous aider ainsi mutuellement, nous ne craindrons pas la misère, nous serons heureux, quoiqu'il arrive. Et maintenant occupons-nous de rebâtir notre maison — ajouta l'actif vieillard — Frank, donnez-moi mon chapeau; j'éprouve quelques douleurs rhumatismales sous les bras. J'ai pris froid la nuit de l'incendie sans doute, mais le travail me fera du bien et je ne dois pas rester oisif. Je serais honteux de ne rien faire au milieu des jeunes gens si actifs.

Le père et les fils travaillaient avec ardeur, quand un homme à la mine suspecte vint à eux. Il leur demanda si Frankland était leur nom, et leur remit à chacun un papier. Ces papiers étaient une copie de l'ordre de quitter la ferme avant le 1er septembre suivant, sous peine de payer double fermage.

— Ceci doit être une méprise, Monsieur, dit avec douceur le vieux Frankland.

— Il n'y a pas de méprise, Monsieur, reprit l'étranger. Vous voyez que le congé est en bonne forme et donné convenablement. Votre fermage, je l'ai vu moi-même il y a quelques jours, est expiré depuis le mois de mai dernier; et, contrairement à la loi et à toute justice, vous l'avez gardé onze mois, puisque nous sommes en avril.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mon père n'a jamais rien fait contre la loi ni la justice pendant toute sa vie, interrompit Frank, dont les yeux brillaient d'indignation.

— Doucement, Frank, dit le père, en mettant la main sur l'épaule de son fils, doucement, mon cher enfant; laissez ce gentleman et moi nous expliquer tranquillement. Il y a quelque erreur, Monsieur; il est vrai que ma ferme est expirée depuis mai dernier, mais mon bon maître m'a promis de renouveler.

— Je n'en sais rien, Monsieur, reprit l'étranger en feuilletant son agenda. Je ne sais qui vous nommez votre bon maître, la loi ne connaît pas cette manière de désigner un homme. Mais si vous voulez parler de l'ancien propriétaire ou cédant, Francis Folingsby de Folingsby-place, esquire dans le Monmouthshire, je puis vous apprendre qu'il est mort à Bath, le 17 courant.

— Mort ! mon pauvre maître, mort ! J'en ai bien du regret !

— Et son neveu, Philip Folingsby, esquire, est entré légitimement en possession de ses propriétés en qualité d'héritier, continua l'étranger du même ton ; et, d'après ses ordres, je poursuis, ayant pour cela pouvoir de l'attorney.

— Mais, j'en suis sûr, M. Philip Falingsby ne connaît pas la promesse de renouvellement que m'a donnée son oncle.

— Des promesses verbales, vous le savez, Monsieur, ne sont rien. Ce n'est que de l'air, rien de plus. Si elles ont été faites par le décédé, la loi et l'équité ne peuvent y obliger les héritiers ni les survivants. Si elles eussent été écrites, ce serait autre chose.

— Il est certain qu'elles ne sont pas écrites, Monsieur, dit Frankland. Mais je croyais que la parole de mon bon maître valait autant que sa signature, et je lui ai dit :...

— Oui, s'écria Frank, j'ai entendu quand vous le lui avez dit. J'étais présent, il a répondu : « Vous aurez ma promesse par écrit. Ces choses sont » peu en usage entre honnêtes gens ; mais qui sait ce qui peut arriver? qui » sait ce qui arrivera après moi? Dans les affaires, on doit tout mettre par » écrit. Je ne veux pas laisser dans l'embarras un de mes tenants. Vous avez » amélioré votre ferme, vous méritez de jouir du fruit de votre travail, » M. Frankland. » Dans ce moment survint de la compagnie, et notre propriétaire oublia d'écrire sa promesse. Le lendemain, il quitta le pays, et je suis sûr qu'il a toujours pensé depuis à nous donner sa promesse par écrit.

— C'est assez probable, Monsieur; mais il ne s'agit pas de cela pour le moment, dit l'étranger. Comme agent, je ne dois connaître que mon mandat. Quand nous aurons vu l'écrit, nous en jugerons, ajouta-t-il en ricanant. Allons, Messieurs, je vous souhaite le bonjour. Ayez la bonté de remarquer que vous êtes avertis de quitter ou de payer double ferme.

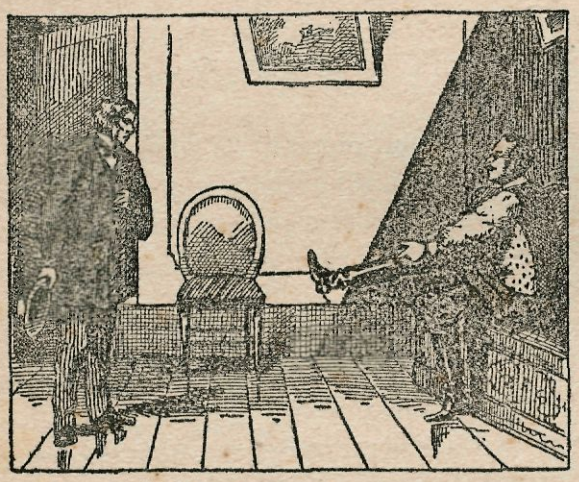
— Il n'est pas à supposer que M. Folingsby fasse difficulté de vous croire, père, dit Frank. C'est un gentleman; je ne pense pas qu'il puisse être

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme cet agent, qui parle comme un attorney. Je hais tous les attorneys.

— Tous les attorneys malhonnêtes, vous voulez dire, Frank, reprit le bon vieillard, qui, même quand il était fortement excité, ne parlait jamais de personne avec acrimonie.

Le nouveau propriétaire vint dans le pays, et, quelques jours après son arrivée, le vieux Frankland lui rendit visite. Il y avait peu d'espoir qu'il pût voir le jeune M. Folingsby, homme tout occupé alors de voitures, de chevaux et de plaisirs. Il avait les affaires en aversion, et ne songeait qu'aux distractions. Il regardait l'argent comme la source du plaisir, et les fermiers comme des machines à faire de l'argent. Il n'était ni avare ni inhumain, mais irréfléchi et extravagant.



M. Folingsby mettait ses bottes.

Tant qu'il ne fut qu'un jeune homme à la mode, ces défauts ne furent pas apparents pour son entourage, qui n'avait pas à en souffrir. Mais quand il se trouva à la tête d'une grande fortune, et qu'il eut sous sa dépendance une foule de gens, le vice de son caractère pesa lourdement sur ses inférieurs.

M. Folingsby venait de saisir les rênes et se tenait assis sur le siège de sa voiture, quand le fermier Frankland, qui, depuis plusieurs heures attendait pour le voir, s'approcha de son attelage. Comme il ôtait son chapeau, le vent vint à souffler et ses cheveux gris tombèrent sur ses yeux.

— Mettez votre chapeau, je vous prie, mon bon ami. N'approchez pas de ces chevaux, car je n'en réponds pas. Avez-vous quelque chose à me dire?

— J'ai attendu plusieurs heures, pour vous parler, Monsieur; mais si vous n'avez pas le temps, je reviendrai demain matin.

— Oui, revenez demain, car maintenant je n'ai pas un moment à perdre, dit le jeune Folingsby. Et il se mit à fouetter ses chevaux. Il partit au galop, comme si le salut de la nation eût voulu qu'il fît douze milles à l'heure.

Le lendemain, le surlendemain, le jour suivant, M. Frankland revint chez son jeune propriétaire, mais sans pouvoir obtenir audience, et toutes les fois on le renvoyait au lendemain. Il écrivit plusieurs lettres qui restèrent sans réponse. Enfin, grâce à une demi-guinée qu'il donna au valet de son propriétaire, il obtint d'être reçu. M. Folingsby mettait ses bottes, et ses chevaux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'attendaient à la porte. M. Frankland vit qu'il devait être bref. Il ne dit que le principal, parla du long temps qu'il occupait la ferme, des améliorations qu'il avait faites à la terre, et du malheur qui le menaçait. Les bottes furent mises au moment où il parlait du renouvellement et du congé qui lui était signifié.

— Promesse de renouvellement, je ne connais pas cela. Un congé signifié, cela regarde mon régisseur. Parlez-lui, il vous rendra justice. Je suis bien fâché pour vous, M. Frankland, très fâché, extrêmement fâché. — Maudit gredin qui a fait ces bottes! — Mais vous voyez, je suis pressé, je n'ai pas un moment à moi, je ne suis dans le pays que pour peu de jours; je dois être demain aux courses d'Ascot. En vérité je n'ai pas un moment pour penser à autre chose. Mais parlez à M. Deal, mon régisseur. Il vous rendra justice, j'en suis sûr. Je laisse tout entre ses mains. Jack, ce cheval bai va s'emporter.

— J'ai parlé à votre régisseur, Monsieur, répondit le vieux fermier, accompagnant son maître insouciant. Mais il dit que des promesses verbales sont sans force et ne valent que de l'air. Je n'ai d'autre recours qu'en votre justice. Je vous assure, Monsieur, que je n'ai pas été un fermier paresseux; ma terre peut vous le prouver.

— Dites cela à M. Deal, faites le lui comprendre. Je laisse ces sortes de choses à M. Deal. En vérité, je n'ai pas le temps de m'occuper d'affaires; mais je suis sûr que M. Deal vous rendra justice.

Ce fut tout ce qu'il put obtenir de son jeune propriétaire, dont la confiance en la justice de M. Deal était assez mal placée. M. Deal avait reçu une proposition d'un autre tenancier pour la ferme de Frankland. Une banknote accompagnait cette demande et parlait avec plus d'éloquence que le pauvre vieux fermier. Le régisseur lui retira la ferme, et déclara qu'il ne pouvait en toute justice et par égard pour les intérêts du propriétaire faire autrement, parce que le nouveau fermier avait promis de bâtir sur la terre une maison de maître au lieu d'une ferme.

Le marché fut conclu à l'insu de M. Folingsby, qui signa le bail sans le lire et reçut d'avance la moitié du fermage, et cela avec plaisir. Il avait souvent besoin d'argent, malgré ses vastes domaines, et son régisseur savait mettre à profit la haine qu'il avait pour les affaires. Cependant l'intérêt n'aurait pas déterminé M. Folingsby à commettre une mauvaise action, en congédiant un vieux fermier qui n'avait pas démérité; mais longtemps avant que le bail fût soumis à sa signature, il avait oublié déjà tout ce que le pauvre Frankland lui avait dit à ce sujet.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

II. — LES FRANKLAND

Le jour où les Frankland durent laisser la ferme fut bien triste pour cette malheureuse famille. Le père et le grand père de M. Frankland avaient été les fermiers, et d'excellents fermiers, de la famille Folingsby. L'un après l'autre, ils avaient occupé, non seulement occupé, mais amélioré cette ferme. Tous les voisins furent touchés de compassion et jetèrent le blâme sur M. Folingsby. Mais M. Folingsby était à Ascot, et ne les entendait pas. Il était aux courses, pariant de fortes sommes sur un cheval favori, pendant que le vieillard et sa famille s'éloignaient lentement, dans leur chariot couvert, de cette maison où ils avaient vécu si longtemps, en disant un dernier adieu aux champs qu'ils avaient cultivés, et qu'ils ne devaient plus revoir.

Anna, la servante, qui s'était fait de si vifs reproches pour avoir laissé le panier de cendres près du tas de foin, faisait tous ses efforts pour consoler son pauvre maître. En cette occasion, elle semblait douée d'une double énergie, d'un tact et d'une présence d'esprit dont elle n'avait jamais fait preuve auparavant. La reconnaissance avait éveillé toutes ses facultés.

Avant d'entrer dans la famille Frankland, elle avait passé quelques années chez un fermier, qui, d'après ses souvenirs, avait une ferme peu importante, avec un petit cottage, dont il voulait se défaire cette année. Sans dire un mot de son dessein, elle partit un matin et fit quinze milles, pour aller trouver son ancien maître. Elle offrit de lui payer sur ses gages une année de ferme d'avance, s'il voulait la laisser à M. Frankland. Le fermier ne voulut pas recevoir l'argent de la servante, en disant qu'il n'avait pas besoin de prendre ses précautions vis-à-vis de M. Frankland et de son fils Georges, dont le caractère était bien connu, et qui savaient, mieux qu'aucun autre habitant de Monmouth ou des environs, faire valoir une terre. Il consentit donc à leur céder la ferme. Mais, elle ne contenait que quelques acres de terre, et la maison était si petite que c'est à peine si elle pouvait contenir trois personnes.

Le vieux Frankland et son fils Georges s'y établirent. James vint à Monmouth où il entra comme commis chez M. Cleghorn, mercier. Il le prit de préférence à trois autres jeunes gens qui se présentèrent le même jour.

— Je vous dirai pourquoi j'ai jeté les yeux sur vous, James, dit M. Cleghorn. Ce n'est pas par caprice, j'avais mes raisons.

— Je suppose, dit James, que vous m'avez cru élevé d'une manière honnête, car je crois qu'autrefois vous avez connu ma mère.

— Oui, et autrefois j'ai su quelque chose de vous. Vous pouvez l'avoir oublié; mais je m'en souviens fort bien. Vous étiez enfant, vous n'aviez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

alors guère plus de neuf ans. Vous vîntes payer une note de votre mère. Dans le compte il y avait une erreur d'une livre à mon préjudice. Vous vous en êtes aperçu, et me l'avez signalé avant de payer. Je suis sûr que vous êtes aussi bon comptable qu'honnête garçon. Je viens d'être grandement trompé par un jeune homme, en qui je m'étais follement confié. Mais ceci ne me rendra pas soupçonneux vis-à-vis de vous, parce que je sais que vous avez été bien élevé et c'est la meilleure garantie que vous puissiez me donner.

Ainsi, dès l'enfance, il importe de recevoir les semences de la vertu, car alors les enfants peuvent hériter de la bonne renommée de leurs parents; et c'est là un riche héritage, que les caprices de la fortune ne peuvent nous enlever.

Les bonnes qualités de Patty et de Fanny Frankland étaient bien connues dans le voisinage, et, quand elles virent qu'il leur était impossible de vivre à la maison, elles n'éprouvèrent aucune difficulté à se placer. Tout au contraire, les meilleures familles de Monmouth se les disputèrent. Fanny entra chez une dame Hungerford, d'une ancienne famille, qui était fière, mais sans insolence; généreuse, mais sans affabilité; elle avait plusieurs enfants, et elle prit Fanny pour veiller sur eux et en avoir soin.

— Jeune fille, faites en sorte d'obéir à mes ordres au sujet de mes enfants, dit madame Hungerford, et vous n'aurez pas à vous plaindre de la manière dont vous serez traitée dans ma maison. Mon désir est que chacun y soit heureux, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Vous avez reçu, je le vois, une éducation supérieure à votre condition actuelle, et j'espère que vous justifierez la bonne opinion que j'ai de vous.

Fanny, bien qu'intimidée par la hauteur des manières de madame Hungerford, répondit en laissant voir qu'elle avait en elle-même une confiance ferme, quoique modeste; ce qui ne déplut pas à sa maîtresse.

Patty, elle aussi, entra en condition presque à la même époque. Sa maîtresse était une dame Crumpe très riche, d'un certain âge, souvent malade et de mauvaise humeur, qui avouait avoir besoin, pour son service, du meilleur caractère que l'on pût trouver. Elle demeurait à quelques milles de Monmouth où elle avait de nombreux parents. Mais à cause de son grand âge et de ses infirmités, elle vivait très retirée.

Frank était le seul membre de la famille qui ne fût pas placé. Il résolut de s'adresser à un M. Bartow, attorney d'un excellent caractère. Charmé de la simplicité et de la générosité que Frank avait montrées dans une querelle avec les Bottesworth, M. Barlow avait promis de lui rendre service, si jamais l'occasion s'en présentait. Or, en ce moment, M. Barlow avait besoin d'un clerc. Comme il connaissait les capacités de Frank et qu'il était sûr de sa probité, il consentit à le prendre dans son étude. Frank avait eu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

autrefois des préjugés contre les attorneys, il avait cru qu'ils ne pouvaient pas être honnêtes. Mais il fut convaincu de son erreur, quand il eut vécu quelque temps avec M. Barlow. Ce gentleman n'employait jamais les moyens de chicane, et cherchait toujours à détourner des procès ceux qui le consultaient. Au lieu d'envenimer les querelles, il mettait son bonheur et son orgueil à les apaiser. On disait de M. Barlow qu'il avait perdu plus de procès dans son cabinet, et moins devant les tribunaux qu'aucun autre attorney d'Angleterre. Sa réputation était si grande qu'il était consulté plutôt comme conseil que comme attorney. Avec un tel maître, Frank avait un brillant avenir devant lui, et il se promit de n'épargner aucun effort pour mériter l'estime et la bienveillance de M. Barlow.

Cependant James Frankland réussissait à merveille auprès de M. Cleghorn, le mercier. Les clients s'accordaient à dire que le magasin n'avait jamais été mieux tenu que depuis qu'il avait pris ce jeune homme à son service. Les livres étaient mis à jour avec la plus grande exactitude, les comptes très proprement écrits. Georges se donnait avec tant d'ardeur à ses fonctions, que son maître craignit qu'il ne tombât malade, par suite d'une vie si occupée, à laquelle il n'était pas accoutumé.

— Sortez, James, pendant ces belles soirées, disait M. Cleghorn. Promenez-vous dans la campagne, et, de temps en temps, prenez le frais. Ne croyez pas que je veuille vous clouer au comptoir. Voyez, il fait une soirée aussi belle que vous pouvez le désirer; prenez votre chapeau et sortez. Je veillerai au magasin jusqu'à votre retour. C'est un bien rude maître, à mon avis, que celui qui ne manifeste pas sa satisfaction, quand il est bien servi, et ce ne sera jamais moi, je l'espère. Les bons serviteurs font les bons maîtres; et les bons maîtres font les bons serviteurs. Non pas que je veuille dire, James, que vous êtes un domestique. C'est seulement une manière de parler, qui rend bien et mal ma pensée à votre égard.

En présence du monde, M. Cleghorn n'était pas disposé à être indulgent. Il n'était pas égoïste; mais il avait une haute idée de la subordination. Il s'était élevé lui-même lentement, et il pensait que tout homme qui se livre au commerce, doit connaître le pénible aussi bien que l'agréable. Il trouvait que son nouveau commis supportait bien la peine, et dès lors il voulut lui donner quelque agrément.

James, qui aimait beaucoup son frère Frank, alla le prendre; tous deux ensemble, ils se rendirent chez madame Hungerford pour prier Fanny de les accompagner dans leur promenade. Ils l'avaient vue rarement depuis qu'elle avait quitté la maison de leur père pour se placer à Monmouth. Leur désappointement fut grand quand madame Hungerford leur répondit que Fanny n'était pas à la maison, et qu'elle était sortie avec les enfants. On ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

savait pas de quel côté elle s'était dirigée, et il y avait peu d'espoir qu'on pût la rencontrer.

Ils prirent une allée ombragée qui conduit de Monmouth à la campagne. Il était tard quand ils songèrent au retour; mais, après plusieurs semaines de retraite, l'air frais, la verdure, le doux parfum des haies en fleurs leur faisaient éprouver de suaves émotions, qui leur semblaient toutes nouvelles.

— Ceux qui voient ces choses tous les jours, dit James, y font à peine attention. Je me souviens que je ne les remarquais pas beaucoup quand j'étais à la ferme. Ainsi les biens, comme mon père le disait, sont également répartis dans le monde. Nous, qui travaillons si rudement le long du jour, dans un appartement fermé, nous éprouvons plus de plaisir à nous promener un jour sur cent que ceux qui peuvent le faire du matin jusqu'au soir.

Les réflexions philosophiques de James furent interrompues par l'arrivée joyeuse d'une troupe d'enfants qui, derrière eux, franchirent une barrière donnant dans l'allée où Frank et lui se promenaient. Les enfants avaient d'énormes bouquets de chèvre-feuille, d'églantines et de bluets. Ils les donnaient à une jeune fille qui les surveillait et lui demandaient si elle voulait tenir leurs fleurs pendant qu'ils franchiraient la barrière. James et Frank vinrent offrir leurs services pour aider les enfants, et alors ils reconnurent dans la jeune fille qui prenait les fleurs, leur sœur Fanny.

— Ma chère Fanny ! dit Frank, quel bonheur ! il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue. Nous avons été te chercher chez madame Hungerford, et nous avons été forcés de nous promener une demi-heure sans toi. Mais l'autre demi-heure nous dédommagera. J'ai bien des choses à te dire. Quel chemin prenez-vous pour vous rendre à la maison ? Prenons le plus long, je t'en prie. Voici mon bras. Quelle belle soirée !

— C'est un bien beau soir, dit Fanny avec hésitation; mais j'espère que celui de demain sera tout aussi beau. Je demanderai à ma maîtresse la permission de me promener demain avec vous. Pour aujourd'hui, je ne puis rester avec vous parce que j'ai les enfants, et j'ai promis de ne me promener avec personne quand ils sont avec moi.

— Mais ton frère ? dit Frank, un peu chagrin de ce refus.

— J'ai promis de ne me promener avec personne, et certainement tu es quelqu'un. Allons, bonsoir, bonne nuit, dit Fanny, s'efforçant d'adoucir sa tristesse par un sourire.

— Mais, quel mal puis-je faire aux enfants en me promenant avec vous? dit Frank en la retenant par le bras.

— Je ne connais que les ordres de ma maîtresse; et tu sais, mon cher Frank, que, pendant que je suis chez elle, je dois lui obéir.

— Oui, Frank, elle doit lui obéir, dit James.

Frank laissa aller sa sœur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Tu as raison, ma chère Fanny, dit-il, et j'avais tort. Ainsi, bonsoir, bonne nuit. Seulement, rappelle-toi de demander pour demain soir la permission de te promener avec nous. J'ai reçu une lettre de notre père et de notre frère Georges, et j'ai besoin de te la montrer. Attends cinq minutes, je vais te la lire, Fanny.

Fanny, malgré son désir de connaître la lettre de son père, ne voulut pas attendre et se hâta de s'éloigner avec les enfants commis à sa garde, disant qu'elle devait tenir exactement la promesse qu'elle avait faite à sa maîtresse. Frank la suivit et lui remit la lettre. — Tu es une bonne fille, et tu mérites toutes les belles choses que notre père dit de toi dans sa lettre. Prends-la; ta maîtresse ne peut te défendre de recevoir une lettre de notre père.

Les enfants interrompirent souvent Fanny, pendant qu'elle lisait la lettre de son père.

— Donnez-moi, je vous prie, cette rose qui est trop haute, disait l'un ; coupez, je vous prie, cette grande branche de chèvre-feuille, disait l'autre. — Fanny, disait le plus jeune, retournons à la maison par le communal, afin que je puisse voir les vers luisants. Maman dit que c'est si beau, et pendant que nous les regarderons, vous pourrez vous asseoir sur une pierre ou sur un banc et lire en paix votre lettre.

Fanny, qui était toujours disposée à accorder aux enfants ce que sa maîtresse n'avait pas défendu, accéda à cette demande. Quand ils furent sur le communal, le petit Gustave, (c'était le nom du plus jeune, lui trouva un joli siège). Elle s'assit pour lire sa lettre, pendant que les enfants couraient à la recherche des vers luisants.

Fanny lut la lettre de son père au moins trois fois. Bien des gens qui aiment leur père autant qu'elle aimait le sien, et qui ont un père aussi digne d'être aimé, croient faire assez en lisant une fois les lettres qu'ils en reçoivent.

« Mes chers enfants,

» Je trouve bien triste d'être séparé de vous; mais de loin ou de près, je suis toujours sûr que vous vous conduisez bien. C'est pour moi une grande consolation, c'est la seule qui convienne à mon âge. Je me réjouis grandement de voir que Frank a su mériter une si bonne place chez cet excellent M. Barlow. Il ne hait plus les attorneys, maintenant. A la vérité, j'ai la confiance qu'il ne hait personne, pas même son plus grand ennemi. Dieu merci, mes enfants n'ont pas été élevés dans des sentiments de vengeance ou de haine. Ils ne se battent pas entre eux, comme j'ai appris que font les enfants du pauvre Bettesworth pour un peu d'argent. Mieux vaut ne manger que de l'herbe et avoir l'amour des siens, que se nourrir de beafteack en se haïssant réciproquement. Je n'avais pas besoin de vous écrire ces réflexions; mais les vieillards aiment à parler. Mon rhumatisme, cependant, m'empêche

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'être aussi parleur que je le voudrais. Il m'a bien fait souffrir, et je l'attribue au grand froid que j'ai éprouvé le jour où j'attendis si longtemps le squire Folingsby, n'étant que très légèrement vêtu. Mais j'espère bientôt être guéri et capable de reprendre mon travail dans notre petite ferme, en compagnie de votre cher frère Georges. Pauvre garçon! il a beaucoup à faire, et il travaille tant que je crains qu'il ne succombe. En ce moment il est aux champs; je le vois de la fenêtre plantant les épinards, et la terre est bien dure. Il en a fait un grand carré; mais je voudrais de tout mon cœur qu'il ne travaillât pas si rudement.

» Je désire, mon cher James et mon cher Frank, que vous ne restiez pas enfermés trop longtemps dans votre magasin ou votre étude. Je crains pour vous la privation d'air. Souhaitez le bonjour pour moi à mes bonnes filles. Si Fanny n'était pas aussi prudente, je craindrais pour elle, surtout au milieu de la belle société de madame Hungerford. Etre demoiselle de compagnie dans une telle maison est une dangereuse place. Mais, ma Fanny, j'en suis sûr, suivra les exemples et les préceptes de sa mère. On m'a dit que madame Crumpe, la maîtresse de Patty est — je pense que cela est dû à son grand âge et à ses infirmités — d'une humeur difficile; mais ma Patty a un caractère si accommodant que je défie qui que ce soit de vivre avec elle sans l'aimer. Ma main est fatiguée d'écrire, il est vrai que j'ai écrit de la main gauche, car mon bras droit est enchaîné par le rhumatisme, et je n'ai plus James pour tenir ma correspondance. Dieu vous bénisse et vous conserve, mes chers enfants! Avec de tels sujets de consolation, je n'ai pas à me plaindre. Je ne changerais pas l'un de vous pour toute la fortune des Bettesworth. Ecrivez-moi bientôt,

» Votre tout affectueux père,

» B. FRANKLAND.

— Regardez, regardez ces vers luisants! crièrent les enfants en entourant Fanny, comme elle finissait de lire sa lettre. En voici une quantité. Ils brillent sur la terre comme autant de petites étoiles.

Pendant que les enfants regardaient ce spectacle avec admiration et délices, leur attention fut tout à coup détournée des vers-luisants par le son d'un concert. Ils regardèrent autour d'eux et virent que le bruit venait du balcon d'une maison peu éloignée.

— Oh! laissez-nous aller près de ce balcon, dirent les enfants, nous voulons écouter cette musique. En ce moment, un violon et une clarinette se firent entendre.

— Laissez-nous approcher, répétèrent les enfants, unissant leurs faibles efforts pour entraîner Fanny vers le balcon.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mes chéris, il se fait tard, dit-elle ; il nous faut au plus vite rentrer à la maison ; c'est quelque soirée, vous le voyez. Les invités se pressent à la porte et aux fenêtres ; si nous approchons, je crains que quelqu'un vous aborde et que votre maman ne soit pas satisfaite.

Les enfants se turent, se regardèrent l'un l'autre, et parurent disposés à obéir ; mais en ce moment une timbale se fit entendre, et le petit Gustave, le plus jeune des enfants, ne put résister au désir d'entendre et de voir de plus près. Il quitta Fanny et courut vers la maison, en criant :

— Je veux voir ! il faut que je voie !

Fanny fut obligée de le poursuivre à travers la foule. Il alla droit à un jeune officier. Celui-ci le prit dans ses bras en disant : — Voilà un charmant petit enfant ! Il a la tournure d'un futur soldat. Voyons, il verra la caisse et battra dessus ; que quelqu'un dise le contraire !

En même temps, l'officier mena Gustave au balcon. Fanny, très inquiète, le pria de ne pas retenir l'enfant commis à ses soins. Sa maîtresse, disait-elle, lui ferait des reproches pour avoir désobéi à ses ordres.

Elle fut interrompue par la voix aigre d'une femme qui venait à la rencontre de l'enseigne. Malgré le changement survenu dans sa toilette, elle reconnut Sally Bettesworth ; Jilting Jessy était derrière elle.

— Fanny Frankland, je crois ! Quel bruit elle fait pour rien ! cria Saulcy-Sally. Modérez-vous, et observez les distances, jeune fille. Qui se soucie que votre maîtresse soit mécontente ou non ? Elle ne s'en va pas ? je la ferai bien partir ! Va-t-elle demander raison à l'enseigne Bloomington ?

Un éclat de rire moqueur termina ce discours et quelques personnes de la société firent chorus. Mais quelques autres gentlemen intéressés par la contenance modeste de Fanny, et la voyant regarder le balcon avec des larmes dans les yeux, crièrent assez haut pour être entendus ! C'est une honte, Bloomington, rendez-lui l'enfant ; il ne faut pas lui faire perdre sa place.

Bloomington aurait cédé ; mais Saulcy-Sally lui cria d'un ton de menace : — Je ne vous parlerai plus, Bloomington, si vous le faites. Une belle chose, vraiment, pour un homme, pour un soldat, de céder à une servante ! à une fille insolente ! Qui se soucie d'elle et de sa place !

— Moi, moi ! s'écria le petit Gustave en se débarrassant des bras de l'enseigne. Je me soucie d'elle. Elle n'est pas une fille impertinente ; je ne veux plus voir la timbale, je veux me rendre tout de suite à la maison !

— En vain Sally essaya de l'arrêter. L'enfant descendit rapidement l'escalier et s'éloigna avec Fanny, avec tout l'orgueil d'un héros qui a conscience d'avoir vaincu ses passions par la générosité de son cœur. Le petit Gustave fut jusqu'au bout un généreux enfant. La première chose qu'il fit, quand il fut à la maison, ce fut de raconter à sa mère les évènements de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

soirée. Madame Hungerford fut contente de son fils et lui dit : — Je ne puis vous mieux récompenser, mon cher enfant, qu'en récompensant cette bonne jeune fille. La fidélité avec laquelle elle a rempli mes ordres, la place dans mon estime au-dessus du rang où elle est née. Désormais elle prendra dans ma maison une position à laquelle ses habitudes de vérité, de politesse et de bon sens lui donnent des droits.

Depuis ce moment, Fanny, d'après les ordres de madame Hungerford, assista régulièrement aux leçons que les enfants recevaient de plusieurs maîtres. Madame Hungerford l'engagea à profiter de cette occasion pour apprendre tout ce qui est nécessaire à une gouvernante de jeunes filles. — Quand vous parlez, votre langage en général est bon et correct; et nous n'aurons pas beaucoup de peine, dit cette dame, tout à la fois fière et généreuse, à former vos manières, à développer vos talents. Je vous le dois en partie, pour les soins que vous avez pris de mes enfants, et je suis heureuse de récompenser mon fils Gustave d'une manière qui lui fera certainement le plus grand plaisir.

— Maman, pourrait-elle aller quelquefois se promener avec ses frères? dit le petit garçon, car je suis sûr qu'elle les aime autant que j'aime mes sœurs.

Madame Hungerford permit à Fanny de se promener une heure tous les matins, pendant que les enfants étaient avec le maître de danse. Souvent ses frères, James et Frank, avaient cette heure de liberté, de sorte qu'ils eurent le plaisir de faire ensemble d'agréables promenades. Combien il leur était doux d'avoir été élevés dès leur âge le plus tendre à s'aimer les uns les autres ! Cette amitié était le plus grand de leurs plaisirs.

Pauvre Patty ! Elle regrettait bien de ne pouvoir participer à ces promenades; mais elle était si utile, si agréable, si nécessaire à sa maîtresse infirme, qu'elle ne pouvait sortir de la maison. — Où est Patty? Pourquoi Patty ne le fait-elle pas? — étaient les continuelles questions de madame Crumpe, toutes les fois qu'elle était absente. Patty avait sur les bras toutes les affaires de la maison, parce que personne ne faisait aussi bien que Patty. Madame Crumpe trouvait que personne autre que Patty ne pouvait l'habiller, ne pouvait faire son lit; s'il était fait par d'autres, elle ne pouvait dormir. Personne ne savait préparer du consommé, du bouillon, du petit-lait qu'elle pût prendre, autre que Patty. Personne ne savait faire un bouillon, un rôti, ou du pain grillé comme Patty. En conséquence, elle devait tout faire. Le repassage des bonnets de madame Crumpe, qui avaient des bordures de dentelles délicatement plissées, tomba à sa charge, parce que, une fois que la blanchisseuse était malade, Patty en plissa un qui fut trouvé charmant. La dame ne voulut plus en porter aucun qui n'eût passé par ses mains. Madame Crumpe changeait de bonnet trois fois par jour et ne mettait jamais deux fois le même.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce travail du lavage, du repassage, du plissage, du rôti, du pain grillé, du consommé, du petit-lait, ce n'était pas assez. Madame Crumpe se mit dans la tête qu'elle ne pouvait manger de beurre, s'il n'avait été fait par Patty. Mais ce qu'il y eut de plus pénible, c'est que Patty ne passa plus une nuit sans être éveillée, pour voir pourquoi le chien aboyait ou pourquoi le chat miaulait. Lorsqu'elle se rendormait, au point du jour, sa maîtresse, dans la chambre de laquelle elle couchait, l'appelait : — Patty, Patty, il y a bien du bruit dans le poulailler.

— Madame, ce sont les coqs qui chantent.

— Eh bien ! levez-vous et les empêchez de chanter ainsi.

— Mais, Madame, je ne le puis pas.

— Oh ! si, vous le pourrez, si vous y allez voir. Levez-vous et chassez-les, mon enfant, ou je ne pourrai dormir de la nuit.

Cette dame ne fit jamais attention que Patty dormait peu. Ce n'est pas qu'elle fût méchante ; mais ses infirmités la rendaient hargneuse. De plus elle avait si bien l'habitude d'être flattée par ses parents et ses domestiques, qui attendaient d'elle un riche héritage, qu'elle se regardait comme une idole destinée à être adorée et encensée par tous ceux qui l'approchaient. Voyant que tout ce qui l'entourait ne cherchait qu'à la satisfaire, elle devint foncièrement égoïste. Elle s'habitua si bien à voir les autres la servir, du matin au soir, et du soir au matin, du commencement au bout de l'année, qu'elle finit par considérer cela comme le cours ordinaire des choses. Elle oublia de penser aux besoins et au bien être de ces créatures qui, d'après elle, n'étaient au monde que pour son usage personnel, ne vivaient que pour lui rendre service.

De temps en temps, sa sensibilité s'éveillait à la vue des fatigues et des complaisances de Patty. Alors, elle disait : — Bien, bien, je la récompenserai sur mon testament ; je m'en souviendrai sur mon testament !

D'autres fois, elle se persuadait que Patty, comme les autres, se laissait gouverner par des considérations d'intérêt et elle se disait que l'espoir de ce legs rendrait Patty son esclave pour la vie. Elle se méprenait grandement.

Un matin, Patty entra dans la chambre de sa maîtresse avec un visage tellement bouleversé et si différent de ce qu'il était les autres jours, que sa maîtresse si peu accoutumée à s'apercevoir des souffrances des autres, le remarqua.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, mon enfant ? dit-elle.

— Oh ! de mauvaises nouvelles, Madame, dit Patty en se détournant pour cacher ses larmes.

— Mais quoi donc, mon enfant ? Ne pouvez-vous me dire ce que c'est ? Quoi ! auriez-vous brûlé mon plus beau bonnet en le repassant ?

— Oh ! pire, pire, Madame !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Pire! qu'est-ce qui peut-être pire?

— Mon frère, Madame, mon frère Georges est malade, très malade de la fièvre. On désespère de sa vie. Voici une lettre de mon père, Madame!

— Mon Dieu! puis-je la lire sans lunettes? ou plutôt ai-je besoin de la lire, puisque vous me dites ce qu'elle contient? comme cette enfant crie! ajouta madame Crumpe, en se soulevant sur son coussin et regardant Patty avec étonnement et curiosité. Donnez-moi mon bonnet, enfant, et essuyez vos yeux, car vos pleurs ne guériront pas votre frère.

Patty essuya ses yeux. — Non, les pleurs ne le guériront pas, dit-elle. Mais...

— Mais où est mon bonnet? je ne le vois pas sur la table.

— Non, Madame. Marthe va l'apporter dans une minute ou deux; elle le plisse.

— Alors, Madame, je dois vous laisser.

— Je ne le voulais pas plissé par Marthe; allez et faites-le vous-même.

— Mais, Madame, dit Patty, qui, à la grande surprise de sa maîtresse, n'obéit pas à ses ordres, j'espère que vous serez assez bonne pour me permettre d'aller voir aujourd'hui mon pauvre frère. Mes frères et ma sœur sont près de lui; il veut me voir et ils m'ont envoyé un cheval.

— Il ne s'agit pas de ce qu'ils ont envoyé; vous n'irez pas, je ne puis me passer de vous. Si vous voulez me servir, servez-moi. Si vous voulez soigner votre frère, soignez-le, et laissez-moi.

— Eh bien! Madame, je dois vous laisser, car je ne dois voir en ce moment que mon frère. Dieu veuille que je n'arrive pas trop tard!

— Quoi! vous me laissez! vous me laissez, malgré mes ordres! Retenez-le bien, vous ne repasserez pas cette porte, si vous partez! s'écria madame Crumpe, que cette résistance inattendue à ses ordres mettait dans un état d'exaspération plus grande que d'habitude. Elle se souleva sur son lit; sa face était toute rouge; elle s'écria :

— Laissez-moi maintenant et vous me laisserez pour toujours; souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

— Alors, Madame, je dois vous laisser pour toujours, dit Patty en se dirigeant vers la porte. Je vous souhaite la santé et le bonheur, et je suis fâchée de rompre si brusquement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Cette fille est sotte, dit madame Crumpe. Après ceci, vous ne pouvez espérer que je me souvienne de vous dans mon testament.

— Non, Madame, je n'espère rien de tel, dit Patty, qui avait la main sur le bouton de la porte.

— Alors, dit madame Crumpe, peut-être cette considération vous fera-t-elle rester avec moi. Je vous dis que je ne vous ai pas oubliée dans mon testament. Considérez cela, mon enfant, avant de tourner le bouton de la serrure. Considérez cela, et ne cherchez pas à me désobliger.

— Oh! Madame, considérez mon pauvre frère. Je suis fâchée de vous désobliger; mais je ne puis voir que mon pauvre frère, dit Patty, et la clef tourna dans la serrure.

— Quoi ! votre frère est-il riche? Qu'attendez-vous donc sur la terre de ce frère, pour agir ainsi envers moi? dit madame Crumpe.

Patty resta quelques minutes muette de surprise, puis elle répondit :

— Je n'attends rien de lui, Madame; il est aussi pauvre que moi, et je ne l'en aime pas moins.

Avant que madame Crumpe eût compris ces dernières paroles, Patty avait quitté la chambre. Sa maîtresse s'assit sur son lit, dans la même attitude, et pendant longtemps fixa les yeux sur la place où Patty s'était tenue. C'est à peine si elle pouvait revenir de sa surprise. Une foule de sombres pensées lui traversaient l'esprit.

— Si j'étais mourante et pauvre, qui viendrait me voir? Pas un des parents que j'ai dans le monde ne voudrait approcher de moi. Pas un être sur la terre ne m'aime comme cette pauvre fille aime son frère, qui est aussi pauvre qu'elle.

Ses réflexions furent interrompues par le bruit du galop d'un cheval. C'était Patty qui passait sous ses fenêtres. Madame Crumpe essaya de dormir. Au bout d'une demi-heure, elle tira violemment la sonnette, sortit sa bourse de sa poche, compta vingt belles guinées, et donna des ordres pour qu'un cheval fut sellé tout de suite et que son intendant courût après Patty pour lui offrir toute cette somme, si elle voulait revenir.

— Commencez par une guinée et ajoutez jusqu'à ce qu'elle consente, dit madame Crumpe. Je veux la voir revenir, quand ce ne serait que pour me convaincre qu'on peut la gagner avec de l'argent, tout comme les autres.

L'intendant, qui avait compté la somme dans sa main, pensa que c'était bien de l'argent pour un caprice. Il n'avait jamais vu auparavant sa maîtresse jeter l'argent par les fenêtres. Mais il était inutile de faire des observations ; l'ordre était positif et il dut obéir.

Il revint au bout de deux heures, et madame Crumpe revit son or avec surprise. L'intendant dit qu'il n'avait pu engager Patty, même à regarder l'argent. Madame Crumpe tomba dans une violente colère, et, comme pro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bablement nos lecteurs n'ont aucune sympathie pour cette irritation, nous vous garderons bien d'en faire le tableau.

III. — LA MORT DE GEORGES

Quand Patty arriva à un demi-mille du cottage de son père, elle rencontra Anna, la fidèle servante qui n'avait jamais abandonné la famille dans son malheur. Toute la matinée, elle avait guetté sur la route, pour voir si Patty arrivait. Quand elle la vit, elle ne put parler. Patty fut si effrayée de ce silence, qu'elle n'osa lui adresser la moindre question. Elle mit son cheval au pas et elles marchèrent quelque temps sans rien dire.

— N'auriez-vous pas pu venir plus tôt, Mademoiselle? dit Anna, faisant un effort sur elle-même pour rompre le silence. Il ne parle que de vous voir.

— Il vit alors ! s'écria Patty. Et elle mit son cheval au galop. Elle fut bientôt à la porte. James et Frank l'attendaient. Ils l'aidèrent à descendre de cheval. Puis, voyant qu'elle tremblait si fort qu'elle n'avait pas la force de se soutenir, ils voulurent lui faire prendre un peu d'air et de repos. Mais elle se précipita dans la chambre où son frère était alité. Il ne s'aperçut pas de son entrée, car il avait perdu connaissance. Fanny lui soutenait la tête. Elle fit un signe de la main à Patty qui vint sur la pointe des pieds à côté du lit.

— Il dort? dit-elle tout bas.

— Il ne dort pas, mais... Il revient à lui et il sera bien content de te voir, et mon père aussi.

— Où est mon père? dit Patty. Je ne le vois pas. Fanny le lui montra à l'autre bout de la chambre ; il était à genoux et en prière. Les volets étaient à demi fermés, et elle ne pouvait voir que quelques rayons qui se jouaient sur sa tête grise. Il se releva, s'approcha de Patty, lui prit les mains d'un air résigné, et lui dit :

— Mon enfant, il est perdu ! que la volonté de Dieu soit faite !

— Oh ! il y a de l'espoir, il y a encore de l'espoir ! dit Patty. Voyez ! les couleurs reviennent sur ses joues, ses yeux s'ouvrent. Oh ! Ceorges, cher Georges, cher frère ! Voici ta sœur Patty ; ne reconnais-tu plus Patty?

— Patty !... oui. Pourquoi ne vient-elle pas? j'irais la trouver, si je pouvais, murmura le malade, sans savoir ce qu'il disait. Elle n'est pas encore venue? Envoie un autre cheval, Frank. Quoi ! il n'y a que six milles. Six milles en trois heures, c'est... combien peut-on faire de milles à l'heure? est-ce deux milles? Ne la pressez pas... Ne lui dites pas que je suis malade, ni à mon père... Ne le laissez pas entrer, ni James, ni Frank, ni Patty, ni Fanny, ni personne... On est trop bon pour moi. Je voulais bien voir la pauvre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Patty avant de mourir. Mais ne l'effrayez pas. Je guérirai, dites-le lui... Je serai guéri avant qu'elle soit arrivée.

Après avoir ainsi battu la campagne pendant quelque temps, il referma les yeux et tomba dans un profond abattement. Il resta longtemps dans cet état. A la fin, ses sœurs, qui le veillaient, entendirent frapper à la porte. C'étaient Frank et James. Ils venaient de chercher un prêtre que Georges avait demandé avant son délire. Le prêtre vint, il amenait un bon médecin qui se trouvait par hasard chez lui et qui voulut le suivre. Aussitôt que le médecin eût vu le jeune homme et qu'il lui eût tâté le pouls, il constata l'inexpérience de l'apothicaire à qui l'on avait eu d'abord recours. Cet apothicaire s'était mépris sur la maladie de Georges et l'avait traité tout de travers. Il avait une fièvre putride, et on l'avait saigné plusieurs fois. Le médecin dit qu'il l'aurait sauvé s'il l'eût vu deux jours plus tôt. Maintenant, il était sans espoir. Il essaya cependant tout ce qui était possible.

Sur le soir, la maladie parut prendre une tournure favorable. Georges revint à lui, il reconnut son père, ses frères et sa sœur Fanny. Il leur parla avec sa tendresse habituelle. Tous se tenaient auprès de son lit. Il demanda si la pauvre Patty était venue. Quand il la vit, il la remercia de tout son cœur; mais il ne se souvint pas de ce qu'il voulait lui dire de particulier.

— J'ai voulu vous voir tous ensemble pour vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi depuis que je suis né, et pour prendre congé de vous, pour vous dire adieu avant de mourir. Je sens que je meurs. Oh! ne pleurez pas ainsi, mon père; oh! mon père me fait pitié; mais, il lui reste James et Frank.

En voyant l'affliction de son père, malgré les efforts du bon vieillard pour se contenir, Georges n'y put tenir. Il mit sa main sur son front, comme s'il craignait d'être encore dans le délire.

— Laissez-moi voir notre bon père, maintenant que je le puis, dit-il. Il leur prit les mains à tous, et les pressa sur ses lèvres. Il porta son regard sur son père, et dit : Vous me comprenez, il ne faut pas qu'il soit dans le besoin, tant que vous pourrez travailler pour lui et le consoler. Si je ne dois pas vous revoir dans ce monde, adieu! Dites à mon père de me donner sa bénédiction.

— Que Dieu vous bénisse, mon fils! Que Dieu vous bénisse, mon cher fils! Dieu ne refusera pas de bénir un fils si bon! dit le père à demi mort, en mettant sa main sur le front de Georges, qui portait déjà le froid et l'empreinte de la mort.

— Quelle consolation que d'avoir la bénédiction de son père, dit Georges! Puissiez-vous l'avoir quand vous serez où j'en suis !

— Il y aura longtemps que je ne serai plus de ce monde, je l'espère, dit le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

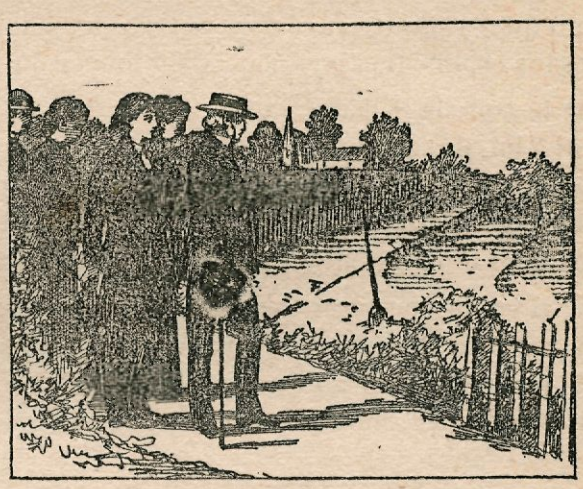
pauvre vieillard en sortant de la chambre. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Laissez entrer le prêtre.

Le prêtre resta quelque temps avec Georges. Quand il revint vers la famille, ils virent à son regard que tout était fini.

Ce fut un silence solennel.

— Prenez courage, dit le prêtre. Jamais homme n'a quitté le monde avec une conscience plus nette, ni avec plus d'espoir dans la vie future. Consolez-vous. Hélas! en ce moment la langue humaine est impuissante à vous consoler.

La famille s'occupa des funérailles. Elles se firent le dimanche avant l'office du matin. Aussitôt que Georges eut été déposé dans la terre, son père, ses frères et ses sœurs quittèrent le cimetière pour ne pas rencontrer la foule qui se rendait à l'église. En revenant à la maison, ils passèrent près du champ que Georges cultivait; ils virent ses semailles commencées et sa bêche encore plantée en terre, telle qu'il l'avait laissée la dernière fois qu'il y était venu. Toute la famille s'arrêta quelques instants devant ce champ, puis ils rentrèrent. Ils restèrent quelques jours avec le pauvre père.



La famille s'arrêta devant ce champ.

Un soir qu'ils se promenaient tous ensemble dans les champs, la pluie commença à tomber, et James pressa son père de rentrer de peur que l'humidité ne réveillât son rhumatisme. Ils étaient à quelque distance du cottage, et Frank qui croyait connaître un chemin plus court, les fit passer par une nouvelle route qui malheureusement les égara. Ils arrivèrent sans s'y attendre en vue de leur ancienne ferme et de la nouvelle maison, bâtie par M. Bettesworth le nouveau fermier.

— Oh! mon cher père, s'écria Frank, que j'ai regret de vous avoir fait prendre ce chemin! retournons sur nos pas.

— Non, mon fils, pourquoi retourner? reprit le père avec douceur. Nous pouvons passer par ces champs, et près de cette maison, je crois, sans nuire au voisin.

Comme ils arrivaient près de la maison, ils s'arrêtèrent au portail pour la regarder.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Voici une belle maison, dit-il, mais je n'envie pas aux autres leur belle demeure ; j'ai ce qui vaut mieux : de bons enfants !

Justement, au moment où il prononçait ces mots, la porte de M. Bettesworth s'ouvrit, et trois ou quatre hommes parurent sur le seuil se querellant et se battant. On entendait distinctement les voix de Bullging Bob et de Wild Will.

— Nous n'avons rien à faire ici, dit le vieux Frankland à ses enfants. Allons-nous-en.

Les combattants se suivaient de près, et se rapprochaient rapidement du portail.

— Fermez le portail, vous qui êtes dehors, qui que vous soyez ! Fermez le portail ! ou vous aurez affaire à moi ! criait Bullging Bob qui venait le dernier.

Wild Will était entêté ; il ouvrit le portail d'un coup de pied ; mais il glissa et tomba. Son frère arriva sur lui, le saisit au collet en criant : Rends-moi les bank-notes, gredin ! elles sont à moi, je les aurai malgré toi.

— Elles sont à moi, et je les garderai malgré toi, répondit Will qui était ivre.

— Ah ! quel spectacle ! des frères qui se battent ! oh ! séparons-les, séparons-les ! arrêtez ! pour l'amour du ciel ! criait le vieux Frankland.

Frank et James les séparèrent, bien qu'ils continuassent encore à s'injurier grossièrement. Leur père arriva sur ces entrefaites, il joignait les mains et pleurait amèrement.

— Oh ! honte ! honte à ma vieillesse ! s'écriait-il. Ne peuvent-ils tous les deux me laisser finir en paix mes derniers jours ! Ah ! voisin Frankland, vous êtes beaucoup mieux partagé ! Mon cœur se brise ! ces enfants causeront la ruine et la mort de leur père !

Les enfants interrompirent leur père pour dire la manière dont il les traitait. Ils s'étaient disputés entre eux et avec leur père pour de l'argent. Le père les accusait de folle prodigalité, et eux lui reprochaient une sordide avarice. M. Frankland, fort ému à cette scène, les engagea à rentrer chez eux et à ne pas se donner ainsi en spectacle, surtout maintenant qu'ils appartenaient à la classe des gentlemen. Leurs passions étaient trop vives et trop brutales pour céder cet appel adressé à leur amour-propre. Leur élévation au rang des gentlemen ne leur avait donné ni les principes ni les manières, qui ne s'acquièrent que par l'éducation. Voyant qu'il n'y avait rien à obtenir, M. Frankland se retira et reprit le chemin de son paisible cottage.

— Mes enfants, dit-il à sa famille, en s'asseyant devant la table pour le frugal repas du soir ; nous sommes pauvres, mais heureux les uns avec les autres. N'avais-je pas raison de dire que je n'enviais pas au voisin Bettesworth sa belle maison ? Malgré mes malheurs, j'ai de bons enfants. C'est une bénédiction que je ne changerais pas pour tous les trésors du monde. Que Dieu vous conserve tous en bonne santé !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il soupira et ajouta : — Il est triste de penser à un bon fils qui est mort; mais il est plus triste encore de penser à un mauvais fils vivant. C'est un malheur que je n'ai pas connu.

Mais, mes chers enfants, continua-t-il, cette vie oisive que nous menons ne peut pas toujours durer. Vous êtes trop pauvres pour ne rien faire, et tant mieux pour vous. Demain vous retournerez chacun à votre travail.

— Mais, père, dirent-ils tous ensemble, qui de nous demeurera avec vous?

— Aucun de vous, mes chers enfants. Vous êtes tous bien placés, et je ne veux pas vous enlever à vos maîtres.

Patty représenta qu'elle avait les meilleures raisons pour rester avec son père; madame Crumpe refuserait certainement de la reprendre à son service après ce qui s'était passé. Mais Frankland ne voulut rien entendre. Il refusa d'une manière absolue de garder aucun de ses enfants.

Frank lui dit :

— Comment pourrez-vous faire valoir seul cette ferme? Il vous faut garder James ou moi, mon père. Vous pourriez encore être atteint de rhumatismes.

Après quelques instants de silence, Frankland répondit :

— La pauvre Anna me soignera, si je tombe malade. Je peux encore lui payer ses modestes gages. Je ne veux pas être à charge à mes enfants. Quant à la ferme, je la laisserai, dit le vieillard en souriant. Je ne pourrais la faire valoir avec des rhumatismes aux bras. Mon propriétaire, le fermier Hewitt est un homme bon et qui m'aime beaucoup. Il me donnera tout le temps nécessaire pour payer mon loyer. Bien plus, il dit qu'il ne veut rien et que je puis rester dans sa maison; mais je ne l'entends pas ainsi.

— Mais, que ferez-vous donc, cher père? dirent les fils.

— Le prêtre qui était ici m'a indiqué une maison qui ne me coûtera rien, ni à lui non plus, et j'y serai près de vous, mes enfants.

— Mais, père, interrompit Frank, je vois, d'après votre ton, qu'il y a quelque chose qui ne vous agrée pas dans cette maison.

— C'est vrai, dit le vieux Frankland; mais c'est la faute de ma fierté ou plutôt d'un préjugé difficile à surmonter à mon âge. Il est certain qu'il me sourit peu d'entrer dans un hospice.

— Un hospice! s'écrièrent tous les enfants avec horreur. Oh! mon père, vous n'irez pas, non vous n'irez pas dans un hospice!

Cet amour-propre qui donne au paysan anglais une si profonde aversion pour les maisons de charité, produit d'heureux effets dans les mœurs et dans les familles, même quand il dépasse les bornes. Partout, il est respectable et doit être respecté.

Vivement émus à la pensée que leur père allait entrer dans un hospice, les enfants de Frankland s'offrirent à se cotiser pour payer, sur ce qu'ils pour-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

raient gagner, le loyer de la ferme. Mais Frankland savait que si toutes leurs ressources recevaient cet emploi, ils se trouveraient eux-mêmes dans la gêne. Il leur dit, les larmes aux yeux :

— Mes chers enfants, je vous remercie de votre bon cœur; mais je ne puis accepter. Puisque je ne suis plus capable de suffire à mon entretien, je ne veux pas, par une fierté déplacée, causer votre ruine. Je ne veux pas être à charge à mes pauvres enfants. Je préfère vivre de la charité publique, plutôt que d'accepter les libéralités de quelque personne riche, opulente. Ma résolution est prise, et rien ne pourra la faire changer. Je veux entrer à l'hospice de Monmouth. Mes enfants, écoutez-moi avec patience, je vais entrer à l'hospice de Monmouth pour un an. Pendant ce temps, je ne veux voir aucun de vous, à moins que je ne sois malade. Je vous recommande bien de ne pas chercher à me voir d'un an à compter de ce jour. Si alors vous pouvez me nourrir sans gêne, j'accepterai volontiers le secours de votre bon cœur pour le reste de mes jours.

Ses enfants l'assurèrent qu'ils gagneraient bien avant la fin de l'année assez d'argent pour subvenir à ses besoins sans se priver eux-mêmes. Ils le prièrent de leur permettre de se charger de lui aussitôt qu'ils le pourraient. Mais il persista dans sa résolution. Il leur fit promettre solennellement de lui obéir, et même de ne pas chercher à le voir de toute l'année suivante.

Il prit alors congé d'eux de la manière la plus affectueuse, en disant :

— Je sais, mes bien chers enfants, que je vous ai toujours fortement exhortés au travail et à la bonne conduite. Dans un an d'ici, nous nous retrouverons, et j'espère que notre réunion sera aussi joyeuse que cette séparation est triste.

Ses enfants, après bien des difficultés, obtinrent de l'accompagner à sa nouvelle demeure.

Les hospices de Monmouth sont bien supérieurs aux autres établissements de ce genre. Ils sont remarquables par la propreté et la commodité des petites loges formant une rangée de jolis cottages. Derrière chacune de ces loges est un jardin planté de groseillers et de légumes utiles. Les vieillards les cultivent eux-mêmes. L'intérieur est disposé convenablement, et chaque pensionnaire a tout ce dont il peut avoir besoin. Ainsi il n'y a pas d'occasion de dispute au sujet de l'usage de certaines choses. Ce qui arrive si souvent dans les établissements de charité moins bien dirigés. Les pauvres gens qui vivent en commun sont nécessairement exposés aux querelles.

— Vous voyez, mes enfants, dit le vieux Frankland en montrant la vaisselle d'étain qui brillait sur une tablette fort propre au-dessus de la cheminée dans sa petite cuisine; vous voyez qu'il ne manque rien ici. Je ne suis pas bien à plaindre.

Ses enfants restèrent silencieux et abattus quand ils le virent se revêtir de l'uniforme de l'hospice. Avant de le quitter, ils convinrent de revenir tous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans un an et d'apporter ce qu'ils auraient gagné pendant l'année. Ils avaient l'espoir que leurs efforts réunis pourraient procurer une somme suffisante pour rendre leur père à l'indépendance. Dans cet espoir, ils se séparèrent et retournèrent chacun chez leur maître.

IV. — MADAME CRUMPE

Patty se présenta chez madame Crumpe pour retirer ses vêtements qu'elle y avait laissés, et ses gages qui lui étaient dus pour plusieurs mois de service. Après ce qui s'était passé, elle ne pouvait espérer que madame Crumpe voulût la garder, et on lui avait parlé à Monmouth d'une autre place qui lui convenait à tous égards.

La première personne qu'elle rencontra en arrivant fut Marthe, qui, avec un visage hypocrite, lui dit : — Mauvaises nouvelles ! mauvaises nouvelles, miss Patty ! La colère de notre dame, occasionnée par votre départ, lui a porté un rude coup. Cette nuit, elle a eu une attaque de paralysie et elle peut à peine parler depuis.

— Ne le prenez pas si à cœur, il n'y a pas de votre faute, chère Patty, dit Betty, la servante, qui aimait beaucoup la jeune fille. Vous ne pouviez pas vous dispenser d'aller voir votre frère. Notre maîtresse a eu une autre attaque, il y a seize mois ; vous n'étiez pas encore à la maison, et elle aurait eu la dernière que vous fussiez restée ou partie.

Elles furent interrompues par un violent coup de sonnette de madame Crumpe. Elles étaient dans un appartement tout proche du sien. Comme elle entendait parler plus fort qu'à l'ordinaire, elle voulut savoir ce que c'était. Patty entendit Marthe répondre en ouvrant la porte : — Ce n'est que Patty Frankland, Madame, qui vient chercher ses effets et ses gages.

— Elle est bien fâchée d'apprendre que vous avez été si mal, très fâchée, Madame, dit Betty s'avançant vers la porte.

— Dites-lui d'entrer, dit madame Crumpe plus distinctement qu'elle ne l'avait jamais fait depuis sa maladie.

— Quoi ! vous avez du chagrin à cause de moi, mon enfant ? dit madame Crumpe fixant les yeux sur Patty.

Celle-ci ne répondit pas ; mais il était facile de voir qu'elle était émue.

— Oui, je vois que vous me plaignez, dit sa maîtresse, et je vous plains aussi, ajouta-t-elle, en étendant la main et prenant la robe noire de Patty. Vous aurez une plus belle étoffe, quand vous prendrez le deuil pour moi. Mais je sais que ce n'est pas à quoi vous pensez. Aussi je vous estime plus que tous les autres ensemble. Restez avec moi ; restez avec moi pour me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

soigner ; vous me soignez à mon gré; vous ne pouvez me laisser, dans l'état ou je me trouve, quand je vous prie de rester.

Patty ne pouvait refuser sans inhumanité. Elle resta auprès de madame Crumpe, qui en devint si follement éprise, qu'elle pouvait à peine la perdre de vue un moment. Elle ne voulait prendre sa nourriture ou ses médecines que de la main de Patty ; elle ne voulait parler que pour répondre aux questions de Patty. La fatigue et la retraite qu'elle était forcée de subir auraient suffi pour ébranler une constitution moins robuste que celle de Patty. Elle les supporta avec patience et douceur. Il est vrai que la conscience de remplir son devoir la soutenait dans un travail qui, autrement, aurait dépassé ses forces.

Elle eut encore bien des épreuves à supporter. Marthe était jalouse de sa faveur, et insinua souvent que certaines gens ont plus de bonheur et d'adresse que d'autres; mais que ces personnes pourraient bien un jour se trouver désappointées et échouer dans leurs espérances.

Patty allait droit son chemin, sans faire attention à ces paroles; mais elle fut bientôt forcée d'en avoir souci. Les parents de madame Crumpe apprirent de Marthe que l'état de sa maîtresse empirait d'heure en heure, et qu'elle était entièrement sous la domination d'une intrigante qui avait sur elle un tel pouvoir, que l'on ne savait ce qui en adviendrait. Les parents de madame Crumpe furent fort alarmés de ces rapports. Ils savaient qu'un testament existait en leur faveur et ils craignaient que Patty ne le fit changer à son profit. Ils étaient d'autant plus inquiets qu'un exemple analogue de l'influence acquise par une servante favorite sur sa maîtresse, venait d'être récemment signalé par les journaux. Les plus proches parents de madame Crumpe étaient deux petits-neveux. Le plus âgé était M. Josias Crumpe, négociant établi à Liverpool ; le plus jeune était l'enseigne Bloomington, dont nous avons déjà parlé. Celui-ci avait d'abord été destiné au commerce; mais il n'avait jamais voulu s'appliquer aux affaires. Il quitta enfin le comptoir où on l'avait placé, et entra dans l'armée. C'était un jeune homme paresseux et dissipé. Sa grande-tante avait tour à tour à son endroit des accès d'irritation ou de tendresse. Tantôt elle lui donnait de l'argent, tantôt elle refusait de le voir et déclarait qu'elle ne lui laisserait pas un schelling. C'était la dernière déclaration qu'elle lui avait faite ; mais l'enseigne Bloomington croyait qu'il lui serait facile de rentrer en grâce, et en conséquence, il résolut de forcer la porte qui lui était fermée. Madame Crumpe refusa positivement de le recevoir. Le lendemain il revint et renouvela ses instances ; Patty ne s'y attendait pas. Il était en compagnie de miss Sally Bettesworth, en costume d'amazone, qu'il avait dessein d'épouser.

On dit à Patty qu'une dame et un gentleman voulaient la voir dans le parloir. Elle avait à peine ouvert la bouche que Sally l'interrompit d'une voix à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faire trembler les plus intrépides. — C'est bien ! c'est admirable ! vous croyez tenir les atouts dans vos mains, madame l'intrigante ! mais je ne suis pas de celles que l'on dupe, vous le savez depuis longtemps.

— Je ne me laisse pas effrayer facilement, répliqua Patty d'un ton ferme quoique modeste. Voulez-vous m'expliquer tranquillement ce que vous me voulez ou ce que vous désirez de ma maîtresse ?

— Ce gentleman veut voir votre dame, ou comme vous l'appelez votre maîtresse. Et pour vous dire une partie du secret, ce gentleman et moi sommes la même personne, nous ne faisons qu'un ; ainsi il n'est pas étonnant que je me mêle de cette affaire, et je ne me donne jamais de peine pour rien ; de sorte qu'il vaut autant pour vous aller droit au but que de nous mécontenter. Sans autre préambule, ayez l'obligeance d'introduire ce gentleman dans la chambre de sa tante, qu'il a le droit de voir plus que tout autre. Si vous faites quelque résistance, je vous poursuivrai devant la loi, et je prends cette respectable dame (elle regardait Marthe qui venait d'entrer portant des gâteaux et du vin), je prends cette dame respectable pour témoin, si vous refusez à mon futur mari — car il doit l'être — le droit de pénétrer auprès de sa légitime et proche parente. Dites seulement que la porte est fermée et que vous ne voulez pas le laisser entrer, c'est tout ce que nous demandons, miss Patty. Dites seulement cela devant le témoin ici présent.

— En vérité, Madame, je ne dirai rien de tel, répliqua Patty, car il n'entre pas du tout dans mes intentions d'empêcher ce gentleman de voir ma maîtresse ; c'est elle qui refuse de le laisser entrer ; et je crois que s'il s'introduit de force chez elle, elle en sera très mécontente. Mais je ne m'y opposerai pas. Voilà l'escalier, la chambre de ma maîtresse est la première à droite. Seulement, Monsieur, avant que vous ne montiez, je vous prie d'être prudent, car la frayeur pourrait occasionner la mort ; la surprise ou l'effroi pourraient amener une autre attaque.

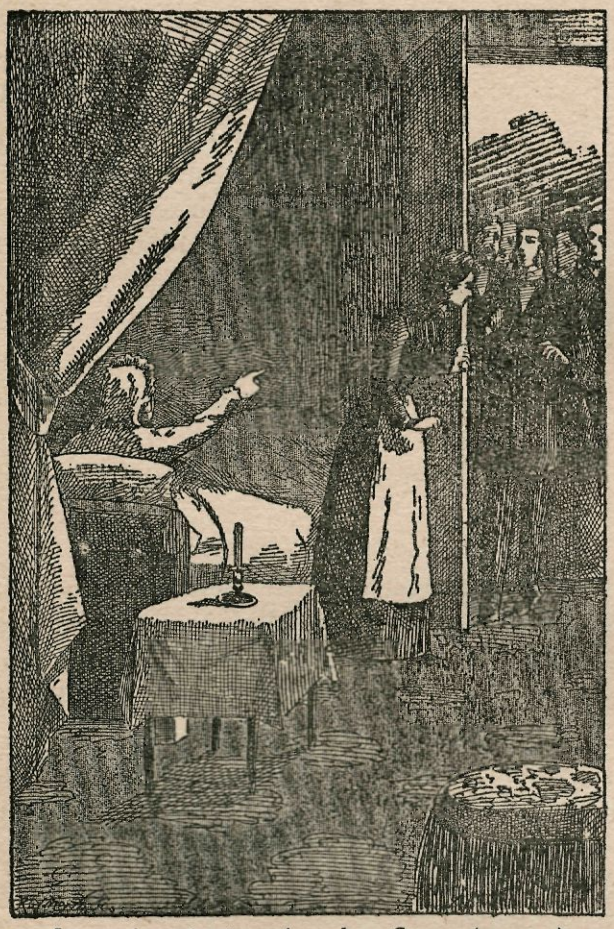
L'enseigne Bloomington et Saucy Sally se regardèrent l'un l'autre ; ils ne savaient que faire, et se retirèrent près de la fenêtre pour se consulter. En ce moment, une voiture arriva à la porte. Elle était pleine de parents de madame Crumpe qui venaient en toute hâte de Monmouth, par suite de l'alarme donnée par Marthe. M. Josias Crumpe n'était pas dans la voiture ; il n'était pas encore arrivé de Liverpool ; mais il avait écrit.

Nous devons dire que les parents qui arrivaient par cette voiture étaient tous des ennemis de l'enseigne Bloomington. Dès qu'ils l'aperçurent dans le parloir, leur indignation et leur surprise ne connurent plus de bornes. Avec toute la promptitude du préjugé, ils se dirent qu'il avait gagné Patty, et l'avait engagée à l'introduire et à leur refuser la porte. Irrités à cette idée, ils se précipitèrent hors de la voiture, passèrent devant la pauvre Patty qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se tenait dans la salle, et appelèrent Marthe, qui les introduisit dans le salon de compagnie et resta quelques minutes enfermée avec eux.

— Elle nous trompe, s'écria Saucy Sally se précipitant hors du parloir. Je vous dis de ne pas vous fier à cette Marthe, ni à personne autre que moi. Je vous disais bien que je vous ferais introduire dans cette chambre; j'ai tenu parole, et vous n'avez pas l'esprit de profiter de vos avantages. Ils vont passer avant vous, alors où serez-vous? que ferez-vous?



Le premier qui entre, cria madame Crumpe (page 135)

La sonnette de madame Crumpe sonna avec violence, et Patty se hâta de courir à sa chambre.

— Voilà un quart d'heure que je sonne, Patty. Quel est ce bruit que j'entends en bas?

— Madame, ce sont vos parents qui veulent vous voir. J'espère que vous ne refuserez pas de les recevoir; ils sont très inquiets.

— Très inquiets et très impatients de me voir morte et enterrée. Ils se soucient peu de moi. J'ai fait mon testament, dites-le leur, ils le verront à temps. Je ne veux voir aucun d'eux.

En ce moment, ils étaient tous à la porte de la chambre, se disputant à qui entrerait le premier. La grosse voix de Saucy Sally se faisait entendre, maintenant son droit d'être là comme fiancée de l'enseigne Bloomington.

— Dites-leur que le premier qui entrera dans cette chambre ne verra jamais un schelling de mon argent, cria madame Crumpe.

Patty ouvrit la porte; les héritiers firent silence à l'instant.

— Ayez l'obligeance, avant d'entrer, d'entendre ce que dit ma maîtresse. Madame, voulez-vous dire vous-même ce que vous pensez? car il m'est trop

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pénible d'être soupçonnée de vous faire parler et de vous priver de la vue de vos parents.

— Le premier d'entre eux qui entre dans cette chambre, cria madame Crumpe, élevant la voix autant qu'il lui fut possible, ne verra jamais un schelling de mon argent, et ainsi il en sera demain, après demain et les jours suivants ; je ne veux voir aucun de vous.

Personne n'osa entrer. Leur grand désir de voir comment allait la pauvre madame Crumpe s'évanouit sur le champ. Ils se rendirent, les uns dans le parloir, les autres dans le salon de compagnie ; et, s'il y eut quelque accord entre eux, ce fut pour abuser de la patience de Patty. Ils lui demandèrent de l'encre, des plumes et du papier, et chacun écrivit ce qu'il voulait dire. Leurs billets furent portés par Patty elle-même, car Marthe ne voulut pas, pour les obliger, courir le risque de perdre son legs, quoiqu'elle eût été gagnée par tous. Madame Crumpe fut obligée de lire tous ces billets, enfin elle s'écria : — Dites-leur à tous de monter, dites-le-leur de suite à tous!

Tous furent de suite dans la chambre, tous excepté Saucy Sally. L'enseigne Bloomington lui persuada qu'il valait beaucoup mieux qu'elle ne parût pas. Patty allait se retirer après les avoir introduits, mais sa maîtresse la rappela et lui dit de prendre une clef, d'ouvrir une cassette qui se trouvait dans la chambre ; elle obéit.

— Donnez-moi ce cahier qui a une couverture rouge, et qui est scellé de trois sceaux, dit madame Crumpe.

Tous les yeux se fixèrent aussitôt sur le cahier ; c'était le testament.

Elle rompit les sceaux, coupa le fil, ouvrit l'énorme cahier de parchemins ; et, sans dire un mot, le déchira en deux. Elle déchira ensuite les morceaux jusqu'à ce qu'ils fussent assez petits pour ne pas permettre de lire le moindre mot. Les spectateurs se regardaient l'un l'autre en proie à la stupéfaction.

— Ah! vous pouvez regarder tant qu'il vous plaira, s'écria madame Crumpe. Je suis encore en vie, j'ai encore tous mes sens. Mon argent est à moi, mes propriétés sont à moi, j'en ferai ce qu'il me plaira. Vous étiez tous bien partagés dans ce testament ; mais vous n'avez pas eu la patience d'attendre que je fusse enterrée. Il faut que vous veniez m'assaillir comme autant de corbeaux. Or, il n'est pas temps encore ! J'ai encore de la vie dans mon corps, et quand le moment viendra, vous ne vous en trouverez pas mieux, je vous le promets. Mon argent est à moi, mes propriétés sont à moi. Demain je ferai un testament nouveau. Bonsoir à vous tous, je vous ai dit ma pensée.

Ni les supplications les plus humbles, ni les flatteries les plus artificieuses, ni les reproches les plus amers ne purent arracher une parole de plus à madame Crumpe. Ses parents désappointés et furieux durent enfin quitter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la maison, non sans décharger leur rage sur Patty, qu'ils pensaient être la cause secrète de tout ce qui était arrivé. Après leur départ, elle se retira dans un grenier où elle pensait qu'on ne pourrait ni la voir ni l'entendre ; s'assit sur un vieux lit et fondit en larmes. Ces scènes pénibles l'avaient douloureusement impressionnée, et son cœur avait besoin de se soulager.

— Oh ! se disait-elle, comme il est bien évident que ce n'est pas la richesse qui donne le bonheur. Voici une pauvre dame qui possède beaucoup d'or et de biens, et pas un de ses parents ne l'aime et ne se soucie d'elle. Tous désirent sa fin ; ils la fatiguent, ils la poursuivent jusque sur son lit de mort. Oh ! mon pauvre frère, combien c'était différent avec vous ! Les réflexions de Patty furent interrompues par Marthe, qui vint s'asseoir sur le lit à côté d'elle, et qui, avec une tendresse hypocrite, commença à lui parler de ce qui s'était passé. Elle blâmait les parents de madame Crumpe d'avoir été trop empressés et assez imprudents pour brusquer les choses malgré la situation de la malade.

— En vérité, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de ce qui arrive ; ils l'ont bien voulu. J'ai appris que ma maîtresse a déchiré son testament pour en faire un nouveau. Certainement, miss Patty, vous y serez bien partagée, ce qui est juste du reste, et j'espère que, si vous en avez l'occasion, vous n'oublierez pas de parler en ma faveur.

Patty éprouvait un profond dégoût pour ces paroles intéressées et trompeuses ; elle répondit qu'elle n'avait pas à se mêler du testament de sa maîtresse, que celle-ci était le meilleur juge de ce qu'elle devait faire de son bien, et que, du reste, elle ne le convoitait pas.

Marthe ne s'était pas trompée en disant que Patty serait avantageusement partagée dans le testament nouveau. Le lendemain matin, madame Crumpe dit à Patty, qui lui donnait quelque médecine : — Il est de votre intérêt, mon enfant, que je passe ce jour, car si je vis encore quelques heures, vous serez la femme la plus riche de tout le comté de Monmouth. Je veux leur faire voir à tous que mon argent m'appartient, et que j'en puis faire ce qu'il me plaira. Allez à Monmouth, mon enfant, aussitôt que vous aurez repassé mon bonnet, et amenez-moi l'attorney chez lequel travaille votre frère, pour écrire mon nouveau testament. Ne dites pas un mot de ceci à mes parents, pour votre tranquillité et pour la mienne. Ces harpies vous mettraient en pièces ; mais je veux leur faire voir que je puis faire de mon bien ce que je veux. C'est la dernière satisfaction que je puisse me donner avant de mourir. Dieu le sait, mon argent m'a causé bien des soucis pendant ma vie. Mais avant de mourir...

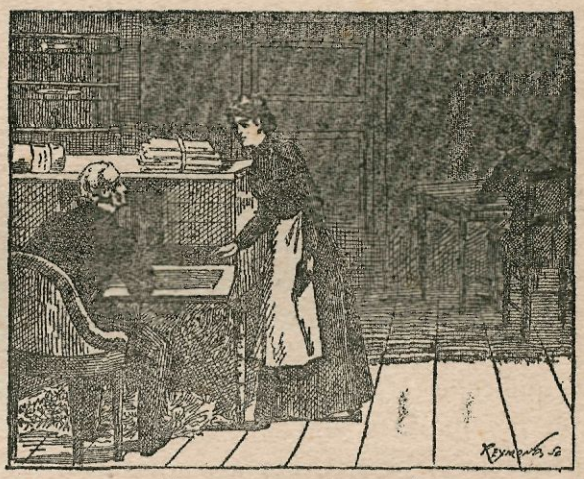
— Oh ! Madame, interrompit Patty, ne parlez pas maintenant de votre mort, car je ne vous avais jamais entendu parler si fort, ni si clairement, ni, il me semble, si longtemps. Vous pouvez vivre encore, et j'espère que vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

verrez plus d'un jour heureux, pour vous réconcilier, j'ose le dire, avec vos parents, qui, j'en suis sûre, désirent leur pardon et sont certainement bien affligés de vous avoir offensée.

— Cette fille est folle ! s'écria madame Crumpe. Quoi, enfant, vous ne me comprenez pas encore? Je vous dis aussi clairement que je le puis que je veux vous laisser toute ma fortune. Eh bien ! qu'est-ce qui vous fait pâlir?

— C'est, Madame, que je ne désire me trouver sur le chemin de personne, et que je ne voudrais pas, pour tous les avantages du monde, commettre une iniquité, comme celle de profiter de la colère où vous êtes contre vos parents, pour détourner votre fortune à mon profit. Je puis vivre, comme j'ai déjà vécu, sans fortune; mais je ne pourrais vivre sans une bonne opinion de moi-même, sans l'approbation de mon père, de mes frères, de ma sœur, et je perdrais tout cela si je commettais une mauvaise action. Vous le voyez, Madame, ajouta Patty, j'ai pris la liberté de vous parler franchement, et j'espère que vous ne me ferez pas du tort en voulant me faire du bien — ce qui n'empêche pas que je vous remercie de tout mon cœur de votre bienveillance à mon égard.



Il tourna la tête (page 138)

Patty détourna la tête en prononçant ces dernières paroles; elle était vivement émue.

— Vous êtes une étrange fille ! dit madame Crumpe. Je ne l'aurais pas cru, quand on me l'aurait juré. Allez chercher l'attorney, comme je vous l'ai dit. Je ferai à ma fantaisie.

Patty, en arrivant chez M. Barlow, demanda son frère Frank, qu'elle désirait consulter. Il était sorti. Alors, elle demanda à parler à M. Barlow lui-même. Elle fut introduite dans son cabinet, et elle lui exposa toute l'affaire avec le langage vrai et ingénu de la sincérité.

— En vérité, Monsieur, dit-elle, je serais bien votre obligée, si vous vouliez venir de suite chez ma maîtresse et lui parler vous-même, car elle cédera à ce que vous direz. J'espère qu'elle fera ce qui est juste pour ses parents. Je ne désire, de sa fortune, ni la totalité, ni une partie; mais seulement la juste récompense de mes services. Je leur pardonne tout leur mauvais vouloir à mon égard, car il ne vient que d'une méprise.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il y avait en ce moment dans le cabinet de M. Barlow un gentleman devant une table, qui écrivait une lettre. Patty, en entrant, le prit pour l'un des clercs. Pendant qu'elle parlait, il tourna plusieurs fois la tête et la regarda fixement. Enfin, il vint à un clerc qui feuilletait des parchemins et lui demanda qui elle était. Il s'assit de nouveau, et se remit à écrire sans dire un mot. Ce gentleman était M. Josias Crumpe, le négociant de Liverpool, le plus âgé des neveux. Il était venu à Monmouth sur la nouvelle de la situation désespérée de sa tante. M. Barlow avait dernièrement réglé un procès entre lui et un de ses parents de Monmouth; et M. Crumpe venait de signer l'acte relatif à cette affaire. Il fut frappé de la conduite désintéressée de Patty ; mais, il garda le silence, afin qu'elle ne sût pas qui il était, et se réserva de lui faire rendre justice plus tard. Il n'était pas, comme madame Crumpe les appelait, un de ces corbeaux qui volaient au-dessus d'elle, impatients de sa mort. Son travail et son industrie lui avaient créé une position indépendante et même riche. Lorsque Patty fut partie, il dit, avec le véritable esprit d'un Anglais, qu'il était aussi indépendant dans ses sentiments que dans sa fortune, et qu'il ne s'abaisserait jamais à ramper devant qui que ce soit; pas même devant sa tante. Il n'avait qu'un désir : c'est que sa tante pût vivre et jouir longtemps de ses biens. Si elle voulait lui laisser sa fortune, tant mieux, il lui en serait bien obligé; si elle ne lui laissait rien, tant pis, il ne lui aurait aucune obligation, et son humeur serait toujours égale.

Avec ces sentiments, M. Josias Crumpe n'eut pas de peine à s'abstenir d'aller voir sa tante, ou, comme il disait, d'aller lui faire la cour.

— J'ai là un assortiment de confitures des Indes occidentales, dit-il à M. Barlow. Elle me donnait jadis des confitures, quand j'étais enfant, et je ne l'ai pas oublié. Je sais qu'elle ne doit pas être fort contente de moi ; car, l'an dernier, elle m'écrivit de lui envoyer des confitures ; et, comme sa lettre ne me convenait pas, je n'ai pas obtempéré à ses ordres. En cela, je suis blâmable. Elle est infirme, et l'on doit être indulgent pour elle, malgré son caractère parfois acariâtre. Portez-lui ces confitures ; mais souvenez-vous de ne les lui offrir que quand elle aura fini son testament. Je ne veux pas avoir l'air de mendier son héritage; je n'en ai pas besoin, grâce à Dieu et à mon travail.

M. Barlow se disposa à aller chez madame Crumpe. Comme elle avait des terres à donner, trois témoins étaient nécessaires. Patty dit qu'elle connaissait deux domestiques qui savaient écrire ; mais, il en fallait un troisième, et M. Barlow fit appeler un de ses clercs. Frank était sorti, ce fut le premier clerc qui vint; il se nommait M. Masson ; c'était un grand ami de Frank et un jeune homme d'un bon caractère. Il n'avait pas vu Patty ; mais son frère lui en avait parlé. La façon dont elle agissait au sujet de la fortune de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

madame Crumpe le charma, et il se dit : — J'aimerais mieux l'avoir pour femme sans un penny que toute autre avec une grande fortune.

Quand Patty eut introduit M. Barlow et son clerc dans la chambre de sa maîtresse, celle-ci lui dit :

— Ne vous en allez pas, mon enfant, tenez-vous là au pied de mon lit, et dites-moi franchement votre pensée. M. Barlow connaît la loi et il vous dira qu'en dépit de tous mes parents, je puis laisser ma fortune à qui je voudrai. Ainsi ne craignez pas; tous leurs efforts ne vous empêcheront pas d'être heureuse.

— Non, Madame, interrompit Patty, ce n'est pas la crainte qui m'a fait vous dire ce que je vous ai dit ce matin, et ce n'est pas la crainte qui me fait persévérer dans les mêmes sentiments. Je ne voudrais pas faire une action que je jugerais mauvaise, quand même personne sur la terre ne devrait le savoir. Mais puisque vous voulez que je vous dise ce que je désire réellement : j'ai un père qui est dans une grande détresse, et je voudrais que vous me laissassiez cinquante livres pour lui.

— Avec de tels principes et de tels sentiments, dit M. Barlow, vous êtes plus heureuse que si vous aviez dix mille livres par an.

Le testament se fit, et le secret le plus profond fut gardé sur son contenu. Patty ne put savoir quelles en étaient les dispositions. Contre toute attente, madame Crumpe vécut quelques mois encore, et Patty la soigna avec le plus grand dévouement. Quoique ses longues habitudes d'égoïsme l'eussent rendue en général indifférente aux souffrances de ses domestiques, elle faisait une exception pour Patty et lui disait souvent :

— Mon enfant, ma conscience me reproche de vous garder prisonnière pendant les plus beaux jours de votre vie, dans la chambre d'un malade. Allez vous promener avec votre sœur et vos frères toutes les fois qu'ils viendront vous chercher.

V. — CHEZ MADAME HUNGERFORD

A son retour chez madame Hungerford, après la mort de son père, Fanny fut reçue par ses maîtres avec la plus grande bonté; les enfants l'accueillirent avec joie; ils l'aimaient beaucoup, quoiqu'elle ne leur passât rien qui fût contraire aux désirs de leur mère.

Madame Hungerford n'avait pas oublié l'incident de la musique. Un matin, elle dit à son fils :

— Gustave, votre curiosité pour la cymbale et la clarinette sera satisfaite. Votre cousin Philip vient passer ici quelques jours, et il est très lié avec le colonel du régiment qui est en garnison à Monmouth. Il lui demandera de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous donner la musique quelque jour. Nous la mettrons au bout du jardin; et vous, vos frères et vos sœurs, vous dînerez dans le pavillon avec Fanny, qui, en cette occasion surtout, mérite d'avoir part à vos amusements.

Le cousin Philip, dont parlait madame Hungerford, n'était autre que le propriétaire du vieux Frankland, M. Folingsby. Il accéda aisément au désir de sa tante, étant grand ami des divertissements et des plaisirs.

Parmi les personnes qui vinrent dîner à la maison ce jour-là, était une dame aveugle, madame Cheviott, qui prit la liberté d'amener avec elle une personne vivant depuis quelque temps en sa compagnie. Cette personne était Jessy Bettesworth, ou, comme elle se faisait appeler depuis peu, miss Jessy Bettesworth. Depuis que son père avait hérité de la fortune du capitaine Bettesworth, sa mère n'avait rien épargné pour la pousser dans le monde. Elle ne doutait pas que sa beauté, qu'une élégante toilette mettait en évidence, ne charmât quelque riche gentleman ou même quelque lord. Jessy n'eut pas de peine à suivre les conseils de sa mère, et la vanité lui fit perdre la tête. Mais malgré tous ses efforts, ni elle, ni sa sœur, qui suivait la même voie, ne réussirent à la marier.

Pour mettre sa fille sur le chemin de la fortune, madame Bettesworth se décida à la placer dans quelque grande maison comme demoiselle de compagnie. La gouvernante de madame Cheviott était très proche parente des Bettesworth. Ce fut à elle que madame Bettesworth s'adressa. La gouvernante, effrayée des antécédents de Jessy, se souciait peu de se charger d'elle, et de la présenter à madame Cheviott dont les principes étaient rigides; mais, sur les instances de madame Bettesworth, et dans l'espoir que Jessy pourrait bien tourner; elle crut faire acte de bonne parente en introduisant Jessy dans cette famille; et Jessy se trouva heureuse de vivre en compagnie de la dame aveugle.

Le premier jour qu'elle passa auprès de madame Cheviott, elle s'aperçut que cette dame était fort sensible à la flatterie. Elle en tira si bien parti, qu'elle lui imposa toutes ses volontés et qu'elle lui inspira une grande confiance en son jugement et en sa prudence.

On en était là, quand Jessy, accompagna pour la première fois, madame Cheviott chez madame Hungerford. Madame Cheviott, étant aveugle, prenait peu de part aux divertissements; mais, elle aimait beaucoup la musique, et l'une des filles de madame Hungerford était assez bonne musicienne. Ce soir-là on fit chanter la petite fille, et Jessy s'écria :

— Oh ! Madame, que vous seriez heureuse d'entendre tous les jours de la musique !

— Si elle veut venir tous les jours, quand ma sœur prend sa leçon, elle pourra jouir de ce plaisir, dit le petit Gustave. Je vais courir le demander à maman. Et il ajouta à voix basse :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Si j'étais aveugle, je voudrais qu'on eût pitié de moi.

Madame Hungerford, qui était bonne autant que polie, l'invita à venir aussi souvent que cela lui ferait plaisir. La pauvre aveugle fut charmée de l'invitation et vint régulièrement chaque matin au moment de la leçon; Jessy Bettesworth l'accompagnait chaque fois, pour la conduire et lui servir de guide.

Fanny était jolie; elle avait fait impression sur M. Folingsby qui ne sut pas maîtriser ses sentiments et les maintenir dans les limites de la réserve et des convenances. Elle le prit d'abord sur le ton de la plaisanterie, mais jamais elle ne répondit à des avances qui l'auraient entraînée hors du droit chemin.

Un jour, M. Folingsby lui laissa un album en la priant de l'examiner. Il était rempli de très belles gravures, entre les feuillets se trouvaient des bank-notes; et dans une lettre qui l'accompagnait il priait Fanny d'accepter le tout.

Celle-ci prit aussitôt la résolution de le rendre à M. Folingsby. Elle se mit à écrire une lettre de refus. Miss Jessy Bettesworth entra à ce moment avec madame Cheviott et le maître de musique. Fanny approcha un fauteuil pour la dame aveugle. Pendant qu'elle remplissait ce devoir, Jessy s'approcha de la table et se mit à feuilleter l'album. Elle compta vingt et une bank-notes, et, s'adressant à Fanny tout occupée de la dame aveugle et des enfants :

— Philip Folingsby vous a-t-il donné ce livre? dit-elle d'un ton railleur.

— Il l'a seulement laissé ici, dit Fanny un peu embarrassée, et je vais le lui faire remettre.

— Oh! remettez-le-lui, dit Jessy en jetant le livre, d'où les bank-notes s'échappèrent et tombèrent sur le plancher. Madame Cheviott, il est bien dommage que vous soyez aveugle, vous verriez un joli livre. Mais madame Hungerford n'est pas aveugle, j'espère.

Madame Hungerford entra en ce moment. Jessy avait un air de malin triomphe. Fanny était couverte de confusion, mais gardait la tranquillité de l'innocence. Les enfants se réunirent autour d'elle. L'aveugle, madame Cheviott, s'écria :

Qu'est-ce donc? Personne ne me dira ce qui se passe? Jessy, que disiez-vous donc?

— Madame, je parlais d'un livre très précieux, tel que je n'en ai jamais vu, un livre plein de bank-notes, laissé par M. Folingsby à Fanny, à ce qu'elle prétend; un livre qu'elle veut lui remettre, et que je viens de laisser tomber. Les bank-notes sont toutes sur le plancher.

— Ramassez-les, Gustave, dit madame Hungerford. Ce que je sais de Fanny me porte à croire qu'elle est incapable de mentir. Depuis qu'elle est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

entrée ici, je ne l'ai jamais vue s'écarter de la vérité. Aussi, je croirai tout ce qu'elle dira.

— Oh ! oui, maman, crièrent tous les enfants, d'une commune voix, vous le pouvez.

— Venez avec moi, Fanny, dit madame Hungerford ; il est inutile que votre explication soit publique, quoique je la présume satisfaisante.

Fanny fut bien heureuse d'échapper aux regards malins et jaloux de Jessy, et éprouva un sentiment de vive reconnaissance pour madame Hungerford. Mais, quand vint le moment de l'expliquer, elle se trouva dans un grand embarras. Elle craignait une brouille entre M. Folingsby et sa tante ; elle ne savait comment se justifier sans l'accuser.

— Pourquoi cette rougeur et ce silence ? dit madame Hungerford, après quelques instants d'attente. N'êtes-vous pas assurée de ma justice et de ma protection ? J'aime beaucoup mon neveu ; mais je vous ai beaucoup d'obligation pour la manière dont vous agissez à l'égard de mes enfants. Dites-moi, avez-vous à vous plaindre du jeune M. Folingsby ?

— Oh ! Madame, dit Fanny, merci mille fois pour votre bonté ! Je n'ai à me plaindre de personne, et je ne voudrais pas vous mettre en désaccord avec votre neveu. Il vaudrait mieux, je pense, quitter votre maison, et c'est, continua la pauvre fille en sanglotant, ce que je suis résolue à faire.

— Non, Fanny, ne sortez pas d'ici, sans me donner l'explication de ce qui s'est passé ce matin. Si vous partiez ainsi, votre réputation serait à la merci de la malignité de Jessy Bettesworth.

— Dieu m'en garde ! dit Fanny avec un regard d'indicible terreur. Madame, je vous prie, ayez la bonté de remettre cet album et ces bank-notes à M. Folingsby. Vous voudrez bien aussi lui remettre cette lettre que j'écrivais quand Jessy Bettesworth est entrée.

La lettre de Fanny était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je vous rends le livre que vous m'avez laissé ! Tout ce qu'il contient ne me fera jamais dévier de mon devoir. J'espère donc, Monsieur, que vous voudrez bien ne plus m'entretenir du même sujet. Considérez, Monsieur, que je suis une pauvre fille sans protection. Si vous continuez, je serai obligée de quitter la maison de madame Hungerford, qui est ma seule amie. Où trouverai-je une amie aussi bonne ! Mon pauvre vieux père est à l'hospice, et il doit y rester jusqu'à ce que ses enfants soient assez riches pour le nourrir. Ne pensez pas que je vous dise cela pour vous demander quelque chose. Je n'accepterai rien, quoique vous puissiez m'offrir, tant que vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

persisterez dans vos desseins. Je vous en prie, Monsieur, ayez un peu de pitié de moi, et n'outragez pas celle qui ne peut vous être unie.

» Je suis, Monsieur, votre humble servante,

» Fanny FRANKLAND. »

M. Folingsby fut surpris et confondu quand sa tante lui remit l'album et les bank-notes avec la lettre. Madame Hungerford lui dit comment l'album avait été vu par Jessy Bettesworth et à quels soupçons il exposait la réputation de Fanny.

— Elle craint, dit-elle, de vous brouiller avec moi, et je ne puis obtenir d'elle aucune explication. Je suis persuadée qu'elle en sortira à son honneur.

— Alors, vous n'avez pas lu cette lettre? ainsi, elle a agi sans vous consulter; c'est une honnête fille, s'écria M. Folingsby, et quoique vous puissiez penser de moi, je suis prêt à vous faire voir ce qu'elle a écrit. Cela suffira pour montrer combien je suis à blâmer, et combien elle mérite la confiance que vous avez en elle.

Vous n'avez pas lu cette lettre?

Tout en parlant, M. Folingsby tira le cordon de la sonnette et demanda ses chevaux. Je veux retourner immédiatement à Londres, ajouta-t-il. Ainsi Fanny n'aura pas besoin de quitter votre maison pour m'éviter. Quant aux bank-notes, gardez-les, chère tante. Elle dit que son père est dans une grande détresse. Peut-être, maintenant que je suis revenu à la raison, elle ne dédaignera pas mon secours. Donnez-lui cet argent quand vous le jugerez à propos. Je ne puis faire un meilleur usage de cent guinées, et je désire n'en faire jamais un plus mauvais.

M. Folingsby partit aussitôt pour Londres, et sa tante pensa qu'il avait en quelque sorte expié sa faute par sa candeur et sa générosité.

Miss Jessy Bettesworth attendit tout ce temps avec méchanceté et impatience, pour connaître le résultat de l'explication. Elle fut bien péniblement surprise et désappointée, quand madame Hungerford rentra, de l'entendre parler dans les termes les plus avantageux de Fanny.

— Oh! maman, disait le petit Gustave en battant des mains, je suis content que vous la trouviez si bonne, parce que nous tous nous pensons de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même, et que j'aurais eu bien du chagrin si elle était partie en disgrâce.

— Il n'y a pas à craindre cela, mon ami, dit madame Hungerford. Elle restera dans ma maison tant qu'elle le voudra. Je ne donne et ne retire ma protection que pour de bonnes raisons.

Miss Jessy Bettesworth se mordit les lèvres. Son visage, qui était si beau, se trouva tout altéré. L'envie et la malice la défiguraient; et, quand elle partit avec madame Cheviott, son air humilié contrastait avec la figure triomphante qu'elle avait à son arrivée.

Après le départ de Jessy et de madame Cheviott, une des petites filles s'écria :

— Je n'aime pas cette miss Jessy Bettesworth. Elle m'a demandé si je ne voudrais pas voir partir cette Fanny qui m'empêchait de manger une pêche qui n'était pas mûre; et moi je suis contente que Fanny ne s'en aille pas.

Il y avait dans la salle une autre personne qui se trouva également satisfaite. C'était M. Regnolds, le maître de dessin. La modestie et la prudence de Fanny avaient attiré son attention. C'était un homme d'un excellent caractère, et ses talents, joints à son activité, lui assuraient une existence honorable et indépendante.

Madame Hungerford n'était pas égoïste. Elle se réjouit de voir que M. Regnolds songeait à épouser Fanny, malgré le chagrin qu'elle aurait de se séparer d'une personne si utile à sa famille. Elle s'était attachée à Fanny, depuis près de deux ans, qu'elle était à son service.

Vers cette époque, une parente éloignée de madame Hungerford laissa à chacun de ses cinq enfants un legs de dix livres. Gustave, malgré le désir qu'il avait d'acheter une montre, proposa le premier de donner son héritage à Fanny; ses frères et ses sœurs applaudirent à cette idée, et madame Hungerford y ajouta cinquante guinées. Je destinais cet argent, dit-elle, à l'achat d'une glace pour mon salon de compagnie; mais, il sera bien mieux employé en servant à récompenser une personne qui a été si utile à mes enfants.

Fanny se trouvait alors en possession de deux cents guinées; cent lui avaient été données par M. Folingsby, cinquante par madame Hungerford, et cinquante par les enfants. Sa joie et sa gratitude furent extrêmes. Elle savait qu'avec cet argent elle pouvait soulager son père : c'était le premier désir de son cœur, et M. Regnolds l'y encourageait fortement.

— Allons trouver de suite votre père, lui disait-il. Je veux être présent quand vous lui donnerez cet argent.

— Vous y serez, disait Fanny; mais d'abord je dois consulter mes frères et ma sœur; nous sommes convenus d'y aller tous ensemble. Le premier jour du mois prochain est la fête de mon père, et, en ce jour, nous devons tous nous rencontrer à l'hospice. Quel beau jour ce sera !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

VI. — M. CLEGHORN ET L'AMIRAL TIPSEY

Pendant les dix-huit mois qu'il avait passés chez M. Cleghorn, le mercier, Frank ne lui avait jamais donné le moindre sujet de plainte. Il avai toujours pris les intérêts de son maître, comme les siens propres et mérité toute sa confiance. Il n'était pas cependant toujours facile de vivre avec M. Cleghorn; car il craignait d'être flatté, et en même temps ne pouvait souffrir la contradiction. James fut sur le point de perdre ses bonnes grâces dans les circonstances suivantes :

Un soir, à la nuit tombante, James allait fermer le magasin, quand un homme au regard étrange, très gros, et avec de grandes poches à son habit, entra subitement. Il appuya ses épaules contre le comptoir, se plaça en face de James et le regarda fixement sans mot dire. James fit glisser dans le tiroir quelques pièces de monnaie qui se trouvaient sur le comptoir. L'étranger sourit, comme pour lui montrer que cette précaution ne lui avait pas échappé. Il y avait dans son aspect un mélange de bouffonnerie et d'originalité; mais l'originalité semblait affectée, la bouffonnerie naturelle.

— Que demandez-vous, Monsieur? dit James.

— Un verre d'eau-de-vie et votre maître.

— Mon maître n'est pas à la maison, Monsieur, et nous n'avons pas d'eau-de-vie; vous en trouverez, je crois, dans une maison au milieu de la rue.

— Je crois que je sais mieux que vous où trouver de l'eau-de-vie, et de meilleure eau-de-vie que vous n'en avez jamais goûtée; ou le diable s'en mêlerait, répliqua l'étranger. Je n'ai pas besoin de votre eau-de-vie, je ne vous l'ai demandée que pour vous éprouver. Ainsi vous ne savez pas qui je suis?

— Non, Monsieur.

— Non, vous n'avez jamais entendu parler de l'amiral Tipsey! d'où sortez-vous donc? Jamais entendu parler de l'amiral Tipsey, dont le ventre est plus digne d'être connu que la Laponie! s'écria-t-il en frappant sur l'énorme abdomen qu'il vantait. Laissez-moi entrer dans ce parloir, j'y attendrai votre maître.

— Monsieur, vous ne pouvez entrer dans ce parloir, où se trouve une jeune demoiselle, la fille de M. Cleghorn, qui prépare le thé. Elle ne veut pas être dérangée, Monsieur, dit James, en fermant la porte du parloir et luttant avec l'étranger qui lui paraissait ivre ou feignait l'ivresse. C'est pourquoi il s'efforçait de l'empêcher d'entrer dans le parloir. A ce moment, M. Cleghorn entra.

— Hé! vous voilà! qu'y a-t-il de nouveau? Oh! amiral, est-ce bien vous?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dit M. Cleghorn d'un ton de familiarité qui étonna James. Laissez nous James. Vous ne connaissez pas l'amiral.

L'amiral Tipsey était un contrebandier. Il avait le commandement de deux navires de contrebande, et pour cela il s'était créé amiral, dignité que peu de gens osaient lui contester, quand il tenait à la main son bâton de chêne. Quant au nom de Tipsey, personne n'était assez injuste pour le lui refuser, car il était connu pour n'être jamais sobre durant un jour entier, du 1er janvier au 31 décembre. A la grande surprise de James, l'amiral, après avoir bu une tasse de thé, déboutonna son gilet du haut en bas, et commença à dérouler sa fausse corpulence. Autour de lui, étaient d'innombrables pièces de dentelle et de fine batiste. Quand il fut débarrassé, il était difficile de croire que ce fût le même personnage, tant il paraissait maigre et sec.

Il demanda alors de la paille propre, et commença à se bourrer de nouveau pour se donner ce qu'il appelait une grosseur passable.

— Ne vous disais-je pas, jeune homme, que j'avais sous mon gilet de quoi faire ébahir les imbéciles ! La dentelle qui est sur le plancher, pour ne rien dire de la batiste, vaut plus du double du prix que je vous en demande, Cleghorn. Bonne nuit. Je reviendrai demain régler nos affaires; mais que votre jeune homme ne ferme pas la porte comme ce soir au nez de l'amiral. Voici une cravate pour vous. Cependant, ajouta-t-il en se tournant vers James et en lui jetant une pièce de très belle batiste, il faut que je vous enrôle au service de l'amiral Tipsey.

James l'accompagna jusqu'à la porte et lui rendit la batiste malgré les prières qui lui furent faites de la garder et de la vendre pour l'amour de l'amiral.

— Ainsi, James, dit M. Cleghorn, quand le contrebandier fut parti, vous ne paraissez pas beaucoup aimer notre amiral.

Je ne sais rien de lui, sinon qu'il est contrebandier; et pour cette raison, je ne veux rien avoir à démêler avec lui.

— J'en suis fâché, dit M. Cleghorn, avec un mélange de honte et de chagrin dans son regard. Ma conscience est aussi délicate que celle de tout autre, et cependant je crois pouvoir faire des affaires avec lui, quoiqu'il soit contrebandier; et, si je ne me trompe, je gagnerai beaucoup d'argent. Je n'ai pas encore fait d'affaires avec les contrebandiers ; mais j'en vois beaucoup à Monmouth qui font fortune avec leur secours. Il y a notre voisin, M. Raikes, qui est devenu très riche. Et pourquoi vous ou moi serions-nous plus scrupuleux que les autres? Des gentlemen, oui des gentlemen, sont en relation avec eux, et pourquoi un boutiquier aurait-il plus de scrupule que des gentlemen? Parlez, il faut me dire votre opinion.

Avec tout le respect dû à son maître, James dit qu'il vaudrait mieux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'avoir point de rapport avec l'amiral Tipsey, ni avec les contrebandiers. Il fit observer que ceux qui ont l'habitude de faire un commerce illicite ou de faux serments ne peuvent être de fidèles associés. Même, en mettant à part la question de moralité, il prétendit que le métier de contrebandier était une sorte de jeu qui peut vous faire gagner une année beaucoup d'argent, et vous ruiner l'année suivante.

— Par ma foi, dit M. Cleghorn d'un ton ironique, vous parlez bien sagement pour un jeune homme de votre âge! et d'où vous vient toute cette sagesse?

— De mon père, Monsieur, qui m'a appris tout ce que je sais, et surtout à discerner ce qui est bien de ce qui est mal. J'ai eu autrefois un oncle qui s'est ruiné par ses relations avec les contrebandiers, et qui, sans mon père serait mort en prison. J'étais tout jeune à cette époque; mais je me souviens que mon père me disait au moment où mon oncle fut arrêté et où ma tante et ses enfants ne savaient que devenir : « Que ceci vous serve de leçon, mon cher James! Vous serez dans le commerce un jour; n'oubliez jamais que la probité est le meilleur moyen de réussir; un honnête négociant aura toujours l'avantage, s'il persévère jusqu'à la fin. »

— Bien, bien, n'en parlons plus, interrompit M. Cleghorn. Bonne nuit; vous pourrez finir votre sermon sur les contrebandiers à ma fille, qui paraît y prendre plus de plaisir que moi.

Le jour suivant, quand M. Cleghorn entra dans le magasin, il n'ouvrit la bouche à James que pour le trouver en faute. James supporta cette mauvaise humeur avec patience, sachant qu'il faisait bien et que son maître reviendrait avec le temps.

— Ainsi ces paquets ont tous été envoyés et les comptes ont été relevés, comme je l'avais recommandé? dit M. Cleghorn. Vous n'êtes pas en retard; je sais bien, James, que vous êtes au courant; mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit franchement votre pensée au sujet de cette opinion de votre père que la probité est le meilleur moyen de réussir? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit sans détour vos arrière-pensées, quand vous m'avez donné votre avis sur l'amiral Tipsey et les contrebandiers?

— Je n'ai pas d'arrière-pensées, Monsieur, dit James, avec un tel regard de sincérité que son maître ne put s'empêcher de le croire; je ne vois pas ce que vous entendez par des arrière-pensées. Si je consultais mon propre avantage, au lieu de ne songer qu'au vôtre, j'aurais plutôt usé de mon influence en faveur du contrebandier; car voici une lettre que j'ai reçue de lui ce matin, pour me demander mon amitié. La lettre renfermait une banknote de dix livres, que j'ai renvoyée.

M. Cleghorn fut charmé de la franchise et de la simplicité avec laquelle James parlait. Il mit immédiatement de côté toute réserve et lui dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— James, je vous demande pardon; je vois que je ne vous ai pas compris. Je suis convaincu que vous ne jouez pas double jeu dans l'avis que vous m'avez donné hier au soir; c'est l'intérêt que ma fille prenait à vos paroles qui m'a mis hors de moi. Je pensais que vous parliez plus pour elle que pour moi; mais, s'il en était ainsi, vous me le diriez franchement.

James ne pouvait comprendre comment son avis au sujet des contrebandiers pouvait avoir un rapport avec miss Cleghorn. Il attendit en silence l'explication.

— Vous ne savez pas alors, dit M. Cleghorn, que l'amiral Tipsey, comme il se nomme, peut laisser à son neveu, le jeune Raikes, plus que je ne puis laisser à ma fille. Il a la fantaisie de paraître habillé comme vous l'avez vu hier. C'est son plaisir de continuer le métier de contrebandier qui lui a si bien réussi. Mais en réalité c'est un riche gaillard, et il m'a proposé de marier ma fille à son neveu. Maintenant, je vois que vous commencez à me comprendre. Le garçon est adroit, il doit venir ici ce soir; ne montez pas ma fille contre lui. Pas un mot de plus contre les contrebandiers devant elle, je vous le demande.

— Vous serez obéi, Monsieur, dit James. Sa voix changea et il devint pâle, *circonstances qui n'échappèrent pas à l'observation de M. Cleghorn.*

Le jeune Raikes et son oncle, le riche contrebandier, firent leur visite. Miss Cleghorn montra une profonde aversion pour l'oncle et le neveu. Son père en fut très irrité, et, dans le transport de sa colère, il déclara que sa fille était d'accord avec James, que c'était un perfide gredin et qu'il quitterait la maison dans trois jours, si sa fille n'acceptait pas le mari qu'il lui avait choisi. Ce fut en vain que sa fille chercha à l'apaiser et à disculper le pauvre James, en protestant que jamais il ne lui avait dit un mot qui pût lui faire détester celui qui se présentait avec l'assentiment de son père. M. Cleghorn appliqua ses grandes idées sur l'obéissance, à sa fille et à son commis. Il les regarda tous les deux comme présomptueux et ingrats, et se dit à lui-même, en se promenant à grands pas dans sa chambre :

— Mon commis entreprend de me prêcher! je cherchais où il voulait en venir. Mais ce ne sera pas! cela ne doit pas être! Ma fille fera ce que je veux, ou je saurai pourquoi. N'ai-je pas toute ma vie travaillé pour lui amasser une fortune? et maintenant elle veut me résister? Elle obéirait, si ce coquin était hors de la maison. Il en sortira dans trois jours, si elle ne revient pas au bon sens. Mon dernier commis me prenait mon argent; je ne croyais pas que ce gredin me prendrait ma fille. Non, non, dehors, ce brigand! Un commis ose prétendre à la fille de son maître sans son consentement! quelle insolence! en quel temps nous vivons! De telles choses ne seraient pas arrivées de mon temps! je n'ai jamais pensé à la fille de mon maître! quel perfide coquin! cela s'est fait tout doucement! Je lui pardon-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nerais toute autre chose; mais cela, non ! Il sortira d'ici dans trois jours, si ma fille ne m'a pas obéi, aussi sûr que je suis en vie.

La colère transportait tellement M. Cleghorn qu'il ne voulait pas écouter James, qui lui assurait qu'il n'avait jamais aspiré un seul instant à l'honneur de devenir son gendre.

— Pouvez-vous nier que vous êtes devenu pâle, hier, quand je vous ai dit que je serais obéi ?

James ne pouvait le nier; mais il persista à assurer qu'il n'était pas un perfide, qu'il n'avait jamais cherché à détourner miss Cleghorn de l'obéissance due à son père, et qu'il ne lui avait jamais monté la tête.

— Il est facile de me le prouver en persuadant à ma fille de faire ce que je lui ordonne, répondit M. Cleghorn. Engagez-la à épouser M. Raikes et tout ira bien.

— Ainsi, vous partez ! (page 150)

— Cela n'est pas en mon pouvoir, Monsieur, répliqua James. Je n'ai pas le droit d'intervenir et je ne le veux pas. Je suis sûr que je me trahirais, si je cherchais à dire un mot à miss Cleghorn en faveur d'un autre homme. Et c'est une tâche que je ne veux pas entreprendre. Je ne le ferai pas, même quand j'aurais la plus haute idée de ce M. Raikes. A plus forte raison, ne connaissant rien de lui, je ferais une mauvaise action si je parlais en sa faveur uniquement pour vous faire plaisir. Je suis fâché, très fâché, Monsieur, que vous n'ayez pas en moi la confiance que je me flattais d'avoir méritée. Mais un jour viendra où vous me rendrez justice. Plus tôt je vous quitterai, et plus, je pense, vous serez satisfait; et, bien loin de rester trois jours chez vous, je désire y rester trois minutes seulement.

M. Cleghorn fut touché des sentiments et de l'honnête amour-propre de James.

— Faites ce que je vous ai dit, Monsieur, dit-il. Rien de plus, rien de moins. Restez trois jours; et puissiez-vous pendant ce temps amener mon insolente fille à la raison !

Ces trois jours s'écoulèrent, et le matin arriva où James dut prendre congé de son maître. La jeune demoiselle persista dans sa résolution de ne pas épouser M. Raikes, et exprima son indignation de voir l'injustice avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

laquelle James était traité. Elle offrit de quitter la maison et d'aller passer quelque temps chez une tante qui vivait dans le nord de l'Angleterre. Elle ne niait pas que James lui paraissait plus agréable que M. Raikes ; mais, elle ajoutait qu'elle ne pouvait avoir la pensée de l'épouser, parce qu'il ne lui avait jamais donné la moindre raison de soupçonner qu'il eût de l'affection pour elle.

M. Cleghorn était très agité ; cependant il fut inébranlable dans sa résolution de faire partir James. Celui-ci entra dans la chambre de son maître pour lui dire adieu.

— Ainsi, vous partez! dit M. Cleghorn. Vous avez bouclé votre portemanteau comme un imbécile. Je vais le visiter, asseyez-vous. Ainsi vous voilà sur votre départ ! oh ! c'est triste ! mais, c'est une chose contre le bon sens ! et votre honneur vous dit... c'est une chose... (M. Cleghorn prenait une prise de tabac à chaque pause, et malgré cela ne pouvait arriver à exprimer sa pensée) c'est une chose qui doit se faire ! — les larmes coulèrent de ses yeux — Voilà qui est ridicule, reprit-il. De mon temps, dans mon jeune temps, un homme se séparait de son commis aussi facilement qu'il tirait ses gants. Je suis sûr que mon maître aurait plutôt pensé à faire banqueroute qu'à pleurer en se séparant de moi ; et cependant j'étais alors aussi bon commis qu'un autre. Pas si bon que vous, cependant. Mais, il n'est plus temps de penser à vos bonnes qualités. Quand une chose doit se faire, le plus tôt n'est que le mieux. Donnez-moi la main avant de partir.

M. Cleghorn mit dans la main de James une bank-note de cinquante livres et une lettre de recommandation pour un marchand de Liverpool, et James sortit de la maison sans prendre congé de miss Cleghorn.

Son maître avait eu soin de le recommander à un excellent marchand de Liverpool, qui devait lui donner le double de ce qu'il avait gagné jusqu'alors. Mais, malgré cela, James était bien affligé de quitter Monmouth, où il laissait son père, son frère et ses sœurs.

Il se rendit à l'hôtellerie où descendait le coche de Liverpool, et où il voulait passer la nuit. Il suivait une rue qui conduit à la rivière Wye, quand il entendit le bruit d'une querelle. Il faisait clair de lune ; il vit plusieurs hommes qui se battaient dans un bateau, tout près du bord. Il s'adressa à une personne qui sortait d'un cabaret et qui paraissait étrangère à la dispute, et lui demanda ce que c'était.

— Ce ne sont que des contrebandiers qui se querellent pour le partage de leurs profits, dit le passant, qui s'éloigna promptement.

James ralentit le pas ; il entendit crier :

— A l'assassin ! au secours ! Puis tout redevint silencieux.

Quelques minutes après, il crut entendre des gémissements. Il ne put s'empêcher de courir pour porter secours à son semblable. Quand il arriva

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au bord de l'eau, les gémissements avaient cessé; il regarda tout autour de lui, et aperçut seulement des hommes dans un bateau qui se hâtaient de s'éloigner. Pendant quelque temps, il n'entendit que le bruit de leurs rames; mais, un peu après, un des hommes du bateau s'écria :

— Le voilà ! le voilà ! il est vivant ! nous n'avons pas fait son affaire ! ne va-t-il pas faire la nôtre?

Les hommes du bateau redoublèrent d'efforts pour s'éloigner, et James entendit de nouveau les gémissements, mais beaucoup plus faibles. Il chercha et trouva le blessé, qui, jeté à l'eau, avait nagé, quoique avec peine, jusqu'à la rive. Là, il s'était évanoui.

Quand il revint à lui, il pria James de le transporter au cabaret voisin, et d'envoyer chercher un chirurgien pour panser ses blessures. Le chirurgien l'examina, et dit qu'il craignait bien que le blessé n'en eût pas pour plus de vingt-quatre heures. Dès qu'il fut capable de parler d'une manière intelligible, il dit qu'il avait bu avec quelques contrebandiers qui venaient d'amener de l'eau-de-vie nouvelle, que ces hommes s'étaient querellés au sujet d'un baril d'eau-de-vie, et qu'il reconnaîtrait bien celui qui lui avait donné le coup mortel.

Les contrebandiers furent poursuivis et arrêtés. Quand ils furent amenés en présence du blessé, James reconnut parmi eux trois personnes qu'il s'attendait peu à rencontrer en cette situation. C'était Iddle Isaac, Wild Will et Bullging Bob. Le blessé jura qu'il les reconnaissait : Bullging Bob lui avait donné le coup mortel; mais Wild Will avait commencé l'attaque, et Iddle Isaac l'avait jeté dans l'eau. Ils étaient tous trois impliqués dans le crime. Mais au lieu d'exprimer quelques regrets, ils se mirent à discuter qui était le plus coupable; ils en appelèrent à James et le prièrent de vouloir bien parler en leur faveur.

Iddle Isaac le prit à part et lui dit :

— Vous avez quelque raison de ne pas aimer mes frères. Je puis vous dire un secret, c'est qu'ils sont les plus grands ennemis de votre famille. Ce sont eux qui ont mis le feu au tas de foin. Will était irrité du refus de votre sœur Fanny; il résolut, comme il me le dit, de l'enlever, et il espérait pouvoir le faire dans la confusion causée par l'incendie; mais Bob et lui se disputèrent sur l'heure à laquelle l'enlèvement devait avoir lieu; c'est ainsi que leur projet fut incomplètement réalisé. Quant à moi, je n'y ai pas mis la main, car j'étais profondément endormi dans mon lit. Ainsi, j'ai plus de droit que mes frères à votre bienveillance, et, quand on nous interrogera, j'espère que vous voudrez bien parler en faveur de mon caractère.

Wild Will, à son tour, se mit en frais d'éloquence. Dès qu'il vit que son frère Isaac avait trahi son secret, il vint à James et l'assura que l'incendie n'était dû qu'au hasard; qu'à la vérité, il avait voulu, crier au

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

feu, afin d'enlever Fanny ; mais qu'il avait été effrayé quand il avait vu ce qui était arrivé.

Pour Bullging Bob, il paya d'audace, disant qu'il avait été offensé par les Frankland et qu'il s'était vengé. Il ajouta que si la chose était encore à faire, il la ferait, que James pouvait dire de lui ce qu'il voudrait, et qu'un homme n'était pendu qu'une fois.

Ces bravades absurdes ne durèrent que tant qu'il eût autour de lui les chalands du cabaret pour admirer son esprit; mais bientôt il changea de ton. Lui et ses frères parurent devant le magistrat. Pendant qu'on faisait l'enquête, ils avaient l'espoir d'être relâchés sous caution ; ils dépêchèrent un homme à l'amiral Tipsey, dont ils se disaient les matelots, et attendirent qu'il offrît caution pour eux ; mais la caution de l'amiral Tipsey ne parut pas suffisante au magistrat.

— D'abord, je n'accepte pas de caution, dit le magistrat; et si je pouvais en recevoir, pensez-vous que j'accepterais celle de cet homme?

— Je croyais qu'il avait beaucoup d'argent, dit James à voix basse.

— Vous vous êtes mépris, Monsieur, dit le magistrat. Il est ce qu'il mérite d'être, un homme ruiné. J'ai de bonnes raisons pour le savoir. Il a pour neveu un M. Raikes, qui est joueur.

Pendant que l'oncle faisait la contrebande au péril de sa vie, le neveu, élevé à Oxford en beau gentleman, a joué tout l'argent que son oncle avait gagné. — Ainsi ces coquins ne peuvent être laissés en liberté; Tipsey ne peut en répondre.

James fut bien surpris de ce qu'il venait d'entendre, et courut chez M. Cleghorn pour le mettre au courant de ce qu'il avait appris.

Il était de bonne heure, quand il entra dans son magasin.

— Vous ne paraissez pas enchanté de me revoir, dit-il à son ancien maître; et peut-être attribuez-vous ma visite à de mauvais motifs. Mais, c'est mon affection pour vous, Monsieur, qui me détermine à vous rapporter ce que le hasard vient de m'apprendre. Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

James raconta alors ce dont il avait été témoin. Quand M. Cleghorn eût tout entendu, il remercia chaudement le jeune homme de cette marque d'amitié, et le pria de rester à Monmouth quelques jours encore.

Alarmé par ce qu'il venait d'apprendre, M. Cleghorn fit faire des recherches secrètes sur le jeune Raikes et son oncle. C'était vrai que le jeune homme s'était ruiné au jeu. Il l'avait caché à ses parents tant qu'il avait vécu loin d'eux. Il lui avait été facile de les tromper ; mais, il venait de rentrer à la maison, après avoir terminé ses études...

Le magistrat, dont les paroles avaient révélé à James cette situation, se trouvait alors avoir un fils à Oxford. Celui-ci confirma à M. Cleghorn tout ce que son père avait dit; et le mercier frémit du danger auquel il avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

exposé sa fille. Le mariage avec le jeune Raikes fut immédiatement rompu, et toute liaison avec l'amiral Tipsey et les contrebandiers brisée à jamais.

Il exprima sa reconnaissance à James de la manière la plus chaleureuse.

— Revenez vivre avec moi, lui dit-il; vous nous avez sauvés, ma fille et moi, de la ruine; vous ne serez plus mon commis, mais mon associé, et vous devez savoir qu'en votre qualité d'associé, il ne vous est pas défendu de songer à ma fille. Tout viendra à temps; je ne verrais pas ma fille de bon œil, si elle consentait à épouser mon commis; mais pour mon associé, c'est autre chose. Vous avez travaillé et vous vous êtes élevé par le travail; j'espère vous en donner la récompense, et vous donner aussi le bonheur. Il m'en coûtait beaucoup de me séparer de vous; seulement vous devez penser qu'il était nécessaire de conserver mon autorité sur ma famille. Maintenant tout est changé; je donne mon consentement et personne n'a le droit de dire un mot. Je suis d'accord avec ma fille, ça suffit. Mais il y a une chose qui froisse ma fierté, votre père...

— Oh! Monsieur, interrompit James, si vous devez dire quelque chose d'humiliant pour mon père, ne le dites pas, je vous en prie; car je ne le souffrirais pas. Il est le meilleur des pères.

— Je suis sûr qu'il a les meilleurs des enfants, et c'est la plus grande bénédiction dans ce monde. Je ne voulais rien dire d'humiliant pour lui; je ne voulais que regretter qu'il fût dans un hospice.

— Il a voulu y rester, dit James, jusqu'à ce que ses enfants fussent en état de le nourrir sans gêne. Mon frère, mes sœurs et moi nous devons nous trouver ensemble à l'hospice le premier jour du mois prochain; nous réunirons nos ressources et nous verrons ce que l'on pourra faire.

— Souvenez-vous que vous êtes mon associé, dit M. Cleghorn. Ce jour-là, je vous accompagnerai. Ma bonne volonté fait partie de la société, et ma bonne volonté se traduira autrement que par de simples paroles.

VII. — HEUR ET MALHEUR

Revenons maintenant aux Bettesworth, et racontons aussi brièvement que possible leur indolence et leurs folies, leurs querelles et leur ruine.

La fortune que leur avait laissée le capitaine Bettesworth montait à peu près à vingt mille livres. Quand ils furent en possession de cet héritage, ils crurent qu'ils n'en verraient jamais la fin. Chaque membre de la famille eut son projet extravagant et dépensa l'argent à pleines mains. Le vieux Bettesworth avait vu dans sa jeunesse la maison du squire Somebady bâtie d'une certaine façon, et il voulut en bâtir une toute semblable. C'était son idée fixe; et il ne voyait de bonheur que dans la réalisation de son caprice.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sa femme et ses fils s'opposèrent à son projet, précisément parce qu'il venait de lui. Il n'en fut que plus entêté à suivre une fois en sa vie au moins sa volonté. Il n'entendait rien à la bâtisse, et son indolence habituelle le rendait incapable de conduire des ouvriers. La maison qu'il aurait pu avoir pour quinze cents livres, lui en coûta deux mille.

Quand elle fut finie, la toiture laissait pénétrer la pluie sur plusieurs points; les plafonds et les corniches furent détériorés; de sorte que les réparations, un toit neuf, des gouttières en plomb coûtèrent quelques centaines de livres de plus. Madame Bettesworth se chargea de l'acquisition du mobilier, et Sally de trouver des défauts à tout ce que faisait sa mère. Les querelles étaient fréquentes, violentes, et dégénéraient en inimitiés. La mère voulait une glace pour une chambre, Sally voulait la placer dans une autre; la glace se brisa dans la lutte. Le blâme fut jeté sur Sally, qui, de rage, déclara qu'elle ne voulait ni ne pouvait plus vivre avec sa mère. La mère se réjouit d'être débarrassée de sa fille; et celle-ci vint vivre chez la femme d'un lieutenant du voisinage, dont elle avait fait la connaissance trois semaines auparavant. Moitié en se fâchant, moitié en flattant son père, elle lui arracha deux mille livres sur la promesse de ne plus rien demander.

Aussitôt qu'elle fut partie, Madame Bettesworth invita toutes ses connaissances à venir, selon son expression, planter la crémaillère, et donna dans sa nouvelle maison un dîner, un bal et un souper. La maison n'était qu'à moitié sèche; toute la compagnie eut froid et s'enrhuma. Le rhume de madame Bettesworth fut des plus pénibles. C'était la mode alors d'aller très légèrement vêtu, et cette dame, qui voulait se mettre à la mode, parut à l'église le dimanche suivant affublée d'une jupe et d'une robe de mousseline claire, afin de paraître aussi jeune que sa fille Jessy. Chacun se moqua d'elle, et Jessy plus que les autres. Mais la fin ne fut pas risible. Son rhume, qui n'était pas passé, redoubla de violence, et la mort s'en suivit. Elle se mit au lit le lundi et fut enterrée le dimanche suivant.

Jessy, chez qui on avait fait naître l'idée qu'elle épouserait un lord, si elle pouvait seulement en rencontrer un, vint demeurer chez madame Cheviott, l'aveugle. Suivant les recommandations de sa mère, elle chercha à prendre de bonnes manières. Comme ses sœurs, elle arracha deux mille livres à son père, sous la promesse de ne plus rien demander.

Ses frères, voyant ce que l'on gagnait à tourmenter leur père, qui donnait plutôt par faiblesse que par justice ou tendresse, l'importunèrent tellement qu'il se vit obligé de faire cesser les reproches à prix d'argent. Iddle Isaac était devenu sportsman; il lui fallut nécessairement une meute dont l'entretien coûta deux cents livres par an. Il voulut avoir des chevaux de race et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faire courir; il y perdit de grosses sommes, et fut arrêté pour dettes. Son père dut payer pour lui.

Bob et Will se mirent bientôt à penser qu'il était injuste qu'on fit tant pour Isaac et rien pour eux.

Will se jeta dans la vie de plaisirs; Bob devint amateur de combats de coqs. Leurs demandes d'argent furent de plus en plus fréquentes et déraisonnables. Ils disaient :

— Isaac dépense des milliers de livres pour des chevaux; et nous, nous n'aurions pas notre part!

Ils eurent leur part, et il ne resta plus au pauvre père que mille livres. Il dit à ses fils, les larmes aux yeux, en les leur montrant :

— Après cela, il me faudra mourir en prison!

Ils n'entendirent pas ce qu'il disait, parce qu'ils n'avaient d'attention que pour les mille livres en bank-notes, répandues sur la table. Will, autant par ruse que par audace, en saisit une partie, et Bob voulut partager le trésor. Will s'échappa de la maison, Bob le poursuivit, et ils se battirent au bout de l'avenue.

C'était le jour où Frankland et sa famille revenaient de l'enterrement du pauvre Georges. Ils furent témoins de la bataille entre les deux frères. La honte les fit se réconcilier momentanément et bientôt après ils se liguèrent contre leur père, qu'ils représentaient aux voisins comme le plus cruel et le plus avare des hommes, parce qu'il ne voulait pas se priver de ses dernières ressources pour fournir à leurs folles dépenses.

Peu après, Will lia connaissance avec des contrebandiers, dont la vie désordonnée lui sourit. Il persuada à ses frères d'abandonner la maison et de s'enrôler avec lui au service de l'amiral Tipsey. Leurs manières dès lors devinrent brutales; leurs allures, leurs pensées, leurs sentiments furent ceux des déclassés. Nous en avons vu les terribles conséquences. Dans une rixe, au sujet d'un quartaut d'eau-de-vie, la passion les emporta; ils commirent un crime et furent mis en prison pour assassinat.

Ils s'adressèrent, pour leur défense, à M. Barlow, l'attorney; malgré leurs instances, il refusa de se charger de leur cause. Quand il eut appris de James que c'étaient Will et Bob qui avaient mis le feu au tas de foin, il engagea Frank à les poursuivre pour ce fait grave.

— Quand vous ne faisiez que les soupçonner, mon cher Frank, disait-il, je ne vous ai pas conseillé de vous adresser à la loi; mais maintenant vous ne pouvez manquer de gagner le procès et d'obtenir un dédommagement proportionné à vos pertes.

— C'est impossible, mon cher Monsieur, reprit Frank, car les Bettesworth, à ce que je sais, sont ruinés.

— J'en suis fâché pour vous; mais quand même, il faut les poursuivre par

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

amour pour la justice. De pareils gens sont des fléaux pour la société ; ils ne doivent pas rester impunis.

— Ils seront probablement assez punis pour cette malheureuse rixe ; ils attendent leur jugement. Je ne puis dans leur détresse venger mes injures, ni celles de mon père. Je suis sûr qu'il serait peiné si je le faisais, car je l'ai entendu dire bien souvent : Ne foulez jamais aux pieds celui qui est tombé.

— Vous êtes un cœur bon et généreux, s'écria Barlow. Il n'est pas étonnant que vous aimiez le père qui vous a inspiré de tels sentiments. C'est bien triste qu'un tel père soit dans un hospice ! vous dites qu'il ne veut consentir à dépendre de qui que ce soit ; et qu'il ne veut accepter de secours que de ses enfants. C'est de l'orgueil ; mais un orgueil honorable et digne d'un paysan anglais ; je ne puis le blâmer. Cependant, mon cher Frank, dites à votre père qu'il doit accepter le secours de votre ami aussi bien que le vôtre. Je vous ouvre un crédit de cinq cents livres, qui sont à votre disposition. Pas de remerciements, mon garçon ; la moitié de cette somme, je vous la dois pour vos appointements de clerc ; et l'autre moitié m'est garantie par votre soin et vos succès dans les affaires. Vous serez en état de me rembourser dans un an ou deux. Je vous lie ainsi par un engagement, souvenez-vous-en ; et vous me souscrirez un billet pour la moitié de cette somme, si cela ne répugne pas à votre fierté, ni à celle de votre père.

La manière dont cette générosité était faite toucha Frank jusqu'au fond du cœur. Il cédait à l'émotion et commençait à exprimer sa gratitude, quand M. Barlow l'interrompit en disant :

— Venez ; ne perdons pas ici le temps à parler sentiment, quand nous avons à nous occuper d'affaires. Voici un travail qui doit être rapidement expédié. C'est un contrat de mariage. Devinez pour qui ?

Frank passa en revue tous les mariages projetés à Monmouth. Mais, il fut bien surpris quand il apprit que le futur était le jeune M. Folingsby. Frank se mit à écrire le contrat.

Pendant qu'ils s'occupaient ensemble à ce travail, ils furent interrompus par l'arrivée de M. Josias Crumpe. Il venait annoncer la mort de madame Crumpe et requérir M. Barlow pour l'ouverture du testament. La pauvre dame avait vécu plus longtemps qu'on ne croyait ; pendant ses longues souffrances, Patty avait supporté avec une rare patience et la plus grande douceur ses caprices et sa mauvaise humeur. Ceux qui pensaient que son unique mobile était l'intérêt, supposaient qu'elle avait usé de tout son pouvoir sur l'esprit de sa maîtresse pour son profit. Ils étaient certains qu'une grande partie de la fortune allait lui échoir. Les parents de madame Crumpe en étaient si persuadés que, quand ils se trouvèrent réunis pour entendre la lecture du testament, ils se dirent l'un à l'autre à voix basse :

— Nous ferons casser le testament, nous en appellerons à la justice.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Madame Crumpe n'avait pas ses facultés quand le testament a été fait; elle avait éprouvé deux attaques de paralysie, nous pouvons le prouver. Nous ferons casser le testament.

M. Josias Crumpe n'était pas de ce nombre. Il se tenait à l'écart, appuyé sur son bâton de chêne, et gardait le silence.

M. Barlow rompit les sceaux, ouvrit le testament et le lut à l'assistance impatiente. On fut fort étonné quand on apprit que toute la fortune était laissée à M. Josias Crumpe. La raison en était donnée en ces termes :

« M. Josias Crumpe étant le seul de mes parents qui ne m'a pas tourmentée sur mon lit de mort au sujet de mes biens, j'ai confiance qu'il pourvoiera convenablement au sort de cette excellente fille Patty Frankland, pour laquelle il connaît mes intentions. D'après ses désirs, je ne lui laisse rien qu'un legs de cinquante livres à l'usage de son père. »

M. Josias Crumpe fut le seul qui ne fut pas ému à la lecture de ces dispositions. Les autres parents éclatèrent en violents reproches, ou adressèrent d'hypocrites félicitations à l'héritier. Cependant toute pensée de faire casser le testament fut abandonnée. Toutes les formalités légales avaient été observées avec une exactitude qui ne laissait prise à aucun procès.

M. Crumpe se leva aussitôt que les murmures provoqués par le désappointement furent un peu calmés. Il compta avec son bâton les personnes présentes, et dit :

— Vous êtes dix ici? Tous, vous me détestez, mais cela ne change rien à mes projets. Je ne m'écarterai pas des principes d'un vrai négociant anglais, par égard pour moi, non pour vous. Je n'ai pas besoin des biens de ma tante; j'en ai acquis suffisamment par mon honnête travail, sans courir après les héritages. Pourquoi avez-vous tourmenté cette pauvre femme mourante? vous vous en trouveriez mieux, si vous vous étiez mieux comportés. Mais tout cela est du passé. Je vous donne à chacun mille livres; mais vous en retirerez cinquante livres que vous donnerez à cette excellente fille, Patty Frankland, et j'espère que vous reconnaîtrez votre injustice à son égard.

Trop attentifs à leurs intérêts pour désobliger Crumpe, ils n'eurent qu'une voix pour rendre justice à Patty. Quelques-uns assurèrent qu'ils ne l'avaient jamais soupçonnée; les autres jetèrent le blâme sur les faux avis donnés par cette mauvaise Marthe. Ils acceptèrent volontiers les mille livres, moins les cinquante qu'ils devaient donner à Patty.

A la tête de cinq cents livres, celle-ci s'écria :

— Mon cher père! vous ne resterez pas plus longtemps dans un hospice. Demain sera le plus beau jour de ma vie. Je ne sais comment vous remercier convenablement, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers son bienfaiteur.

— Vous m'avez remercié comme vous le deviez et comme je l'aime le mieux, dit le négociant avec simplicité. N'en parlons plus.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Suivant le désir de M. Crumpe, Patty n'ajouta pas un mot. Elle était si impatiente de voir son frère Frank, qu'elle revint à Monmouth avec M. Barlow

— Vous trouverez votre frère fort occupé, lui dit-il. Il griffonne des papiers timbrés pour faire un contrat de mariage. Conservez vos bonnes nouvelles jusqu'à ce qu'il ait fini, car la joie lui ferait commettre quelque bévue.

Frank cependant n'était pas occupé au contrat. Aussitôt après le départ de M. Barlow, il avait été mandé au tribunal pour l'affaire des Bettesworth.

Ces malheureux jeunes gens, comptant sur la générosité de Frank qui avait refusé de les poursuivre pour avoir mis le feu, avaient cru pouvoir l'appeler en témoignage de leur bon caractère. Considérez, mon cher Frank, disait Will Bettesworth, qu'une bonne parole d'un homme de votre caractère peut nous faire beaucoup de bien. Vous qui avez été si longtemps notre voisin, dites seulement qu'à votre connaissance, nous n'avons jamais passé pour violents, paresseux, querelleurs ! Le voulez-vous ?

— Comment le pourrais-je ? dit Frank. Serais-je cru si je le disais ? votre caractère est bien connu dans le pays. Excusez-moi, je ne puis rien pour vous. Tout le monde sait dans le pays que vous êtes nommés Wild Will, Bullging Bob, Iddle Isaac.

— C'est là le mal, dit l'attorney qui défendait les Bettesworth. La cour le saura, et cela fera mauvaise impression sur le juge et le jury.

— Oh ! Frank, Frank, disait M. Bettesworth, ayez pitié de nous ! parlez en faveur de mes enfants ! songez combien il est pénible à mon âge de voir ainsi des enfants traduits en justice ! Et s'ils étaient déportés ! oh ! monsieur Frank, dites ce que vous pourrez en leur faveur, vous qui avez toujours été un cœur bon et généreux.

Frank était touché des prières et des larmes de ce père infortuné ; mais sa compassion ne put le faire consentir à commettre un mensonge.

— Ne me posez pas de questions devant ce tribunal sur leur caractère, disait-il. Je ne puis rien dire à leur avantage ; mon témoignage leur serait plus nuisible qu'utile.

Cependant ils gardèrent l'espoir qu'au dernier moment la bonté de son cœur l'emporterait sur le sentiment de la justice, et ils le firent appeler.

— Eh bien ! Monsieur, dit le conseil des Bettesworth, vous êtes appelé à la décharge des accusés. Vous les avez connus, je crois, depuis leur enfance ; et votre caractère bien connu joint à tout ce que vous direz en leur faveur, fera une profonde impression sur le jury.

La cour attendait en silence la réponse de Frank. Il flottait embarrassé entre le désir de sauver ses anciens camarades, et la crainte de dire ce qu'il savait être faux. Il ne put prononcer un mot, et fondit en larmes.

— C'est une preuve évidente contre les accusés, dit tout bas un membre du jury à son voisin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le verdict fut enfin rendu. Coupables ! et la peine prononcée contre eux fut la déportation.

Au moment où le juge prononça la sentence, le vieux Bettesworth tomba sans connaissance. On l'emporta hors de la salle.

Quand il revint à lui, il se trouva assis sur un banc de pierre devant le tribunal. Il était soutenu par Frank. La foule s'était rassemblée autour de lui ; le malheureux père s'écriait d'un ton de désespoir :

— Je n'ai plus d'enfants dans ma vieillesse. Mes fils sont partis ! où sont mes filles? pourquoi ne sont-elles pas ici auprès de leur vieux père? N'y a-t-il pas en elles un sentiment d'affection filiale? Non, il n'y en a pas. Pourquoi sont-elles insensibles à mon égard? C'est que je n'en ai pas pris soin dans leur jeunesse. Il n'est pas étonnant qu'elles ne pensent plus à moi dans ma vieillesse. Ah ! voisin Frankland, vous aviez raison. Vous avez bien élevé vos enfants; vous les avez mis dans la voie qu'ils devaient suivre, et maintenant vous pouvez jouir de leur appui et de leurs consolations. Voilà ce que les miens sont devenus ! Ils couvrent de chagrin les cheveux gris de leur père sur le bord de la tombe !

Il était soutenu par Frank.

Le pauvre vieillard pleurait amèrement, il cherchait autour de lui, et demandait ses filles.

— Sûrement elles sont en ville, et il n'y aurait pas grand'peine à venir jusqu'à moi ! Ces étrangers mêmes qui me voient pour la première fois, me prennent en pitié. Mais dans ma famille on n'a plus de sympathie les uns pour les autres. Mes filles ne savent-elles pas la sentence prononcée contre leurs frères? où sont-elles? où sont-elles? Jessy au moins devrait être auprès de moi à cette heure ! n'ai-je pas été toujours un père indulgent pour elle?

Il y avait là des personnes qui savaient ce qu'était devenue Jessy ; mais elles ne voulurent pas en informer le malheureux père en ce pénible moment. Deux domestiques de madame Cheviott se trouvaient dans la foule, et l'un d'eux dit tout bas à Frank :

— Vous feriez bien, Monsieur, d'engager ce pauvre vieillard à rentrer chez lui au lieu de demander ses filles. Il en aura des nouvelles bien trop tôt !

Frank engagea M. Bettesworth à rentrer chez lui, et fit tous ses efforts

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour le consoler. Mais, hélas! le vieillard ne disait qu'avec trop de vérité :

— Il n'y a plus de bonheur pour moi en ce monde! Quel malheur d'avoir de mauvais enfants! Mes enfants m'ont brisé le cœur! c'est ma faute : je n'ai pas pris soin d'eux quand ils étaient jeunes; ils ne prennent pas soin de moi maintenant que je suis vieux. Mais dites-moi, savez-vous ce que sont devenues mes filles?

Frank éluda la question et l'invita à passer tranquillement la nuit. Très abattu par le chagrin, le vieillard tomba dans une sorte de torpeur; on aurait dit qu'il dormait. Frank dut le quitter pour retourner à son travail chez M. Barlow. Il fut heureux d'échapper à la vue de cette misère, dont il avait profonde pitié, s'il ne pouvait la soulager.

Ce fut un grand bonheur pour Frank d'avoir suivi les avis de son père et rompu toute liaison avec Jitling Jessy, qui eut à subir les funestes effets de sa vanité. Après avoiz longtemps attendu un lord pour mari, elle épousa un simple sergent, dont elle s'était éprise. Celui-ci ne voulait que ses deux mille livres. Pour comble d'infortune, c'était un homme d'un mauvais caractère, sans raison et d'une prodigalité poussée à l'extrême.

Quant à Sally, ses pensées étaient bien loin de son père et de ses frères. Elle était sur le point de faire un aussi triste mariage que celui de sa sœur. L'enseigne Bloomington lui avait reproché de l'avoir forcé d'entrer dans la chambre de sa tante et de lui avoir fait perdre un bel héritage. Irritée de ce reproche, elle avait répliqué en termes assez aigres. Les répliques se succédèrent de plus en plus vives, et le gentleman finit par dire qu'il aimerait mieux épouser un diable que cette furie.

Le mariage se rompit au grand amusement de toutes les connaissances de Saucy Sally. Son mauvais caractère l'avait fait détester de tous les voisins. Le vif désappointement qu'elle éprouva de cette rupture, s'accrut encore par suite des railleries qu'on lui adressa. Elle partit, et épousa un conducteur de coche, ivrogne, joueur et brutal.

Nous avons laissé M. Barlow occupé au contrat de mariage de M. Folingsby. Quand il eût vérifié l'exactitude du contrat, il le fit porter par Frank à Folingsby-Iball.

M. Folingsby était seul quand Frank arriva.

— Asseyez-vous s'il vous plaît, Monsieur, dit-il. Quoique je n'aie jamais eu le plaisir de vous voir, votre nom m'est bien connu. Vous êtes le frère de Fanny Frankland. C'est une excellente fille, vous avez raison d'être fier de votre sœur et je suis prêt à faire tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile,

Frank baissa la tête et garda le silence, car il pensait que M. Folingsby devait se souvenir de l'injustice dont son régisseur ou lui-même avait été

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'auteur, en retirant la ferme au vieux Frankland. Il était trop fier pour demander une faveur à qui lui devait justice.

En réalité, M. Folingsby avait, comme il l'avait dit, laissé toute l'affaire entre les mains de son régisseur. Il connaissait si peu ce qui concerne ses fermiers, leurs personnes et leurs noms, qu'il n'avait pas le moindre soupçon que Frank fût le fils du plus vieux et du meilleur de tous. Il ne savait pas que le vieux Frankland avait été forcé de chercher un refuge dans un hospice, par suite de l'injustice de son régisseur. Surpris de la froideur de Frank, il lui adressa un grand nombre de questions, et ce fut avec étonnement, honte et chagrin qu'il apprit la vérité.

— Que Dieu me le pardonne ! s'écria-t-il, ma négligence a-t-elle causé tant de misères à votre père? Je me souviens en effet; vous me ramenez à l'esprit le souvenir d'un vieillard à la belle chevelure grise qui vint me parler d'affaires au moment où je partais pour les courses d'Ascot. Etait-ce votre père? Je m'en souviens, je lui dis que j'étais pressé et que M. Deal mon régisseur lui rendrait justice. En cela je m'étais grossièrement trompé, et j'ai été bien puni de la confiance que j'avais mise en cet homme. Mais actuellement, j'ai pris en main la conduite de mes affaires; je veux y voir de près. Ma tête n'est plus remplie de voitures et de chevaux. Il y a temps pour tout. Mes jours de folie sont passés. Je souhaite seulement que ma négligence n'ait porté tort qu'à moi-même. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner pour le passé tous les dédommagements qui sont en mon pouvoir. Commençons par votre père. Sa ferme est libre, et demain elle lui sera rendue. Le vieux Bettesworth était ici il y a une heure à peine et m'a remis la ferme, sur laquelle il est grandement en retard. Mais je sais qu'il a bâti une belle maison, et j'en suis heureux pour votre père. Dites-lui que ce sera la sienne. Dites-lui que j'ai hâte de l'en mettre en possession et de réparer l'injustice que j'ai commise à son égard, ou du moins que j'ai laissée commettre en mon nom.

Frank fut saisi d'une telle joie, qu'il put à peine trouver quelques mots de remerciement.

En retournant chez lui, il entra chez madame Hungerford pour communiquer à Fanny ces bonnes nouvelles. C'était la veille de la fête de son père, et ils convinrent de se rencontrer à l'hospice le lendemain matin.

Cet heureux jour arriva enfin. Le vieux Frankland était occupé à son petit jardin, quand il entendit la voix de ses enfants.

— Patty, Fanny, James, Frank, bonjour, mes enfants, bonjour ! Je savais bien que vous seriez assez bons pour venir aujourd'hui voir votre vieux père. Aussi j'avais cueilli quelques groseilles pour vous recevoir du mieux que je le puis. Mais je m'étonne que vous n'ayez pas honte de venir me voir dans un hospice. Quelle gaieté ! oh ! j'ai bien raison

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'être fier de vous tous. Je ne vous ai jamais vus si joyeux de ma vie.

— Peut-être, père, dit Frank, est-ce parce que vous ne nous avez jamais vus aussi heureux. Asseyez-vous, cher père, sous ce berceau; nous nous mettrons sur l'herbe, à vos pieds, et chacun vous dira son histoire et de bonnes nouvelles.

— Mes enfants, dit-il, faisons comme vous le voulez. Mon cœur bondit de joie de vous voir si heureux autour de moi.

Le père s'assit sous la feuillée, et ses enfants se placèrent à ses pieds. Patty parla la première, puis Fanny, puis James et enfin Frank. Quand ils eurent tous raconté leur histoire, ils offrirent à leur père leurs petits trésors réunis dans une bourse commune; c'était la récompense de leur bonne conduite.

— Mes bien aimés enfants, dit Frankland ému jusqu'aux larmes, c'est trop de joie pour moi ! c'est le plus heureux moment de ma vie ! Il n'y a que le père de tels enfants qui puisse ressentir ce que j'éprouve! Vos succès dans le monde me font cent fois plus de plaisir, parce que vous les devez à vous-mêmes.

— Non, mon cher père, dirent-ils d'un commun accord; non, cher père, nos succès ne sont dus qu'à vous. Tout ce que nous possédons, nous vous le devons pour les soins que vous avez pris de notre enfance. Si vous n'aviez pas veillé sur nos actions, et si vous ne nous aviez pas élevés si bien, nous ne serions pas si heureux. Pauvres et malheureux Bettesworth !

Ils furent interrompus par Anna, la fidèle servante, qui n'avait jamais quitté le vieux Frankland. Elle courait si fort, qu'en arrivant au berceau, elle ne pouvait respirer.

— Chers maîtres, Dieu vous bénisse tous ! dit-elle, dès qu'elle put parler. Mais il ne faut pas rester ici. Rentrez, Monsieur, pour l'amour du ciel, dit-elle en s'adressant à son vieux maître. Rentrez promptement. Venez tous bien vite.

— Vite ! pourquoi?

— Oh ! pour de belles choses ! venez, je vous le dirai en chemin. Que j'ai déchiré souvent mes mains à ces groseillers ! Mais il ne s'agit pas de cela. Ainsi vous n'avez rien entendu de ce qui se passe? Non, vous ne le pouviez pas. Et vous m'avez oubliée quand vous êtes entrés dans la maison !

— Pardonnez-nous, bonne Anna, nous étions si pressés de voir notre père, que nous ne pensions guère à autre chose.

— C'est tout naturel. Eh bien ! miss Fanny, je suis allée dans une grande maison, chez votre dame Hungerford. Il n'y a pas de dame meilleure, savez-vous ? Elle m'a envoyé chercher pour me parler, et je sais des choses que vous ne savez pas encore. Mais c'est plus que je ne puis vous dire. Voici une voiture qui vient pour transporter mon maître à sa nouvelle maison, voici

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les chevaux, et des sièges de côté pour vous et moi. Et madame Hungerford vient dans sa calèche ; et M. Folingsby vient dans son cabriolet ; et M. Barlow dans celui de M. Josias Crumpe ; et M. Cleghorn et sa fille dans un tilbury ; et de nombreuses voitures à la file remplies des amis de madame Hungerford, et la foule qui encombre la rue, et je dois aller préparer le déjeuner,

— Oh ! mon cher père, s'écria Frank, hâtez-vous. Hâtez-vous de quitter ce vilain uniforme avant qu'ils soient venus. Nous vous avons apporté des habits convenables.

Frank aida son père à dépouiller l'uniforme de l'hospice et le jeta au loin en disant :

— Mon père ne le portera plus.

Fanny venait de le revêtir de ses nouveaux habits, et Patty de peigner ses respectables cheveux gris, quand on entendit le bruit des voitures. Tout ce qu'avait dit Anna était vrai. Madame Hungerford avait prié tous ses amis et tous ceux qui connaissaient la bonne conduite de Fanny, de l'accompagner en cette joyeuse circonstance.

— Les cavalcades triomphales, disait-elle, sont en général des folies, qui ne flattent que la vanité. Celle-ci n'est pas en l'honneur de la vanité ; mais de la vertu. Nous ferons du bien dans le pays en montrant que nous respectons la vertu et l'admirons dans quelque condition qu'elle se trouve. Voici toute une famille qui s'est comportée d'une manière peu commune, qui a fait des efforts pour relever un père âgé d'une situation pénible où il était tombé sans aucune faute ou imprudence de sa part. Ils ont réussi. Donnons-leur ce qu'ils estimeront plus que l'argent : la sympathie.

Convaincus de cette vérité proclamée par madame Hungerford, tous ses amis et toutes ses connaissances s'étaient fait un plaisir de l'accompagner à l'hospice. La foule suivait à pied, et le vieux Frankland fut conduit en triomphe par ses enfants à sa nouvelle demeure, où il vécut encore de longues années pour être témoin de la prospérité croissante de sa famille.

Puisse tout bon père avoir toujours des enfants aussi aimants et aussi reconnaissants !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES

DEUX MANUFACTURIERS

I. — LES COUSINS

Par un travail persévérant et une constante application aux affaires, M. Darford réussit à monter une belle manufacture de coton et à s'assurer des ressources pour ses vieux jours.

Il avait constitué ce qu'on appelle, ou plutôt ce qu'il appelait, une fortune convenable.

Or, ses idées au sujet d'une fortune convenable étaient, il faut le dire, assez modestes. Elles ne comprenaient que le confort et le nécessaire et laissaient de côté toutes les vanités de la vie, tout le superflu inutile.

Il poussa même plus loin cette peu commune opinion, car on l'entendit souvent déclarer qu'il croyait un manufacturier occupé à son travail quotidien plus heureux qu'un gentleman passant sa vie dans l'oisiveté.

M. Darford aimait beaucoup sa famille, et il s'était associé ses deux neveux Charles et William.

William, qui avait été élevé sous sa direction, lui ressemblait par le caractère, les habitudes, les opinions. Toujours gai et actif, il semblait prendre plaisir aux travaux et aux soins de tous les jours que réclamaient sa position et la confiance qu'on avait en lui.

Loin de rougir de ses occupations, il s'en glorifiait; et, chez lui, le sentiment du devoir n'était pas séparé de celui du plaisir.

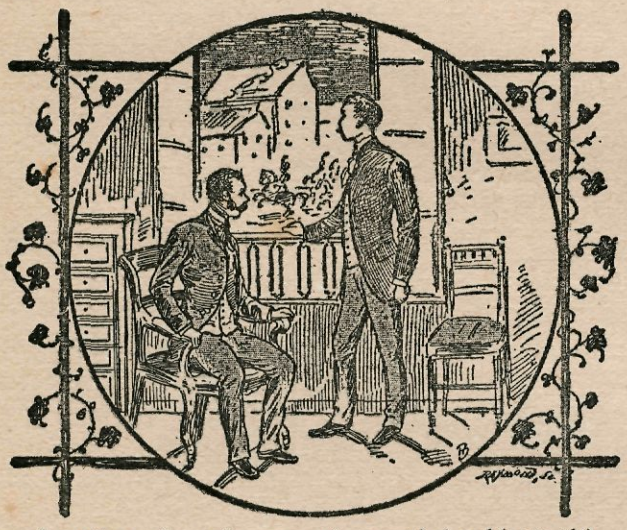
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Son cousin Charles, au contraire, trouvait peu d'accord, peu d'harmonie entre l'idée du bonheur et celle du devoir.

Il avait été élevé dans une famille remplie de vanité, qui considérait les négociants et les manufacturiers comme appartenant à une caste inférieure et comme des êtres peu dignes de frayer avec la bonne société.

Il n'avait fallu rien moins que la ruine de son père pour vaincre sa répugnance, et le déterminer à entrer dans les affaires, sous l'habile direction de son oncle.

Il ne s'occupait en rien des intérêts de la manufacture; il affectait même de porter ses pensées bien au-dessus de ces choses vulgaires, et passait ses journées à regretter que son brillant mérite fût enseveli dans l'obscurité d'une usine.



Regardez ces beaux hommes qui passent à cheval (page 167)

Il voyait bien que l'aveu de ses préjugés lui faisait perdre l'amitié de son oncle; mais l'habitude, chez lui, était si bien prise qu'il ne laissait échapper aucune occasion de contredire les idées simples et libérales de M. Darford.

Toutes les fois que l'opinion de son oncle différait de la sienne, il soutenait la discussion sans aucun ménagement; il murmurait à l'oreille du commis ou bien se disait à lui-même :

— Mon oncle Darford ne connaît pas le monde; comment le connaîtrait-il, du reste, le pauvre homme? il n'est jamais sorti de son comptoir!

Soixante ans d'expérience — que son oncle présentait quelquefois comme une preuve qu'on pouvait se fier à son jugement — n'avaient aucune influence sur notre jeune homme à préjugés, prétentieux et ignorant des choses du monde, qu'il croyait si bien connaître.

Notre jeune homme à préjugés, avons-nous osé dire? Charles n'aurait pas accepté l'expression, car il croyait que les vieillards seuls ont des préjugés.

Les oncles, les pères, les grands-pères étaient, à son avis, une race sujette à cette maladie, dont étaient exempts les jeunes gens, surtout ceux qui se faisaient habiller chez un grand tailleur, et chausser chez un bottier à la mode.

Le moment vint enfin où Charles eut la liberté de vivre comme il l'entendait.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Darford mourut, laissant à ses deux neveux sa fortune et sa manufacture.

— Maintenant, dit Charles, je ne suis plus enchaîné à la rame. Je vous laisserai, William, faire comme il vous plaira. Travaillez tous les jours dans la manufacture, puisque tel est votre bon plaisir. Pour moi, je n'ai pas le génie des affaires. Je prendrai mon plaisir et jouirai enfin de la vie : tout ce dont je m'occuperai sera de me faire suppléer, et de payer quelque pauvre diable qui soignera mes intérêts à ma place.

— Je crains bien que le pauvre diable, dont vous parlez, ne soigne pas vos intérêts aussi bien que vous-même, dit William; vous connaissez le proverbe de l'œil du maître...

— C'est vrai! c'est vrai! c'est très vrai! William, dit Charles, allant à la fenêtre pour voir passer un régiment de dragons. J'ai un autre emploi pour mes yeux. Regardez ces beaux hommes qui passent à cheval : avez-vous jamais vu un plus bel uniforme que celui du colonel? le beau cheval! oh! je voudrais avoir une commission dans l'armée. J'aimerais en ce moment être à la place de ce brillant officier.

— En ce moment? oui, peut-être parce qu'il a, comme vous dites, un bel uniforme et un beau cheval. Mais tous ses moments ne ressemblent pas à celui-ci, mon pauvre Charles.

— En vérité, William, vous parlez aussi bien que mon oncle Darford. Voyez, pourtant, ce que c'est que de vivre avec de vieux travailleurs! Vous prenez leurs manières, et vous devenez sage avant le temps.

— Le danger de devenir sage avant le temps n'est pas dangereux et ne m'alarme pas beaucoup; mais peut-être, cousin, craignez-vous ce danger plus que moi.

— Non certes, dit Charles, se penchant encore plus en dehors de la fenêtre, pour voir les dragons qui se rangeaient en bataille sur la place. Je répète seulement que je voudrais être entré en temps opportun dans l'armée, au lieu d'avoir été placé dans cette maudite manufacture de coton. L'armée est une jolie profession, voyez-vous, cousin William. J'ai assez d'esprit — vous ne sauriez en douter — pour désirer vivre et paraître en gentleman.

— Et moi, reprit William, j'ai assez d'esprit pour désirer vivre et paraître en homme indépendant; et je crois très indépendant le manufacturier que vous méprisez si fort. Pour ma part, je suis fort obligé à mon oncle qui m'a élevé dans les affaires; car, aujourd'hui, je ne suis pas aux ordres d'un homme. Personne n'a le droit de me dire : « allez à droite ou à gauche, venez ici ou là. Tirez sur cet homme, percez cet autre de votre baïonnette. »

Et comme Charles, un peu surpris, se tournait vers son cousin en haussant les épaules :

— Je ne crois pas, continua William en s'animant, que le plaisir et l'hon-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

neur de porter un habit rouge et d'avoir ce qu'on appelle une belle profession, pourrait me dédommager de toutes les souffrances qu'un soldat doit endurer, si peu qu'il fasse sérieusement son devoir. A moins que ce ne soit pour la défense de mon pays ; et, dans ce cas, je saurais me battre tout aussi bien qu'un autre, je puis dire que je n'aimerais pas beaucoup être séparé de ma femme et de mes enfants pour lutter contre un peuple avec lequel je n'ai aucun sujet de querelle, et pour une cause que, peut-être, je ne saurais approuver.

— C'est bien, William, c'est très bien, mon cher cousin, vous avez, comme vous le dites, femme et enfants : votre sort est, en cela, bien différent du mien. Vous ne pouvez abandonner votre famille ; mais, Dieu merci, je suis encore libre et chargé seul de prendre soin de moi. J'ai dessein de vivre pour moi et de prendre autant de plaisir que je pourrai m'en procurer avec ma fortune.

Si ce dessein de vivre pour lui était compatible avec l'idée de prendre autant de plaisir que possible, nous le laissons à décider à la tête et au cœur de nos lecteurs.

Charles n'était pas mauvais, au fond; cependant, il avait de singulières théories et se faisait de la vie une opinion qui ne pouvait manquer de lui amener de nombreuses déceptions.

Mais continuons notre histoire.

II. — UNE VISITE A LA MANUFACTURE

Aussitôt après cette conversation des deux cousins, il se présenta une circonstance qui servit encore mieux à faire voir la différence de leurs caractères et de leurs sentiments.

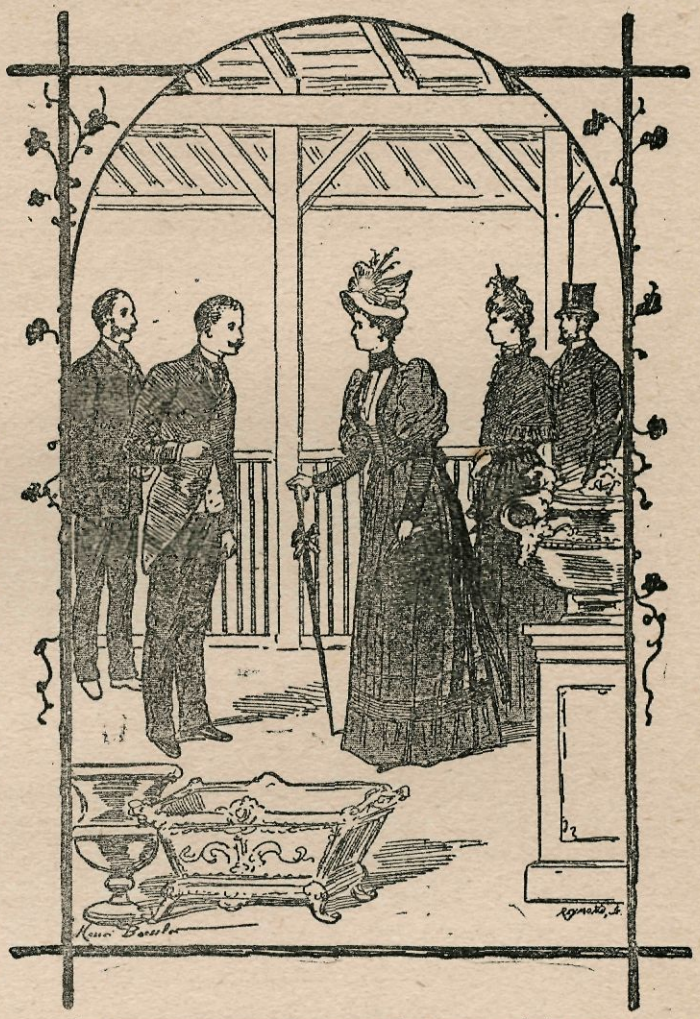
Une société de dames et de gentlemen en voyage arriva à la ville et demanda la permission de visiter diverses manufactures.

Les voyageurs avaient des lettres de recommandation pour M. Darford, et William — avec sa complaisance habituelle — leur fit voir les différents travaux; il leur fit remarquer comment, chez lui, les ouvriers étaient heureux, et leur montra avec orgueil les visages pleins de santé des enfants qu'il employait.

— Vous voyez, dit-il, que l'on ne peut nous reprocher de sacrifier à nos intérêts personnels la santé et le bonheur de ces pauvres et intéressantes créatures. Mon bon oncle avait pris tous les moyens imaginables pour rendre aussi heureux que possible tous ceux qui travaillent à la manufacture. J'espère faire comme lui. Je suis sûr que les trésors des deux Indes ne me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

feraient aucun plaisir si ma conscience me disait que je les ai gagnés par des moyens barbares et injustes. Si ces enfants manquaient d'air, et n'avaient pas une nourriture substantielle, j'éprouverais le plus grand malaise en entrant dans cette salle et je n'oserais les regarder. Mais il n'en est pas ainsi, comme vous pouvez le constater. Et, voyant qu'ils sont bien traités et bien approvisionnés à tous égards, j'éprouve de la joie et de l'orgueil quand je viens au milieu d'eux et que j'y conduis mes amis.



Les voyageurs avaient des lettres de recommandation pour M. Darford (page 168)

Les yeux de William brillaient en ce moment et manifestaient encore davantage les généreux sentiments de son cœur.

Charles, qui se croyait obligé d'être prévenant pour la société, paraissait évidemment honteux d'être pris pour un manufacturier.

William, au contraire, avec une simplicité parfaite, expliqua le mouvement des machines et toute la marche de la manufacture; et Charles, qui croyait en cela faire preuve de supériorité et de politesse, lui disait à chaque instant :

— Cousin William, je crains que nous ne fassions rester trop longtemps debout ces messieurs et ces dames... Cousin, ce bruit est bien assourdissant... Cousin, ceci n'est guère intéressant, crois-moi, surtout pour les dames. Enfin, la compagnie n'aura pas le temps de voir travailler la porcelaine, ce qui est bien plus attrayant, et sera, je pense, plus de son goût.

L'impatience turbulente de notre héros était extrême.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Enfin, il vint à bout de son dessein et entraîna les visiteurs vers les ateliers de porcelaine.

Parmi les dames, il en était une qui attirait plus particulièrement l'attention : Miss Maud Germaine, « vieille jeune fille », qui se croyait le droit d'être fière de ce qu'elle sortait d'une antique et noble famille.

Elle était encore plus vaniteuse que fière, et sa vanité se trouva en quelque sorte flattée par les attentions de sa nouvelle connaissance.

Malgré cela, elle affecta de tourner Charles en ridicule auprès des gens de sa compagnie. Et, quand elle croyait n'être pas remarquée de lui, elle leur demandait à voix basse ce qu'ils pensaient de leur cicerone et s'ils ne trouvaient pas qu'il se donnait des airs déplacés en considération de ce qu'il était.

On a toujours remarqué que les gens ne deviennent ridicules que par ce qu'ils prétendent être et non par ce qu'ils sont.

Ces personnes — quoique parfaitement disposées au sarcasme — ne trouvaient rien pour se moquer de William, qui agissait tout simplement et ne se donnait pas de grands airs.

Comme il n'affichait point de prétentions à être un parfait gentleman, il n'y avait pas un absurde contraste entre sa condition et son langage. Et, au contraire, chaque mot, chaque regard, chaque mouvement de Charles était ridicule, parce que tout était affecté.

Mais lui — qui ne s'apercevait de rien, et qui croyait faire acte de bonne éducation — prêtait au divertissement de tout le monde.

Miss Maud Germaine, voyant à qui elle avait affaire, entreprit de se divertir à ses dépens, et sut parfaitement cacher son intention peu charitable.

Tout en examinant de belles pièces de porcelaine, elle en appelait continuellement au bon goût de M. Charles Darford, qui, avec une gauche politesse — et une feinte modestie, encore plus maladroite — commençait toujours ses réponses par assurer qu'il croyait miss Maud Germaine plus en état que lui de décider.

Il n'avait pas la moindre prétention au goût; mais dans son humble opinion, les articles qu'elle remarquait devaient être évidemment d'une grande élégance et certainement de la dernière mode.

— La mode, vous le savez, Messieurs et Mesdames, disait-il avec emphase, est tout en ces sortes de choses, et même en tout, on peut le dire.

Miss Germaine, avec une adresse qui ajouta au divertissement de la société, lui fit louer et blâmer tout ce qu'elle voulut.

Elle lui fit faire un éloge absurde des plus médiocres pièces du magasin, en disant qu'elles ressemblaient parfaitement à celles que son amie Lady Mary Crawley avait achetées pour sa cheminée.

Non contente de montrer qu'elle pouvait engager notre homme de goût à décider comme elle le voulait, elle imagina de le faire revenir sur sa déci-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sion et de le mettre en contradiction avec lui-même autant de fois qu'il lui plairait.

On était en ce moment en présence de deux vases d'une exécution parfaite.

— Maintenant, dit-elle tout bas à une de ses compagnes, je vous fais la gageure que je vais d'abord lui faire dire de ces deux vases si charmants qu'ils sont ridicules, qu'ils ne lui plaisent pas et qu'une personne de goût ne peut en approuver la forme et le décor, et enfin, quand il aura émis son humble opinion, je lui ferai dire tout le contraire.

Ceux des visiteurs qui entendirent la proposition, se mirent à rire sans que Charles se doutât qu'il fût question de lui.

La dame accomplit ce projet à son entière satisfaction et à celle de toute la compagnie.

Charles, rendu sourd et aveugle par son amour-propre exagéré, ne vit pas qu'il était devenu pour tous un objet de risée. Mais William, qui était plus clairvoyant, ne put souffrir que son cousin servît de jouet à la société.

Il interrompit la conversation et proposa de passer dans une autre salle où l'on décorait la porcelaine.

Elle attirait l'attention par la facilité avec laquelle elle exécutait son travail.

Charles, avec un regard de dédain, dit que l'odeur de la peinture agacerait probablement les nerfs des dames, et leur serait désagréable. Mais toujours plein du sentiment de sa prétendue politesse, il suivit les autres en déclarant que l'on faisait violence à la société et que cette manière d'agir n'était pas convenable.

Le pauvre garçon n'entendit pas miss Germaine dire à ses compagnons :

— Y a-t-il dans la nature quelque chose de plus ridicule qu'un manufacturier qui veut se donner des airs de gentleman?...

Parmi les personnes occupées à orner d'arabesques et de fleurs, un assortiment de porcelaine, il en était une qui attirait particulièrement l'attention par la facilité avec laquelle elle exécutait son travail.

Un iris, aux couleurs éclatantes, qu'elle venait de terminer, excita l'admiration des spectateurs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pendant que Charles s'extasiait sur le mérite de l'ouvrière et sur la perfection où les arts étaient parvenus en Angleterre, William observait le visage pâle et maladif de la jeune artiste.

Il s'arrêta pour lui dire de se ménager et de ne pas travailler avec tant d'ardeur; il la pria de ne pas rester au courant d'air et lui adressa plusieurs questions pleines d'intérêt, sur l'état habituel de sa santé.

Tout en lui parlant, il ne s'aperçut pas qu'il avait mis le pied sur la jupe de miss Germaine.

Celle-ci se détourna avec précipitation et sa robe fut horriblement déchirée.

Charles excusa, en la soulignant, la maladresse involontaire et l'étourderie de son cousin.

Il eut la complaisance et la simplicité de dire :

— Mesdames, ne pensez pas mal de mon cousin William, parce qu'il n'est pas comme moi votre très humble serviteur. Nonobstant sa petite rusticité, malgré son manque de politesse — choses qui, vous le savez, ne dépendent pas de l'homme — je puis vous assurer qu'il n'y a pas de meilleur homme au monde. Mais le pauvre William s'adonne trop aux affaires; et ses préoccupations de commerçant lui font perdre de vue la bienséance, les bonnes manières et tout ce qui distingue l'homme bien élevé.

Malgré les idées préconçues des visiteurs, cette petite apologie fut trouvée plus maladroite et plus insupportable que la faute de celui qu'il voulait défendre et couvrir de sa ridicule protection.

Notre héros passa le reste de la journée dans les meilleurs termes avec lui-même et avec miss Maud, qui ne cessa de l'accabler de ses moqueries, et de plaisanter à ses dépens.

Il apprit avec une très grande satisfaction que cette dame avait formé le projet de passer une quinzaine de jours à la ville de X..., chez une de ses parentes.

Il l'attendit le lendemain pour lui rendre compte d'une commission qu'elle avait daigné lui donner lors de la visite à la manufacture, et qui consistait à choisir, pour elle, quelques articles de porcelaine qu'elle désirait acquérir en souvenir de sa visite.

III. — LA SÉPARATION

Une visite en amène une autre, et Charles Darford fut charmé de se voir admis dans une société si élégante que celle que fréquentait miss Maud.

D'abord, il éprouva de la vanité de ses relations avec une personne de l'importance de miss Maud Germaine; il en parlait à tous ses amis; puis, il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

conçut l'idée hardie de l'épouser et il espéra qu'elle ne refuserait pas sa proposition.

Les railleries de ses amis le piquèrent et l'excitèrent bien un peu à tenter une démarche auprès d'une dame qui, disaient-ils, ne voudrait jamais d'un homme dans les affaires.

Notre héros ne fut pourtant pas déçu dans son espoir.

Quoique miss Maud eût souvent dit à ses amies que Charles Darford était un homme grotesque et ridicule, dès qu'il eût fait sa demande, elle se prit à considérer qu'un manufacturier peut quelquefois avoir du goût, du jugement et du bon sens; et encore beaucoup d'autres qualités.

Son horreur pour les gens d'affaires éclatait dans toute sa force; mais elle se dit pourtant qu'il n'y a pas de règle sans d'honorables exceptions.

Quelques circonstances imprévues travaillèrent en faveur de Charles.

La femme de chambre de miss Germaine fit intervenir très à propos certains précédents. Elle parla de dames du plus haut rang qui s'étaient mariées dans des maisons de commerce. Le présent que fit Charles à miss Maud du beau vase de porcelaine au sujet duquel elle lui avait fait changer d'opinion, et surtout la crainte de mourir vieille fille, l'engagèrent à donner son consentement à cette union mal assortie.

Après quelques feintes hésitations, la belle dame accéda donc à la demande de Charles, à condition que le négociant changerait son nom roturier de Darford pour celui plus aristocratique de Germaine, qu'il cesserait toutes relations avec cette odieuse manufacture de coton, et qu'il achèterait le domaine de Germaine-park dans le Northamptonshire, pour se mettre d'accord avec la condition et la grandeur de sa nouvelle position.

Dans la folie de sa joie, et tout ravi d'une alliance avec la grande famille Germaine, l'ingrat promit tout ce qu'on lui demanda, malgré les remontrances de son cousin William, qui lui représenta avec chaleur et bon sens les inconvénients de se marier dans une famille qui tôt ou tard le mépriserait, et de s'unir à une vieille coquette comme miss Germaine, qui n'était guidée que par l'intérêt, et qui ne ferait jamais qu'une femme extravagante et désagréable.

— Ne voyez-vous pas, disait-il, qu'elle n'a pas la moindre affection pour vous! Elle ne vous épouse qu'à défaut d'autre parti, et parce que vous êtes riche tandis qu'elle est pauvre. D'après son propre aveu, elle est de sept ans plus âgée que vous; par conséquent, elle sera vieille que vous serez encore jeune homme.

Et comme Charles se récriait :

— Elle est, continua William — comme vous le voyez, et comme je le vois — vaniteuse et fière à l'excès. Si elle vous honore de sa main, elle croira que tout ce qu'elle exigera de vous ne pourra jamais payer cette

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faveur. Au lieu de trouver en elle — comme par exemple je trouve en ma femme — la plus dévouée des amies, vous n'y rencontrerez qu'un tourment pour toutes les heures de votre vie. Et considérez que ce tourment peut durer au moins quarante ou cinquante ans. Cela ne vaut-il pas la peine d'y réfléchir quelques minutes et même quelques jours ?

Charles réfléchit à peine quelques secondes et répondit :

— Vous vous êtes marié comme vous avez voulu, mon cousin; je me marie comme il me plaît. Je n'entends point passer mes jours comme vous passez les vôtres; et, dès lors, la femme qui vous rend heureux ne me donnerait probablement pas le bonheur. Je veux, voyez-vous, faire quelque figure dans le monde; je n'ai pas d'autre usage à faire de ma fortune; et une alliance avec les Germaine me transporte d'un coup au milieu de la grande société. Miss Maud est hautaine, je l'avoue; mais, je ne saurais le lui reprocher : elle a quelque raison d'être fière de sa famille et de son nom !

William soupira en voyant la grande folie de son cousin; et la société commerciale fut dissoute entre les deux neveux de M. Darford.

Il en coûta bien de l'argent, mais peu de peine, à notre héros pour changer son nom de Darford en celui de Germaine.

Ses intérêts pécuniaires furent encore plus lésés par l'acquisition du domaine de Germaine-park dans le Northamptonshire, acquisition payable en trois ans, bien au-dessus de sa valeur.

Mais, dans la fièvre de l'impatience où il était d'entrer dans le grand monde, toute prudence fut mise de côté.

Il eût été, pensait-il, au-dessous d'un homme d'esprit et indigne du caractère qu'il voulait prendre désormais, de s'arrêter à des considérations d'intérêt. Il acheta donc Germaine-park, épousa miss Germaine, et résolut d'avoir des équipages et un genre de vie tels qu'il n'y eût personne qui ne jurât qu'il était né possesseur de ce domaine.

On ne peut douter que sa femme ne l'encourageât dans cette louable résolution. Elle était désireuse de quitter ce pays où résidaient ses anciennes connaissances : c'étaient des gens qu'elle ne pouvait plus fréquenter.

Charles, en qui la vanité étouffait les meilleurs sentiments, n'était pas fâché d'avoir un prétexte pour rompre avec ceux qu'il avait le plus aimés. Il vint dire adieu à William, dans un beau carrosse, sur les panneaux duquel brillaient avec ostentation les armes de la famille Germaine.

Les manières de William furent empreintes de la véritable dignité, celle qui a sa source dans le sentiment de l'indépendance. Il en imposa à notre héros et même le couvrit quelque peu de confusion malgré ses airs affectés de grandeur.

— J'espère, cousin William, dit Charles d'un air protecteur, que si vous avez quelques moments de loisirs — ce qui est peu à espérer du reste avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

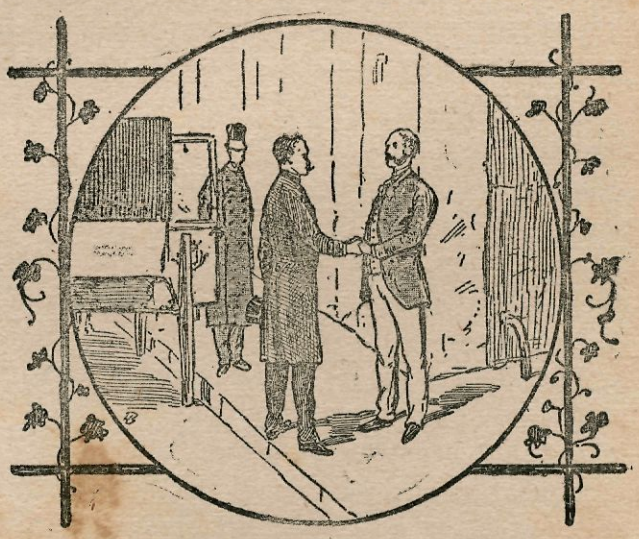
toutes vos occupations — j'espère, dis-je, que vous viendrez nous voir à Germaine-park.

Cette timide invitation fut faite avec un embarras marqué, car Charles ne désirait pas qu'elle fût acceptée; et elle était faite même contrairement au désir de sa femme.

Mais l'orgueilleux fut délivré de ses craintes, et en même temps mortifié par la calme simplicité avec laquelle William répondit :

— Je vous remercie, cousin, pour cette aimable invitation. Mais je pourrais être pour vous un embarras à Germaine-park, et je me suis fait une règle de ne pas faire société avec des gens qui pourraient avoir à rougir de moi ou desquels je pourrais rougir.

— Rougir de vous!... Mais... quelle idée, mon cher William! sûrement, vous ne le pensez pas?... vous ne pouvez le supposer. Je ne vous regarderai jamais comme un embarras, je proteste...



Charles bégaya quelques phrases inintelligibles.

— Epargnez-vous la peine de protester, mon cher Charles, reprit William, en souriant avec douceur.

Et, comme Charles faisait un geste de dénégation :

— Je remarque en ce moment, continua William, beaucoup d'embarras chez vous, et je ne l'attribue pas au manque d'affection pour moi. Nous allons mener deux genres de vie bien différents. Je vous désire toutes sortes de bonheurs. Peut-être un temps viendra où je pourrai vous être utile plus qu'en ce moment.

Charles n'avait pas la conscience tranquille; il bégaya quelques phrases inintelligibles et retourna à son carrosse.

La vue des panneaux armoriés de la belle voiture lui rendit son courage et sa complaisance en lui-même. Il se mit à parler longuement carrosses et chevaux, pendant que les enfants de la maison le suivaient pour lui dire adieu en criant :

— Vous nous quittez, oncle Charles? Ne reviendrez-vous pas jouer avec nous, selon votre habitude?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IV. — UN MARIAGE MAL ASSORTI

Charles monta dans son carrosse avec toute sa petite dignité d'emprunt. William, qui jugeait son ami toujours avec la plus grande indulgence, excusa le peu d'affection que Charles avait montrée dans sa visite.

— Ma chère amie — dit-il à sa femme, qui exprimait son mécontentement du peu d'attention qu'il avait donné aux enfants — il faut lui pardonner : on ne peut s'occuper que d'une chose à la fois ; et, en ce moment, il est trop occupé de son carrosse et de ses armoiries. Le jour viendra où il fera plus d'attention aux enfants, et j'espère, pour son salut, que ce jour viendra bientôt.

Maintenant, suivons notre héros dans toute la gloire de sa nouvelle condition ; regardons-le briller de tout son éclat dans le grand monde du Northamptonshire et des contrées voisines.

La toilette, l'équipage, les amusements, et par-dessus tout les grands airs de sa femme et de ses gens, furent pendant dix jours le sujet de la conversation de tout le pays.

Comme Charles ne savait pas précisément le degré d'importance qui devait revenir à M. Germaine de Germaine-park, il porta tout à l'exagération.

Les gentlemen du pays s'étonnèrent, se moquèrent, et finirent par dire en réunions que leur nouveau voisin était un parvenu prétentieux, qu'il fallait rabaisser, et qu'on ne devait pas souffrir qu'un simple manufacturier se donnât des airs de gentleman, parce qu'il était marié à une vaniteuse de noble famille.

— Il est évident, ajoutaient-ils, qu'il n'est pas né pour la situation dans laquelle il se pavane.

Ils observèrent et ridiculisèrent l'ostentation qu'il déployait dans le luxe de sa maison ; son habitude de dire le prix de chaque chose ; ses efforts pour attirer sur lui l'admiration ; son mépris affecté pour l'économie ; la peine qu'il prenait pour se lier avec les personnes d'un certain rang.

Ils y ajoutèrent son ignorance de la généalogie de la noblesse, et ses étranges méprises sur les titres anciens et les nouveaux.

Certains petits défauts dans les manières, certaines expressions vulgaires dans ses conversations, l'exposèrent également à la risée des gens qui ont la prétention de donner le bon ton.

M. Germaine vit bientôt que tous les gentlemen du pays étaient ligués

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

contre lui; mais il n'avait pas assez de sang-froid ni de connaissance du monde pour soutenir cette lutte inégale.

La bassesse avec laquelle il cherchait tantôt à amadouer, tantôt à en imposer à ses adversaires, leur fit connaître l'étendue de leur pouvoir et la grandeur de sa faiblesse.

Les choses en étaient là, quand, par malheur, notre héros offensa M. Cole, un des plus fiers et des plus susceptibles gentlemen du pays.

Il le prit pour un marchand du même nom; et, dans cette supposition, il négligea de lui rendre sa visite.

Quelques jours après, à un banquet, M. Cole et M. Germaine échangèrent quelques paroles fort vives. Ces propos furent répétés différemment par les personnes qui étaient présentes, et cette dispute devint le sujet de la conversation générale, principalement parmi les dames.

Chacune d'elles raconta à sa fantaisie ce que lui avait dit son mari; et, comme ces messieurs avaient beaucoup bu, ils ne se souvenaient pas exactement de ce qui s'était passé, de sorte que l'évènement fut fortement exagéré.

Ces dames, tout en affirmant qu'elles avaient le duel en horreur, pensaient entre elles qu'un vrai gentleman aurait demandé compte à M. Cole des paroles qu'il avait prononcées, quoique aucune d'elles ne pût dire quelles étaient ces paroles.

Les amies de M^me^ Germaine furent les premières à déplorer qu'elle fût mariée à un individu qui avait si peu l'esprit et les manières d'un homme de qualité.

Leur pitié devenait plus forte à mesure qu'elles y pensaient davantage ou qu'elles en parlaient beaucoup plus.

Enfin une vieille dame — qui se donnait pour amie intime de M^me^ Germaine — sans intention mauvaise et dans la chaleur de la conversation, dit un mot qui en amena un autre et finit par dévoiler le mystère qui faisait le scandale de tous les commérages du pays.

M^me^ Germaine — piquée dans son orgueil et malgré le peu d'affection qu'elle ressentait pour son mari — devait repousser avec horreur l'idée du duel, et cependant elle en devint la cause.

Dans leurs fréquentes querelles domestiques, sa langue ne connaissait pas de frein.

Il y a des moments, paraît-il, où la malice des maris et des femmes surpasse la haine de l'ennemi le plus mortel.

Dans un de ces moments — pour se venger des reproches qu'il lui faisait — elle ne sut pas retenir sa langue, et lui dit avec emportement qu'il était un lâche et qu'il n'oserait en dire autant à un homme.

— Il avait bien, ajouta-t-elle, prouvé qu'il était un lâche, car il était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

devenu la fable et la risée du pays. Même les femmes avaient honte de sa lâcheté.

Si surprenant que cela paraisse à ceux qui ne sont pas familiers avec ces querelles entre mari et femme, il n'est que trop certain qu'elles ont presque toujours produit des effets désastreux.

L'agitation d'esprit qui s'empara de Mme Germaine, au souvenir de ses paroles; ses vains efforts pour se prouver à elle-même qu'elle avait été provoquée trop fortement et qu'elle ne pouvait dire moins; l'effet soudain qu'elle vit produire sur son mari par ses propos : tout cela ne fut qu'une partie du châtiment qui suit toujours ces odieuses disputes.

Charles, ou plutôt M. Germaine, la regarda d'un œil sauvage; son visage exprimait la stupéfaction et la rage. Il ne dit pas un mot; il se leva et prit violemment son chapeau.

Charles fut rapporté à la maison; il était dangereusement blessé.

Frappée de terreur, Mme Maud comprit qu'elle était allée trop loin; elle jeta un cri d'épouvante, courut après lui et l'arrêta par son habit. Elle protesta de toutes ses forces que ce qu'elle avait dit n'était pas vrai.

Le regard qu'il lui lança ne peut se décrire.

Il la repoussa rudement et se précipita en courant hors de la maison.

Tout le jour et toute la nuit Mme Germaine n'en eut pas de nouvelles.

Sur le matin, le malheureux Charles fut rapporté à la maison, accompagné d'un chirurgien, et, dans la voiture, d'un gentleman qui lui avait servi de second. Il était dangereusement blessé.

Le pauvre mari dut garder le lit pendant six semaines. Les doutes et les craintes que le chirurgien exprima, dans le premier moment, pour sa vie, arrachèrent à sa femme de sincères regrets.

Mais quand il fut guéri, les querelles recommencèrent, et leur manière de vivre redevint peu à peu ce qu'elle était auparavant.

Ce duel ne lui rendit pas sa réputation.

On disait même malignement qu'il n'avait ni le courage d'affronter un homme, ni la force de dominer une femme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mme Germaine en vint à haïr son mari, en voyant qu'il était devenu la risée de tous ses voisins de campagne.

Cependant, elle se consolait en pensant qu'on ignorait encore qu'il eût été intéressé dans une manufacture de coton.

Hélas! le fatal moment arriva où elle perdit sa dernière espérance.

Aussitôt que M. Germaine fut guéri de ses blessures, elle donna un magnifique bal, auquel toute la noblesse du pays fut invitée; et, d'accord avec ses amies, elle en fixa le jour.

Plus les Germaine attachaient d'importance au succès, plus leur anxiété était grande, et plus leurs ennemis travaillèrent à leur mortification.

Toutes les jeunes dames qui détestaient Maud — à cause des airs importants qu'elle se donnait aux réunions du pays — se liguèrent pour empêcher qu'on acceptât l'invitation.

Toutes celles qu'elle avait éclipsées, par la toilette et les équipages, prétendirent qu'elles ne pouvaient conserver de relations avec des gens si riches et que, pour leur part, elles se faisaient une règle de ne pas accepter de fête qu'elles étaient dans l'impuissance de rendre.

Quelques personnes influentes de la contrée firent douter de leur détermination et se laissèrent assiéger de lettres et de billets, en donnant à espérer que leurs rhumes, leurs migraines iraient mieux, et qu'ils pourraient venir le quinze du mois, qui était le jour fixé.

Quand les rhumes et les migraines ne purent durer plus longtemps, ces gens ingénieux trouvèrent de nouveaux prétextes pour décliner l'honneur de se rendre à l'aimable invitation de Mme Germaine. Quelques-uns eurent recours à l'état des routes, d'autres, non moins ingénieux, mirent leur refus sur le compte de la lune.

V. — SCÈNES INTIMES

Mme Germaine — dont l'orgueil était forcé de faire toutes sortes de concessions — changea la nuit du quinze pour celle du vingt, afin de permettre à la lune, d'être dans son plein. Et pourtant, elle avait vu ceux qui réclamaient faire plus d'une fois neuf milles en sortant du bal par la nuit la plus noire, et cela sans aucune crainte ou aucune plainte de leur part.

M. Germaine, de son côté, fit réparer à ses frais quelques parties de la route, qui étaient des obstacles pour la délicatesse des autres.

Quand tout fut accompli, les hauts personnages du pays daignèrent promettre qu'ils se rendraient, le vingt, chez M. et Mme Germaine.

Les Germaine, triomphants, s'empressèrent d'envoyer des billets d'invitation; mais leur triomphe fut de courte durée.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Avec tous les raffinements de la cruauté, on avait donné des espérances qu'on n'avait pas l'intention de réaliser.

Dans la matinée, l'après-midi et la nuit du vingt, des lettres arrivèrent portant des excuses pour un engagement que l'on ne pouvait tenir.

A peine une lettre était-elle brûlée qu'il en arrivait une autre.

Germaine fit réparer à ses frais quelques parties de la route (page 179)

Mme Germaine, hors d'elle-même de tant d'humiliation, n'épargna pas son mari dans ce cruel moment.

L'arrivée de quelques personnes, interrompit cette violente et regrettable dispute entre le mari et la femme.

Le bal — comme on le pense — eut peu d'entrain. Les invités paraissaient avoir plus envie de bâiller que de danser.

A souper, la table n'était pas à moitié pleine; et la profusion avec laquelle elle était servie, avait quelque chose de triste et de décourageant.

Tout était monté sur une grande échelle : les vases de fleurs, les pyramides, les arcs de triomphe, auraient suffi pour dix fois autant de monde.

Les plus indifférents même ne pouvaient s'empêcher de comparer le peu de plaisir que l'on prenait, avec la dépense que l'on avait faite.

Quelques-uns se levèrent de table et dirent tout bas à leurs voisins, en leur montrant les plats à peine entamés :

— Quelle pitié ! pauvre Mme Germaine ! comme elle doit souffrir !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le lendemain, une épître héroï-comique en vers — supposée écrite par Mme Germaine à une de ses nobles parentes, et donnant le récit de son bal et de son désappointement — fit son apparition; et, d'innombrables copies en furent prises.

Cette épître était écrite avec esprit et portait le cachet de la mauvaise humeur.

La bonne vieille dame qui avait occasionné le duel, crut que son amitié pour Mme Germaine lui faisait un devoir de lui en donner connaissance; mais elle la pria de ne pas la communiquer à son mari, de peur d'un nouveau duel.

Mme Germaine, malgré ses efforts pour cacher son dépit, parut si mortifiée que les rieurs furent encouragés à continuer.

La semaine suivante, une ballade intitulée : « *Le manufacturier devenu gentleman* » fut mise sous ses yeux par le même canal et avec le même succès.

M. et Mme Germaine, s'apercevant qu'ils étaient devenus l'objet de la haine et de la risée de tout le monde, résolurent de quitter le pays.

Germaine-park fut abandonné; on acheta une maison à Londres; et, pendant une saison ou deux, notre héros se donna le plaisir des agréments de la capitale, heureux de se trouver enfin dans la sphère après laquelle il avait tant et si longtemps soupiré!

Mais bientôt il s'aperçut que les personnes, qui, de loin, lui paraissaient dignes de son admiration et de son envie, ne méritaient, vues de près, que son mépris ou sa pitié.

Même en compagnie d'hommes justement honorables, il était souvent accablé d'ennui, parce que, parmi les gens dont sa femme encombrait sa maison, il cherchait en vain un ami, il cherchait en vain William Darford.

Un soir, au Ranelagh, Charles entendit le nom de William Darford prononcé par une dame qui marchait derrière lui :

Il se retourna pour la regarder; mais, quoiqu'il eût une idée confuse de l'avoir déjà vue, il ne put se rappeler où, et comment il l'avait rencontrée.

Il éprouva le désir de lui parler pour apprendre des nouvelles d'amis qu'il avait négligés, sinon oubliés; mais il ne connaissait aucune des personnes avec qui elle se promenait : il dut renoncer à son dessein.

Quand cette dame sortit, il la suivit dans l'espoir d'apprendre de ses domestiques qui elle était; mais elle n'avait ni domestiques ni voiture.

Mme Germaine conclut promptement que ce n'était pas une personne de grande importance; l'orgueilleuse créature défendit à son mari de faire d'autres recherches.

— Je vous prie, monsieur Germaine, lui dit-elle, de ne pas chercher à me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dépens à satisfaire votre curiosité sur les Darford. J'aurai bientôt sur les bras une foule de gens du commun, si vous n'y prenez garde.

Et comme Charles paraissait stupéfait :

— Les Darford, vous le savez, continua-t-elle imperturbablement, ne sont pas de notre rang, et ne peuvent nous fréquenter, surtout à la ville.

Cette observation produisit un effet momentané sur la vanité de M. Germaine.

Mais, quelques jours après, il rencontra dans le parc la même dame, accompagnée du vieux serviteur de M. William Darford.

Sans égard pour les représentations de sa femme, il suivit les suggestions de son cœur et arrêta le domestique pour lui faire, sur ses amis, des questions affectueuses et pleines d'intérêt.

Dans la matinée, des lettres arrivèrent portant des excuses
(page 180)

Le domestique — heureux de voir que Charles n'était pas devenu assez grand gentleman pour oublier ses amis — devint très communicatif.

Il dit à M. Germaine que la dame qu'il accompagnait était miss Loke, gouvernante des enfants de William Darford, et qu'elle était venue passer quelques jours à Londres chez une de ses parentes qui avait manifesté le désir de la voir.

Cette parente n'était ni riche ni élégante ; aussi ce fut en vain que M. Germaine chercha à persuader à sa femme de faire quelques civilités à miss Loke pendant son séjour à la capitale.

M^me^ Germaine répéta ce qu'elle avait déjà dit :

— Les Darford ne sont pas de notre rang.

Ce fut la seule réponse de la femme de l'ancien manufacturier.

Charles, cette fois, fut écœuré de l'entêtement et de l'orgueil de sa femme, et fit de fréquentes visites à miss Loke, qui resta quinze jours à Londres.

Mais l'idée de ses amis, ravivée par ses conversations, s'éteignit peu à peu, et il continua son genre de vie ; moins par inclination que par manque de force pour s'arrêter.

L'hiver se passait dans la dissipation ; l'été, aux bains ou en visite chez des parents qui s'ennuyèrent de leurs compagnies et prirent peu de peine

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour cacher leurs sentiments. Quand le bonheur ne se trouve pas à la maison, il est bien rare que l'on conserve sa dignité au-dehors. M. et Mme Germaine ne purent jamais acquérir l'estime des autres ni d'eux-mêmes. Le mépris qu'ils avaient l'un pour l'autre, croissait tous les jours. Il n'appartient qu'à ceux qui sont condamnés à vivre avec des personnes qu'ils méprisent, de comprendre l'étendue de ce malheur.

Nous épargnons à nos lecteurs le détail de leurs chagrins domestiques.

Le spécimen que nous avons donné jusqu'ici suffit pour se former une idée de la manière dont ce couple infortuné vécut pendant douze longues années.

Dans cette période, à peine se passa-t-il une heure, sans qu'ils se fissent des reproches mutuels.

VI. — ENFANTS MAL ÉLEVÉS

Cependant l'orgueilleux couple avait des enfants.

Les enfants sont toujours le lien le plus fort entre les parents; et, quelquefois, hélas! la cause la plus efficace de leur désunion.

Si les parents sont d'accord dans les soins à donner aux enfants, ils y trouvent une source, toujours croissante, de bonheur.

Mais si le père contredit la mère, ou si la mère contrecarre le père; si les enfants ne peuvent obéir ou faire des caresses à l'un sans déplaire à l'autre, ils deviennent de misérables petits hypocrites ou de détestables petits tyrans.

M. et Mme Germaine avaient un fils et une fille.

Dès le moment de leur naissance, ces pauvres enfants devinrent des sujets de discorde et de jalousie.

Les nourrices étaient obligées de décider lequel ressemblait le plus au père ou à la mère. Deux nourrices perdirent leur place en donnant — d'après l'opinion de Mme Germaine — une décision erronnée sur cette importante matière.

Souvent, l'étranger — qui venait rendre visite à la famille — était obligé de subir une foule de questions et d'examiner, à l'ouverture des lèvres, ou à la forme de la tête, si c'était le portrait du père ou celui de la mère.

Enfin, il fut établi que miss Maud ressemblait à la maman, et maître Charles était le portrait frappant du papa. Miss Maud, en conséquence, devint sans défauts aux yeux de sa mère: et maître Charles fut le favori mutin de son père.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Une comparaison entre les traits, les gestes et les manières s'établissait à tout propos et finissait par des injures d'un côté ou de l'autre.

Quand ils gorgeaient ces enfants de mets sucrés, ou qu'ils leur brûlaient l'estomac avec du vin, les parents avaient les mêmes vues égoïstes.

La mère — avant de donner quelques friandises à sa fille — lui faisait dire qu'elle aimait mieux maman; et le père — avant de laisser le petit Charles porter à ses lèvres le verre de vin — l'obligeait à dire qu'il aimait mieux papa.

Dans toutes leurs querelles enfantines, Maud courait se plaindre à sa mère et Charles allait pleurer près de son père.

Miss Maud ressemblait à maman ; Charles était le portrait de papa (page 183)

M. Germaine perdit toute influence sur son fils, dès que celui-ci fut pleinement convaincu que sa sœur, en se tenant du côté de sa mère, avait une large provision de bonnes choses.

L'enfant se voyait sans cesse rebuté par les nourrices qui étaient du parti de Madame; et, il tâcha de trouver grâce à leurs yeux, en disant le contraire de ce qu'il avait dit en faveur de son père :

— Ce n'est pas papa que j'aime le mieux, aujourd'hui : c'est maman.

— Oui, mais il faut que vous aimiez mieux maman tous les jours, ou vous n'aurez rien.

Par de tels principes de la part des nourrices, ces enfants apprirent la dissimulation, le mensonge, l'envie et la jalousie.

Leur caractère eut tous les défauts qui pouvaient les rendre insupportables à eux-mêmes et odieux aux autres.

Ceux qui ont vécu avec des enfants gâtés peuvent savoir les tourments qu'ils donnent à ceux qui les entourent.

Ces plaies domestiques deviennent de plus en plus nuisibles.

Plus d'une fois, on entendit M^me^ Germaine dire, dans l'amertume de son cœur, qu'elle voudrait n'avoir pas d'enfants.

Les enfants mal élevés sont une agréable chose à trois ans, mais ils deviennent des fléaux à six, et sont tout à fait insupportables à dix.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les écoles, les précepteurs, les gouvernantes se succédèrent à l'infini; et ces changements capricieux ne servirent qu'à les rendre encore moins gouvernables.

Enfin, leur réputation était si bien faite, que personne ne voulait les voir.

Un été, mistress Germaine se préparait à une visite chez Lady Mary Crawley, et la voiture était à la porte tout attelée.

En ce moment, un exprès arriva avec une lettre, qui disait que ni miss Maud, ni maître Charles, ne pouvaient, cette année, être de la partie.

Lady Mary déclarait que l'été dernier, elle avait tellement souffert de leur vacarme, de leurs querelles, de leurs caprices et de leur mauvais caractère, qu'elle ne voulait plus se soumettre à une pareille épreuve; et que, si les nerfs de leur mère étaient assez forts pour pouvoir y résister, les siens en étaient bien incapables.

De plus, elle ne pouvait, en toute justice et par politesse pour les amis qu'elle recevait chez elle, les exposer à de tels tourments, et changer toutes les habitudes d'ordre et de tranquillité de la maison.

Lady Mary Crawley n'hésita pas à s'exprimer de la sorte, parce qu'elle eût été heureuse qu'on s'en crût offensé et que Mme Germaine renonçât pour elle-même et pour son mari à cette visite, qui était devenue, dans le sens le plus mauvais du mot, un long séjour.

Mais, à quoi la fierté de certaines gens ne se soumet-elle pas?

Plutôt que de revenir sur sa résolution, et de passer un autre été dans sa propre campagne, Mme Germaine obéit à toutes les exigences hautaines de ses parents du Leicestershire; et, elle continua à leur imposer des visites qu'elle savait être vues du mauvais œil.

Mais que faire des enfants?

La première chose qui lui vint à l'esprit, fut d'adresser d'amers reproches à son mari.

— Vous voyez, monsieur Germaine, l'effet de la jolie éducation que vous donnez à votre fils. Je suis sûre que s'il n'était pas venu avec nous l'été dernier dans le Leicestershire, ma petite Maud, qui est la sagesse incarnée, n'aurait pas ennuyé Lady Mary.

— Au contraire, ma chère; j'ai entendu Lady Mary elle-même dire vingt fois que Charles est le meilleur des deux. Je suis persuadé que si Maud fût restée ici, mon fils serait devenu le favori de cette dame.

— Vous faites erreur, je vous l'assure, mon ami; vous savez bien que vous n'êtes pas vous-même beaucoup en faveur auprès de Lady Mary, et je l'ai entendue dire souvent que Charles est votre image.

— Il est vraiment extraordinaire que tous vos parents nous montrent si peu d'égards. Ils ne paraissent pas avoir beaucoup de considération pour vous.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ils ont assez de considération pour moi et n'ont cessé de m'en donner des preuves. Mais depuis quelque temps, je l'avoue, les choses ont bien changé. Ils ne m'ont jamais bien vue depuis mon mariage ; et, tout bien considéré, je ne puis les en blâmer.

M. Germaine salua ironiquement, comme pour remercier sa femme de ce singulier compliment.

M^me^ Germaine le pria de ne pas saluer, s'il était possible, comme un homme qui a toujours vécu — cela n'était que trop visible — derrière un comptoir.

Il répliqua qu'elle avait raison ; et que, par politesse, il devait se soumettre sans réserve aux réprimandes d'une femme que bien des personnes prenaient pour sa mère.

A la fin, quand ils eurent épuisé tout le répertoire des reproches que leur antipathie mutuelle leur suggérait, ils revinrent à la grande affaire du jour, et à la question dont ils auraient beaucoup mieux fait de ne pas s'écarter.

— Mais enfin, que ferons-nous des enfants pendant que nous irons chez Lady Mary Crawley?

VII. — UN INTÉRIEUR HEUREUX

Laissons pour le moment à ses embarras le couple mal assorti, et reposons-nous en jetant les yeux sur une famille heureuse : la famille de M. William Darford, où il n'y a ni désaccord d'opinions, de goûts et d'humeurs, ni aucun de ces maux qui viennent souvent du désappointement, et souvent aussi de l'orgueil satisfait.

M. Darford réussissait au-delà de ses espérances dans la conduite de ses affaires.

La richesse abondait chez lui ; mais il considérait la richesse en vrai philosophe.

Il n'était ni prodigue, ni avare. Il n'éprouva jamais la moindre ambition de s'élever au-dessus de son rang. Il ne chercha jamais à se faire admettre dans les sociétés d'une sphère prétendue supérieure en donnant des fêtes à grands frais et avec ostentation.

Il avait le sentiment de sa propre valeur, et s'attirait une sorte de respec bien différent de celui qu'on rend à une belle livrée et à un équipage vernis.

La fermeté de son caractère, cependant, ne s'alliait pas à la sévérité. Il savait pardonner, dans les autres, les faiblesses et les fautes dont il était lui-même exempt.

Quoique son cousin fût d'un tout autre caractère, et, quoique depuis son mariage, M. Germaine eût négligé ses anciens amis, William éprouvait plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de compassion pour son malheur, que de ressentiment pour ses travers.

Au milieu de sa famille, William disait souvent :

— Je voudrais bien que Charles fût aussi heureux que nous!

Fort souvent, dans ses lettres à ses correspondants de Londres, il les priait de lui donner des nouvelles de M. Germaine, qu'il aurait tant voulu savoir heureux!

Pendant quelque temps, il n'entendit parler que des extravagances de Charles et des fêtes données par M^me^ Germaine à de beaux messieurs et à de belles dames qui, dans bien des circonstances, ne lui ménageaient pas les humiliations.

Mais, peu d'années après, ces mêmes correspondants lui dirent que M. Germaine commençait à être à court d'argent et que c'était une situation qu'il avait cachée à sa femme avec autant de soin que celle-ci mettait à lui cacher, elle-même, ses nombreuses et importantes pertes au jeu.

Le plus jeune des fils de William grimpa sur ses genoux.

M. Darford apprit aussi d'un de ses correspondants, dont la femme était amie intime de M^me^ Germaine, que celle-ci vivait en fort mauvais termes avec son mari et que, dans un pareil milieu, leurs enfants étaient grandement gâtés par la mauvaise éducation et les mauvais exemples qu'ils avaient constamment sous les yeux.

Ces renseignements donnaient beaucoup d'inquiétude à William; et, loin de triompher de l'accomplissement de ses prédictions, il n'en parlait jamais, même à sa famille.

Toutes ses pensées roulaient sur les moyens à prendre pour avoir la possibilité d'intervenir à propos et de sauver Charles de l'adversité qui lui était fatalement réservée.

Un jour que le bon William prenait le thé en compagnie de sa joyeuse famille, son fils le plus jeune grimpa sur ses genoux, et lui dit :

— Papa, qu'est-ce qui vous faisait soupirer ce soir? vous n'êtes pas gai comme d'habitude. Qu'est-ce qui vous donne du chagrin?

— Mon cher petit enfant, lui dit son père, je pensais à une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de Londres et dont le contenu m'a fait beaucoup de peine.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Je voudrais, cher papa, que ces lettres ne vinssent jamais, car elles ne manquent jamais de vous rendre triste et de vous faire soupirer.

— Maman, reprit l'enfant, pourquoi ne dites-vous pas aux domestiques de ne pas remettre ces lettres à papa? Mais que vous disait donc cette lettre, cher papa, pour vous rendre si triste ! Est-il indiscret de vous le demander?

— Mon ami, dit le bon M. Darford — souriant à la simplicité de l'enfant — cette lettre me disait que votre petit cousin Charles n'est pas tout à fait aussi bon garçon que vous.

— Alors, papa, je vais vous dire ce qu'il faut faire : envoyez miss Loke à mon petit cousin Charles et vous pouvez être sûr qu'elle le rendra bon.

— Je crois bien qu'elle y parviendrait, reprit le père en riant; mais, mon cher enfant, je ne puis envoyer ainsi miss Loke, et, je crains même qu'elle ne veuille pas y aller. De plus, nous aurions du chagrin de nous séparer d'elle.

— Mais, papa, si vous envoyiez chercher mon cousin Charles, miss Loke en prendrait soin ici, et, de cette façon, elle ne nous quitterait pas, tout en s'occupant de le rendre meilleur.

— Elle pourrait en prendre soin, c'est vrai; mais le voudrait-elle? Si vous pouvez l'engager à le faire, j'enverrai chercher votre cousin.

La proposition, quoique faite en riant, fut acceptée sérieusement par miss Loke; et cela d'autant plus volontiers qu'elle se rappelait avec reconnaissances les attentions que M. Germaine avait eues pour elle, quelques années auparavant, lorsqu'elle avait rendu visite à une de ses parentes pauvres de Londres.

M. Darford écrivit donc immédiatement pour inviter les enfants de son cousin à venir chez lui, l'assurant qu'ils y seraient traités comme les siens.

Cette invitation fut acceptée avec joie, car elle arriva le jour même où M. et M^me^ Germaine étaient si embarrassés par le refus de Mary Crawley d'admettre chez elle leur turbulente progéniture.

M^me^ Germaine ne fut pas assez fière pour refuser d'accepter un service de la part de ceux qu'elle n'avait jamais voulu regarder, je ne dis pas comme des parents, mais simplement comme des amis, puisqu'ils n'étaient pas de son rang.

Elle envoya sans plus tarder ses enfants à M. Darford, et la bonne miss Loke s'occupa d'eux.

Ce n'était pas — le lecteur le comprendra sans peine — une tâche facile et agréable; mais elle devait de grandes obligations à M. Darford et elle fut heureuse de trouver l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance.

Miss Loke était cette jeune personne qui, on s'en souvient, peignait le bel iris, objet de l'admiration de Charles et de miss Maud Germaine, lors de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la visite que l'on avait faite aux ateliers de porcelaine treize ou quatorze ans auparavant.

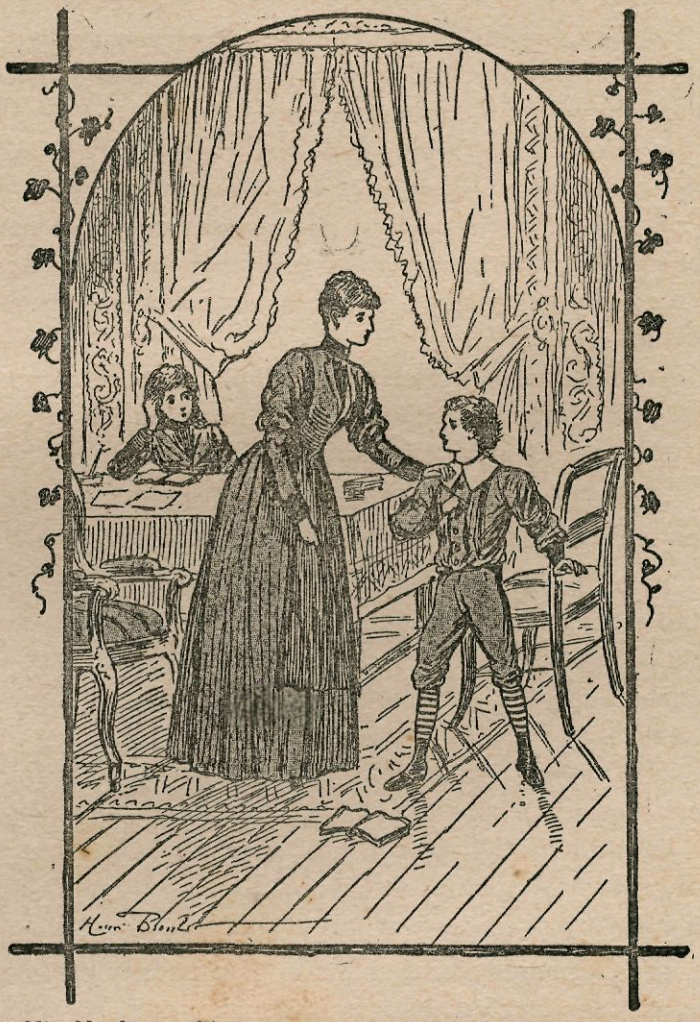
A cette époque, la courageuse miss Loke était maladive et se trouvait dans une grande détresse.

Son père avait fait de mauvaises affaires; et, pour gagner son pain et celui de ses sœurs, la jeune fille avait été obligée de travailler plus rudement que sa santé et ses forces ne le lui permettaient.

Elle aurait probablement succombé sous le poids de ses travaux excessifs, si elle n'eût été sauvée par l'humanité de M. Darford.

Chez lui, la compassion n'était pas un sentiment passager et sans effet, ni un sujet de sentimentale ostentation; elle était toujours suivie des mesures les plus propres à soulager ceux qui en étaient l'objet.

Heureusement pour lui, il était marié à une femme qui sympathisait à tous ses généreux sentiments, et qui n'avait pas de plus grande joie que de l'aider dans toutes ses bonnes actions.



Miss Maud et son frère mirent à une rude épreuve la patience de miss Loke (page 190)

M^me^ Darford — après avoir pris tous les renseignements nécessaires sur l'exactitude de l'histoire et du caractère de la jeune fille — fut si satisfaite de ce qu'elle entendit dire de son mérite — et si touchée de ses infortunes — qu'elle la prit chez elle pour enseigner la peinture à ses filles.

Elle savait bien que le sentiment de la dépendance est le plus rude à sup-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

porter; aussi, elle eut soin de délivrer de ce sentiment pénible la personne qu'elle obligeait, en lui fournissant sans cesse l'occasion d'être utile à ses bienfaiteurs.

Miss Loke recouvra bientôt la santé; et, de sa propre initiative, elle comprit qu'elle serait bien utile à la famille en instruisant les enfants dans les moments de loisir que lui laissait la peinture.

Avec une ardente persévérance, elle se mit à l'étude pour devenir capable d'être leur institutrice.

D'année en année, la jeune femme poursuivit l'exécution de ce plan, et fut récompensée par l'estime et l'affection de l'heureuse famille dans laquelle elle se trouvait et qui la traitait en amie.

Mais, malgré la grande habileté de miss Loke, elle n'avait pas le pouvoir magique attribué dans les romans à certains caractères.

Elle ne pouvait instantanément opérer une réforme radicale.

Les habitudes des enfants gâtés ne cèdent pas, sans l'aide du temps, aux efforts des maîtres les plus capables et les plus dévoués.

Miss Maud et son frère avaient un naturel qui mit à une rude épreuve la patience de miss Loke.

Cependant, peu à peu, elle acquit de l'influence sur l'esprit volontaire de ses turbulents élèves.

Elle mit la plus grande adresse à déraciner la jalousie réciproque du frère et de la sœur.

Ils s'aperçurent qu'ils étaient traités avec la plus stricte impartialité, et commencèrent à vivre ensemble avec plus d'accord que par le passé.

VIII. — EXPLICATIONS PÉNIBLES

Les parents accordèrent sans peine le temps nécessaire à miss Loke; ils étaient trop heureux d'être débarrassés de leurs enfants.

Huit mois se passèrent, et on n'eut aucune nouvelle de M. et de M^me^ Germaine. On apprit seulement qu'ils continuaient leurs folies et leur dissipation, et qu'ils commençaient à se trouver dans la gêne.

Enfin, M. Darford reçut une lettre qui lui apprenait qu'une exécution allait être faite sur la belle maison de M. Germaine à Londres, et que lui et sa famille étaient dans la détresse la plus grande et l'affliction la plus profonde.

William, aussitôt, courut à Londres.

On refusa de l'admettre auprès de Germaine, et le portier, avec un air de mystère, lui dit que son maître était malade et ne voulait recevoir personne.

Mais William força la consigne et s'élança dans l'escalier.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En le voyant entrer, Charles recula en s'écriant :

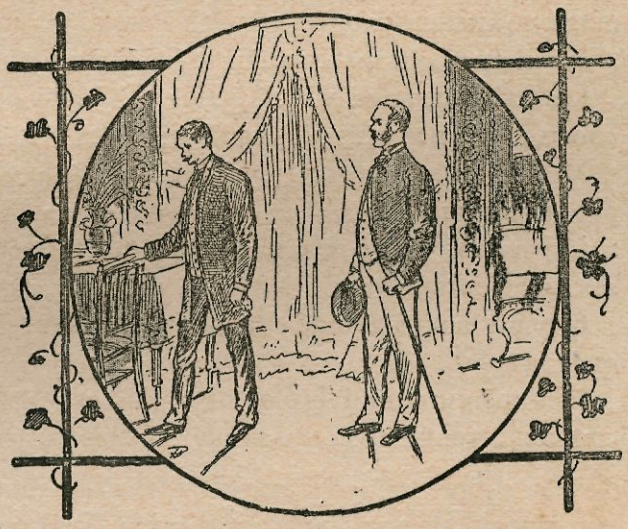
— Puis-je en croire mes yeux ! William, c'est vous !

— Oui, c'est votre cousin William, votre vieil ami William, dit M. Darford, en l'embrassant avec amitié.

L'orgueil et la honte luttaient dans le cœur de Charles.

Le malheureux se détourna pour cacher les pleurs, qui, dans le premier moment de son émotion, coulaient de ses yeux ; il alla à l'autre bout de la chambre chercher un fauteuil pour son cousin ; et, le lui présentant avec une cérémonie maladroite, il lui dit :

— Ne voulez-vous pas vous asseoir, cousin Darford : Mme Germaine et moi, nous devons beaucoup de reconnaissance à vous et à Mme Darford, pour les bontés que vous avez eues à l'égard de nos enfants. J'allais justement vous écrire à leur sujet... Mais, en ce moment, vous pouvez le voir, tout est ici sens dessus dessous. Je suis vraiment tout honteux... Je ne m'attendais pas... Pourquoi aussi ne nous avez-vous pas plus tôt honorés de votre visite ? Vous n'avez pu certainement choisir un plus mauvais moment... pour vous, du moins.



Le malheureux se détourna pour cacher ses pleurs.

— S'il est heureux pour vous, mon cher Charles, répliqua William avec douceur, ce sera aussi pour moi le plus heureux moment que j'aie pu choisir.

Vaincu par cette réponse et le ton de William, notre héros fondit en larmes ; il prit la main de son ami sans pouvoir dire un mot.

Revenu à lui, après quelques instants, il dit :

— Vous êtes trop bon, cousin William, vous l'avez toujours été. Je pensais que vous étiez venu ici par hasard ; je ne pensais pas que vous fussiez venu avec le dessein de m'aider dans ce moment de détresse... d'embarras, dois-je dire, car, en vérité, ce n'est qu'un moment d'embarras.

— Je suis heureux qu'il en soit ainsi. Mais parlez-moi franchement, Charles ; ne cachez pas à votre meilleur ami l'état de vos affaires. Ceci n'aurait d'autre effet que de vous plonger dans une ruine inévitable.

Charles se tut quelques instants.

— La vérité, mon cher William, ajouta-t-il, est qu'il y a dans cette affaire

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des circonstances qui, à mon grand regret, pourraient être portées aux oreilles de Mme Germaine ou de quelqu'une de ses maudites parentes. Si, une fois elles en ont connaissance, je n'aurai plus une minute de paix pendant le reste de ma vie. Il est vrai que pour la paix, je ne puis me vanter d'en avoir beaucoup en ce moment; mais il serait dangereux, très dangereux que la vérité s'ébruitât. A vous cependant, je puis bien le dire, quoique dans votre manière de vivre, vous croyiez devoir le trouver mauvais; mais vous êtes si indulgent...

William écoutait toujours, sans comprendre où tendait ce préambule.

— En premier lieu, ajouta Charles, vous savez que Mme Germaine est de dix ans plus âgée que moi.

— Six ans seulement, mon ami; c'est, du moins je pense, ce que vous m'avez dit autrefois.

— Je vous demande pardon, dix, dix et quelques mois. Si je vous ai dit six, c'était avant notre mariage, quand je n'en savais pas davantage. Elle en avoue sept; ses parents disent huit, et moi je dis dix, sans exagérer.

— Eh bien ! mettons dix, puisque vous le voulez.

— Je serais bien heureux s'il pouvait en être autrement, car il n'est pas fort agréable pour moi d'être le jouet de la moitié des jeunes élégants de la capitale, pour m'être marié à une femme assez âgée pour être ma mère.

— Pas tout à fait assez vieille pour être votre mère, dit William d'un ton conciliant. Ces jeunes élégants ne sont pas bons calculateurs. Mme Germaine ne pourrait pas être votre mère, mon ami. D'après vous, il n'y a que dix ans de différence entre vous deux.

— Oh ! ce n'est pas tout. Ce qui est pire encore, c'est que Mme Germaine, grâce à la vie dissipée qu'elle mène, paraît bien de dix ans plus vieille qu'elle n'est. De sorte que, vous le voyez, il y a réellement vingt ans de différence entre nous deux.

— Je ne le vois pas du tout, reprit William en souriant. Mais je veux croire ce que vous dites. Laissez-moi vous demander où tend cette discussion sur l'âge de la pauvre Mme Germaine.

— A justifier le pauvre M. Germaine de chercher au-dehors la paix et le bonheur qu'il ne peut trouver à son foyer.

— Peut-être que sa femme lui donnerait la paix et le bonheur qu'il cherche au-dehors, si elle-même avait vraiment l'affection de son mari.

— L'affection ! oh ! Seigneur ! L'affection n'est pas en jeu. Mme Germaine se soucie fort peu de mon affection.

— Et vous craignez qu'elle entende parler des divertissements que vous prenez loin d'elle ?

— Non, vous ne voyez pas où j'en veux venir; vous ne savez pas comment elle s'en servirait contre moi. Elle n'a pas pour moi plus d'affection

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que cette table. Elle est d'une irritabilité incroyable. Elle ameuterait contre moi tous ses parents, mettrait de son côté tout le monde en jetant les hauts cris sur mes dépenses et mes pertes. Alors je ne serais bon qu'à être jeté au feu, comme le plus mauvais mari qui soit sur la terre. J'en rirais peut-être, parce que j'aurais pour moi tous ceux avec qui j'ai partagé mes plaisirs et ceux qu'elle a froissés autrefois par son orgueil. Mais Mme Germaine publierait partout les sommes que j'ai perdues au jeu, à la bourse, dans les paris; elle les comparerait à ses dettes à elle, et je ne pourrais plus rien obtenir. Quand je voudrais lui reprocher une chose, elle m'en jetterait une autre à la face. Ses fureurs déjà si grandes ne connaîtraient plus de bornes. Ni vous, ni personne sur la terre, voyez-vous, ne peut se faire une idée du caractère de Mme Germaine. Il n'y a que moi qui la connaisse. Elle est — à vous, mon cher ami, je vous le dis pour décharger mon cœur — elle est sans exception, la plus fière, la plus acariâtre, la plus égoïste, la plus déraisonnable, la plus extravagante, la plus tyrannique, la plus insensible de toutes les femmes de la chrétienté.

— De la chrétienté ! oh ! vous exagérez quelque peu, Charles.

— Exagérer ! Certes, je n'exagère pas. Elle est tout ce que j'ai dit, et même, vous pouvez m'en croire, elle est davantage encore.

— Davantage ! c'est impossible. Allons, je vois ce que c'est : vous avez eu quelque dispute ensemble; vous avez pris de l'humeur; et, comme les gens qui ont de l'humeur, vous en dites plus de mal que vous n'en pensez.

— Non, du tout, je vous le promets, William; je suis aussi calme que vous. Vous ne connaissez pas Mme Germaine aussi bien que moi.

— Moi, je sais seulement que c'est une femme à plaindre, si son mari a sur elle une plus mauvaise opinion qu'une autre personne n'oserait en montrer.

— C'est précisément parce que je suis son mari, que je la connais mieux que personne. Ne dois-je pas être le meilleur juge de ce qui regarde ma femme? A la vérité, je ne m'attendais guère, cousin William, à ce que vous prissiez sa défense. Je me souviens pourtant qu'elle ne vous plaisait guère. Avant mon mariage, vous avez même fait tous vos efforts pour m'en détourner; et aujourd'hui vous devenez son avocat, et, en ma présence, vous prenez son parti contre moi. Je n'y comprends rien, mon cher William.

— Je ne prends point son parti contre vous, mon cher Charles; je cherche seulement à rétablir le bon accord entre votre femme et vous. Je ne suis pas assez égoïste pour désirer vous prouver, aux dépens de votre bonheur domestique, que j'avais autrefois raison en cherchant à vous détourner de ce mariage. Je voudrais de tout mon cœur, aujourd'hui que vous y trouviez le bonheur; et je suppose que vous devriez avoir le même désir que moi.

— Ah ! cousin William, il vous est facile de dire que je devrais trouver le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bonheur dans mon mariage, vous qui avez la meilleure femme du monde. Je voudrais que vous fussiez forcé de passer un mois avec Mme Germaine.

William sourit et sembla dire :

— Je ne saurais me joindre à ce désir.

IX. — TOUS DEUX COUPABLES

William semblait deviner, maintenant, où Charles voulait en venir. Celui-ci, qui avait remarqué le sourire de son cousin, continua :

— De plus, et pour vous ouvrir entièrement mon cœur, je veux attirer votre pitié sur un autre sujet. Ma femme n'est pas mon seul fléau. Les plaisirs que je me donne me causent autant de tourment que ma femme elle-même.

— Ah ! fit William étonné, et comment cela ?

Ne trouvant pas le bonheur chez moi, je l'ai cherché au-dehors ; je me suis lié avec toutes sortes de gens, surtout avec des personnes qui, n'ayant rien, ni profession ni fortune, vivent toujours dans l'abondance. Ils m'ont entraîné ; je les ai suivis dans les cafés, dans leurs clubs, dans leurs sociétés, dans leurs fêtes, qu'ils ont toujours eu le talent de me faire payer. J'ai joué, j'ai gagné, puis perdu, puis gagné de nouveau. Enfin, tantôt gagnant, tantôt perdant, j'ai toujours été leur dupe. J'ai parié sur ceci ou sur cela et toujours ou presque toujours les paris m'ont été contraires. Je suis entré à la Bourse. D'abord, j'ai eu du bonheur ; mais dernièrement, ayant cru à la hausse, j'ai aventuré de fortes sommes ; j'ai acheté beaucoup d'actions. La baisse est arrivée, je me suis trouvé à découvert pour une somme importante. J'ai payé ce que j'ai pu et j'ai fait un billet pour le reste, qui montait à deux cents guinées. Le billet est venu à échéance ; je n'avais pas de fonds et une exécution doit se faire sur ma maison.

— Comment, Charles, pour deux cents guinées ? Et vous ne pouvez trouver cet argent ?

— Non, cousin, je n'ai pas un farthing, et j'attends la rentrée de nos rentes. Voilà des masses de comptes. L'agent qui fait nos affaires — Dieu sait comment, à Germaine-park — dit que les fermiers s'en vont, que nous lui devons, je ne sais combien, et que nous sommes forcés de vendre. Mais si nous vendons dans un moment de gêne, notre détresse deviendra publique ; nous ne retirerons rien de notre terre et nous serons ruinés.

Et, continuant à vouloir rejeter tous les torts sur sa femme, Charles poursuivit en s'animant :

— Tout cela vient de l'orgueil et de l'entêtement de Mme Germaine. Voilà dix ans qu'on n'a pu lui persuader d'aller passer quelques jours à Germaine-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

park, parce que les gens du Northamptonshire lui ont fait affront. De la sorte, nos affaires sont faites au gré de l'agent qui est un gredin, j'en suis convaincu, car il nous écrit sans cesse que nous lui devons de l'argent.

... Mais, en vérité, mon cher William, reprit-il d'un ton plus calme, vous êtes trop bon de vous intéresser à mes affaires, car je dois me reprocher de n'en avoir pas bien agi envers vous.

Enfin, tantôt gagnant, tantôt perdant, j'ai toujours été leur dupe
(page 194)

— Ne parlez pas de cela, maintenant, ne parlez pas de cela, Charles, interrompit M. Darford. Je suis venu à Londres uniquement pour vous rendre tous les services dont je serai capable. Je vous déchargerai de votre obligation à une condition.

— A la condition qu'il vous plaira! s'écria Charles. Je vous donnerai ma signature; je vous donnerai hypothèque sur le domaine de Germaine-park.

— Je ne demande pas d'hypothèque; je ne veux pas de votre signature, Charles. Je ne demande qu'une condition, absolument nécessaire à votre bonheur. Promettez-moi de rompre avec votre genre de vie et avec vos perfides amis.

— Je vous le promets d'autant plus volontiers que je n'ai pas beaucoup d'inclination pour les plaisirs qu'ils m'ont procurés. L'habitude, la paresse et je ne sais quoi m'ont entraîné. Quand je ne savais que faire de moi — ou quand j'étais chassé de ma maison par la mauvaise humeur de ma femme — je cherchais des distractions au dehors. Mais vous pouvez y compter,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

William, je romps définitivement avec mes habitudes et avec mes amis.

M. Darford saisit le moment où son cousin était exalté par la reconnaissance, pour lui donner quelques conseils et pour l'exhorter à l'économie.

— Vous savez, mon cher Charles, que j'ai toujours été un homme franc, et mes idées devront vous paraître tout à fait absurdes à vous qui êtes habitué à vivre avec des gens de goût et de luxe. Mais ces appartements, ces meubles, cette maison, tout cela me paraît, à vrai dire, plutôt la propriété d'un prince, que d'un homme de votre condition.

— C'est vrai ; mais Mme Germaine l'a voulu. Je me déferai de tout cela avant l'hiver prochain : je veux même en donner avis tout de suite. Je veux vivre désormais avec économie.

Les projets de M. Germaine pour l'économie furent interrompus par l'arrivée soudaine de sa femme.

Les yeux brillants de fureur, elle traversa la chambre avec la fierté et la colère d'une reine de tragédie, s'assit sur un sofa et dit d'une voix que la rage rendait tremblante :

— Je vous remercie, monsieur Germaine, pour les choses obligeantes que depuis une heure vous débitez sur mon compte. J'ai tout entendu. Mais vous vous êtes mépris, si vous avez cru que j'étais votre dupe. Vous ne m'en avez jamais imposé. Je sais depuis longtemps que je vous suis à charge et je suis heureuse de l'avoir entendu confirmer de votre bouche. Mais je dois avouer que je mérite tout cela. Je suis traitée avec justice. Que j'ai donc été sotte, grand Dieu ! de me confier à vous ! Il n'y a pas un gentleman qui se serait comporté et qui aurait parlé comme vous l'avez fait tout à l'heure. Ne pouviez-vous, Monsieur, vous contenter de nous ruiner, de ruiner votre famille par vos profusions et vos goûts dépravés, sans m'insulter encore par vos réflexions sur mon caractère et vos calculs sur mon âge? Pas un gentleman, vous dis-je encore, m'aurait traitée comme vous l'avez fait. Je suis la plus malheureuse des femmes !

La colère la suffoqua et l'empêcha de continuer. Elle tomba à la renverse en proie à une violente attaque de nerfs.

M. William Darford était terrifié de cette scène. Le bras de la dame s'était allongé par la force de la convulsion et il fut impossible de le replier.

Charles se tenait debout silencieux et confus.

Sa conscience lui faisait des reproches ; et, quoiqu'il n'aimât pas sa femme, il se disait qu'il l'avait rendue la plus malheureuse des créatures.

— Laissez-moi votre femme, Charles, dit l'excellent M. Darford. Je vais chercher à tout guérir.

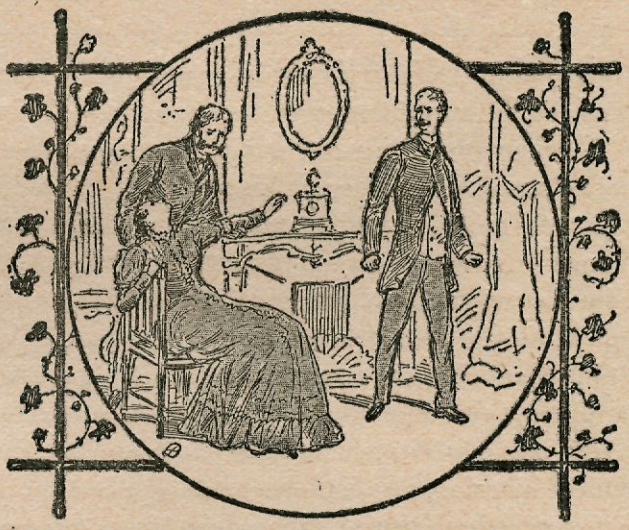
Charles secoua la tête et sortit.

Mme Germaine revint peu à peu à elle. Elle jeta les yeux autour de la chambre et s'écria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Il a bien fait de s'éloigner. Oh ! si c'était seulement pour toujours ! Si nous ne nous étions jamais rencontrés ! Mais pourrai-je savoir pourquoi M. William Darford est ici ? Mes domestiques, mes filles de service auraient dû venir me donner des soins. Nous avons encore des domestiques, Monsieur ; et, si abaissée que je paraisse, je ne vois pas la nécessité d'exposer aux yeux de froids spectateurs notre détresse et nos querelles de famille.

—Croyez-moi, Madame, je ne suis pas un froid spectateur. Je ne désire pas rappeler des choses désagréables, mais je veux obtenir le droit de vous parler en ami de vos affaires. Permettez-moi de vous dire que, dans le moment où j'étais loin de supposer que vous nous écoutiez, je défendais vos intérêts.



Elle tomba en proie à une violente attaque de nerfs (page 196)

— En vérité, Monsieur, vous parliez si bas que je n'ai pu comprendre ce que vous disiez. Mon cœur était du reste trop froissé de ce que disait M. Germaine qui parlait assez haut, pour me permettre de faire attention à toute autre chose. Cependant je crois me souvenir que vous avez fait à M. Germaine l'offre de le délivrer de ses embarras actuels, à la condition qu'il changerait de vie et qu'il romprait avec des amis que personne ne connaît... ou plutôt que l'on connaît trop.

— Et cela, madame Germaine, n'est-ce pas une preuve que je désire votre bonheur ?

— En vérité, monsieur Darford, je suis bien malheureuse ! ayant vécu dans le monde depuis mon enfance, je n'attends d'amitié de personne, et encore moins de gens de calcul. J'ai été si cruellement déçue quand je me suis confiée étourdiment à l'affection d'un homme que j'ai élevé à un rang qu'il ne connaissait pas, que je dois vous demander pardon si je ne vous remercie pas et si je ne puis voir aucune marque d'intérêt pour mon bonheur dans l'offre que vous avez faite. Je suppose qu'en réalité vous serez mortifié de voir votre cousin se ruiner par ses folies et ses prodigalités. Je m'imagine qu'il serait cruel pour vous de voir votre cousin en prison. Vous savez que cela jette de la déconsidération sur toute la famille, de quelque part que ce malheur arrive. Votre bonté pour nos enfants me fait voir que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous nous regardez comme vos parents. Tout homme a de la fierté pour sa famille, dans quelque condition qu'il soit placé.

— J'avoue que j'ai beaucoup de vanité pour ma famille, Madame, reprit M. Darford avec un sourire calme. Je suis fier, par exemple, d'avoir maintenu et de pouvoir maintenir dans une parfaite indépendance mes chers enfants et ma femme, dont le bon sens et la douceur font le charme de mon existence.

M^me^ Germaine rougit, et se détourna pour cacher le trouble de sa conscience.

X. — TRISTE DÉNOUEMENT

William eut regret d'avoir fait de la peine à M^me^ Germaine ; mais il vit que le seul moyen de faire comprendre ses paroles était d'affirmer la supériorité réelle d'un caractère qui ne s'allie guère avec les sottes prétentions de l'orgueil et de l'amour-propre.

— Vous avez la liberté, madame Germaine — continua-t-il, après un moment de silence embarrassant — d'interpréter à votre guise mes offres et mes actions. Mais quand vous serez plus calme, vous verrez que ni moi ni ma famille n'attendons rien de la vôtre ; pas même un salut de politesse sur les places publiques, car nous n'y allons jamais. Nous vivons retirés ; nous n'avons aucune liaison avec le beau monde ; nous conservons notre indépendance, en nous renfermant dans notre sphère et ne désirant pas l'abandonner pour celles qui passent pour être supérieures. Ce que vous venez de dire me fait supposer que vous vous êtes fait l'idée que, si nous avons invité vos enfants à venir parmi nous, nous avons espéré tirer quelque avantage de nos relations. Mais vous vous êtes méprise : nos enfants vivront comme nous ; ils n'auront pas la pensée de former des relations avec de grands personnages, parce qu'on leur a appris que ces liaisons ne sont pas nécessaires au bonheur. Mais je n'ai pas l'habitude de parler si longuement de moi et des miens ; je ne l'ai fait que pour vous faire voir toute la vérité : ce n'était que pour gagner votre confiance, et comme nous n'avons ni l'un, ni l'autre de temps à perdre...

— C'est vrai, dit M^me^ Germaine.

— Maintenant, Madame, j'ai à vous faire une proposition, et j'espère que vous la recevrez comme elle le mérite. M. Germaine m'a appris que vous avez joué. N'auriez-vous pas quelques dettes ?

— M. Germaine n'en sait rien ; il ne doit pas savoir à combien elles se montent, dit M^me^ Germaine à voix basse, comme si elle craignait d'être entendue.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Si vous voulez m'en confier le secret, je n'en ferai pas un mauvais usage.

Mme Germaine dit tout bas la somme. Elle devait être considérable, car M. Darford se recula avec surprise. Quelques minutes après, il parvint à se maîtriser et dit :

— C'est certes plus que je ne présumais, surtout après avoir entendu vos plaintes sur les prodigalités de M. Germaine; mais nous examinerons ce que l'on pourra faire. Depuis la dissolution de la société entre Charles et moi, mon application aux affaires ne s'est jamais ralentie, et cette circonstance, pour laquelle vous me méprisez, me donne le pouvoir de vous porter secours sans faire tort à ma famille. Je suis un homme qui parle franchement quoique avec rudesse. Vous allez me promettre de ne plus jouer de votre vie à aucun jeu de hasard. A cette condition, je payerai vos dettes sans retard.

Avec toute la promptitude d'une personne qui saisit une promesse trop généreuse pour être répétée, Mme Germaine promit tout ce qu'on lui demanda.

Ses dettes furent payées. . . . . .

. . . . . .

Le bienfaiteur de cette famille avait l'espoir que désormais M. et Mme Germaine vivraient avec plus de prudence et que, dès lors, ils pourraient jouir de quelque bonheur.

Vain espoir, Charles aurait bien voulu diminuer ses dépenses, mais l'orgueil de Mme Germaine était un obstacle insurmontable à tout projet d'économie. Elle avait été accoutumée depuis longtemps à telles ou telles choses; elle ne pouvait vivre sans les avoir. Ses parents seraient fort étonnés de ne pas la voir dans l'éclat où elle vivait avant son mariage.

Irrité de l'insolence et de l'absurdité de tels arguments, M. Germaine insistait avec l'autorité d'un mari qui sait qu'il a pour lui la raison et le pouvoir. De là vinrent des altercations encore plus violentes que les anciennes.

Certaines femmes oublient plus volontiers les plus grands torts de leurs maris qu'elles ne tolèrent leur intervention dans les affaires du ménage : Mme Germaine était une de ces femmes.

Quoique son mari lui eût promis, quelque égard qu'il s'efforçât de lui témoigner, il n'en était pas récompensé par de plus grandes preuves d'affection.

Au contraire, elle semblait contrariée de se voir privée de motifs légitimes de plainte. Elle ne pouvait plus dire avec des gestes tragiques que son mari se ruinait et ruinait sa famille par ses folies.

Aux violentes altercations, succéda le silence de la haine.

Mme Germaine devint revêche, sans pudeur, nerveuse et irritable. Elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prit place parmi les douairières, et devint un intéressant personnage.

Mais ce genre d'importance n'eut pas le talent de la distraire; et elle finit par déclarer qu'elle ne pouvait plus vivre avec l'insupportable fardeau de l'ennui.

Dans bien des circonstances, la conduite de certaines personnes peut être prédite avec certitude par ceux qui connaissent leurs habitudes.

L'habitude est pour les esprits faibles une sorte de prédestination morale, à laquelle ils n'ont pas le pouvoir d'échapper.

Leur langage exprime communément le sentiment qu'ils ont de leur propre faiblesse à se débattre contre la destinée que leur a préparée leur folie.

Ils ont l'habitude de dire :

Sa fille de service devint arrogante envers elle (page 201)

— Pour moi, je ne puis m'empêcher d'agir de la sorte; je sais que je fais mal, je sais que je me perds, mais je ne puis résister; il est inutile de discuter avec moi, ma vie est ainsi, c'est mon sort.

Mme Germaine, elle aussi, se trouva attirée d'une manière irrésistible aux tables de jeu, nonobstant sa promesse solennelle de ne plus jouer à aucun jeu de hasard.

— Il était, disait-elle, inutile de discuter avec elle : sa vie était ainsi; c'était son destin; elle savait qu'elle faisait mal; elle savait qu'elle se perdait, mais elle ne pouvait résister.

Après quelques mois, elle se trouva de nouveau dans les dettes.

Elle eut la bassesse et l'audace de s'adresser encore à la générosité de M. Darford.

Sa lettre était des plus rampantes; elle était pleine d'expressions flatteuses qu'elle s'imaginait devoir produire un grand effet, venant d'une personne de sa naissance et de son rang.

Elle fut surprise de recevoir un refus formel.

Le généreux William refusa d'intervenir encore parce qu'il vit bien que son intervention ne serait d'aucune utilité. Il évita cependant de lui reprocher d'avoir manqué à sa parole.

Il se dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Elle sera bien assez punie par les suites de sa conduite ; je ne veux pas ajouter à son infortune. »

Une séparation d'avec son mari en fut la conséquence immédiate.

On peut croire que ce ne fut pas un châtiment pour Mme Germaine ; mais la perte de tout l'orgueil, de tout le luxe, de toutes les richesses que lui avait apportées son mariage, tout cela lui fut cruellement sensible.

Elle fut soumise à la charité de ses parents, qui, du reste, en avaient fort peu.

Elle fut dédaignée de ses amies ; elle n'eut personne qui s'apitoyât sur son sort.

Même sa fille de service devint arrogante envers elle, parce qu'elle était, comme sa maîtresse, d'humeur acariâtre et qu'elle ne recevait pas de gages.

Les détails des souffrances et des mortifications de la pauvre Mme Germaine ne sauraient être bien intéressants.

Elle vécut tristement jusqu'au jour où elle mourut d'une fièvre nerveuse.

Aussitôt après son décès, son mari écrivit la lettre suivante à M. William Darford :

« Mon cher William,

» Vous avez appris la mort de la pauvre Mme Germaine et la manière dont » cela est arrivé ; je n'ai pas besoin de vous en dire plus long à ce sujet. Si » grandes qu'aient été ses fautes, elle en a bien souffert et m'a bien fait souf- » frir. Croyez-moi, je suis guéri du désir d'être un gentleman. J'abandonne » le nom de Germaine pour reprendre celui de Darford. Vous connaissez » l'état de mes affaires. J'espère cependant tout réparer à force de travail. » J'ai résolu de venir au commerce et de m'y appliquer avec ardeur pour mon » salut et celui de mes enfants, que j'ai jusqu'ici entièrement négligés. Mais » après mon mariage, je n'ai pas toujours eu le pouvoir de faire ce que je » voulais. N'en parlons plus. Je consens que l'on me blâme pour le passé ; » mais, à l'avenir, j'espère devenir un tout autre homme. Je n'ose pas vous » prier d'avoir confiance en ces bonnes résolutions et de me reprendre pour » associé dans votre manufacture. Mais peut-être votre bonté pourra-t-elle » me procurer quelque emploi d'accord avec mes projets et ma capacité. Je » ne demande qu'une épreuve ; je ne crois pas que je puisse faire comme » autrefois, et laisser à mon associé le soin d'écrire toutes les lettres.

» Embrassez pour moi mon cher petit garçon et ma chère petite fille. » Pourrai-je assez vous remercier vous et madame Darford pour tout ce que » vous avez fait pour eux ! Il y a aussi une autre personne que je voudrais » remercier, mais je n'ose pas la nommer, car je me trouve fort indigne de » tant de bontés.

» Adieu et à vous, sincèrement,

» Charles DARFORD, de nouveau, Dieu merci !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il est à peine nécessaire d'informer nos lecteurs que M. William Darford reçut les bras ouverts son ami repentant; il le prit pour associé et l'aida de la manière la plus bienveillante et la plus judicieuse à rétablir sa fortune et son crédit.

Il devint fort appliqué aux affaires, au grand étonnement de ceux qui ne l'avaient connu que comme un gentleman orgueilleux et dissipé.

Peu d'hommes ont assez de force de caractère pour s'arrêter dans la voie de la folie et pour supporter le ridicule jeté sur eux par ceux qu'ils méprisent et qui souvent les ont poussé à leur perte.

Notre héros fut ridiculisé sans merci par tous ses anciens compagnons, par tous les flâneurs de Bound-Street; ils ne pouvaient comprendre la détermination qu'il venait de prendre de vivre désormais de son travail.

Mais que lui importait? Il ne vivait pas au milieu d'eux; il n'entendait pas leurs sarcasmes et savait bien qu'au bout d'un an ils oublieraient que Charles Germaine eût jamais existé; car ils ne pouvaient plus espérer exploiter son orgueil.

La connaissance qu'il avait du grand monde l'avait assez convaincu que le bonheur n'est pas dans le don ou la possession des choses qui, aux yeux des mortels ignorants, sont souvent des sujets d'admiration ou d'envie.

Charles Darford chercha le bonheur et le trouva dans la vie domestique qu'il regretta de n'avoir pas comprise au commencement de sa carrière.

Une croyance fondée sur notre propre expérience est plus efficace que les paroles des moralistes les plus autorisés.

Heureux ceux qui, suivant un ancien proverbe, deviennent sages par l'expérience de leurs devanciers!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UN CŒUR DE MÈRE

I. — COUSINE DOLLY

Près de Derby, sur le chemin qui conduit à Darley-Grove, il y a un cottage qui appartenait autrefois à Maurice Robinson.

Ellen, sa femme, était une personne active et vertueuse, aimée de tous ses voisins, chérie de son mari. Elle savait lui rendre la maison si agréable, qu'il avait toujours hâte de revenir chez lui le soir, après son travail.

Maurice était employé à la manufacture de coton de Derby, et il se faisait remarquer par sa constante application à l'ouvrage.

Les choses allèrent bien, sous tous les rapports, dans le jeune ménage, jusqu'au jour où l'une de leurs parentes vint vivre avec eux.

Mme Dolly Robinson avait été blanchisseuse dans une grande maison, où elle avait appris à aimer le commérage et le thé; où elle avait acquis le goût des châles, et, ce qui est pis, le goût de l'eau-de-vie de cerises.

Elle pensait faire une grande faveur à ses jeunes parents en venant vivre avec eux. Connaissant le monde, elle pouvait et voulait les diriger. De plus, comme elle avait hérité d'un legs de plusieurs mille livres, elle se croyait le droit d'exiger qu'ils lui donnassent ses aises pour le reste de ses jours.

Ellen traita l'ancienne blanchisseuse avec toute la déférence voulue; mais Mme Dolly ne pouvait avoir ses aises sans verser une pleine cuillerée d'eau-de-vie dans le thé qu'elle buvait, et sans faire marcher à sa fantaisie chaque personne de la maison.

Elle commença à être mécontente, parce qu'Ellen voulait l'empêcher de gâter le petit Georges.

Georges était un enfant de cinq à six ans, et sa mère prenait grand soin de le bien élever. Elle voulait qu'il fût honnête et bon comme elle, qu'il ne dît que la vérité, qu'il fît tout ce que son père lui commandait, et qu'il aimât le travail.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mme Dolly, au contraire, le caressait et le flattait, sans s'inquiéter qu'il fût obéissant ou non, honnête ou impoli.

Excepté dans les moments où elle lui bourrait la bouche de pain d'épices, il ne paraissait pas beaucoup se plaire avec elle. Il aimait mieux se trouver avec William Deane, ouvrier habile et courageux, et il se plaisait à le voir travailler.

William lui donna une ardoise et un crayon et lui apprit à faire des dessins et des additions. Il fit une petite brouette dont Georges fut fort content, de sorte que celui-ci l'appelait son bon ami Deane. Tout cela rendait Mme Dolly hostile à William Deane.

Un jour, Mme Dolly invita quelques personnes à prendre le thé avec elle.

Elle aimait à verser une pleine cuillerée d'eau-de-vie dans le thé qu'elle buvait (page 203)

Elle amusait les voisins par le récit de ce qu'elle avait vu dans le grand monde. Entre autres histoires, elle aimait à raconter celle d'un sommelier. Cet homme, étant ivre, et ne sachant ce qu'il faisait, avait pris un billet de loterie, qui s'était trouvé valoir dix mille livres quand il fut revenu à la raison. Le sommelier devint gentleman et roula voiture.

Un soir, Maurice Robinson et William Deane arrivèrent juste à temps pour entendre la fin de cette histoire. Mme Dolly la termina en se tournant vers Maurice. Elle lui dit qu'il devrait mettre à la loterie et tenter la fortune, car pourquoi ne serait-il pas aussi heureux qu'un autre ?

William répondit froidement qu'il n'était pas un avare, mais qu'il croyait que l'argent pouvait être mieux employé qu'à prendre un billet de loterie, car il y avait plus de chance pour perdre que pour gagner ; que quand un homme a travaillé tous les jours pour un bon salaire, il est sûr d'avoir quelque chose pour sa peine, et qu'avec du travail et de l'économie on peut gagner une honnête aisance et être content de soi-même ; mais si un homme, comme il en a connu plusieurs, se met en tête la roue de la loterie, il ne fera plus rien de toute l'année ; il deviendra paresseux et ivrogne ; et alors, dit William, au bout de l'année, s'il ne gagne rien, comment fera-t-il pour subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants, qui n'ont d'autres ressources que ses bras et son travail ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Maurice soupira; ainsi fit Ellen; et William raconta l'histoire véridique de domestiques et de boutiquiers qui s'étaient ruinés en jouant à la loterie.

— Mais, dit Maurice, mettre à la loterie n'est pas jouer, comme on le fait aux dés, aux cartes, ou à autre chose, je pense?

— Je pense le contraire, dit William, c'est jouer. Qu'est-ce que jouer? c'est confier son argent à la fortune et au hasard. Or, n'y a-t-il pas autant de hasard dans la roue de la loterie que dans les dés ou dans les cartes?

— C'est vrai, mais on peut gagner beaucoup, objecta Maurice.

— On peut gagner aussi aux dés et aux cartes, dit William ; mais il y en a davantage qui perdent, et encore plus qui perdent à la loterie. S'il en était autrement, comment les directeurs de loterie gagneraient-ils autant? Faisons une supposition. Si vous et moi, Maurice, nous étions à jouer aux dés, nous mettrions l'enjeu sur la table, et l'un de nous prendrait tout. Mais, à la loterie, il n'en est pas de même. La totalité de ce qu'on y met n'en sort pas.

Cette supposition fit quelque impression sur Maurice, qui n'avait pas perdu la tête. Mais le désir qu'avait M^me^ Dolly qu'il fût pris un billet de loterie ne céda pas à ce raisonnement.

Elle fut silencieuse et de mauvaise humeur pendant le reste de la soirée.

II. — LA TENTATION

Maurice espérait peu que M^me^ Dolly lui laisserait quelque chose à lui ou à sa famille. Néanmoins il se croyait obligé à des égards, parce qu'elle avait autrefois tendu une main secourable à son frère, qui se trouvait dans la détresse. En conséquence, il s'efforçait de supporter son caractère et de la rendre heureuse dans sa maison.

Il vit bien que le billet de loterie lui tenait fortement au cœur.

— Ellen, dit Maurice, je suis à demi décidé à tenter la fortune; ceci ne nous gênera pas, car je n'achèterai pas de vache cette année.

— Et pourquoi donc? dit M^me^ Dolly. Ellen est riche. Elle a une cachette, là-bas dans le mur, où je l'ai vue mettre de l'argent, et jamais je ne l'ai vue en retirer.

Ellen, surprise de cette indiscrétion, fit aussitôt glisser une planche dans la boiserie, en tira un gant qui renfermait de l'argent, et le mit entre les mains de son mari, en lui disant :

— Voilà, mon ami, ce que j'ai seulement gagné cette année en filant; j'aurais voulu grossir la somme avant de vous la donner. Faites-en ce qu'il vous plaira.

Maurice fut si touché de la bonté de sa femme, qu'il abandonna son dessein.

A un bon naturel, il joignait un caractère irrésolu. Souvent, il voyait le bien et n'avait pas la force de l'exécuter.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En revenant de son travail, quelques jours après qu'Ellen lui eût donné l'argent, il vit dans une rue de Derby une maison aux larges fenêtres splendidement éclairées, et lut cette affiche :

BUREAUX DE LA LOTERIE

DE FORTUNATUS GOULD ET C^ie

« Ici a été vendu l'heureux billet qui a gagné lundi dernier vingt mille livres. »

Pendant que Maurice lisait cette affiche, il sentit revenir son désir de prendre un billet.

Il allait entrer, quand heureusement il s'aperçut qu'il n'avait pas sa bourse de cuir; en se retournant, il heurta quelqu'un.

Ici a été vendu l'heureux billet qui a gagné vingt mille livres.

C'était William Deane qui feuilletait de vieux livres à l'étalage d'un libraire.

— Je voudrais avoir assez d'argent pour faire l'acquisition de quelques-uns de ces livres, dit William; mais je ne le puis; ils doivent coûter cher avec toutes les gravures qu'ils renferment.

— Nous pouvons vous prêter... non, nous ne le pouvons pas, dit Maurice en s'arrêtant tout court, car il se souvenait qu'il n'avait pas assez d'argent pour prêter à son ami et pour prendre un billet de loterie.

Il marcha à côté de William quelque temps sans rien dire. A la fin il s'écria :

— Ainsi, vous n'êtes pas d'avis que je mette à la loterie ?

— Oh ! dit William, je n'ai point d'avis à vous donner là-dessus, car je vois que vous examinez si vous devez mettre à la loterie ou me prêter de l'argent pour acheter des livres. J'espère...

— N'en dites pas plus long, répliqua Maurice. Ne sais-je pas que vous êtes un bon camarade, et que vous me prêteriez de l'argent si j'en avais besoin? Vous l'aurez aussitôt que nous serons arrivés à la maison. Seulement, faites bien attention de me soutenir si M^me Dolly revient à la loterie.

M^me Dolly ne manqua pas de renouveler ses attaques.

Elle fut étonnée et irritée de voir mettre dans la main de William Deane le contenu de la bourse de cuir.

Bouffie de colère, elle dit d'un ton de mépris :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Je suis étonnée d'être ainsi traitée; mais c'est toute la reconnaissance qu'on accorde d'ordinaire à ceux qui font le bien. C'est bien! c'est bien! Je suis une vieille femme; je sortirai bientôt du monde, et alors on se repentira de ne pas m'avoir mieux traitée. On pourra réfléchir qu'on ne gagne pas une amie aussi facilement qu'on la perd, et alors...

La voix de M^me^ Dolly fut interrompue par les sanglots.

Maurice, qui avait le cœur bon, lui demanda mille pardons de lui avoir donné quelque sujet de mécontentement et déclara qu'il ne désirait que lui plaire et la contenter.

Elle continua à pleurer sans répondre. Enfin, elle s'écria:

— Mes avis ne sont jamais pris en considération...

Maurice déclara qu'il était prêt à suivre ses avis, si c'était le seul moyen de lui tranquilliser l'esprit.

— Je sais maintenant ce que vous voulez, ajouta-t-il, vous êtes encore dans le désir qu'il soit pris un billet de loterie. Eh bien! j'en prendrai un quelque jour de cette semaine, après que j'aurai payé la vache que j'ai achetée à la foire. Allons, ne pleurez plus, cousine Dolly.

— En vérité, cousin Maurice, dit-elle en s'essuyant les yeux, c'est pour votre bien que je parle; vous savez que vous avez toujours été mon favori, depuis votre enfance. Je vous ai mis bien souvent sur mes genoux, et je vous ai plusieurs fois prédit que vous feriez un jour une grande fortune. Ainsi, voulez-vous prendre le numéro que j'ai rêvé?

Maurice l'assura que si ce numéro pouvait être pris, il le voulait bien.

La vache, en conséquence, ne fut payée que la semaine suivante et on prit le billet de loterie.

Ce n'était pas cependant celui que M^me^ Dolly avait rêvé! il avait été acheté par une autre personne. Maurice prit le numéro 80.

Sa cousine Dolly déplora que ce ne fût pas le nombre qu'elle avait rêvé.

— Il aurait mieux valu, disait-elle, ne pas avoir suivi du tout ses avis, que de les avoir suivis si tard.

III. — LE TRIOMPHE DE M^me^ DOLLY

Maurice était d'un naturel paisible. Quand il vit qu'on lui faisait des reproches pour ceci ou pour cela, qu'on trouvait à redire à tout ce qui se faisait dans sa maison, il n'aima plus à s'y rendre aussitôt après son travail de la journée; il fréquenta les cabarets et ne sortit presque plus des bureaux de loterie.

Comme on n'avait pas encore tiré, toutes ses pensées étaient fixées sur son billet. Il négligea son travail de la manufacture.

— Qu'est-ce que quelques schellings de salaire de plus ou de moins? se disait-il. Si mon billet sort, nous serons riches tout d'un coup.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le billet, à la fin, amena un lot de cinq mille livres.

La joie le mit hors de lui-même. Il courut à la maison en porter la nouvelle.

— Un lot ! un lot ! Dolly, cria-t-il aussitôt qu'il eût repris haleine.

— Voilà ce que c'est d'avoir suivi mon conseil, dit Dolly.

— Cinq mille livres ! ma chère Ellen, dit-il, en renversant d'un coup de pied le rouet de sa femme.

— Je désire que nous soyons aussi heureux qu'auparavant, dit Ellen ; et elle releva tranquillement son rouet.

— Non, plus de rouet, dit Maurice, plus de coton à filer, plus de travail.

— Vous êtes une dame, maintenant, ajouta M^me^ Dolly. Il faut en conséquence, vivre comme une dame.

Un lot ! un lot ! Dolly, cria-t-il aussitôt qu'il eût repris haleine.

— Je ne sais pas comment vivent les dames, dit Ellen en soupirant. J'espère, Maurice, que vous ne m'aimerez pas moins pour cela.

M^me^ Dolly éprouva pendant quelque temps le plaisir de peser et de compter l'argent ; puis, elle prit ses dispositions pour vivre avec quelqu'un de distingué. Elle avait des connaissances à Paddington, et elle y connaissait une maison très retirée où la famille pourrait vivre fort agréablement.

Elle était impatiente de s'y rendre pour deux raisons : la première, c'est qu'elle espérait faire figure avantageuse aux yeux de ses connaissances ; la deuxième, c'est qu'elle voulait éloigner Maurice et le petit Georges de William Deane, qui, en ce moment, avertissait son ami de ne pas se livrer à la paresse parce qu'il avait cinq mille livres.

L'intelligent William lui recommandait de placer cet argent à intérêt, ou d'en disposer en grande partie pour faire l'acquisition d'une ferme ou d'un fonds de boutique.

Ellen, étant fille d'un fermier, s'entendait très bien à la laiterie. De plus, ayant été, dans sa jeunesse, employée à Derby chez son oncle, qui tenait une boutique de quincaillerie, elle était capable, disait-elle, de seconder son mari dans l'une ou l'autre de ces deux professions. Et puis, elle songeait à son enfant.

Maurice, irrésolu, et désireux de plaire à toutes les parties, dit enfin qu'il serait bon d'aller demeurer à Paddington pour contenter leur curiosité. S'ils

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne s'y trouvaient pas bien, ils iraient voir la ville de Londres et y prendre du plaisir pendant un mois. Il espérait que William Deane viendrait avec eux sans avoir un farthing à dépenser.

Le petit Georges dit tout ce qu'il put pour persuader à son ami Deane de venir avec eux; et il le poussait vers la portière de la voiture. Mais William ne pouvait quitter son maître et ses affaires.

Georges essuya promptement ses yeux, car il était honteux d'avoir pleuré.

Et, s'appuyant sur le sein de sa mère, il fit tourner la roue d'un petit chariot que lui avait donné William Deane.

Ellen fut charmée de voir à son fils de tels sentiments d'affection et de reconnaissance, et ses pensées s'égarèrent sur son enfant chéri, pendant que Mme Dolly caquetait sur ses connaissances de Paddington et sur le plaisir qu'elle éprouvait de se trouver encore une fois en voiture.

Elle devint excessivement communicative et développa à Maurice et à Ellen tous ses plans futurs de plaisir et de dépense.

— En premier lieu, dit-elle, je me réjouis de vous avoir éloignés de ce cottage, où il ne convient pas à des personnes comme il faut de vivre. Quand nous serons arrivés à Paddington, ma première démarche sera pour acheter une belle voiture.

— Une voiture! s'écrièrent Maurice et Ellen au comble de la surprise. Mais elle nous ruinera!

— Là! vous ne savez pas ce que vaut l'argent, dit Mme Dolly. Quoi! n'avez-vous pas cinq mille livres? Nous aurons une voiture d'occasion — et nous n'avons pas besoin de dire que c'est une voiture d'occasion — pour cent livres. Or, qu'est-ce que cent livres sur cinq mille?

— Mais si nous avons une voiture, il nous faudra des chevaux, à moins qu'on ne puisse s'en passer, dit la sage Ellen, et ils coûteront encore cent livres.

— Oh! nous aurons des chevaux de louage qui ne coûtent presque rien.

— Dites cent cinquante livres par an, fit Maurice.

— Achetons d'abord notre voiture, vous savez que c'est ce qui coûte le meilleur marché.

— Mais la voiture ne durera pas toujours, dit Ellen, préoccupée seulement de l'avenir de Georges. Elle aura besoin de réparations qui coûteront quelque chose.

— Il sera temps d'y songer lorsque la voiture aura besoin de réparations, dit Mme Dolly, qui, sans se donner la peine de compter, semblait convaincue que tout était possible avec cinq mille livres.

— Il faut que je vous dise un petit secret, continua-t-elle. J'ai écrit à une de mes meilleures amies d'avoir à nous louer pour un an une maison à Pad-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dington. Je sais aujourd'hui que la chose est faite. Nous ne donnerons que cinquante livres de loyer par an : c'est une bagatelle.

— Mais, dit Ellen, vous voulez faire bien des choses avec cinq mille livres!

IV. — UNE NOUVELLE VIE

Mme Dolly, quoique avec répugnance, renonça à la voiture; et la courageuse Ellen proposa d'employer cinq cents livres à monter une boutique de quincaillerie et de placer à intérêt le reste de l'argent, jusqu'à ce qu'on en eût besoin.

— Maurice et moi, pourrons prendre soin de la boutique, et nous pourrons très bien vivre avec ce que nous gagnerons, dit-elle.

Mme Dolly s'opposa à l'idée de la boutique, parce qu'alors on ne pourrait pas vivre en vrais gentlemen, et que d'ailleurs, les gens de la maison louée ne voudraient pas en faire une boutique.

En arrivant à Paddington, ils virent que la maison ne pouvait en aucune façon faire une boutique.

Comme le bail était passé pour un an, Ellen abandonna son sage projet; mais elle apprit la tenue des livres.

La maison avait un petit jardin auquel Georges travailla, quoiqu'il ne pût guère faire autre chose qu'arracher les mauvaises herbes, et que sa mère l'envoyât à l'école dans le jour.

Quand il revenait le soir à la maison, il montrait ses cahiers à sa mère et répétait ses leçons auprès d'elle pendant qu'elle travaillait.

Son maître disait qu'il y avait plaisir à lui faire la classe, tellement il montrait de goût et d'application.

Pendant ce temps, Mme Dolly se reposait et bavardait avec ses connaissances de Paddington.

Ces connaissances étaient tout simplement des personnes qu'elle avait vues venir chez le directeur de la grande maison de blanchissage où elle avait été fille de lessive.

Maurice, qui avait l'habitude de travailler plusieurs heures par jour, crut d'abord que c'était une belle chose de se promener çà et là, comme disait Mme Dolly, à la manière d'un gentleman.

Mais, quand il en vint à l'essai, il se trouva plus ennuyé de ce genre de vie qu'il ne l'avait jamais été à sa filature de coton de Derby.

Il bâillait et rebâillait, s'étirait les membres, ne savait quelle contenance tenir, était en peine de lui toute la matinée, regardait cent fois à sa montre, la mettait à son oreille pour entendre si elle allait, tant le temps lui semblait passer avec lenteur.

Souvent, il arpentait le pavé des rues de la ville, revenait sur ses pas, s'ar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rêtait à sa porte, s'amusait à regarder des chiens se battre pour un os.

D'autrefois, il entrait à la cuisine, demandait ce qu'il y avait pour le dîner, regardait la cuisinière faire son pot-au-feu, et le domestique nettoyer les couteaux.

C'était pour lui un grand soulagement d'entrer dans la chambre où sa femme travaillait.

Mais il n'aurait pu supporter cette vie une année entière, sans un joli petit cheval noir qu'il avait acheté trente guinées.

Pendant un mois, il fut heureux de galoper sur la route d'Edgeware. Mais le cheval devint boiteux ; puis il se trouva qu'il était poussif.

Le jockey qui l'avait vendu n'était plus là et ne put être retrouvé.

Pendant un mois, il fut heureux de galoper sur la route d'Edgeware.

Maurice vendit son cheval cinq guinées et acheta un beau bai brun pour quarante.

Il pensait qu'il s'en trouverait bien, car il l'avait payé un bon prix ; mais le bai brun lui fit à peine un peu plus d'usage que le noir.

Comment il le soignait, nous ne le savons pas, mais il paraît qu'il n'était pas si habile à soigner les chevaux qu'à mener son métier à la filature.

A la fin de l'année, il n'eut plus de cheval et il avait perdu cinquante guinées.

Cent autres guinées partirent !

Personne dans la famille, si ce n'est Maurice, n'aurait pu dire comment.

Il résolut alors de ne plus dépenser son argent et commença la nouvelle année en ouvrant une boutique de quincaillerie à Paddington.

Il mit cinq cents livres dans son commerce.

Le fonds de la boutique était bien assorti ; et Ellen était si active, si attentive pour les acheteurs, qu'elle attira la foule à la boutique de Maurice Robinson.

Ils gagnèrent douze pour cent sur tout ce qu'ils vendirent.

Mais Maurice avait tellement pris l'habitude de ne rien faire qu'il ne pouvait maintenant se tenir tranquille à sa boutique. Il était toujours dehors, rentrait fort tard ; et Ellen remarqua souvent qu'il avait du chagrin.

Quand elle lui demandait s'il souffrait, ou ce qui le chagrinait, il la rebutait par cette réponse : — Rien, rien ne me chagrine; pourquoi vous imaginez-vous que j'ai du chagrin ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hélas ! ce n'était pas une vaine imagination de la pauvre femme.

Ellen voyait trop clairement que quelque chose allait mal.

Dans le même temps, Mme Dolly dépensait son argent — plutôt celui de son cousin — en faisant bonne chère.

Elle ne se contentait plus de sa petite cuillerée d'eau-de-vie dans le thé; elle ne se trouvait pas à l'aise, disait-elle, à moins de prendre chaque matin un verre d'un cordial, qui était une liqueur violente.

Ellen lui représenta qu'elle faisait du tort à sa santé et s'exposait à se rendre malade en buvant ainsi.

Mme Dolly lui répondait avec aigreur que ce qu'elle prenait lui faisait du bien. Personne n'avait le droit d'y trouver à redire.

Mme Dolly trouva aussi qu'il lui convenait de boire constamment un pot de porter à dîner et un autre à souper...

V. — LES SUITES DE LA PARESSE

Dans la suite, Mme Dolly ne put se trouver à l'aise si elle ne dînait deux ou trois fois par semaine à un restaurant situé près de Paddington.

Ce restaurant avait un jeu de boule, et c'est là qu'elle allait faire ses parties de thé.

Mme Dolly voulait souvent prendre le petit Georges avec elle.

— Je voudrais bien monter dans votre voiture et avoir du thé et des gâteaux ; mais je ne puis aller avec vous, car ma mère ne le veut pas, disait Georges avec sa franchise accoutumée.

Ellen, qui avait souvent vu Mme Dolly offrir pour régal à son fils du vin ou du punch, craignait qu'il ne prît insensiblement le goût des liqueurs spiritueuses.

Georges avait neuf ans et comprenait déjà les raisons de sa mère.

Elle lui montra un jour un homme ivre qui marchait en zigzag dans la rue et qui vociférait des absurdités.

Le malheureux n'entendit pas le bruit d'une voiture qui venait vers lui au galop ; par conséquent, il ne put s'éloigner à temps, et le cocher ne put arrêter les chevaux. Les roues de la voiture lui passèrent sur le corps et lui brisèrent la jambe.

Georges le vit emporter chez lui ; il entendit les plaintes et les gémissements que lui arrachait la douleur.

— Voyez, où mène l'ivresse, disait tristement Ellen à son fils.

Une autre fois, sa mère lui fit voir un homme dont les jambes étaient horriblement enflées et dont le visage était couvert de taches rouges.

Deux domestiques, en brillante livrée, le tiraient d'une magnifique voiture.

Cet homme, appuyé sur une canne à pomme d'or, voulut de son autre main ôter son chapeau à une dame qui lui demandait comment il allait. Sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

main trembla si fort qu'il ne put le remettre après l'avoir ôté, et un domestique fut obligé de l'aider.

— Pauvre homme ! dit Ellen, c'est le squire L..., qui, comme vous l'avez entendu dire à l'apothicaire, a bu dans sa vie plus qu'aucun homme. Voilà l'état où l'a réduit la boisson.

Georges s'écria :

— Je m'étonne, maman, que les gens soient assez fous pour boire. Je ne serai jamais un ivrogne, je le promets.

Ces circonstances firent une telle impression sur le petit Georges, qu'il n'était plus nécessaire de le surveiller.

Un jour, sa mère lui dit :

— Aujourd'hui, je vais vous confier à vous-même, Georges ; je ne pourrai veiller sur vous. Mme Dolly doit aller ce soir à une partie de thé au jeu de boules. Elle a demandé à vous emmener. Je le lui ai permis.

Les roues de la voiture lui passèrent sur le corps et lui brisèrent la jambe (page 212)

Georges accompagna donc Mme Dolly au jeu de boules.

La compagnie but le thé en dehors de l'établissement, sous des tentes.

Après le thé, Mme Dolly invita Georges à aller voir le jeu de boules, et Georges s'amusa beaucoup à regarder les joueurs.

Mais quand il se fit tard, et que tout le monde fut parti, Georges s'inquiéta de Mme Dolly. Elle n'était plus sous les tentes où l'on avait bu le thé ; elle n'était pas non plus sur la terrasse du jeu de boule.

Enfin, il entra dans la salle du restaurant, et trouva la vieille cousine au comptoir près de la femme du propriétaire. Son visage était rouge ; elle tenait un verre d'eau-de-vie dans lequel la dame versait quelques gouttes d'une liqueur bonne, disait-elle, pour l'estomac.

Mme Dolly, surprise, tressaillit si fort en voyant Georges, qu'elle laissa tomber son verre.

— Béni soit Dieu ! mon enfant, dit-elle, je vous croyais au jeu de boule.

— J'ai vu partir tout le monde, répondit Georges ; alors j'ai pensé qu'il était temps de venir vous rejoindre et de retourner à la maison.

— Mais avant de partir, mon cher petit Monsieur, dit la propriétaire, il faut manger une de ces tartelettes pour l'amour de moi.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et elle donna à Georges une tartelette. Elle ajouta :

— Il faut aussi boire à ma santé quelque chose de bon.

— C'est du vin ou de la liqueur, dit bravement Georges. Je le connais à l'odeur ; je n'en boirai pas.

— Ce garçon est fou, dit Mme Dolly ; mais aussi c'est la faute de sa mère. Elle ne veut lui laisser boire que de l'eau.

— Mais votre mère n'est pas là, mon cher enfant, vous le voyez bien, ajouta Mme Dolly, faisant un signe à la propriétaire ; non votre mère n'est pas là.

— Et personne ne le lui dira, ajouta le propriétaire ; vous pouvez faire ce qu'il vous plaira.

— Non, répliqua énergiquement Georges, en repoussant le verre que Mme Dolly présentait à ses lèvres. Je ne veux rien faire de plus, non, non, non ! vous dis-je, quand ma mère n'y est pas, que lorsqu'elle y est.

— Bien, petit maladroit, mais silence ! silence ! dit Mme Dolly, s'apercevant que Georges ne pouvait voir un gentleman qui se tenait à la porte de la salle, en face d'eux, et qui aurait pu entendre ce qui se disait au comptoir ; ne criez pas si fort, je vous prie.

— Je répète, continua Georges à voix basse, que ma mère m'a dit qu'elle avait confiance en moi. Je ne suis pas fou, ni ma mère non plus. Elle m'a dit pourquoi il n'est pas bon de boire de liqueurs, et...

Mme Dolly le poussa sans lui donner le temps d'achever, et lui dit d'aller voir si le cabriolet était prêt.

VI. — LES SUITES DU JEU

Georges se tenait dans la cour, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule.

En regardant, il vit un gentleman à l'air affable qui lui souriait et qui lui demanda s'il n'était pas le petit garçon qui parlait si haut au comptoir.

— Oui, Monsieur, dit Georges.

— Vous me paraissez un bon petit garçon, ajouta-t-il. J'aime bien à vous voir ces sentiments ; vous ne voulez rien faire de plus quand votre mère n'y est pas que quand elle y est. Qui est votre mère ? et où demeure-t-elle ?

Georges lui fit connaître le nom de sa mère et où elle demeurait. Le gentleman lui dit :

— J'irai voir votre mère en allant chez moi. Je lui dirai ce que j'ai entendu, et je la prierai de vous laisser venir à la maison où vous trouverez un petit garçon de votre âge, que je serais charmé de voir se comporter aussi bien que vous venez de le faire.

M. Belton — c'était le nom du gentleman qui avait interrogé Georges — était un riche fabricant de tapis.

Il avait une maison de campagne près de Paddington.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cette connaissance devint pour Georges une source de grandes jouissances.

M. Belton lui prêta plusieurs livres amusants, et le prit avec lui pour lui faire voir quelques curiosités à Londres.

Ellen était heureuse des louanges qu'il donnait à son fils. Tout le plaisir de la pauvre femme, depuis quelques mois, venait de son enfant.

La tristesse répandue sur le visage de son mari l'alarmait quand elle le voyait.

Mme Dolly n'était pas une compagnie pour Ellen. Sa passion s'était accrue à un tel degré qu'elle n'aimait pas autre chose ; et, quand elle n'était pas à demi-ivre, elle se trouvait tellement abattue, qu'elle était obligée de s'asseoir sur son lit ou sur son fauteuil, enveloppée dans son châle.

— Ah ! se disait Ellen une nuit qu'elle attendait son mari, ce n'est pas d'avoir cinq mille livres qui rend heureux. Quand Maurice aimait, après son travail, à rentrer chez lui, à notre petit cottage, alors j'étais heureuse. Aujourd'hui, c'est bien différent !...

Mais il ne servait à rien de se plaindre.

Ellen s'assit et se mit à raccommoder un vêtement de son mari.

Tout en travaillant, elle écoutait si le retardataire rentrait.

L'horloge sonna une heure après minuit, et Maurice n'était pas arrivé. Tout le monde dormait excepté elle.

Enfin, elle entendit un bruit de pas, mais le temps était si noir qu'elle ne pouvait voir qui c'était. On allait et on venait dans la rue, puis on s'arrêta sous la fenêtre.

— Est-ce vous, Maurice ? Etes-vous là, Maurice ? dit Ellen.

Le bruit des pas cessa. Ellen dit encore :

— Est-ce vous, Maurice ? Etes-vous là ?

— Oui, répondit Maurice, c'est moi ; pourquoi n'êtes-vous pas au lit et ne dormez-vous pas ?

— Je vous attends, dit Ellen.

— Vous n'avez pas besoin de m'attendre ; j'ai ma clef dans ma poche, je rentrerai quand il me plaira.

— Ne voulez-vous pas rentrer maintenant ?

— Non, fermez la croisée.

Elle ferma la croisée et s'assit auprès du lit de son enfant. Il dormait.

Ellen, qui ne pouvait dormir, reprit son ouvrage et attendit que son mari rentrât.

Enfin, la clef tourna dans la serrure, et elle entendit les pas de son mari qui venait doucement vers la chambre où elle était.

Il ouvrit la porte sans faire de bruit. Il la croyait endormie. Aussi fut-il saisi en la voyant éveillée. Il tressaillit, et rabattant son chapeau sur son visage, il se laissa choir sur une chaise sans dire mot.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Il lui est certainement arrivé quelque chose de terrible, pensait Ellen.

Et elle tremblait si fort que sa main pouvait à peine tenir son aiguille.

— Que faites-vous là, Ellen? dit-il tout à coup en relevant son chapeau.

— Je répare un de vos vêtements, dit Ellen d'une voix caressante.

— Je suis un misérable, un fou, un gredin, s'écria Maurice en tressaillant et se frappant la tête avec violence.

Puis, il se promena à grands pas.

— Qu'y a-t-il donc? Je souffre plus de vous voir ainsi que du plus grand malheur. Ne vous détournez pas de moi. N'êtes-vous pas mon mari? qui doit vous aimer plus que moi?

— Oh! Ellen! dit-il en lui abandonnant sa main — mais détournant encore son visage — vous me haïrez quand vous saurez tout.

— Je ne crois pas pouvoir vous haïr.

— Nous n'avons pas six pence à nous, continua Maurice avec véhémence. Demain, il nous faudra quitter cette maison, vendre tout ce que nous avons et j'irai en prison, Ellen! Il vous faudra travailler le reste de vos jours, plus rudement que vous n'avez fait jusqu'ici, vous et ce pauvre enfant qui dort si tranquille, sans penser que son père l'a réduit à la mendicité. Il ne songe guère que, pendant que sa mère était pour lui la meilleure des mères, son père a ruiné la maison avec un tas de gredins à une table de jeu! J'ai perdu jusqu'à notre dernier schelling.

— C'est tout? dit Ellen... C'est un coup terrible, mais je me réjouis que vous ne vous soyez pas déshonoré. Nous travaillerons rudement et nous serons encore heureux. Seulement, jurez-moi, mon cher ami, que vous ne jouerez plus.

Maurice se jeta à ses genoux et jura que, jusqu'à la dernière heure de sa vie, il ne s'approcherait plus d'une table de jeu et ne jouerait à aucun jeu de hasard.

VII. — UN AMI

Maurice dormit ou plutôt s'assoupit pendant quelques heures.

Enfin, il s'éveilla par la violence avec laquelle il avait heurté le bois du lit.

— J'ai eu un songe terrible, ma femme, dit-il, en ouvrant les yeux.

Il vit Ellen tristement assise au chevet de son lit.

D'abord il ne se rappelait pas ce qui était arrivé; mais comme Ellen le regardait avec douleur et compassion, il se souvint de tout.

Il se cacha la tête sous sa couverture et dit qu'il voulait encore dormir, pourvu qu'il n'eût pas des rêves si effrayants.

Ce fut en vain que Maurice chercha à dormir : de trop graves préoccupations étaient entrées dans son esprit. Il se leva dans le dessein de chercher quelque part à emprunter vingt guinées pour payer les plus pressés de ses compagnons de jeu. Naturellement, la première personne à qui il s'adressa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fut Mme Dolly qu'il croyait riche, et dont les mauvais conseils l'avaient perdu.

En apprenant cette nouvelle, Dolly tomba dans ses vapeurs. Ce ne fut qu'après avoir bu double ration d'eau-de-vie, qu'elle put parler et lui dire qu'elle était la dernière personne à qui il eût dû s'adresser, parce qu'elle était elle-même dans la plus grande détresse et que toutes ses ressources désormais dépendaient de lui.

Maurice, stupéfait d'une pareille réponse, restait dans un silencieux étonnement.

Elle n'avait plus, pour vivre, que cent livres, de sorte qu'elle devait continuer à être plutôt pour Maurice une charge qu'un secours.

Le malheureux résolut donc d'aller trouver un ami qui, souvent, lui avait offert de lui prêter ce dont il pourrait avoir besoin, et qui, plus d'une fois, avait été son partner au jeu.

Elle dit tout et mêla à son récit de pitoyables et inopportunes lamentations.

En son absence, Ellen et Georges dressèrent l'inventaire de tout ce qui était dans la maison afin d'en faciliter la vente.

— Ecoutez! un coup de cloche, un double coup de cloche! cria Mme Dolly. Qui est-ce?... Un créancier?...

Le visiteur était M. Belton, qui, ignorant ce qui s'était passé, venait prendre Georges pour le mener, avec son neveu, voir quelques animaux à Exeter-Change.

Il fut très surpris de voir le chagrin de Georges et d'Ellen qu'il avait toujours connus si joyeux.

Il s'informa du malheur qui les avait frappés; et, Mme Dolly qui aurait dû se taire, crut pouvoir le raconter mieux que personne.

Elle dit tout et mêla à son récit de pitoyables et bien inopportunes lamentations.

Mais la silencieuse résignation d'Ellen produisit plus d'effet sur M. Belton que toutes les jérémiades de la peu intéressante Mme Dolly.

Georges, dit-il, il faut, mon cher enfant, que vous restiez pour aider votre mère à finir son inventaire.

M. Belton demandait ensuite à combien s'élevaient les dettes de Maurice, et les noms de ceux qui lui avaient gagné ou plutôt volé son argent, quand l'infortuné rentra.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Plus d'espoir, s'écria-t-il, plus d'espoir; rien à attendre de ces gredins que j'appelais mes amis! Plus d'espoir, ma pauvre Ellen !...

Il s'arrêta court et presque honteux de ce qu'il avait dit, en voyant un étranger dans la chambre, car M. Belton était un étranger pour lui.

— Mon mari, dit Ellen, avec un grand serrement de cœur, va vous dire les noms de ces malhonnêtes gens qui nous ont ruinés.

M. Belton écrivit les noms sous la dictée de Maurice, un peu surpris ; et il apprit de lui qu'il avait perdu avec ces escrocs trois mille huit cent livres dans le cours de trois ans ; que la dernière nuit, il avait joué le fond de sa boutique pour trois cent cinquante livres et l'avait perdu ; qu'ensuite, il avait joué le mobilier de sa maison pour cent soixante livres et l'avait également perdu, et qu'enfin il s'était retiré, ne possédant plus un seul farthing.

— Je n'ai pas l'intention, dit M. Belton, d'ajouter à vos souffrances en vous laissant éprouver les suites de votre impardonnable imprudence. Non que j'éprouve de la compassion pour vous, car j'ai toujours considéré un joueur comme le plus dur et le plus égoïste de tous les hommes ; j'ai toujours pensé qu'on devait le laisser aux prises avec ses remords et les suites de son avaricieuse folie, quand ce ne serait que pour servir d'exemple aux autres.

— Oh! Monsieur, oh! M. Belton, dit Ellen, fondant pour la première fois en larmes, ne parlez pas si durement à ce pauvre Maurice; il est si malheureux !...

— En votre faveur, je ne parlerai pas si durement, dit M. Belton, changeant de ton et de manières. J'ai pitié de vous, excellente femme et bonne mère ; j'aurai soin que ni vous, ni votre fils — que vous avez pris tant de soin à bien élever — ne souffriez d'une folie à laquelle vous n'avez pris aucune part. Quant à l'argent que votre mari a perdu et donné à ces escrocs, je crains bien qu'il ne soit irrécouvrable ; mais, pour ce qui est du fond de votre boutique et du mobilier du votre maison, je ferai en sorte qu'on n'y touche point. Je vais aller de suite chez mon attorney le charger de s'informer de la vérité de ce qui m'a été dit, et de poursuivre ces vilaines gens qui tiennent table de jeu et qui jouent à des jeux défendus. Finissez votre inventaire, Georges, et donnez-le moi. Je prendrai vos meubles au prix que fixera le commissaire-priseur, et je vous en avancerai l'argent afin que vous puissiez continuer, avec votre bonne et courageuse mère, à vivre dans l'aisance et le crédit. Je me repose sur votre industrie et votre probité à tous pour me payer en faibles à-comptes, selon votre commodité, sur les profits de la boutique.

— Oh! Monsieur, s'écria Maurice, lui prenant les mains avec un vif mouvement de joie, merci, merci du fond du cœur! Sauvez-les de la misère, sauvez l'enfant, sauvez la mère et laissez-moi souffrir ce que je mérite pour ma folie.

M. Belton, malgré son aversion pour les joueurs, fut touché du repentir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sincère de Maurice. Cependant, conservant toujours un regard sévère, il dit d'un ton ferme :

— La souffrance ne profite qu'à ceux qui deviennent plus sages dans l'avenir; mais je veux bien sauver de la misère où vous les avez plongés, une mère et son enfant!

VIII. — ÉPOUSE ET MÈRE

Mme Dolly, qui, contre son habitude, avait été réduite au silence par le ton et les manières de M. Belton, se dédommagea dès qu'il fut sorti.

— Il est bien aimable, dit-elle, quoiqu'il eût dû faire un peu plus attention à moi. Voyez ce que c'est, Georges, d'avoir de bons amis.

— Voyez plutôt ce que c'est, Georges, de savoir mériter de bons amis, dit Ellen.

— Vous vous rappelez, j'espère, reprit Mme Dolly, que c'est moi qui ai été la première et la principale cause de tout ceci, en menant Georges avec moi boire le thé au restaurant du jeu de boules. C'est là qu'il a fait la connaissance de M. Belton.

— M. Belton ne se serait jamais embarrassé d'un petit garçon comme Georges, dit Ellen, si ce n'eût été pour... Vous savez ce que je veux dire, madame Dolly. Tout ce que je veux dire, c'est que la bonne conduite de Georges lui a procuré un ami.

— C'est vous, chère mère, dit Georges, qui êtes la cause de ce que vous appelez ma bonne conduite.

— Ellen, vous êtes comme toujours dans le vrai, dit Maurice. Tout ce que je désire en ce monde est de réparer le passé et de travailler d'une manière ou d'une autre. Car c'est la fainéantise qui, pricipalement, m'a conduit au jeu.

Le lendemain matin, il envoya Georges porter une lettre à M. Belton. Dans cette lettre, il le priait de lui procurer quelque emploi et disait ce qu'il était capable de faire.

La lettre montrait qu'il avait une belle écriture. M. Belton avait justement, en ce moment, besoin d'un commis; et comme Maurice renouvelait sa promesse de ne plus fréquenter les maisons de jeu, M. Belton le mit à l'épreuve et le prit pour commis aux appointements de cinquante livres par an.

Tout alla bien pendant quelques mois.

Maurice, sur qui la bonté de sa femme avait fait grande impression, portait le plus grand soin à son travail, dans l'intention de faire oublier ses folies passées.

Ils vendirent les meubles, qu'ils trouvaient trop beaux pour leur condition actuelle. Ils vécurent des profits de la boutique qui, étant bien tenue, ne manqua jamais d'acheteurs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Une nuit, vers dix heures, le petit Georges était occupé à lire *Sandfort et Merton*.

Tout à coup, son attention fut appelée par un violent coup de cloche qui retentit à la porte. Il courut ouvrir et fut frappé d'horreur à la vue du spectacle qui s'offrit à ses yeux :

C'était Mme Dolly, la jambe brisée et le crâne fracassé.

Le chirurgien fut appelé, et Maurice demanda à la blessée comment cet accident lui était arrivé.

Son récit lui fit connaître que c'était en revenant ivre du restaurant du jeu de boules. Elle voulut s'arrêter afin de prendre un verre d'eau-de-vie et de menthe pour se fortifier l'estomac. Elle descendit et prit son verre d'eau-de-vie et de menthe. Elle avait voulu ensuite remonter à cheval, dans un état d'ivresse fort prononcée, et s'était aidée d'une porte qui se trouvait sur le bord de la route, au lieu d'aller à un banc qui était un peu plus loin. La porte n'était pas solide; le cheval avait bronché; elle était tombée, s'était brisé la jambe et fracassé le crâne.

Le chirurgien arriva et lui remit la jambe. Cette opération lui rendit le sentiment; mais ce n'était que le sentiment de la douleur.

On lui pansa la tête; mais tous les soins furent inutiles, car elle mourut dans la nuit.

Sur son lit de mort, elle fit un signe à Maurice et lui dit d'une voix à peine intelligible qu'il trouverait dans sa poche de quoi le payer de ce qu'elle lui devait.

Ils n'y trouvèrent que six pence en pièces d'un demi-penny. Il n'y avait pas d'autre valeur.

Ellen enfin examina un châle neuf qui était dans cette poche et qui se trouvait tout chiffonné. Elle remarqua un des coins qui était replié et attaché par une épingle. Elle ôta l'épingle et découvrit un morceau de papier tout sali de tabac et taché de liqueur.

— Quelle odeur d'eau-de-vie ! dit Ellen.

Elle l'ouvrit.

— Qu'est-ce que c'est, Maurice?

— Ce n'est pas une bank-note, c'est un billet de loterie, dit Maurice. Ce billet peut me payer, et au-delà, mes dix guinées. Nous avons été assez heureux avec l'autre : pourquoi ne serions-nous pas aussi heureux et même plus heureux avec celui-ci? Qu'en dites-vous, Ellen?

Mais Maurice s'apercevant qu'Ellen devenait grave, changea de ton et dit:

— Ne croyez pas, Ellen, que ma pensée aille plus loin que ce billet. Il n'y aura pas de changement en moi. Qu'est-ce qui vous fait sourire?

— Je souriais, parce que je crois que je vous connais mieux que vous-même. Cependant cela ne devrait pas me faire sourire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et elle poussa un profond soupir.

— Maintenant, femme, pourquoi soupirez-vous encore? Je n'aime pas vous entendre soupirer.

Ellen dit à son mari qu'elle était heureuse de voir qu'il comprenait si bien ses soupirs.

Maurice se tut pendant quelques minutes ; puis, saisissant le billet de loterie, il dit :

— Ce billet me tenterait, je jouerais encore. Ainsi, Ellen, je vais vous faire voir que, si autrefois j'étais un fou, je ne le suis plus. Je vais aller vendre ce billet au bureau, pour ce qu'on voudra m'en donner. Je sais qu'en agissant ainsi, je vous rendrai heureuse.

IX. — LA LOTERIE

Maurice, heureux de sa résolution, se rendit tout de suite aux bureaux de la loterie ; la salle était encombrée de gens.

Plusieurs de ces pauvres ambitieux avaient hasardé guinée sur guinée, et la plupart se trouvaient à bout de ressources.

Que de visages inquiets rencontra Maurice !

Il n'en fut que plus ardent à vendre son billet.

Combien il se réjouit ensuite d'avoir éloigné de lui la tentation, et de recevoir dix-sept guinées en échange de cruelles espérances !

Que ses sentiments différaient de la plupart de ceux qui étaient auprès de lui !

Il resta pour contempler cette scène désolante.

Maurice fut singulièrement frappé de l'agitation d'un homme, à qui son inquiétude semblait avoir complètement ravi la mémoire.

Quand la foule qui le pressait l'eût poussé en face du commis, celui-ci lui demanda deux fois :

— Que voulez-vous, Monsieur ?

Il ne put que murmurer :

— Le numéro 7.

— Encore à tirer, lui fut-il répondu. Si vous voulez revenir à trois heures, nous pourrons peut-être vous répondre.

L'homme reçut cette réponse comme un heureux délai. Mais comme il se retirait, un homme arriva avec un morceau de papier qu'il remit au commis.

Celui-ci lut à haute voix :

— Le numéro 7. Ne m'avez-vous pas tout à l'heure parlé du numéro 7, Monsieur ?

— Oui, dit cet homme pâle et tremblant.

— Le numéro 7 n'a rien amené, Monsieur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A ces mots, l'homme tomba à la renverse et s'évanouit.

— Mais, Monsieur, vous partez sans savoir votre sort? cria le commis à Maurice qui, touché de compassion pour l'homme évanoui, suivait ceux qui le portaient dehors.

Quand il arriva dans la rue, il vit ce malheureux assis sur une pierre. Un cocher de fiacre lui faisait respirer du vinaigre et lui demandait s'il n'avait pas besoin d'une voiture pour retourner chez lui.

— Une voiture! oh! dit l'homme en ouvrant les yeux. Il ne me reste pas un farthing.

Le cocher de fiacre jura que c'était bien malheureux, et courut dans la rue offrir ses services à ceux qui pouvaient les payer.

— Avez-vous besoin d'une voiture, Monsieur? dit-il, en voyant briller de l'argent dans la main à demi fermée de Maurice.

— Oui, j'ai besoin d'une voiture, dit Maurice.

Et il ordonna au cocher de venir à la pierre où le pauvre homme qui s'était évanoui était assis.

Maurice avait réellement bon cœur, et se souvenait de ce qu'il avait souffert lorsque le jeu l'avait ruiné.

— Vous ne pouvez pas marcher, Monsieur, dit Maurice, mais voici une voiture qui va vous reconduire.

L'infortuné accepta cette offre.

Maurice se réjouit alors d'avoir dompté son penchant à jouer.

Ils arrivèrent à un magasin de bonnetterie dans Oxford-Street.

L'étranger remercia Maurice et voulut descendre.

— Voilà ma maison; du moins autrefois c'était ma maison, dit-il, en montrant le magasin et s'apprêtant à descendre de la voiture. Je suis une pauvre dupe, et un triste exemple pour les autres.

Un gentleman sortit du magasin de bonnetterie et cria :

— M. Fulham? Je vous rencontre enfin, je vous attendais depuis une demi-heure.

Il semblait à Maurice entendre la voix de William Deane.

— C'est William Deane! s'écria-t-il en pressant les mains de son vieil ami.

William Deane, parvenu à une jolie position de fortune, fut heureux de le revoir.

Chemin faisant, Maurice raconta à son ami tout ce qui lui était arrivé.

Il lui raconta comment la bonté d'Ellen l'avait relevé de sa détresse; comment il avait été secouru par M. Belton; comment Mme Dolly avait bu jusqu'à compromettre sa santé, ce qui l'aurait tuée, si elle n'eût hâté sa fin en se fracassant le crâne.

— Vous le voyez, ajouta Maurice, je n'oublie pas ce que vous m'avez dit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sur la loterie. Mieux vaut suivre tard que jamais les bons avis qui nous sont donnés.

William Deane apprit à ses anciens amis qu'il était devenu riche pour avoir fait quelque amélioration aux machines de la filature.

Après une longue persévérance, il avait réussi.

— Ah ! dit Maurice, vous avez été sage ; vous vous êtes fié à votre bon sens et à votre industrie, et non à la loterie et au jeu.

— Je me réjouis que vous n'ayez plus aucun rapport avec ces choses, dit William Deane. Mais vous oubliez que je suis votre débiteur. Vous m'avez prêté cinq guinées quand je n'avais rien. Les livres que j'ai achetés avec votre argent m'ont procuré une science sans laquelle je n'aurais rien fait. Maintenant, j'ai un projet pour mon petit ami Georges, qui, je l'espère, réussira. Vous dites que c'est un garçon intelligent, honnête et laborieux, qu'il a une belle main et qu'il connaît la tenue des livres. Il vous aura l'obligation d'une bonne éducation.

— C'est à sa mère qu'il la doit, dit Maurice ; ma bonne Ellen est une femme intelligente et un grand cœur.

— Sans la persévérance de votre femme, continua William Deane, quelque intérêt que je porte à Georges, je ne pourrais rien ou que bien peu de chose pour lui. Je dois vous dire que l'infortuné, qu'aujourd'hui vous avez conduit en voiture à sa porte, est un bonnetier qui a fait autrefois à Londres des affaires considérables et que le jeu a entièrement ruiné. Maintenant, mon ami, M. Fulham aîné, est un homme laborieux qui a besoin d'un apprenti. Avec votre consentement, je lui ferai prendre Georges.

Georges entra en apprentissage chez le bonnetier et il s'y comporta aussi bien qu'on devait l'attendre de son excellente éducation. Maurice resta au service de M. Belton, dont il parvint à gagner la confiance.

Il s'attacha de plus en plus à sa maison et à Ellen.

Un pareil bonheur est réservé à toute excellente femme et bonne mère.

Tout homme qui, comme Maurice, est tenté de devenir joueur, doit penser que la gaieté et le bonheur domestiques ne se gagnent pas à la loterie.

FIN

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TABLE

NOTICE. 7

LA FERME DE ROSANNA

I. — Travail et paresse. 9
II. — A propos d'un cheval. 14
III. — Le moulin de Rosanna. 20
IV. — Les fureurs de M. Hopkins. 24
V. — Une invitation au bal. 29
VI. — Les projets de Stafford. 34
VII. — La vengeance de Hopkins. 40
VIII. — La méchanceté punie. 46

GERVAIS LE BOITEUX

I. — Le fantôme. 53
II. — Les débuts d'un mineur. 56
III. — La probité récompensée. 59
IV. — Le premier voyage. 64
V. — La mine d'étain. 66
VI. — Nouveau voyage. 73
VII. — Départ pour les Indes. 79
VIII. — Dans les Etats de Tippoo. 82
IX. — Mines et télégraphe. 87
X. — Les mines de Golconde. 90
XI. — Captivité et délivrance. 95

DEUX FAMILLES

I. — Deux familles. 103
II. — Les Frankland. 114
III. — La mort de Georges. 125
IV. — Madame Crumpe. 131
V. — Chez madame Hungerford. 139
VI. — M. Cleghorn et l'amiral Tipsey. 145
VII. — Heur et malheur. 153

LES DEUX MANUFACTURIERS

I. — Les cousins. 165
II. — Une visite à la manufacture. 168
III. — La séparation. 172
IV. — Un mariage mal assorti. 176
V. — Scènes intimes. 179
VI. — Enfants mal élevés. 183
VII. — Un intérieur heureux. 186
VIII. — Explications pénibles. 190
IX. — Tous deux coupables. 194
X. — Triste dénouement. 198

UN CŒUR DE MÈRE

I. — Cousine Dolly. 203
II. — La tentation. 205
III. — Le triomphe de Mme Dolly. 207
IV. — Une nouvelle vie. 210
V. — Les suites de la paresse. 212
VI. — Les suites du jeu. 214
VII. — Un ami. 216
VIII. — Epouse et mère. 219
IX. — La loterie. 221

FABRICATION FRANÇAISE

Isle. — Imp. Eugène Ardant et Cie

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY